

LES CARACTERES
DE
THEOPHRASTE,
AVEC LES CARACTERES
OU
LES MOEURS DE CE SIECLE,

Par M. DE LA BRUYERE.

Nouvelle Edition augmentée de quelques Notes, & de la DEFENSE de

LA BRUYERE & de ſes CARACTERES,

PAR M. COSTE.

TOME SECOND.




JEAN DE LA BRUYERE, DE L'ACADEMIE FRANÇOISE, NÉ A PARIS EN 1639. MORT A VERSAILLES LE 10 MAI 1696.
Tout Esprit orgueilleux qui s'aime:
Par mes leçons se void gueri;
Et dans mon livre si cheri,
Apprend a se haïr soy-mesme.
de St. Jean pinxit
Sculp. 1742.

LES CARACTERES
DE
THEOPHRASTE,
AVEC LES CARACTERES
OU
LES MOEURS DE CE SIECLE,

Par M. DE LA BRUYERE.

Nouvelle Edition augmentée de quelques Notes, & de la DEFENSE de

LA BRUYERE & de ses CARACTERES,

PAR M. COSTE.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS CHANGUION.
M. DCC. LIX.

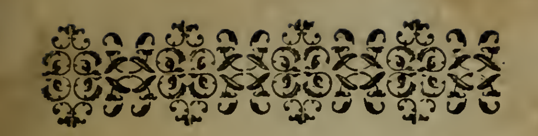


TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce second Volume.

SUITE DES CARACTERES DE CE SIECLE.

DE-

TABLE DES MATIERES.

DEFENSE DE LA BRUYERE ET DE SES CARACTERES, *contre les Accusations & les Objections de* VIGNEUL-MARVILLE, *par* PIERRE COSTE.

La Table des Matiéres de cette DEFENSE *est à la fin de l'Ouvrage.*



LES



LES

CARACTERES

OU

LES MOEURS

DE CE SIECLE.

CHAPITRE XI.

De l'Homme.

NE nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, & l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature : c'est ne pouvoir suppor- CHAP. XI.

De l'Homme. ter que la pierre tombe, ou que le feu s'éleve.

* Les hommes en un ſens ne ſont point légers, ou ne le ſont que dans les petites choſes : ils changent leurs habits, leur langage, les dehors, les bienſéances ; ils changent quelquefois de goût ; ils gardent leurs mœurs toujours mauvaiſes, fermes & conſtans dans le mal, ou dans l'indifférence pour la Vertu.

* Le Stoïciſme eſt un jeu d'eſprit, & une idée ſemblable à la République de Platon. Les Stoïques ont feint qu'on pouvoit rire dans la pauvreté ; être inſenſible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes de biens, comme à celles des parens & des amis ; regarder froidement la mort, & comme une choſe indifférente qui ne devoit ni réjouir, ni rendre triſte ; n'être vaincu ni par le plaiſir, ni par la douleur ; ſentir le fer ou le feu dans quelque partie de ſon corps ſans pouſſer le moindre ſoupir ni jetter une ſeule larme ; & ce phantôme de vertu & de conſtance ainſi imaginé, il leur a plû de l'appeller un Sage. Ils ont laiſſé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trou-

trouvés, & n'ont presque relevé aucun de ses foibles. Au-lieu de faire de ses vices des peintures affreuses ou ridicules qui servissent à l'en corriger, ils lui ont tracé l'idée d'une perfection & d'un héroïsme dont il n'est point capable, & l'ont exhorté à l'impossible. Ainsi le Sage qui n'est pas, ou qui n'est qu'imaginaire, se trouve naturellement & par lui-même au-dessus de tous les événemens & de tous les maux: ni la goutte la plus douloureuse, ni la colique la plus aigue, ne sauroient lui arracher une plainte: le Ciel & la Terre peuvent être renversés sans l'entraîner dans leur chûte; & il demeureroit ferme sous les ruines de l'Univers, pendant que l'homme qui est en effet, sort de son sens, crie, se désespére, étincelle des yeux & perd la respiration pour un chien perdu, ou pour une porcelaine qui est en piéces. CHAP. XI.

* Inquiétude d'esprit, inégalité d'humeur, inconstance de cœur, incertitude de conduite: tous vices de l'ame, mais différens; & qui avec tout le rapport qui paroît entr'eux, ne se supposent pas toujours l'un l'autre dans un même sujet.

De l'Homme.

* Il eſt difficile de décider ſi l'irréſolution rend l'homme plus malheureux que mépriſable: de même s'il y a toujours plus d'inconvénient à prendre un mauvais parti, qu'à n'en prendre aucun.

* Un homme inégal n'eſt pas un ſeul homme, ce ſont pluſieurs: il ſe multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts & des maniéres différentes: il eſt à chaque moment ce qu'il n'étoit point, & il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été, il ſe ſuccéde à lui-même. Ne demandez pas de quelle complexion il eſt, mais quelles ſont ſes complexions; ni de quelle humeur, mais combien il a de ſortes d'humeurs. Ne vous trompez-vous point? Eſt-ce *Eutichrate* que vous abordez? aujourd'hui quelle glace pour vous! hier il vous recherchoit, il vous careſſoit, vous donniez de la jalouſie à ſes amis: vous reconnoît-il bien? dites-lui votre nom.

* *Ménalque* (a) deſcend ſon eſcalier, ouvre ſa porte pour ſortir, il la referfer-

(*a*) Ceci eſt moins un caractére particulier, qu'un recueil de faits de diſtractions: ils ne ſauroient être en trop grand nombre s'ils ſont agréables, car les goûts étant différens on a à choiſir.

ferme: il s'apperçoit qu'il eſt en bonnet de nuit; & venant à mieux s'examiner, il ſe trouve raſé à moitié, il voit que ſon épée eſt miſe du côté droit, que ſes bas ſont rabbattus ſur ſes talons, & que ſa chemiſe eſt par deſſus ſes chauſſes. S'il marche dans les places, il ſe ſent tout d'un coup rudement frapper à l'eſtomac ou au viſage, il ne ſoupçonne point ce que ce peut être, juſqu'à ce qu'ouvrant les yeux & ſe réveillant, il ſe trouve ou devant un timon de charette, ou derriére un long ais de menuiſerie que porte un ouvrier ſur ſes épaules. On l'a vu une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarraſſer dans ſes jambes, & tomber avec lui chacun de ſon côté à la renverſe. Il lui eſt arrivé pluſieurs fois de ſe trouver tête à tête à la rencontre d'un Prince & ſur ſon paſſage, ſe reconnoître à peine, & n'avoir que le loiſir de ſe coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ſes valets l'un après l'autre, *on lui perd tout*, *on lui égare tout*: il demande ſes gants qu'il

CHAP. XI.

De l'Homme. a aux mains, ſemblable à cette femme qui prenoit le tems de demander ſon maſque, lorſqu'elle l'avoit ſur ſon viſage. Il entre à l'appartement, & paſſe ſous un luſtre où ſa perruque s'accroche & demeure ſuſpendue, tous les Courtiſans regardent & rient : Ménalque regarde auſſi, & rit plus haut que les autres ; il cherche des yeux dans toute l'aſſemblée où eſt celui qui montre ſes oreilles, & à qui il manque une perruque. S'il va par la ville après avoir fait quelque chemin, il ſe croit égaré, il s'émeut, & il demande où il eſt à des paſſans, qui lui diſent préciſément le nom de ſa rue : il entre enſuite dans ſa maiſon, d'où il ſort précipitamment, croyant qu'il s'eſt trompé. Il deſcend du Palais, & trouvant au bas du grand degré un caroſſe qu'il prend pour le ſien, il s'y met : le cocher touche, & croit remener ſon Maître dans ſa maiſon : Ménalque ſe jette hors de la portiére, traverſe la cour, monte l'eſcalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet, tout lui eſt familier, rien ne lui eſt nouveau, il s'aſſit

ſit (1), il ſe repoſe, il eſt chez ſoi. Le Maître arrive, celui-ci ſe léve pour le recevoir, il le traite fort civilement, le prie de s'aſſeoir, & croit faire les honneurs de ſa chambre: il parle, il rêve, il reprend la parole: le Maître de la maiſon s'ennuye, & demeure étonné: Ménalque ne l'eſt pas moins, & ne dit pas ce qu'il en penſe; il a à faire à un fâcheux, à un homme oiſif, qui ſe retirera à la fin, il l'eſpére, & il prend patience: la nuit arrive qu'il eſt à peine détrompé. Une autre fois il rend viſite à une femme, & ſe perſuadant bientôt que c'eſt lui qui la reçoit, il s'établit dans ſon fauteuil, & ne ſonge nullement à l'abandonner: il trouve enſuite que cette Dame fait ſes viſites longues, il attend à tous momens qu'elle ſe léve & le laiſſe en liberté: mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, & que la nuit eſt déjà avancée, il la prie à ſouper; elle rit, & ſi haut, qu'elle le réveille. Lui-même ſe marie le matin, l'oublie le ſoir, & découche la nuit de ſes noces: & quelques années après

CHAP. XI.

(1) Sur cette expreſſion voyez la Note, *Tome* 1. *Chap.* x. *pag.* 454.

De l'Homme. après il perd sa femme, elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obséques; & le lendemain, quand on lui vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête, & si elle est avertie. C'est lui encore qui entre dans une Eglise, & prenant l'aveugle qui est collé à la porte pour un pilier, & sa tasse pour le benitier, y plonge la main, la porte à son front, lorsqu'il entend tout d'un coup le pilier qui parle, & qui lui offre des oraisons. Il s'avance dans la nef, il croit voir un Prié-Dieu, il se jette lourdement dessus: la machine plie, s'enfonce, & fait des efforts pour crier: Ménalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passés sur ses épaules, & ses deux mains jointes & étendues qui lui prennent le nez & lui ferment la bouche, il se retire confus & va s'agenouiller ailleurs: il tire un Livre pour faire sa priére, & c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses Heures, & qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir. Il n'est pas hors de l'Eglise qu'un homme de livrée court après lui, le joint, lui demande

de en riant s'il n'a point la pantoufle de Monſeigneur : Ménalque lui montre la ſienne, & lui dit, *Voilà toutes les pantoufles que j'ai ſur moi :* il ſe fouille néanmoins & tire celle de l'Evêque de ** qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprès de ſon feu, & dont avant de prendre congé de lui, il a ramaſſé la pantoufle, comme l'un de ſes gants qui étoit à terre ; ainſi Ménalque s'en retourne chez ſoi avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui eſt dans ſa bourſe, & voulant continuer de jouer, il entre dans ſon cabinet, ouvre une armoire, y prend ſa caſſette, en tire ce qu'il lui plaît, croit la remettre où il l'a priſe : il entend abboyer dans ſon armoire qu'il vient de fermer : étonné de ce prodige il l'ouvre une ſeconde fois, & il éclate de rire d'y voir ſon chien qu'il a ſerré pour ſa caſſette. Il joue au triſtrac, il demande à boire, on lui en apporte, c'eſt à lui à jouer, il tient le cornet d'une main, & un verre de l'autre ; & comme il a une grande ſoif, il avale les dez & preſque le cornet, jette le verre d'eau dans le triſtrac, & inonde celui con-

CHAP. XI.

De l'Homme. tre qui il joue; & dans une chambre où il eſt familier, il crache ſur le lit, & jette ſon chapeau à terre, croyant faire tout le contraire. Il ſe proméne ſur l'eau, & il demande quelle heure il eſt: on lui préſente une montre; à peine l'a-t-il reçue, que ne ſongeant plus ni à l'heure, ni à la montre, il la jette dans la riviére, comme une choſe qui l'embarraſſe. Lui-même écrit une longue Lettre, met de la poudre deſſus à pluſieurs repriſes, & jette toujours la poudre dans l'encrier: ce n'eſt pas tout, il écrit une ſeconde Lettre, & après les avoir achevées toutes deux, il ſe trompe à l'adreſſe: un Duc & Pair reçoit l'une de ces deux Lettres, & en l'ouvrant y lit ces mots, *Maître Olivier, ne manquez pas ſi-tôt la préſente reçue, de m'envoyer ma proviſion de foin...* Son Fermier reçoit l'autre, il l'ouvre, & ſe la fait lire: on y trouve, *Monſeigneur, j'ai reçu avec une aveugle ſoumiſſion les ordres qu'il a plû à Votre Grandeur......* Lui-même encore écrit une Lettre pendant la nuit, & après l'avoir cachetée, il éteint ſa bougie, il ne laiſſe pas d'être ſurpris de ne voir *goute*, & il fait

à

à peine comment cela eſt arrivé. Ménalque deſcend l'eſcalier du Louvre, un autre le monte, à qui il dit, *c'eſt vous que je cherche:* il le prend par la main, le fait deſcendre avec lui, traverſe pluſieurs cours, entre dans les ſalles, en ſort, il va, il revient ſur ſes pas: il regarde enfin celui qu'il traîne après ſoi depuis un quart-d'heure. Il eſt étonné que ce ſoit lui, il n'a rien à lui dire, il lui quitte la main, & tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, & il eſt déjà bien loin de vous, quand vous ſongez à lui répondre: ou bien il vous demande en courant comment ſe porte votre pére, & comme vous lui dites qu'il eſt fort mal, il vous crie qu'il en eſt bien-aiſe. Il vous trouve une autre fois ſur ſon chemin: *Il eſt ravi de vous rencontrer, il ſort de chez vous pour vous entretenir d'une certaine choſe;* il contemple votre main, vous avez-là, dit-il, un beau rubis, eſt-il Balais? il vous quitte & continue ſa route: voilà l'affaire importante dont il avoit à vous parler. Se trouve-t-il en campagne, il dit à quelqu'un, qu'il le trouve heureux d'avoir pu ſe dérober à la Cour

De l'Homme. pendant l'automne, & d'avoir passé dans ses terres tout le tems de Fontainebleau : à d'autres il tient d'autres discours, puis revenant à celui-ci, vous avez eu, lui dit-il, de beaux jours à Fontainebleau, vous y avez sans-doute beaucoup chassé. Il commence ensuite un conte qu'il oublie d'achever, il rit en lui-même, il éclate d'une chose qui lui passe par l'esprit, il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle, il se renverse dans une chaise, il pousse un cri plaintif, il bâille, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette: il est vrai que ses voisins en manquent, aussi-bien que de couteaux & de fourchettes, dont il ne les laisse pas jouir long-tems. On a inventé aux tables une grande cueillére pour la commodité du service: il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, & il ne sort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge & sur ses habits le potage qu'il vient d'avaler. Il oublie de boire pendant tout le dîner; ou s'il s'en souvient, & qu'il trouve qu'on lui donne trop de

de vin, il en *flaque* plus de la moitié au viſage de celui qui eſt à ſa droite: il boit le reſte tranquillement, & ne comprend pas pourquoi tout le monde éclate de rire, de ce qu'il a jetté à terre ce qu'on lui a verſé de trop. Il eſt un jour retenu au lit pour quelque incommodité: on lui rend viſite, il y a un cercle d'hommes & de femmes dans ſa ruelle qui l'entretiennent, & en leur préſence il ſouléve ſa couverture & crache dans ſes draps. On le méne aux Chartreux, on lui fait voir un Cloître orné d'ouvrages, tous de la main d'un excellent Peintre: le Religieux qui les lui explique, parle de St. Bruno, du Chanoine & de ſon avanture, en fait une longue hiſtoire, & la montre dans l'un de ſes tableaux: Ménalque qui pendant la narration eſt hors du Cloître, & bien loin au-delà, y revient enfin, & demande au Pére ſi c'eſt le Chanoine ou St. Bruno qui eſt damné. Il ſe trouve par hazard avec une jeune veuve, il lui parle de ſon défunt mari, lui demande comment il eſt mort: cette femme à qui ce diſcours renouvelle ſes douleurs, pleure, ſanglotte, & ne laiſſe pas de

CHAP. XI.

De l'Homme. reprendre tous les détails de la maladie de ſon époux, qu'elle conduit depuis la veille de ſa fiévre qu'il ſe portoit bien, juſqu'à l'agonie. *Madame*, lui demande Ménalque, qui l'avoit apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celui-là*? Il s'aviſe un matin de faire tout hâter dans ſa cuiſine, il ſe léve avant le fruit, & prend congé de la compagnie: on le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empêché de dîner, & l'a fait ſortir à pied, de peur que ſon caroſſe ne le fît attendre. L'entendez-vous crier, gronder, s'emporter contre l'un de ſes domeſtiques, il eſt étonné de ne le point voir: où peut-il être, dit-il, que fait-il, qu'eſt-il devenu? qu'il ne ſe préſente plus devant moi, je le chaſſe dès à cette heure: le valet arrive, à qui il demande fiérement d'où il vient; il lui répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé, & lui rend un fidéle compte de ſa commiſſion. Vous le prendriez ſouvent pour tout ce qu'il n'eſt pas, pour un ſtupide, car il n'écoute point, & il parle encore moins; pour

pour un fou, car outre qu'il parle tout seul, il eſt ſujet à de certaines grimaces & à des mouvemens de tête involontaires; pour un homme fier & incivil, car vous le ſaluez, & il paſſe ſans vous regarder, ou il vous regarde ſans vous rendre le ſalut; pour un inconſidéré, car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache, d'exécution & d'échafaud devant un homme dont le pére y a monté, de roture devant les roturiers qui ſont riches, & qui ſe donnent pour nobles. De-même il a deſſein d'élever auprès de ſoi un fils naturel, ſous le nom & le perſonnage d'un valet; & quoiqu'il veuille le dérober à la connoiſſance de ſa femme & de ſes enfans, il lui échappe de l'appeller ſon fils dix fois le jour: il a pris auſſi la réſolution de marier ſon fils à la fille d'un Homme d'affaires, & il ne laiſſe pas de dire de tems en tems en parlant de ſa maiſon & de ſes ancêtres, que les Ménalques ne ſe ſont jamais meſalliés. Enfin il n'eſt ni préſent ni attentif dans une compagnie, à ce qui fait le ſujet de la converſation: il penſe, & il parle tout à la fois, mais la choſe dont il par-

De l'Homme. parle, eſt rarement celle à laquelle il penſe, auſſi ne parle-t-il guéres conſéquemment & avec ſuite : où il dit *Non*, ſouvent il faut dire *Oui*; & où il dit *Oui*, croyez qu'il veut dire *Non*: il a en vous répondant ſi juſte les yeux fort ouverts, mais il ne s'en ſert point, il ne regarde ni vous ni perſonne, ni rien qui ſoit au monde: tout ce que vous pouvez tirer de lui, & encore dans le tems qu'il eſt le plus appliqué & d'un meilleur commerce, ce ſont ces mots : *Oui vraiment. C'eſt vrai. Bon! Tout de bon? Oui dà! Je penſe qu'oui. Aſſurément. Ah! Ciel!* & quelques autres monoſyllabes qui ne ſont pas même placés à propos. Jamais auſſi il n'eſt avec ceux avec qui il paroît être : il appelle ſérieuſement ſon laquais *Monſieur*; & ſon ami il l'appelle *la Verdure*: il dit *Votre Révérence* à un Prince du Sang, & *Votre Alteſſe* à un Jéſuite. Il entend la Meſſe, le Prêtre vient à éternuer, il lui dit *Dieu vous aſſiſte*. Il ſe trouve avec un Magiſtrat: cet homme grave par ſon caractére, vénérable par ſon âge & par ſa dignité, l'interroge ſur un événement, & lui demande ſi cela eſt ainſi: Ménal-

nalque lui répond, *Oui*, *Mademoiſelle*. CHAP. XI.
Il revient une fois de la campagne, ſes laquais en livrées entreprennent de le voler & y réuſſiſſent, ils deſcendent de ſon caroſſe, ils lui portent un bout de flambeau ſous la gorge, lui demandent la bourſe, & il la rend : arrivé chez ſoi il raconte ſon avanture à ſes amis, qui ne manquent pas de l'interroger ſur les circonſtances, & il leur dit, *demandez à mes gens, ils y étoient.*

* L'incivilité n'eſt pas un vice de l'ame, elle eſt l'effet de pluſieurs vices, de la ſotte vanité, de l'ignorance de ſes devoirs, de la pareſſe, de la diſtraction, du mépris des autres, de la jalouſie ; pour ne ſe répandre que ſur les dehors, elle n'en eſt que plus haïſſable, parce que c'eſt toujours un défaut viſible & manifeſte : il eſt vrai cependant qu'il offenſe plus ou moins ſelon la cauſe qui le produit.

* Dire d'un homme colére, inégal, querelleux, chagrin, pointilleux, capricieux, c'eſt ſon humeur, n'eſt pas l'excuſer, comme on le croit, mais avouer ſans y penſer que de ſi grands défauts ſont irrémédiables.

Ce

De l'Homme. Ce qu'on appelle humeur eſt une choſe trop négligée parmi les hommes: ils devroient comprendre qu'il ne leur ſuffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paroître tels, du-moins s'ils tendent à être ſociables, capables d'union & de commerce, c'eſt-à-dire, à être des hommes. On n'exige pas des ames malignes qu'elles ayent de la douceur & de la ſoupleſſe: elle ne leur manque jamais; & elle leur ſert de piége pour ſurprendre les ſimples, & pour faire valoir leurs artifices: on deſireroit de ceux qui ont un bon cœur, qu'ils fuſſent toujours plians, faciles, complaiſans, & qu'il fût moins vrai quelquefois que ce ſont les méchans qui nuiſent, & les bons qui font ſouffrir.

* Le commun des hommes va de la colére à l'injure: quelques-uns en uſent autrement, ils offenſent & puis ils ſe fâchent: la ſurpriſe où l'on eſt toujours de ce procédé, ne laiſſe pas de place au reſſentiment.

* Les hommes ne s'attachent pas aſſez à ne point manquer les occaſions de faire plaiſir. Il ſemble que l'on n'entre dans un emploi que pour pouvoir

voir obliger, & n'en rien faire. La chose la plus prompte & qui se présente d'abord, c'est le refus; & l'on n'accorde que par réflexion. CHAP. XI.

* Sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en général, & de chacun d'eux en particulier, & jettez-vous ensuite dans le commerce du monde.

* Si la pauvreté est la mére des crimes, le défaut d'esprit en est le pére.

* Il est difficile qu'un fort malhonnête homme ait assez d'esprit: un génie qui est droit & perçant conduit enfin à la régle, à la probité, à la vertu. Il manque du sens & de la pénétration à celui qui s'opiniâtre dans le mauvais comme dans le faux: on cherche envain à le corriger par des traits de satyre qui le désignent aux autres, & où il ne se reconnoît pas lui-même: ce sont des injures dites à un sourd. Il seroit desirable pour le plaisir des honnêtes gens & pour la vengeance publique, qu'un coquin ne le fût pas au point d'être privé de tout sentiment.

* Il y a des vices que nous ne devons

De l'Homme. vons à perſonne, que nous apportons en naiſſant, & que nous fortifions par l'habitude: il y en a d'autres que l'on contracte, & qui nous ſont étrangers. On eſt né quelquefois avec des mœurs faciles, de la complaiſance & tout le deſir de plaîre: mais par les traitemens que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit, ou de qui l'on dépend, on eſt bientôt jetté hors de ſes meſures, & même de ſon naturel, on a des chagrins, & une bile que l'on ne ſe connoiſſoit point, on ſe voit une autre complexion, on eſt enfin étonné de ſe trouver dur & épineux.

* On demande pourquoi tous les hommes enſemble ne compoſent pas comme une ſeule Nation, & n'ont point voulu parler une même Langue, vivre ſous les mêmes Loix, convenir entr'eux des mêmes Uſages & d'un même Culte: & moi penſant à la contrariété des eſprits, des goûts & des ſentimens, je ſuis étonné de voir juſqu'à ſept ou huit perſonnes ſe raſſembler ſous un même toit, dans une même enceinte, & compoſer une ſeule famille.

* Il y a d'étranges péres, & dont toute

toute la vie ne ſemble occupée qu'à préparer à leurs enfans des raiſons de ſe conſoler de leur mort.

* Tout eſt étranger dans l'humeur, les mœurs & les maniéres de la plupart des hommes. Tel a vécu pendant toute ſa vie chagrin, emporté, avare, rampant, ſoumis, laborieux, intéreſſé, qui étoit né gai, paiſible, pareſſeux, magnifique, d'un courage fier, & éloigné de toute baſſeſſe. Les beſoins de la vie, la ſituation où l'on ſe trouve, la loi de la néceſſité forcent la nature, & y cauſent ces grands changemens. Ainſi tel homme au fond, & en lui-même, ne ſe peut définir: trop de choſes qui ſont hors de lui, l'altérent, le changent, le bouleverſent; il n'eſt point préciſément ce qu'il eſt, ou ce qu'il paroît être.

* La vie eſt courte & ennuyeuſe; elle ſe paſſe toute à deſirer: on remet à l'avenir ſon repos & ſes joies, à cet âge ſouvent où les meilleurs biens ont déjà diſparu, la ſanté & la jeuneſſe. Ce tems arrive qui nous ſurprend encore dans les deſirs; on en eſt-là, quand la fiévre nous ſaiſit & nous éteint:

De l'Homme. teint: ſi l'on eût guéri, ce n'étoit que pour deſirer plus long-tems.

* Lorſqu'on deſire, on ſe rend à diſcrétion à celui de qui l'on eſpére: eſt-on ſûr d'avoir, on temporiſe, on parlemente, on capitule.

* Il eſt ſi ordinaire à l'homme de n'être pas heureux, & ſi eſſentiel à tout ce qui eſt un bien, d'être acheté par mille peines, qu'une affaire qui ſe rend facile, devient ſuſpecte. On comprend à peine ou que ce qui coûte ſi peu puiſſe nous être fort avantageux, ou qu'avec des meſures juſtes on doive ſi aiſément parvenir à la fin que l'on ſe propoſe. On croit mériter les bons ſuccès, mais n'y devoir compter que fort rarement.

* L'homme qui dit qu'il n'eſt pas né heureux, pourroit du-moins le devenir par le bonheur de ſes amis ou de ſes proches. L'envie lui ôte cette derniére reſſource.

* Quoi que j'aye pu dire ailleurs, peut-être que les affligés ont tort: les hommes ſemblent être nés pour l'infortune, la douleur & la pauvreté: peu en échappent; & comme toute diſgrace

grace peut leur arriver, ils devroient être préparés à toute disgrace. CHAP. XI.

* Les hommes ont tant de peine à s'approcher sur les affaires, sont si épineux sur les moindres intérêts, si hérissés de difficultés, veulent si fort tromper, & si peu être trompés, mettent si haut ce qui leur appartient, & si bas ce qui appartient aux autres, que j'âvoue que je ne sai par où & comment se peuvent conclure les Mariages, les Contrats, les Acquisitions, la Paix, la Tréve, les Traités, les Alliances.

* A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur; l'inhumanité, de fermeté; & la fourberie, d'esprit.

Les fourbes croyent aisément que les autres le sont: ils ne peuvent guéres être trompés, & ils ne trompent pas long-tems.

Je me rachetterai toujours fort volontiers d'être fourbe, par être stupide & passer pour tel.

On ne trompe point en bien, la fourberie ajoute la malice au mensonge.

* S'il y avoit moins de dupes, il y auroit moins de ce qu'on appelle des hom-

De l'Homme. hommes fins ou entendus, & de ceux qui tirent autant de vanité que de diſtinction d'avoir ſu pendant tout le cours de leur vie tromper les autres. Comment voulez-vous qu'*Erophile*, à qui le manque de parole, les mauvais offices, la fourberie, bien loin de nuire, ont mérité des graces & des bienfaits de ceux mêmes qu'il a ou manqué de ſervir, ou deſobligés, ne préſume pas infiniment de ſoi & de ſon induſtrie?

* On n'entend dans les places & dans les rues des grandes villes, & de la bouche de ceux qui paſſent, que les mots d'*exploit*, de *ſaiſie*, d'*interrogatoire*, de *promeſſe*, & de *plaider contre ſa promeſſe*. Eſt-ce qu'il n'y auroit pas dans le monde la plus petite équité? Seroit-il au-contraire rempli de gens qui demandent froidement ce qui ne leur eſt pas dû, ou qui refuſent nettement de rendre ce qu'ils doivent?

Parchemins inventés pour faire ſouvenir ou pour convaincre les hommes de leur parole, honte de l'humanité.

Otez les paſſions, l'intérêt, l'injuſtice, quel calme dans les plus grandes

des villes ! Les beſoins & la ſubſiſtance n'y font pas le tiers de l'embarras.

* Rien n'engage tant un eſprit raiſonnable à ſupporter tranquillement des parens & des amis les torts qu'ils ont à ſon égard, que la réflexion qu'il fait ſur les vices de l'humanité ; & combien il eſt pénible aux hommes d'être conſtans, généreux, fidéles, d'être touchés d'une amitié plus forte que leur intérêt. Comme il connoît leur portée, il n'exige point d'eux qu'ils pénétrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils ayent de l'équité. Il peut haïr les hommes en général, où il y a ſi peu de vertu : mais il excuſe les particuliers, il les aime même par des motifs plus relevés ; & il s'étudie à mériter le moins qu'il ſe peut une pareille indulgence.

* Il y a de certains biens que l'on deſire avec emportement, & dont l'idée ſeule nous enléve & nous tranſporte : s'il nous arrive de les obtenir, on les ſent plus tranquillement qu'on ne l'eût penſé : on en jouit moins, que l'on aſpire encore à de plus grands.

De l'Homme. * Il y a des maux effroyables & d'horribles malheurs où l'on n'ose penser, & dont la seule vue fait frémir: s'il arrive que l'on y tombe, on se trouve des ressources que l'on ne se connoissoit point, on se roidit contre son infortune, & l'on fait mieux qu'on ne l'espéroit.

* Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on hérite, qu'un beau cheval, ou un joli chien dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie, qu'une pendule pour adoucir une grande douleur, & pour faire moins sentir une grande perte.

* Je suppose que les hommes soient éternels sur la Terre; & je médite ensuite sur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement, qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses.

* Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter: si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

* Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, & qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

* *Iréne*

CHAP. XI.

* *Iréne* ſe tranſporte à grands frais en Epidaure, voit Eſculape dans ſon Temple, & le conſulte ſur tous ſes maux. D'abord elle ſe plaint qu'elle eſt laſſe & recrue de fatigue, & le Dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle eſt le ſoir ſans appétit, l'Oracle lui ordonne de dîner peu. Elle ajoute qu'elle eſt ſujette à des inſomnies, & il lui preſcrit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle lui demande pourquoi elle devient peſante, & quel remède? L'Oracle répond qu'elle doit ſe lever avant midi, & quelquefois ſe ſervir de ſes jambes pour marcher. Elle lui déclare que le vin lui eſt nuiſible, l'Oracle lui dit de boire de l'eau; qu'elle a des indigeſtions, & il ajoute qu'elle faſſe diéte. Ma vue s'affoiblit, dit *Iréne*: prenez des lunettes, dit Eſculape. Je m'affoiblis moi-même, continue-t-elle, je ne ſuis ni ſi forte ni ſi ſaine que j'ai été: c'eſt, dit le Dieu, que vous vieilliſſez. Mais quel moyen de guérir de cette langueur? Le plus court, *Iréne*, c'eſt de mourir, comme ont fait votre mére & votre ayeule. Fils d'A-

pollon, s'écrie *Iréne*, quel conseil me donnez-vous? Est-ce-là toute cette Science que les hommes publient, & qui vous fait révérer de toute la Terre? Que m'apprenez-vous de rare & de mystérieux; & ne savois-je pas tous ces remédes que vous m'enseignez? Que n'en usiez-vous donc, répond le Dieu, sans venir me chercher de si loin, & abréger vos jours par un long voyage?

* La mort n'arrive qu'une fois, & se fait sentir à tous les momens de la vie: il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir.

* L'inquiétude, la crainte, l'abbattement n'éloignent pas la mort, au contraire: je doute seulement que le ris excessif convienne aux hommes qui sont mortels.

* Ce qu'il y a de certain dans la mort, est un peu adouci par ce qui est incertain: c'est un indéfini dans le tems qui tient quelque chose de l'infini, & de ce qu'on appelle éternité.

* Pensons que comme nous soupirons présentement pour la florissante jeunesse qui n'est plus, & ne reviendra

dra point; la caducité ſuivra, qui nous fera regretter l'âge viril où nous ſommes encore, & que nous n'eſtimons pas aſſez. CHAP. XI.

* On craint la vieilleſſe, que l'on n'eſt pas ſûr de pouvoir atteindre.

* On eſpére de vieillir & l'on craint la vieilleſſe, c'eſt-à-dire, on aime la vie & l'on fuit la mort.

* C'eſt plutôt fait de céder à la nature ou de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raiſons & de réflexions, & être continuellement aux priſes avec ſoi-même, pour ne pas la craindre.

* Si de tous les hommes les uns mouroient, les autres non, ce ſeroit une déſolante affliction que de mourir.

* Une longue maladie ſemble être placée entre la vie & la mort, afin que la mort même devienne un ſoulagement & à ceux qui meurent, & à ceux qui reſtent.

* A parler humainement, la mort a un bel endroit, qui eſt de mettre fin à la vieilleſſe.

La mort qui prévient la caducité, ar-

De l'Homme. rive plus à propos, que celle qui la termine.

* Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du tems qu'ils ont déjà vécu, ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre, un meilleur usage.

* La vie est un sommeil. Les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long; ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir. S'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent souvent ni vertus, ni actions louables qui les distinguent les unes des autres: ils confondent leurs différens âges, ils n'y voyent rien qui marque assez pour mesurer le tems qu'ils ont vécu. Ils ont eu un songe confus, informe & sans aucune suite: ils sentent néanmoins comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi longtems.

* Il n'y a pour l'homme que trois événemens, naître, vivre & mourir: il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, & il oublie de vivre.

* Il y a un tems où la Raison n'est pas encore, où l'on ne vit que par instinct

instinct à la maniére des animaux, & dont il ne reste aucun vestige dans la mémoire. Il y a un second tems où la Raison se développe, où elle est formée, & où elle pourroit agir, si elle n'étoit pas obscurcie & comme éteinte par les vices de la complexion & par un enchaînement de passions qui se succédent les unes aux autres, & qui conduisent jusqu'au troisiéme & dernier âge. La Raison alors dans sa force devroit produire, mais elle est refroidie & rallentie par les années, par la maladie & la douleur, déconcertée ensuite par le désordre de la machine qui est dans son déclin : & ces tems néanmoins sont la vie de l'homme. CHAP. XI.

* Les enfans sont hautains, dédaigneux, coléres, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérans, menteurs, dissimulés; ils rient & pleurent facilement; ils ont des joies immodérées & des afflictions améres sur de très-petits sujets; ils ne veulent point souffrir de mal, & aiment à en faire : ils sont déjà des hommes.

* Les enfans n'ont ni passé ni ave-

De l'Homme. nir; & ce qui ne nous arrive guéres, ils jouïſſent du préſent.

* Le caractére de l'enfance paroît unique: les mœurs dans cet âge ſont aſſez les mêmes, & ce n'eſt qu'avec une curieuſe attention qu'on en pénétre la différence: elle augmente avec la Raiſon, parce qu'avec celle-ci croiſſent les paſſions & les vices, qui ſeuls rendent les hommes ſi diſſemblables entr'eux, & ſi contraires à eux-mêmes.

* Les enfans ont déjà de leur ame l'imagination & la mémoire, c'eſt-à-dire, ce que les vieillards n'ont plus; & ils en tirent un merveilleux uſage pour leurs petits jeux & pour tous leurs amuſemens: c'eſt par elles qu'ils répétent ce qu'ils ont entendu dire; qu'ils contrefont ce qu'ils ont vu faire; qu'ils ſont de tous métiers, ſoit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, ſoit qu'ils imitent les divers artiſans par le mouvement & par le geſte; qu'ils ſe trouvent à un grand feſtin & y font bonne chére; qu'ils ſe tranſportent dans des palais & dans des lieux enchantés; que bien que ſeuls ils ſe vo-

voyent un riche équipage & un grand cortége; qu'ils conduisent des Armées, livrent bataille, & jouïssent du plaisir de la victoire; qu'ils parlent aux Rois & aux plus grands Princes; qu'ils sont Rois eux-mêmes, ont des Sujets, possédent des trésors qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de sable, &, ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, savent à cet âge être les arbitres de leur fortune, & les maîtres de leur propre félicité. CHAP. XI.

* Il n'y a ni vices extérieurs, ni défauts du corps qui ne soient apperçus par les enfans: ils les saisissent d'une premiére vue, & ils savent les exprimer par des mots convenables: on ne nomme point plus heureusement. Devenus hommes, ils sont chargés à leur tour de toutes les imperfections dont ils se sont moqués.

* L'unique soin des enfans est de trouver l'endroit foible de leurs Maîtres, comme de tous ceux à qui ils sont soumis: dès qu'ils ont pu les entamer, ils gagnent le dessus, & prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait dé-

De l'Homme. cheoir une premiére fois de cette supériorité à leur égard, est toujours ce qui nous empêche de la recouvrer.

* La paresse, l'indolence, & l'oisiveté, vices si naturels aux enfans, disparoissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliqués, exacts, amoureux des régles & de la symétrie, où ils ne se pardonnent aucune faute les uns aux autres, & recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée: présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

* Aux enfans tout paroît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux: aux hommes les choses du Monde paroissent ainsi, & j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits.

* Les enfans commencent entre eux par l'Etat populaire, chacun y est le maître; & ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas longtems, & passent au Monarchique. Quelqu'un se distingue, ou par une plus grande vivacité, ou par une meilleure dis-

dispoſition du corps, ou par une connoiſſance plus exacte des jeux différens & des petites loix qui les compoſent: les autres lui déférent, & il ſe forme alors un Gouvernement abſolu qui ne roule que ſur le plaiſir.

* Qui doute que les enfans ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raiſonnent conſéquemment: ſi c'eſt ſeulement ſur de petites choſes, c'eſt qu'ils ſont enfans, & ſans une longue expérience; & ſi c'eſt en mauvais termes, c'eſt moins leur faute que celle de leurs Parens ou de leurs Maîtres.

* C'eſt perdre toute confiance dans l'eſprit des enfans & leur devenir inutile, que de les punir de fautes qu'ils n'ont point faites, ou même ſévérement de celles qui ſont légéres. Ils ſavent préciſément & mieux que perſonne ce qu'ils méritent, & ils ne méritent guéres que ce qu'ils craignent: ils connoiſſent ſi c'eſt à tort ou avec raiſon qu'on les châtie, & ne ſe gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité.

* On ne vit point aſſez pour profiter de ſes fautes: on en commet pendant tout le cours de ſa vie; & tout

De l'Homme. ce que l'on peut faire à force de faillir, c'eſt de mourir corrigé.

Il n'y a rien qui rafraîchiſſe le ſang, comme d'avoir ſu éviter de faire une ſottiſe.

* Le récit de ſes fautes eſt pénible: on veut les couvrir & en charger quelque autre: c'eſt ce qui donne le pas au Directeur ſur le Confeſſeur.

* Les fautes des ſots ſont quelquefois ſi lourdes & ſi difficiles à prévoir, qu'elles mettent les ſages en défaut, & ne ſont utiles qu'à ceux qui les font.

* L'eſprit de parti abbaiſſe les plus grands hommes juſqu'aux petiteſſes du peuple.

* Nous faiſons par vanité ou par bienſéance les mêmes choſes, & avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fiévre, qu'il a gagnée à veiller ſa femme qu'il n'aimoit point.

* Les hommes dans leur cœur veulent être eſtimés, & ils cachent avec ſoin l'envie qu'ils ont d'être eſtimés; parce que les hommes veulent paſſer pour vertueux, & que vouloir tirer

de

de la vertu tout autre avantage que la même vertu, je veux dire l'eſtime & les louanges, ce ne ſeroit plus être vertueux, mais aimer l'eſtime & les louanges, ou être vain. Les hommes ſont très-vains, & ils ne haïſſent rien tant que de paſſer pour tels. CHAP. XI.

* Un homme vain trouve ſon compte à dire du bien ou du mal de ſoi: un homme modeſte ne parle point de ſoi.

On ne voit point mieux le ridicule de la vanité, & combien elle eſt un vice honteux, qu'en ce qu'elle n'oſe ſe montrer, & qu'elle ſe cache ſouvent ſous les apparences de ſon contraire.

La fauſſe modeſtie eſt le dernier raffinement de la vanité: elle fait que l'homme vain ne paroît point tel, & ſe fait valoir au-contraire par la vertu oppoſée au vice qui fait ſon caractére: c'eſt un menſonge. La fauſſe gloire eſt l'écueil de la vanité: elle nous conduit à vouloir être eſtimé par des choſes qui à-la-vérité ſe trouvent en nous, mais qui ſont frivoles & indignes qu'on les reléve, c'eſt une erreur.

* Les hommes parlent de maniére ſur ce qui les regarde, qu'ils n'avouent

De l'Homme. d'eux-mêmes que de petits défauts; & encore ceux qui ſuppoſent en leurs perſonnes de beaux talens, ou de grandes qualités. Ainſi l'on ſe plaint de ſon peu de mémoire, content d'ailleurs de ſon grand ſens & de ſon bon jugement: on reçoit le reproche de la diſtraction & de la rêverie, comme s'il nous accordoit le bel-eſprit: on dit de ſoi qu'on eſt mal-adroit, & qu'on ne peut rien faire de ſes mains, fort conſolé de la perte de ces petits talens par ceux de l'eſprit, ou par les dons de l'ame que tout le monde nous connoît: on fait l'aveu de la pareſſe en des termes qui ſignifient toujours ſon deſintéreſſement, & que l'on eſt guéri de l'ambition: on ne rougit point de ſa malpropreté, qui n'eſt qu'une négligence pour les petites choſes, & qui ſemble ſuppoſer qu'on n'a d'application que pour les ſolides & les eſſentielles. Un homme de guerre aime à dire que c'étoit par trop d'empreſſement ou par curioſité qu'il ſe trouva un certain jour à la tranchée, ou en quelque autre poſte très-périlleux, ſans être de garde ni commandé; & il ajoute qu'il en fut repris de ſon Général. De-même une bon-

bonne tête, ou un ferme génie qui se trouve né avec cette prudence que les autres hommes cherchent vainement à acquérir; qui a fortifié la trempe de son esprit par une grande expérience; que le nombre, le poids, la diversité, la difficulté, & l'importance des affaires occupent seulement, & n'accablent point; qui par l'étendue de ses vues & de sa pénétration se rend maître de tous les événemens; qui bien loin de consulter toutes les réflexions qui sont écrites sur le Gouvernement & la Politique, est peut-être de ces ames sublimes nées pour régir les autres, & sur qui ces premiéres régles ont été faites; qui est détourné par les grandes choses qu'il fait, des belles ou des agréables qu'il pourroit lire; & qui au-contraire ne perd rien à retracer & à feuilleter, pour ainsi dire, sa vie & ses actions; un homme ainsi fait peut dire aisément & sans se commettre, qu'il ne connoît aucun Livre, & qu'il ne lit jamais.

On veut quelquefois cacher ses foibles, ou en diminuer l'opinion par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit, je suis ignorant, qui ne sait rien: un hom-

De l'Homme. homme dit, je ſuis vieux, il paſſe ſoixante ans: un autre encore, je ne ſuis pas riche, & il eſt pauvre.

* La modeſtie n'eſt point, ou eſt confondue avec une choſe toute différente de ſoi, ſi on la prend pour un ſentiment intérieur qni avilit l'homme à ſes propres yeux, & qui eſt une vertu ſurnaturelle qu'on appelle humilité. L'homme de ſa nature penſe hautement & ſuperbement de lui-même, & ne penſe ainſi que de lui-même: la modeſtie ne tend qu'à faire que perſonne n'en ſouffre: (1) elle eſt une vertu du dehors qui régle ſes yeux, ſa démarche, ſes paroles, ſon ton de voix, & qui le fait agir extérieurement avec les autres, comme s'il n'étoit pas vrai qu'il les compte pour rien.

* Le monde eſt plein de gens qui faiſant, extérieurement & par habitude, la comparaiſon d'eux-mêmes avec les autres, décident toujours en faveur de leur propre mérite, & agiſſent conſéquemment.

* Vous

(1) Ou plutôt, *c'eſt une vertu* —— tour d'expreſſion conſacré en quelque maniére par l'Uſage, & par cela même plus ſimple, & peut-être plus François.

* Vous dites qu'il faut être modeste, les gens bien nés ne demandent pas mieux : faites seulement que les hommes n'empiétent pas sur ceux qui cédent par modestie, & ne brisent pas ceux qui plient. CHAP. XL

De-même on dit, il faut avoir des habits modestes, les personnes de mérite ne desirent rien davantage: mais le monde veut de la parure, on lui en donne: il est avide de la superfluïté, on lui en montre. Quelques-uns n'estiment les autres que par de beau linge ou par une riche étoffe: on ne refuse pas toujours d'être estimé à ce prix. Il y a des endroits où il faut se faire voir: un galon d'or plus large, ou plus étroit, vous fait entrer ou refuser.

* Notre vanité & la trop grande estime que nous avons de nous-mêmes, nous fait soupçonner dans les autres une fierté à notre égard qui y est quelquefois, & qui souvent n'y est pas: une personne modeste n'a point cette délicatesse.

* Comme il faut se défendre de cette vanité qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité & avec estime, & ne parlent ensemble que

De l'Homme. que pour s'entretenir de notre mérite & faire notre éloge: auſſi devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire qu'on ne ſe parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en moquer.

* D'où vient qu'*Alcippe* me ſalue aujourd'hui, me ſourit & ſe jette hors d'une portiére de peur de me manquer? Je ne ſuis pas riche, & je ſuis à pied, il doit dans les régles ne me pas voir: n'eſt-ce point pour être vu lui-même dans un même fond avec un Grand?

* On eſt ſi rempli de ſoi-même, que tout s'y rapporte: on aime à être vu, à être montré, à être ſalüé, même des inconnus: ils ſont fiers, s'ils l'oublient: on veut qu'ils nous devinent.

* Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes, & dans l'opinion des hommes, que nous connoiſſons flatteurs, peu ſincéres, ſans équité, pleins d'envie, de caprices & de préventions: quelle bizarrerie!

* Il ſemble que l'on ne puiſſe rire que des choſes ridicules: on voit néan-

néanmoins de certaines gens qui rient également des choſes ridicules, & de celles qui ne le ſont pas. Si vous êtes ſot & inconſidéré, & qu'il vous échappe devant eux quelque impertinence, ils rient de vous: ſi vous êtes ſage, & que vous ne diſiez que des choſes raiſonnables, & du ton qu'il les faut dire, ils rient de-même. Chap. XI.

* Ceux qui nous raviſſent les biens par la violence, ou par l'injuſtice, & qui nous ôtent l'honneur par la calomnie, nous marquent aſſez leur haine pour nous, mais ils ne nous prouvent pas également qu'ils ayent perdu à notre égard toute ſorte d'eſtime: auſſi ne ſommes-nous pas incapables de quelque retour pour eux, & de leur rendre un jour notre amitié. La moquerie au-contraire eſt de toutes les injures celle qui ſe pardonne le moins: elle eſt le langage du mépris, & l'une des maniéres dont il ſe fait le mieux entendre: elle attaque l'homme dans ſon dernier retranchement, qui eſt l'opinion qu'il a de ſoi-même: elle veut le rendre ridicule à ſes propres yeux; & ainſi elle le convainc de la plus mauvaiſe diſpoſition où l'on puiſſe

De l'Homme. ſe être pour lui, & le rend irréconciliable.

C'eſt une choſe monſtrueuſe que le goût & la facilité qui eſt en nous de railler, d'improuver, & de mépriſer les autres; & tout enſemble la colére que nous reſſentons contre ceux qui nous raillent, nous improuvent, & nous mépriſent.

* La ſanté & les richeſſes ôtent aux hommes l'expérience du mal, leur inſpirent la dureté pour leurs ſemblables; & les gens déjà chargés de leur propre miſére, ſont ceux qui entrent davantage par la compaſſion dans celle d'autrui.

* Il ſemble qu'aux ames bien nées les fêtes, les ſpectacles, la ſymphonie raprochent & font mieux ſentir l'infortune de nos proches ou de nos amis.

* Une grande ame eſt au-deſſus de l'injure, de l'injuſtice, de la douleur, de la moquerie; & elle ſeroit invulnérable, ſi elle ne ſouffroit par la compaſſion.

* Il y a une eſpéce de honte d'être heureux à la vue de certaines miſéres.

* On

* On eſt prompt à connoître ſes plus petits avantages, & lent à pénétrer ſes défauts : on n'ignore point qu'on a de beaux ſourcils, les ongles bien faits : on ſait à peine que l'on eſt borgne : on ne ſait point du tout que l'on manque d'eſprit. CHAP. XI.

Argyre tire ſon gant pour montrer une belle main, & elle ne néglige pas de découvrir un petit ſoulier qui ſuppoſe qu'elle a le pied petit : elle rit des choſes plaiſantes ou ſérieuſes pour faire voir de belles dents : ſi elle montre ſon oreille, c'eſt qu'elle l'a bien faite ; & ſi elle ne danſe jamais, c'eſt qu'elle eſt peu contente de ſa taille qu'elle a épaiſſe. Elle entend tous ſes intérêts à l'exception d'un ſeul, elle parle toujours, & n'a point d'eſprit.

* Les hommes comptent preſque pour rien toutes les vertus du cœur, & idolâtrent les talens du corps & de l'eſprit. Celui qui dit froidement de ſoi, & ſans croire bleſſer la modeſtie, qu'il eſt bon, qu'il eſt conſtant, fidéle, ſincére, équitable, reconnoiſſant, n'oſe dire qu'il eſt vif, qu'il a les dents bel-

belles, & la peau douce: cela eſt trop fort.

Il eſt vrai qu'il y a deux vertus que les hommes admirent, la bravoure & la libéralité; parce qu'il y a deux choſes qu'ils eſtiment beaucoup, & que ces vertus font négliger, la vie & l'argent: auſſi perſonne n'avance de ſoi qu'il eſt brave ou libéral.

Perſonne ne dit de ſoi, & ſur-tout ſans fondement, qu'il eſt beau, qu'il eſt généreux, qu'il eſt ſublime. On a mis ces qualités à un trop haut prix: on ſe contente de le penſer.

* Quelque rapport qu'il paroiſſe de la jalouſie à l'émulation, il y a entr'elles le même éloignement, que celui qui ſe trouve entre le Vice & la Vertu.

La jalouſie & l'émulation s'exercent ſur le même objet, qui eſt le bien ou le mérite des autres, avec cette différence, que celle-ci eſt un ſentiment volontaire, courageux, ſincére, qui rend l'ame féconde, qui la fait profiter des grands exemples, & la porte ſouvent au-deſſus de ce qu'elle admire; & que celle-là au-contraire eſt un mouvement violent, & comme un aveu con-

contraint du mérite qui eſt hors d'elle, qu'elle va même juſqu'à nier la Vertu dans les ſujets où elle exiſte, ou qui forcée de la reconnoître, lui refuſe les éloges ou lui envie les récompenſes; une Paſſion ſtérile qui laiſſe l'homme dans l'état où elle le trouve; qui le remplit de lui-même, de l'idée de ſa réputation; qui le rend froid & ſec ſur les actions ou ſur les ouvrages d'autrui; qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talens que les ſiens, ou d'autres hommes avec les mêmes talens dont il ſe pique. Vice honteux, & qui par ſon excès rentre toujours dans la vanité & dans la préſomption; & ne perſuade pas tant à celui qui en eſt bleſſé, qu'il a plus d'eſprit & de mérite que les autres, qu'il lui fait croire qu'il a lui ſeul de l'eſprit & du mérite.

* L'émulation & la jalouſie ne ſe rencontrent guéres que dans les perſonnes de même Art, de mêmes talens, & de même condition. Les plus vils Artiſans ſont les plus ſujets à la jalouſie. Ceux qui font profeſſion des Arts Libéraux ou des Belles-Lettres, les Peintres, les Muſiciens, les Orateurs, les

De l'Homme. Poétes, tous ceux qui ſe mélent d'écrire ne devroient être capables que d'émulation.

Toute jalouſie n'eſt point exempte de quelque ſorte d'envie, & ſouvent même ces deux paſſions ſe confondent. L'envie au-contraire eſt quelquefois ſéparée de la jalouſie, comme eſt celle qu'excitent dans notre ame les conditions fort élevées au-deſſus de la nôtre, les grandes fortunes, la faveur, le Miniſtére.

L'envie & la haine s'uniſſent toujours, & ſe fortifient l'une l'autre dans un même ſujet: & elles ne ſont reconnoiſſables entre elles, qu'en ce que l'une s'attache à la perſonne, l'autre à l'état & à la condition.

Un homme d'eſprit n'eſt point jaloux d'un Ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un Statuaire qui vient d'achever une belle figure. Il ſait qu'il y a dans ces Arts des régles & une méthode qu'on ne devine point; qu'il y a des outils à manier dont il ne connoît ni l'uſage, ni le nom, ni la figure; & il lui ſuffit de penſer qu'il n'a point fait l'apprentiſſage d'un certain métier, pour ſe conſoler de n'y être point maître. Il peut au-contrai-

re être susceptible d'envie & même de jalousie contre un Ministre & contre ceux qui gouvernent, comme si la Raison & le Bon-Sens qui lui sont communs avec eux, étoient les seuls instrumens qui servent à régir un Etat & à présider aux Affaires publiques; & qu'ils dussent suppléer aux régles, aux préceptes, à l'expérience.

* On voit peu d'esprits entiérement lourds & stupides: on en voit encore moins qui soient sublimes & transcendans. Le commun des hommes nâge entre ces deux extrémités: l'intervalle est rempli par un grand nombre de talens ordinaires, mais qui sont d'un grand usage, servent à la République, & renferment en soi l'utile & l'agréable, comme le Commerce, les Finances, le détail des Armées, la Navigation, les Arts, les Métiers, l'heureuse mémoire, l'esprit du jeu, celui de la société & de la conversation.

* Tout l'esprit qui est au monde, est inutile à celui qui n'en a point: il n'a aucunes vues, & il est incapable de profiter de celles d'autrui.

* Le premier degré dans l'homme

De l'Homme. après la Raifon, ce feroit de fentir qu'il l'a perdue: la folie même eft incompatible avec cette connoiffance. De-méme, ce qu'il y auroit en nous de meilleur après l'efprit, ce feroit de connoître qu'il nous manque: par-là on feroit l'impoffible, on fauroit fans efprit n'être pas un fot, ni un fat, ni un impertinent.

* Un homme qui n'a de l'efprit que dans une certaine médiocrité, eft férieux & tout d'une piéce; il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle: auffi incapable de s'élever aux grandes chofes, que de s'accommoder même par relâchement des plus petites, il fait à peine jouer avec fes enfans.

* Tout le monde dit d'un fat qu'il eft un fat, perfonne n'ofe le lui dire à lui-même: il meurt fans le favoir, & fans que perfonne fe foit vengé.

* Quelle mefintelligence entre l'efprit & le cœur! Le Philofophe vit mal avec tous fes préceptes, & le Politique rempli de vues & de réflexions ne fait pas fe gouverner.

* L'efprit s'ufe comme toutes chofes; les Sciences font fes alimens, elles

les le nourrissent & le consument. CHAP. XI.

* Les petits sont quelquefois chargés de mille vertus inutiles: ils n'ont pas de quoi les mettre en œuvre.

* Il se trouve des hommes qui soutiennent facilement le poids de la faveur & de l'autorité, qui se familiarisent avec leur propre grandeur, & à qui la tête ne tourne point dans les postes les plus élevés. Ceux au-contraire que la fortune aveugle sans choix & sans discernement a comme accablés de ses bienfaits, en jouissent avec orgueil & sans modération: leurs yeux, leur démarche, leur ton de voix & leur accès marquent longtems en eux l'admiration où ils sont d'eux-mêmes, & de se voir si éminens; & ils deviennent si farouches, que leur chûte seule peut les apprivoiser.

* Un homme haut & robuste, qui a une poitrine large & de larges épaules, porte légérement & de bonne grace un lourd fardeau, il lui reste encore un bras de libre, un nain seroit écrasé de la moitié de sa charge: ainsi les Postes éminens rendent les grands hommes encore plus grands, & les petits beaucoup plus petits.

De l'Homme.

* Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires: ils voguent, ils cinglent dans une mer où les autres échouent & se brisent: ils parviennent, en blessant toutes les régles de parvenir: ils tirent de leur irrégularité & de leur folie tous les fruits d'une sagesse la plus consommée: hommes dévoués à d'autres hommes, aux Rois à qui ils ont sacrifié, en qui ils ont placé leurs derniéres espérances, ils ne les servent point, mais ils les amusent: les personnes de mérite & de service sont utiles aux Rois, ceux-ci leur sont nécessaires, ils blanchissent auprès d'eux dans la pratique des bons-mots, qui leur tiennent lieu d'exploits dont ils attendent la récompense: ils s'attirent à force d'être plaisans, des emplois graves, & s'élévent par un continuel enjouement jusqu'aux sérieux des Dignités: ils finissent enfin, & rencontrent inopinément un avenir qu'ils n'ont ni craint ni espéré. Ce qui reste d'eux sur la Terre, c'est l'exemple de leur fortune, fatal à ceux qui voudroient le suivre.

* On exigeroit de certains personnages qui ont une fois été capables d'une

ne action noble, héroïque, & qui a été ſue de toute la Terre, que ſans paroître comme épuiſés par un ſi grand effort, ils euſſent du-moins dans le reſte de leur vie cette conduite ſage & judicieuſe qui ſe remarque même dans les hommes ordinaires, qu'ils ne tombaſſent point dans des petiteſſes indignes de la haute réputation qu'ils avoient acquiſe; que ſe mêlant moins dans le peuple, & ne lui laiſſant pas le loiſir de les voir de près, ils ne le fiſſent point paſſer de la curioſité & de l'admiration à l'indifférence, & peut-être au mépris.

CHAP. XI.

* Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus, que de ſe corriger d'un ſeul défaut: ils ſont même ſi malheureux, que ce vice eſt ſouvent celui qui convenoit le moins à leur état, & qui pouvoit leur donner dans le monde plus de ridicule: il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualités, empêche qu'ils ne ſoient des hommes parfaits, & que leur réputation ne ſoit entiére. On ne leur demande point qu'ils ſoient plus éclairés & plus amis de l'ordre & de la diſcipline, plus fidéles à leurs devoirs, plus zélés pour

De l'Homme. le Bien-public, plus graves: on veut seulement qu'ils ne soient point amoureux.

Quelques hommes dans le cours de leur vie sont si différens d'eux-mêmes par le cœur & par l'esprit, qu'on est sûr de se méprendre, si l'on en juge seulement par ce qui a paru d'eux dans leur premiére jeunesse. Tels étoient pieux, sages, savans, qui par cette mollesse inséparable d'une trop riante fortune ne le sont plus. On en sait d'autres qui ont commencé leur vie par les plaisirs, & qui ont mis ce qu'ils avoient d'esprit à les connoître, que les disgraces ensuite ont rendu religieux, sages, tempérans. Ces derniers sont pour l'ordinaire de grands sujets, & sur qui l'on peut faire beaucoup de fond: ils ont une probité éprouvée par la patience & par l'adversité: ils entent sur cette extrême politesse que le commerce des femmes leur a donnée, & dont ils ne se défont jamais, un esprit de régle, de réflexion, & quelquefois une haute capacité, qu'ils doivent à la chambre & au loisir d'une mauvaise fortune.

Tout

Tout notre mal vient de ne pouvoir être ſeuls: de-là le jeu, le luxe, la diſſipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médiſance, l'envie, l'oubli de ſoi-même & de Dieu. CHAP. XI.

* L'homme ſemble quelquefois ne ſe ſuffire pas à ſoi-même: les ténébres, la ſolitude le troublent, le jettent dans des craintes frivoles, & dans de vaines terreurs: le moindre mal alors qui puiſſe lui arriver, eſt de s'ennuyer.

L'ennui eſt entré dans le monde par la pareſſe, elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaiſirs, du jeu, de la ſociété. Celui qui aime le travail, a aſſez de ſoi-même.

* La plupart des hommes employent la premiére partie de leur vie à rendre l'autre miſérable.

* Il y a des Ouvrages qui commencent par A & finiſſent par Z: le bon, le mauvais, le pire, tout y entre, rien en un certain genre n'eſt oublié. Quelle recherche, quelle affectation dans ces Ouvrages! On les appelle des jeux d'eſprit. De-même il y a un jeu dans la conduite: on a commencé, il faût finir, on veut fournir toute la carriére.

De l'Homme. Il feroit mieux ou de changer ou de fuf-pendre: mais il eft plus rare & plus difficile de pourfuivre: on pourfuit, on s'anime par les contradictions, la vanité foutient, fupplée à la Raifon qui céde & qui fe défifte: on porte ce raffinement jufques dans les actions les plus vertueufes, dans celles même où il entre de la Religion.

* Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent, parce que leur pratique ne regardant que les chofes que nous fommes étroitement obligés de faire, elle n'eft pas fuivie de grands éloges, qui eft tout ce qui nous excite aux actions louables, & qui nous foutient dans nos entreprifes. N ** aime une piété faftueufe qui lui attire l'intendance des befoins des pauvres, le rend dépofitaire de leur patrimoine, & fait de fa maifon un dépôt public où fe font les diftributions: les gens à petits collets, & les *Sœurs grifes* y ont une libre entrée: toute une ville voit fes aumônes, & les publie: qui pourroit douter qu'il foit homme de bien, fi ce n'eft peut-être fes créanciers?

• *Géronte* meurt de caducité, & fans avoir fait ce teftament qu'il projettoit

de-

depuis trente années : dix têtes viennent *ab inteſtat* partager ſa ſucceſſion. Il ne vivoit depuis longtems que par les ſoins d'*Aſtérie* ſa femme, qui jeune encore s'étoit dévouée à ſa perſonne, ne le perdoit pas de vue, ſecouroit ſa vieilleſſe, & lui a enfin fermé les yeux. Il ne lui laiſſe pas aſſez de bien pour pouvoir ſe paſſer pour vivre d'un autre vieillard. CHAP. XI.

* Laiſſer perdre Charges & Bénéfices plutôt que de vendre, ou de réſigner même dans ſon extrême vieilleſſe, c'eſt ſe perſuader qu'on n'eſt pas du nombre de ceux qui meurent; ou ſi l'on croit que l'on peut mourir, c'eſt s'aimer ſoi-même & n'aimer que ſoi.

* *Fauſte* eſt un diſſolu, un prodigue, un libertin, un ingrat, un emporté, qu'*Auréle* ſon oncle n'a pu haïr ni deshériter.

Frontin neveu d'Auréle, après vingt années d'une probité connue, & d'une complaiſance aveugle pour ce vieillard, ne l'a pu fléchir en ſa faveur, & ne tire de ſa dépouille qu'une légére penſion que Fauſte unique légataire lui doit payer.

* Les haines ſont ſi longues & ſi

De l'Homme. opiniâtrées, que le plus grand ſigne de mort dans un homme malade, c'eſt la réconciliation.

* On s'inſinue auprès de tous les hommes, ou en les flattant dans les paſſions qui occupent leur ame, ou en compatiſſant aux infirmités qui affligent leur corps. En cela ſeul conſiſtent les ſoins que l'on peut leur rendre : de-là vient que celui qui ſe porte bien, & qui deſire peu de choſes, eſt moins facile à gouverner.

* La molleſſe & la volupté naiſſent avec l'homme, & ne finiſſent qu'avec lui : ni les heureux, ni les triſtes événemens ne l'en peuvent ſéparer : c'eſt pour lui ou le fruit de la bonne fortune, ou un dédommagement de la mauvaiſe.

* C'eſt une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux.

* Peu de gens ſe ſouviennent d'avoir été jeunes, & combien il leur étoit difficile d'être chaſtes & tempérans. La premiére choſe qui arrive aux hommes après avoir renoncé aux plaiſirs, ou par bienſéance, ou par laſſitude, ou par régime, c'eſt de les condamner dans les autres. Il entre dans cette conduite une ſorte d'attache-

chement pour les chofes mêmes que l'on vient de quitter : on aimeroit qu'un bien qui n'eft plus pour nous, ne fût plus auffi pour le refte du monde : c'eft un fentiment de jaloufie.

CHAP. XI.

* Ce n'eft pas le befoin d'argent où les vieillards peuvent appréhender de tomber un jour, qui les rend avares, car il y en a de tels qui ont de fi grands fonds qu'ils ne peuvent guéres avoir cette inquiétude : & d'ailleurs, comment pourroient-ils craindre de manquer dans leur caducité des commodités de la vie, puifqu'ils s'en privent eux-mêmes volontairement pour fatisfaire à leur avarice ? Ce n'eft point auffi l'envie de laiffer de plus grandes richeffes à leurs enfans, car il n'eft pas naturel d'aimer quelque autre chofe plus que foi-même, outre qu'il fe trouve des avares qui n'ont point d'héritiers. Ce vice eft plutôt l'effet de l'âge & de la complexion des vieillards, qui s'y abandonnent auffi naturellement, qu'ils fuivoient leurs plaifirs dans leur jeuneffe, ou leur ambition dans l'âge viril : il ne faut ni vigueur, ni jeuneffe, ni fanté pour être avare : on n'a auffi aucun befoin de s'empreffer, ou de fe

De l'Homme. donner le moindre mouvement pour épargner ses revenus : il faut laisser seulement son bien dans ses coffres, & se privér de tout. Cela est commode aux vieillards à qui il faut une passion, parce qu'ils sont hommes.

* Il y a des gens qui sont mal logés, mal couchés, mal habillés, & plus mal nourris, qui essuyent les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la société des hommes, & passent leurs jours dans la solitude, qui souffrent du présent, du passé & de l'avenir, dont la vie est comme une pénitence continuelle, & qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce sont les avares.

* Le souvenir de la jeunesse est tendre dans les vieillards. Ils aiment les lieux où ils l'ont passée : les personnes qu'ils ont commencé de connoître dans ce tems, leur sont chéres : ils affectent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé : ils tiennent pour l'ancienne maniére de chanter, & pour la vieille danse : ils vantent les modes qui régnoient alors dans les habits, les meubles & les

les équipages : ils ne peuvent encore desapprouver des choses qui servoient à leurs passions, qui étoient si utiles à leurs plaisirs, & qui en rappellent la mémoire. Comment pourroient-ils leur préférer de nouveaux usages, & des modes toutes récentes où ils n'ont aucune part, dont ils n'espérent rien, que les jeunes-gens ont faites, & dont ils tirent à leur tour de si grands avantages contre la vieillesse? CHAP. XI.

* Une trop grande négligence, comme une excessive parure dans les vieillards, multiplient leurs rides, & font mieux voir leur caducité.

* Un vieillard est fier, dédaigneux, & d'un commerce difficile, s'il n'a beaucoup d'esprit.

* Un vieillard qui a vécu à la Cour, qui a un grand sens & une mémoire fidéle, est un trésor inestimable : il est plein de faits & de maximes, on y trouve l'histoire du siécle, revêtue de circonstances très-curieuses, & qui ne se lisent nulle part : on y apprend des régles pour la conduite & pour les mœurs, qui sont toujours sûres, parce qu'elles sont fondées sur l'expérience.

De l'Homme.

* Les jeunes-gens à cause des passions qui les amusent, s'accommodent mieux de la solitude que les vieillards.

* *Phidippe* déja vieux raffine sur la propreté & sur la mollesse, il passe aux petites délicatesses: il s'est fait un Art du boire, du manger, du repos & de l'exercice. Les petites régles qu'il s'est prescrites, & qui tendent toutes aux aises de sa personne, il les observe avec scrupule, & ne les romproit pas pour une maîtresse, si le régime lui avoit permis d'en retenir. Il s'est accablé de superfluïtés, que l'habitude enfin lui rend nécessaires. Il double ainsi & renforce les liens qui l'attachent à la vie; & il veut employer ce qui lui en reste, à en rendre la perte plus douloureuse: n'appréhendoit-il pas assez de mourir?

* *Gnathon* ne vit que pour soi, & tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étoient point. Non content de remplir à une table la premiére place, il occupe lui seul celle de deux autres: il oublie que le repas est pour lui & pour toute la compagnie, il se rend maître du plat, & fait son

ſon propre de chaque ſervice : il ne s'attache à aucun des mets qu'il n'ait achevé d'eſſayer de tous, il voudroit pouvoir les ſavourer tous à la fois : il ne ſe ſert à table que de ſes mains, il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, & en uſe de maniére qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ſes reſtes : il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoutantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés : le jus & les ſauſſes lui dégoutent du menton & de la barbe : s'il enléve un ragoût de deſſus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat & ſur la nappe, on le ſuit à la trace : il mange haut & avec grand bruit, il roule les yeux en mangeant, la table eſt pour lui un ratelier : il écure ſes dents, & il continue à manger. Il ſe fait, quelque part où il ſe trouve, une maniére d'établiſſement, & ne ſouffre pas d'être plus preſſé au Sermon ou au Théâtre que dans ſa chambre. Il n'y a dans un caroſſe que les places du fond qui lui conviennent : dans toute autre, ſi on veut l'en croire, il pâlit & tombe en foibleſſe. S'il fait un vo-

De l'Homme. yage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, & il fait toujours se conserver le meilleur lit dans la meilleure chambre; il tourne tout à son usage: ses valets, ceux d'autrui courent dans le même tems pour son service: tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages: il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connoît de maux que les siens, que sa réplétion & sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachetteroit volontiers de l'extinction du Genre-humain.

* *Cliton* n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui est de dîner & de souper, il ne semble né que pour la digestion: il n'a de-même qu'un entretien, il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé, il dit combien il y a eu de potages, & quels potages: il place ensuite le rôt & les entremets, il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service, il n'oublie pas les *hors-d'œuvre*, le fruit & les assiettes: il nomme tous les vins &

tou-

toutes les liqueurs dont il a bu, il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, & il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point: il a sur-tout un palais sûr, qui ne prend point le change; & il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, & qui a porté le talent de se bien nourrir jusqu'où il pouvoit aller; on ne reverra plus un homme qui mange tant & qui mange si bien: aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, & il n'est guéres permis d'avoir du goût pour ce qu'il desapprouve. Mais il n'est plus, il s'est fait du-moins porter à table jusqu'au dernier soupir: il donnoit à manger le jour qu'il est mort. Quelque part qu'il soit, il mange; & s'il revient au monde, c'est pour manger.

* *Ruffin* commence à grisonner, mais il est sain, il a un visage frais & un œil vif qui lui promettent encore vingt années de vie; il est gai, *jovial*, familier, indifférent; il rit de tout son cœur, & il rit tout seul & sans sujet. Il est content de soi, des siens, de sa pe-

De l'Homme. petite fortune, il dit qu'il eſt heureux. Il perd ſon fils unique, jeune-homme de grande eſpérance, & qui pouvoit un jour être l'honneur de ſa famille; il remet ſur d'autres le ſoin de le pleurer; il dit, *Mon fils eſt mort, cela ſera mourir ſa mére;* & il eſt conſolé. Il n'a point de paſſions, il n'a ni amis ni ennemis, perſonne ne l'embarraſſe, tout le monde lui convient, tout lui eſt propre; il parle à celui qu'il voit une premiére fois, avec la même liberté, & la même confiance, qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis, & bientôt il lui fait part de ſes *quolibets* & de ſes hiſtoriettes: on l'aborde, on le quitte ſans qu'il y faſſe attention; & le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'achéve à celui qui prend ſa place.

* N * * eſt moins affoibli par l'âge que par la maladie, car il ne paſſe point ſoixante-huit ans; mais il a la goute. & il eſt ſujet a une colique néphrétique, il a le viſage décharné, le teint verdâtre, & qui menace ruine: il fait marner ſa terre. & il compte que de quinze ans entiers il ne ſera obligé

obligé de la fumer : il plante un jeune bois, & il espére qu'en moins de vingt années il lui donnera un beau couvert. Il fait bâtir dans la rue** une maison de pierre de taille, rafermie dans les encoguures par des mains de fer, & dont il assure en toussant & avec une voix frêle & débile, qu'on ne verra jamais la fin : il se proméne tous les jours dans ses atteliers sur le bras d'un valet qui le soulage, il montre à ses amis ce qu'il a fait, & il leur dit ce qu'il a dessein de faire. Ce n'est pas pour ses enfans qu'il bâtit, car il n'en a point ; ni pour ses héritiers, personnes viles, & qui se sont brouillées avec lui ; c'est pour lui seul, & il mourra demain. CHAP. XI.

* *Antagoras* a un visage trivial & populaire : un Suisse de Paroisse, ou le Saint de pierre qui orne le grand Autel, n'est pas mieux connu que lui de toute la multitude. Il parcourt le matin toutes les Chambres & tous les Greffes d'un Parlement, & le soir les rues & les carrefours d'une Ville : il plaide depuis quarante ans, plus proche de sortir de la vie que de sortir d'affaires. Il n'y a point eu au Palais depuis tout ce tems

de

De l'Homme. de Causes célébres, ou de Procédures longues & embrouillées où il (1) n'ait du-moins intervenu: aussi a-t-il un nom fait pour remplir la bouche de l'Avocat, & qui s'accorde avec le Demandeur ou le Défendeur, comme le substantif & l'adjectif. Parent de tous, & haï de tous, il n'y a guéres de famille dont il ne se plaigne, & qui ne se plaignent de lui: appliqué successivement à saisir une Terre, à s'opposer au Sceau, à se servir d'un *Committimus*, ou à mettre un Arrêt à exécution, outre qu'il assiste chaque jour à quelque assemblée de créanciers, par-tout Syndic de directions, & perdant à toutes les banqueroutes, il a des heures de reste pour ses visites: vieux meuble de ruelle où il parle procès & dit des nouvelles. Vous l'avez laissé dans une maison au Marais, vous le retrouvez au grand Fauxbourg, où il vous a prévenu, & où déjà il redit ses nouvelles & son procès. Si vous plaidez vous-même, & que vous alliez le lendemain à la pointe

te

(1) Si je ne me trompe, il est plus selon l'usage de dire, *Ne soit intervenu*, que *n'ait intervenu*.

te du jour chez l'un de vos Juges pour lesolliciter, le Juge attend pour vous donner audience qu'Antagoras soit expédié. CHAP. XI.

* Tels hommes passent une longue vie à se défendre des uns & à nuire aux autres; & ils meurent consumés de vieillesse, après avoir causé autant de maux qu'ils en ont soufferts.

* Il faut des saisies de terre, & des enlévemens de meubles, des prisons & des suplices, je l'avoue: mais justice, loix, & besoins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes.

* On voit certains animaux farouches, des mâles & des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, & tout brûlés du Soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent, & qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible: ils ont comme une voix articulée; & quand ils se lévent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, & en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des taniéres où ils vivent de pain noir, d'eau & de racine: ils épargnent aux autres hommes la peine

De l'Homme. ne de ſemer, de labourer & de recueillir pour vivre ; & méritent ainſi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont ſemé.

* *Dom Fernand* dans ſa Province eſt oiſif, ignorant, médiſant, querelleur, fourbe, intempérant, impertinent, mais il tire l'épée contre ſes voiſins, & pour un rien il expoſe ſa vie : il a tué des hommes, il ſera tué.

* Le Noble de Province inutile à ſa patrie, à ſa famille, & à lui-même, ſouvent ſans toit, ſans habits, & ſans aucun mérite, répéte dix fois le jour qu'il eſt Gentilhomme, traite les fourrures & les mortiers de bourgeoiſie : occupé toute ſa vie de ſes parchemins & de ſes titres, qu'il ne changeroit pas contre les maſſes d'un Chancelier.

* Il ſe fait généralement dans tous les hommes des combinaiſons infinies de la puiſſance, de la faveur, du génie, des richeſſes, des dignités, de la nobleſſe, de la force, de l'induſtrie, de la capacité, de la vertu, du vice, de la foibleſſe, de la ſtupidité, de la pauvreté, de l'impuiſſance, de la roture, & de la baſſeſſe. Ces choſes mê-

lées ensemble en mille maniéres différentes, & compensées l'une par l'autre en divers sujets, forment aussi les divers états & les différentes conditions. Les hommes d'ailleurs, qui tous savent le fort & le foible les uns des autres, agissent aussi réciproquement comme ils croyent le devoir faire, connoissent ceux qui leur sont égaux, sentent la supériorité que quelques-uns ont sur eux, & celle qu'ils ont sur quelques autres; & delà naissent entr'eux ou la familiarité, ou le respect & la déférence, ou la fierté & le mépris. De cette source vient que dans les endroits publics, & où le monde se rassemble, on se trouve à tous momens entre celui que l'on cherche à aborder ou à saluer, & cet autre que l'on feint de ne pas connoître, & dont on veut encore moins se laisser joindre, que l'on se fait honneur de l'un, & qu'on a honte de l'autre; qu'il arrive même que celui dont vous vous faites honneur, & que vous voulez retenir, est celui aussi qui est embarrassé de vous, & qui vous quitte; & que le même est souvent celui qui rougit d'autrui & dont on rougit, qui dédaigne ici, & qui là est dédaigné.

De l'Homme. gné. Il eſt encore aſſez ordinaire de mépriſer qui nous mépriſe: quelle miſére! Et puiſqu'il eſt vrai que dans un ſi étrange commerce, ce que l'on penſe gagner d'un côté, on le perd de l'autre, ne reviendroit-il pas au même de renoncer à toute hauteur & à toute fierté, qui convient ſi peu aux foibles hommes, & de compoſer enſemble de ſe traiter tous avec une mutuelle bonté, qui avec l'avantage de n'être jamais mortifiés, nous procureroit un auſſi grand bien que celui de ne mortifier perſonne?

* Bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de Philoſophe, il n'y a perſonne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philoſophie (*a*). Elle convient à tout le monde: la pratique en eſt utile à tous les âges, à tous les ſexes, & à toutes les conditions: elle nous conſole du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais ſuccès, du déclin de nos forces ou de notre beauté: elle nous arme contre la pauvreté, la vieilleſſe, la

(*a*) On ne peut plus entendre que celle qui eſt dépendante de la Religion Chrétienne.

la maladie, & la mort, contre les ſots & les mauvais railleurs: elle nous fait vivre ſans une femme, ou nous fait ſupporter celle avec qui nous vivons. CHAP. XI.

* Les hommes en un même jour ouvrent leur ame à de petites joies, & ſe laiſſent dominer par de petits chagrins: rien n'eſt plus inégal & moins ſuivi, que ce qui ſe paſſe en ſi peu de tems dans leur cœur & dans leur eſprit. Le reméde à ce mal eſt de n'eſtimer les choſes du monde préciſément que ce qu'elles valent.

* Il eſt auſſi difficile de trouver un homme vain qui ſe croye aſſez heureux, qu'un homme modeſte qui ſe croye trop malheureux.

* Le deſtin du Vigneron, du Soldat & du Tailleur de pierre m'empêche de m'eſtimer malheureux, par la fortune des Princes ou des Miniſtres qui me manque.

* Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui eſt de ſe trouver en faute, & d'avoir quelque choſe à ſe reprocher.

* La plupart des hommes pour arriver à leurs fins, ſont plus capables

De l'Homme. d'un grand effort, que d'une longue perſévérance. Leur pareſſe ou leur inconſtance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens. Ils ſe laiſſent ſouvent devancer par d'autres qui ſont partis après eux, & qui marchent lentement, mais conſtamment.

* J'oſe preſque aſſurer que les hommes ſavent encore mieux prendre des meſures que les ſuivre, réſoudre ce qu'il faut faire & ce qu'il faut dire, que de faire ou de dire ce qu'il faut. On ſe propoſe fermement dans une affaire qu'on négocie, de taire une certaine choſe; & enſuite, ou par paſſion, ou par une intempérance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'eſt la premiére qui échappe.

* Les hommes agiſſent mollement dans les choſes qui ſont de leur devoir, pendant qu'ils ſe font un mérite, ou plutôt une vanité de s'empreſſer pour celles qui leur ſont étrangéres, & qui ne conviennent ni à leur état, ni à leur caractére.

* La différence d'un homme qui ſe revêt d'un caractére étranger à lui-même,

me, quand il rentre dans le ſien, eſt celle d'un maſque à un viſage. CHAP. XI.

* *Téléphe* a de l'eſprit, mais dix fois moins, de compte fait, qu'il ne préſume d'en avoir: il eſt donc dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite & ce qu'il projette, dix fois au-delà de ce qu'il a d'eſprit; il n'eſt donc jamais dans ce qu'il a de force & d'étendue: ce raiſonnement eſt juſte. Il a comme une barriére qui le ferme, & qui devroit l'avertir de s'arrêter en-deçà; mais il paſſe outre, il ſe jette hors de ſa ſphére, il trouve lui-même ſon endroit foible, & ſe montre par cet endroit: il parle de ce qu'il ne ſait point, ou de ce qu'il ſait mal: il entreprend au-deſſus de ſon pouvoir, il deſire au-delà de ſa portée: il s'égale à ce qu'il y a de meilleur en tout genre: il a du bon & du louable qu'il offuſque par l'affectation du grand ou du merveilleux. On voit clairement ce qu'il n'eſt pas, & il faut deviner ce qu'il eſt en effet. C'eſt un homme qui ne ſe meſure point, qui ne ſe connoît point: ſon caractére eſt de ne ſavoir pas ſe renfermer dans celui qui lui eſt propre, & qui eſt le ſien.

De l'Homme.

* L'homme du meilleur eſprit eſt inégal, il ſouffre des accroiſſemens & des diminutions, il entre en verve, mais il en ſort: alors s'il eſt ſage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer ni à plaîre. Chante-t-on avec un rhume? Ne faut-il pas attendre que la voix revienne?

Le ſot eſt *Automate*; il eſt machine, il eſt reſſort, le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner, & toujours, & dans le même ſens, & avec la même égalité: il eſt uniforme, il ne ſe dément point: qui l'a vu une fois, l'a vu dans tous les inſtans & dans toutes les périodes de ſa vie, c'eſt tout au plus le bœuf qui meugle, ou le merle qui ſifle: il eſt fixé & déterminé par ſa nature, & j'oſe dire par ſon eſpéce: ce qui paroît le moins en lui, c'eſt ſon ame, elle n'agit point, elle ne s'exerce point, elle ſe repoſe.

* Le ſot ne meurt point, ou, ſi cela lui arrive ſelon notre maniére de parler, il eſt vrai de dire qu'il gagne à mourir, & que dans ce moment où les autres meurent, il commence à vivre. Son ame alors penſe, raiſonne,

CHAP. XI.

ne, infére, conclut, juge, prévoit, fait précisément tout ce qu'elle ne faisoit point: elle se trouve dégagée d'une masse de chair, où elle étoit comme ensévelie sans fonction, sans mouvement, sans aucun du-moins qui fût digne d'elle: je dirois presque qu'elle rougit de son propre corps, & des organes brutes & imparfaits, auxquels elle s'est vue attachée si long-tems, & dont elle n'a pu faire qu'un sot ou qu'un stupide (2): elle va d'égal avec les grandes ames, avec celles qui font les bonnes têtes ou les hommes d'esprit. L'ame d'*Alain* ne se démêle plus d'avec celles du grand CONDE', de RICHELIEU, de PASCAL, & de LINGENDES.

* La fausse délicatesse dans les actions

(2) Pure hypothése, qu'on ne sauroit prouver, & à laquelle on peut opposer celle qui lui est directement contraire. Sur ces deux Propositions contradictoires, il n'appartient pas à l'homme de rien décider positivement; mais la derniére pourroit paroître à bien des gens un peu plus vraisemblable que la premiére, quoique ce degré de vraisemblance ne suffise pas pour fonder une opinion. Il n'est pas difficile de deviner quelle est la cause de notre ignorance sur cet article.

De l'Homme. tions libres, dans les mœurs ou dans la conduite, n'eſt pas ainſi nommée, parce qu'elle eſt feinte, mais parce qu'en effet elle s'exerce ſur des choſes & en des occaſions qui n'en méritent point. La fauſſe délicateſſe de goût & de complexion n'eſt telle au-contraire, que parce qu'elle eſt feinte ou affectée: c'eſt *Emilie* qui crie de toute ſa force ſur un petit péril qui ne lui fait pas de peur: c'eſt une autre qui par mignardiſe pâlit à la vue d'une ſouris, ou qui veut aimer les violettes, & s'évanouïr aux tubereuſes.

* Qui oſeroit ſe promettre de contenter les hommes? Un Prince, quelque bon & quelque puiſſant qu'iſût, voudroit-il l'entreprendre? qu'il l'eſſaye. Qu'il ſe faſſe lui-même une affaire de leurs plaiſirs: qu'il ouvre ſon Palais à ſes Courtiſans, qu'il les admette juſques dans ſon domeſtique; que dans des lieux dont la vue ſeule eſt un ſpectacle, il leur faſſe voir d'autres ſpectacles, qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts & de tous les rafraîchiſſemens, qu'il y ajoute une chére ſplendide & une entiére liberté, qu'il entre avec eux en ſociété des mêmes

mes amuſemens; que le Grand-homme devienne aimable, & que le Héros ſoit humain & familier, il n'aura pas aſſez fait. Les hommes s'ennuyent enfin des mêmes choſes qui les ont charmés dans leurs commencemens, ils déſerteroient *la table des Dieux*; & le *Nectar* avec le tems leur devient inſipide. Ils n'héſitent pas de critiquer des choſes qui ſont parfaites, il y entre de la vanité & une mauvaiſe délicateſſe: leur goût, ſi on les en croit, eſt encore au-delà de toute l'affectation qu'on auroit à les ſatisfaire, & d'une dépenſe toute royale que l'on feroit pour y réuſſir; il s'y mêle de la malignité, qui va juſqu'à vouloir affoiblir dans les autres la joie qu'ils auroient de les rendre contens. Ces mêmes gens, pour l'ordinaire ſi flatteurs & ſi complaiſans, peuvent ſe démentir; quelquefois on ne les reconnoît plus, & l'on voit l'homme juſques dans le Courtiſan.

* L'affectation dans le geſte, dans le parler, & dans les maniéres, eſt ſouvent une ſuite de l'oiſiveté, ou de l'indifférence; & il ſemble qu'un grand attachement ou de ſérieuſes

De l'Homme. affaires jettent l'homme dans ſon naturel.

* Les hommes n'ont point de caractéres, ou s'ils en ont, c'eſt celui de n'en avoir aucun qui ſoit ſuivi, qui ne ſe démente point, & où ils ſoient reconnoiſſables. Ils ſouffrent beaucoup à être toujours les mêmes; à perſévérer dans la régle ou dans le déſordre; & s'ils ſe délaſſent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils ſe dégoûtent plus ſouvent d'un vice par un autre vice: ils ont des paſſions contraires, & des foibles qui ſe contrediſent. Il leur coûte moins de joindre les extrémités, que d'avoir une conduite dont une partie naiſſe de l'autre: ennemis de la modération, ils outrent toutes choſes, les bonnes & les mauvaiſes, dont ne pouvant enſuite ſupporter l'excès, ils l'adouciſſent par le changement. *Adraſte* étoit ſi corrompu & ſi libertin, qu'il lui a été moins difficile de ſuivre la mode & de ſe faire dévot: il lui eût coûté davantage d'être homme de bien.

* D'où vient que les mêmes hommes qui ont un flegme tout prêt pour recevoir indifféremment les plus grands dé-

désastres, s'échappent, & ont une bile intarissable sur les plus petits inconvéniens. Ce n'est pas sagesse en eux qu'une telle conduite, car la vertu est égale & ne se dément point: c'est donc un vice, & quel autre que la vanité qui ne se réveille & ne se recherche que dans les événemens où il y a de quoi faire parler le monde, & beaucoup à gagner pour elle, mais qui se néglige sur tout le reste? CHAP. XI.

* On se repent rarement de parler peu, très-souvent de trop parler: maxime usée & triviale, que tout le monde sait, & que tout le monde ne pratique pas.

C'est se venger contre soi-même, & donner un trop grand avantage à ses ennemis, que de leur imputer des choses qui ne sont pas vraies, & de mentir ponr les décrier.

* Si l'homme savoit rougir de soi, quels crimes non seulement cachés, mais publics & connus ne s'épargneroit-il pas?

* Si certains hommes ne vont pas dans le bien jusqu'où ils pourroient aller, c'est par le vice de leur premiére instruction.

De l'Homme.

* Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'eſprit qui contribue à les rendre ſages.

* Il faut aux enfans les verges & la férule : il faut aux hommes faits une couronne, un ſceptre, un mortier, des fourrures, des faiſceaux, des tymbales, des hoquetons. La Raiſon & la Juſtice dénuées de tous leurs ornemens, ni ne perſuadent ni n'intimident. L'homme qui eſt eſprit, ſe méne par les yeux & les oreilles.

* *Timon* ou le Miſantrope peut avoir l'ame auſtére & farouche, mais extérieurement il eſt civil & *cérémonieux*: il ne s'échappe pas, il ne s'apprivoiſe pas avec les hommes; au-contraire il les traite honnêtement & ſérieuſement, il emploie à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité; il ne veut pas les mieux connoître ni s'en faire des amis, ſemblable en ce ſens à une femme qui eſt en viſite chez une autre femme.

* La Raiſon tient de la Vérité, elle eſt une: on n'y arrive que par un chemin, & l'on s'en écarte par mille. L'étude de la ſageſſe a moins d'étendue, que celle que l'on feroit des

ſots & des impertinens. Celui qui n'a vu que des hommes polis & raiſonnables, ou ne connoît pas l'homme, ou ne le connoît qu'à demi: quelque diverſité qui ſe trouve dans les complexions ou dans les mœurs, le commerce du monde & la politeſſe, donnent les mêmes apparences, font qu'on ſe reſſemble les uns aux autres par des dehors qui plaîſent réciproquement, qui ſemblent communs à tous, & qui font croire qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte. Celui au-contraire qui ſe jette dans le peuple ou dans la Province, y fait bientôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choſes qui lui ſont nouvelles, dont il ne ſe doutoit pas, dont il ne pouvoit avoir le moindre ſoupçon: il avance par ces expériences continuelles dans la connoiſſance de l'humanité, calcule preſque en combien de maniéres différentes l'homme peut être inſupportable.

* Après avoir mûrement approfondi les hommes, & connu le faux de leurs penſées, de leurs ſentimens, de leurs goûts & de leurs affections, on eſt réduit à dire, qu'il y a moins à per-

De l'Homme. dre pour eux par l'inconſtance que par l'opiniâtreté.

* Combien d'ames foibles, molles & indifférentes, ſans de grands défauts, & qui puiſſent fournir à la ſatyre! Combien de ſortes de ridicules répandus parmi les hommes, mais qui par leur ſingularité ne tirent point à conſéquence, & ne ſont d'aucune reſſource pour l'inſtruction & pour la morale! Ce ſont des vices uniques qui ne ſont pas contagieux, & qui ſont moins de l'humanité que de la perſonne.

CHAPITRE XII.

DES JUGEMENS.

CHAP. XII. RIEN ne reſſemble mieux à la vive perſuaſion, que le mauvais entêtement: delà les partis, les cabales, les héréſies.

* On ne penſe pas toujours conſtamment d'un même ſujet: l'entêtement & le dégoût ſe ſuivent de près.

* Les

* Les grandes choſes étonnent, & les petites rebutent; nous nous apprivoiſons avec les unes & les autres par l'habitude. CHAP. XII.

* Deux choſes toutes contraires nous préviennent également, l'habitude & la nouveauté.

* Il n'y a rien de plus bas, & qui convienne mieux au peuple, que de parler en des termes magnifiques de ceux mèmes dont on penſoit très-modeſtement avant leur élevation.

* La faveur des Princes n'exclud pas le mérite, & ne le ſuppoſe pas auſſi.

* Il eſt étonnant qu'avec tout l'orgueil dont nous ſommes gonflés, & la haute opinion que nous avons de nous-mêmes & de la bonté de notre jugement, nous négligions de nous en ſervir pour prononcer ſur le mérite des autres. La vogue, la faveur populaire, celle du Prince nous entraînent comme un torrent. Nous louons ce qui eſt loué, bien plus que ce qui eſt louable.

* Je ne ſai s'il y a rien au monde qui coûte davantage à approuver & à louer, que ce qui eſt plus digne d'ap-

Des Jugemens. probation & de louange; & si la vertu, le mérite, la beauté, les bonnes actions, les beaux ouvrages ont un effet plus naturel & plus sûr que l'envie, la jalousie & l'antipathie. Ce n'est pas d'un Saint dont un dévot (*a*) fait dire du bien, mais d'un autre dévot. Si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux que ce qu'elle approuve. Si un Poëte loue les vers d'un autre Poëte, il y a à parier qu'ils sont mauvais & sans conséquence.

* Les hommes ne se goûtent qu'à peine les uns les autres, n'ont qu'une foible pente à s'approuver réciproquement: action, conduite, pensée, expression, rien ne plaît, rien ne contente. Ils substituent à la place de ce qu'on leur récite, de ce qu'on leur dit ou de ce qu'on leur lit, ce qu'ils auroient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penseroient ou ce qu'ils écriroient sur un tel sujet, & ils sont si pleins de leurs idées qu'il n'y a plus de place pour celles d'autrui.

Le

(*a*) Faux dévot.

* Le commun des hommes eſt ſi enclin au déréglement & à la bagatelle, & le monde eſt ſi plein d'exemples ou pernicieux ou ridicules, que je croirois aſſez que l'eſprit de ſingularité, s'il pouvoit avoir ſes bornes, & ne pas aller trop loin, approcheroit fort de la droite Raiſon & d'une conduite réguliére.

* Il faut faire comme les autres: maxime ſuſpecte, qui ſignifie preſque toujours, il faut mal faire, dès qu'on l'étend au-delà de ces choſes purement extérieures, qui n'ont point de ſuite, qui dépendent de l'uſage, de la mode & des bienſéances.

* Si les hommes ſont hommes plutôt qu'ours & panthéres, ils ſont équitables: s'ils ſe font juſtice à eux-mêmes, & qu'ils la rendent aux autres, que deviennent les Loix, leur texte, & le prodigieux accablement de leurs Commentaires? Que devient le *pétitoire* & le *poſſeſſoire*, & tout ce qu'on appelle Juriſprudence? Où ſe réduiſent même ceux qui doivent tout leur relief & toute leur enflure à l'autorité où ils ſont établis de faire valoir ces mêmes Loix? Si ces mêmes hommes ont de

Des Jugemens. de la droiture & de la ſincérité, s'ils ſont guéris de la prévention, où ſont évanouïes les diſputes de l'Ecole, la Scholaſtique, & les Controverſes? S'ils ſont tempérans, chaſtes & modérés, que leur ſert le myſtérieux jargon de la Médecine, & qui eſt une mine d'or pour ceux qui s'aviſent de le parler: Légiſtes, Docteurs, Médecins, quelle chûte pour vous, ſi nous pouvions tous nous donner le mot de devenir ſages!

De combien de grands-hommes dans les différens exercices de la Paix & de la Guerre, auroit-on dû ſe paſſer! A quel point de perfection & de raffinement n'a-t-on pas porté de certains Arts & de certaines Sciences qui ne devoient point être néceſſaires, & qui ſont dans le Monde comme des remédes à tous les maux, dont notre malice eſt l'unique ſource!

Que de choſes depuis VARRON, que Varron a ignorées! Ne nous ſuffiroit-il pas même de n'être ſavant que comme PLATON ou comme SOCRATE?

* Tel à un Sermon, à une Muſique, ou dans une Gallerie de peintures

res a entendu à ſa droite & à ſa gauche, ſur une choſe préciſément la même, des ſentimens préciſément oppoſés. Cela me feroit dire volontiers que l'on peut hazarder dans tout genre d'Ouvrages, d'y mettre le bon & le mauvais: le bon plaît aux uns, & le mauvais aux autres: on ne riſque guéres davantage d'y mettre le pire, il a ſes partiſans. CHAP. XII.

* Le Phœnix de la Poëſie *Chantante* renaît de ſes cendres, il a vu mourir & revivre ſa réputation en un même jour. Ce Juge même ſi infaillible & ſi ferme dans ſes jugemens, le Public a varié ſur ſon ſujet; ou il ſe trompe, ou il s'eſt trompé: celui qui prononceroit aujourd'hui que Quinaut en un certain genre eſt mauvais Poëte, parleroit preſque auſſi mal que s'il eût dit il y a quelque tems, *il eſt bon Poëte.* Mr. Quinaut.

* Chapelain étoit riche, & Corneille ne l'étoit pas: *la Pucelle* & *Rodogune* méritoient chacune une autre avanture. Ainſi l'on a toujours demandé pourquoi dans telle ou telle profeſſion, celui-ci avoit fait fortune, & cet autre l'avoit manquée; & en cela

les

Des Jugemens. les hommes cherchent la raifon de leurs propres caprices, qui dans les conjonctures preffantes de leurs affaires, de leurs plaifirs, de leur fanté, & de leur vie, leur font fouvent (1) laiffer les meilleurs, & prendre les pires.

* La condition des Comédiens étoit infame chez les Romains, & honorable chez les Grecs. Qu'eft-elle chez nous? On penfe d'eux comme les Grecs.

* Il

(1) Une Perfonne qui a beaucoup de pénétration & de goût, m'ayant indiqué cet endroit comme entiérement inexplicable, je crus qu'il y avoit ici une faute d'impreffion, & qu'il falloit mettre *laiffer le meilleur, & prendre le pire.* Mais je n'ai pas été long-tems fans m'appercevoir que cette correction n'étoit nullement néceffaire; & que par *les meilleurs* & *les pires*, il faut entendre ici des *perfonnes*, ceux qui font les plus habiles, les plus dignes d'eftime, comme *Corneille*; & ceux qui font les moins habiles, comme *Chapelain*, &c. ce qu'on pourroit expliquer par une efpéce d'allufion à ce mot de l'Evangile, *l'un fera pris, & l'autre laiffé.* Je ne prétens pas que La Bruyére ait eu cette allufion dans l'efprit, mais je m'en fers pour faire mieux comprendre à fes Lecteurs le fens d'une expreffion qui paroît d'abord affez obfcure.

* Il suffisoit à *Bathylle* d'être Pantomime pour être couru des Dames Romaines, à *Rhoé* de danser au Théâtre, à *Roscie* & à *Nérine* de représenter dans les Chœurs, pour s'attirer une foule d'amans. La vanité & l'audace, suites d'une trop grande puissance, avoient ôté aux Romains le goût du secret & du mystére. Ils se plaîsoient à faire du Théâtre public celui de leurs amours: ils n'étoient point jaloux de l'amphithéâtre, & partageoient avec la multitude les charmes de leurs maîtresses. Leur goût n'alloit qu'à laisser voir qu'ils aimoient, non pas une belle personne, ou une excellente Comédienne, mais une Comédienne. CHAP. XII.

* Rien ne découvre mieux dans quelle disposition sont les hommes à l'égard des Sciences & des Belles-Lettres, & de quelle utilité ils les croyent dans la République, que le prix qu'ils y ont mis, & l'idée qu'ils se forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'Art si méchanique ni de si vile condition, où les avantages ne soient plus sûrs, plus prompts & plus solides. Le Comédien couché dans son carosse jette de la

Des Jugemens. la boue au visage de CORNEILLE qui est à pied. Chez plusieurs, savant & pédant sont synonymes.

Souvent où le riche parle & parle de doctrine, c'est aux doctes à se taire, à s'écouter, à applaudir, s'il veulent du-moins ne passer que pour doctes.

* Il y a une sorte de hardiesse à soutenir devant certains esprits la honte de l'érudition : on trouve chez eux une prévention toute établie contre les Savans, à qui ils ôtent les maniéres du monde, le savoir-vivre, l'esprit de société, & qu'ils renvoyent ainsi dépouillés à leur cabinet & à leurs livres. Comme l'ignorance est un état paisible, & qui ne coûte aucune peine, on s'y range en foule; & elle forme à la Cour & à la Ville un nombreux parti qui l'emporte sur celui des Savans. S'ils alléguent en leur faveur les noms d'ESTRE'ES, de HARLAY, BOSSUET, SEGUIER, MONTAUSIER, VARDES, CHEVREUSE, NOVION, LAMOIGNON, SCUDERY*, PELISSON, & de tant d'autres Personnages également doctes & polis, s'ils osent même citer les grands noms de CHARTRES, de CONDE', de CONTI, de BOUR-

* Mlle. Scudery.

BOURBON, du MAINE, de VENDOME, comme de Princes qui ont ſu joindre aux plus belles & aux plus hautes connoiſſances, & l'Atticiſme des Grecs, & l'Urbanité des Romains, on ne feint point de leur dire que ce ſont des exemples ſinguliers; & s'ils ont recours à de ſolides raiſons, elles ſont foibles contre la voix de la multitude. Il ſemble néanmoins que l'on devroit décider ſur cela avec plus de précaution, & ſe donner ſeulement la peine de douter, ſi ce même eſprit qui fait faire de ſi grands progrès dans les Sciences, qui fait bien penſer, bien juger, bien parler & bien écrire, ne pourroit point encore ſervir à être poli. CHAP. XII.

Il faut très-peu de fond pour la politeſſe dans les maniéres: il en faut beaucoup pour celle de l'eſprit.

* Il eſt ſavant, dit un Politique, il eſt donc incapable d'affaires, je ne lui confierois pas l'état de ma garderobe; & il a raiſon. OSSAT, XIMENE'S, RICHELIEU étoient ſavans, étoient-ils habiles? ont-ils paſſé pour de bons Miniſtres? Il ſait le Grec, continue l'Homme d'Etat, c'eſt un Grimaud, c'eſt un Philoſophe. Et en effet,

Des Jugemens. fet, une Fruitiére à Athènes felon les apparences parloit Grec, & par cette raifon étoit Philofophe. Les BIGNONS, les LAMOIGNONS, étoient de purs Grimauds: qui en peut douter? ils favoient le Grec. Quelle vifion, quel délire au grand, au fage, au judicieux ANTONIN de dire, *qu'alors les peuples feroient heureux, fi l'Empereur philofophoit, ou fi le Philofophe, ou le Grimaud venoit à l'Empire!*

Les Langues font la clef ou l'entrée des Sciences, & rien davantage: le mépris des unes tombe fur les autres. Il ne s'agit point fi les Langues font anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes; mais fi elles font groffiéres ou polies, fi les Livres qu'elles ont formés, font d'un bon ou d'un mauvais goût. Suppofons que notre Langue pût un jour avoir le fort de la Grecque & de la Latine, feroit-on pédant quelques fiécles après qu'on ne la parleroit plus, pour lire MOLIERE ou LA FONTAINE?

* Je nomme *Euripile*, & vous dites, c'eft un Bel-efprit: vous dites auffi de celui qui travaille une poutre, il eft Charpentier; & de celui qui refait un mur, il eft Maçon. Je vous demande

mande quel eſt l'attelier où travaille cet homme de métier, ce Bel-eſprit? quelle eſt ſon enſeigne? à quel habit le reconnoît-on? quels ſont ſes outils? eſt-ce le coin, ſont-ce le marteau ou l'enclume? où fend-il, où cogne-t-il ſon ouvrage, où l'expoſe-t-il en vente? Un Ouvrier ſe pique d'être Ouvrier: Euripile ſe pique-t-il d'être Bel-eſprit? S'il eſt tel, vous me peignez un fat, qui met l'eſprit en roture, une ame vile & méchanique, à qui ni ce qui eſt beau, ni ce qui eſt eſprit, ne ſauroient s'appliquer ſérieuſement; & s'il eſt vrai qu'il ne ſe pique de rien, je vous entends, c'eſt un homme ſage & qui a de l'eſprit. Ne dites-vous pas encore du Savantaſſe, il eſt Bel-eſprit, & ainſi du mauvais Poëte? Mais vous-même, vous croyez-vous ſans aucun eſprit? & ſi vous en avez, c'eſt ſans-doute de celui qui eſt beau & convenable, vous voilà donc un Bel-eſprit: ou s'il s'en faut peu que vous ne preniez ce nom pour une injure, continuez, j'y conſens, de le donner à Euripile, & d'employer cette ironie comme les ſots ſans le moindre diſcernement, ou comme les ignorans qu'el-

Des Jugemens. le console d'une certaine culture qui leur manque, & qu'ils ne voyent que dans les autres.

* Qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de ſtyle, d'Imprimeur, d'Imprimerie; qu'on ne ſe hazarde plus de me dire, vous écrivez ſi bien, *Antiſthéne*, continuez d'écrire; ne verrons-nous point de vous un *in-folio*? Traitez de toutes les vertus & de tous les vices dans un Ouvrage ſuivi, méthodique, qui n'ait point de fin, ils devroient ajouter, & nul cours. Je renonce à tout ce qui a été, qui eſt, & qui ſera Livre. *Bérylle* tombe en ſyncope à la vue d'un Chat, & moi à la vue d'un Livre. Suis-je mieux nourri & plus lourdement vêtu, ſuis-je dans ma chambre à l'abri du Nord, ai-je un lit de plumes après vingt ans entiers qu'on me débite dans la place? J'ai un grand nom, dites-vous, & beaucoup de gloire: dites que j'ai beaucoup de vent qui ne ſert à rien: ai-je un grain de ce métal qui procure toutes choſes? Le vil Praticien groſſit ſon mémoire, ſe fait rembourſer des frais qu'il n'avance pas, & il a pour gendre un Comte ou un Magi-

giſtrat. Un homme *rouge* ou *feuille-morte* devient Commis ; & bientôt plus riche que ſon Maître, il le laiſſe dans la roture, & avec de l'argent il devient noble. B** s'enrichit à montrer dans un cercle des marionettes, BB** à vendre en bouteilles l'eau de la riviére. *. Un autre Charlatan arrive ici de-delà les Monts avec une malle, il n'eſt pas déchargé que les penſions courent ; & il eſt prêt à retourner d'où il arrive, avec des mulets & des fourgons. *Mercure* eſt *Mercure*, & rien davantage, & l'or ne peut payer ſes médiations & ſes intrigues : on y ajoute la faveur & les diſtinctions. Et ſans parler que des gains licites, on paye au Tuillier ſa tuille, & à l'Ouvrier ſon tems & ſon ouvrage : paye-t-on à un Auteur ce qu'il penſe & ce qu'il écrit ? & s'il penſe très-bien, le paye-t-on largement ? ſe meuble-t-il, s'annoblit-il à force de penſer & d'écrire juſte ? Il faut que les hommes ſoient habillés, qu'ils ſoient raſés, il faut que retirés dans leurs maiſons ils ayent une porte qui ferme bien. Eſt-il néceſſaire qu'ils ſoient inſtruits ? Folie, ſimplicité, imbécillité, continue Antiſthéne, CHAP. XII.

Des Jugemens. de mettre l'enseigne d'Auteur ou de Philosophe! Avoir, s'il se peut, un *Office lucratif*, qui rende la vie aimable, qui fasse prêter à ses amis, & donner à ceux qui ne peuvent rendre : écrire alors par jeu, par oisiveté, & comme *Tityre* sifle, ou joue de la flûte, cela, ou rien: j'écris à ces conditions, & je céde ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge, & me disent, vous écrirez. Ils liront pour titre de mon nouveau Livre, DU BEAU, DU BON, DU VRAI. DES IDEES. DU PREMIER PRINCIPE, *par Antisthène Vendeur de marée.*

* Si les Ambassadeurs des Princes étrangers étoient des Singes instruits à marcher sur leurs pieds de derriére, & à se faire entendre par interpréte, nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celui qui nous donne la justesse de leurs réponses, & le bon-sens qui paroît quelquefois dans leurs discours. La prévention du Païs, jointe à l'orgueil de la Nation, nous fait oublier que la Raison est de tous les climats, & que l'on pense juste partout où il y a des hommes. Nous n'aimerions pas à être traités ainsi de ceux que nous appellons barbares ; & s'il

s'il y a en nous quelque barbarie, elle consiste à être épouvantés de voir d'autres Peuples raisonner comme nous. CHAP. XII.

* Tous les Etrangers ne sont pas barbares, & tous nos Compatriotes ne sont pas civilisés: de-même toute Campagne n'est pas agreste (*a*), & toute Ville n'est pas polie. Il y a en Europe (2) un endroit d'une Province maritime d'un grand Royaume, où le Villageois est doux & insinuant, le Bourgeois au contraire & le Magistrat grossiers, & dont la rusticité est héréditaire.

* Avec un langage si pur, une si grande recherche dans nos habits, des mœurs si cultivées, de si belles Loix & un visage blanc, nous sommes

(*a*) Ce terme s'entend ici métaphoriquement.

(2) Cet endroit m'est absolument inconnu: mais je m'imagine que si le Bourgeois & le Magistrat de ce Lieu-là venoient à jetter les yeux sur le caractére que leur donne ici La Bruyére, & à se reconnoître dans cette peinture, ils deviendroient avec le tems aussi polis & aussi doux que le Villageois. Un Roi qui avoit l'haleine forte, fut longtems sans le savoir, parce que sa femme ne lui en disoit rien. Il auroit pu corriger ou pallier ce défaut, s'il en eût été averti.

Des Jugemens.

mes barbares pour quelques Peuples.

* Si nous entendions dire des Orientaux, qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la raiſon, & les fait vomir, nous dirions, cela eſt bien barbare.

* Ce Prélat ſe montre peu à la Cour, il n'eſt d'aucun commerce, on ne le voit point avec des femmes: il ne joue ni à grande ni à petite prime, il n'aſſiſte ni aux fêtes ni aux ſpectacles, il n'eſt point homme de cabale, & il n'a point l'eſprit d'intrigue: toujours dans ſon Evêché, où il fait une réſidence continuelle, il ne ſonge qu'à inſtruire ſon peuple par la parole, & à l'édifier par ſon exemple: il conſume ſon bien en aumônes, & ſon corps par la pénitence: il n'a que l'eſprit de régularité, & il eſt imitateur du zéle & de la piété des Apôtres. Les tems ſont changés, & il eſt menacé ſous ce Régne d'un titre plus éminent.

* Ne pourroit-on point faire comprendre aux perſonnes d'un certain caractére & d'une profeſſion ſérieuſe, pour ne rien dire de plus, qu'ils ne ſont point obligés à faire dire d'eux,

qu'ils

qu'ils jouent, qu'ils chantent, & qu'ils badinent comme les autres hommes; & qu'à les voir si plaisans & si agréables, on ne croiroit point qu'ils fussent d'ailleurs si réguliers & si sévéres? oseroit-on même leur insinuer qu'ils s'éloignent par de telles maniéres de la politesse dont ils se piquent; qu'elle assortit au-contraire & conforme les dehors aux conditions, qu'elle évite le contraste, & de montrer le même homme sous des figures différentes, & qui font de lui un composé bizarre, ou un grotesque? CHAP. XII.

* Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure sur une seule & premiére vue: il y a un intérieur, & un cœur qu'il faut approfondir: le voile de la modestie couvre le mérite, & le masque de l'hypocrisie cache la malignité. Il n'y a qu'un très-petit nombre de connoisseurs qui discerne, & qui soit en droit de prononcer. Ce n'est que peu à peu, & forcés même par le tems & les occasions que la vertu parfaite, & le vice consommé viennent enfin à se déclarer.

„ * .... Il disoit que l'esprit Fragment.
„ dans cette belle personne étoit un
„ diamant bien mis en œuvre; & con-

Des Jugemens.

„ tinuant de parler d'elle: c'eſt, ajou„ toit-il, comme une nuance de rai„ ſon & d'agrément qui occupe les „ yeux & le cœur de ceux qui lui par„ lent, on ne ſait ſi on l'aime ou ſi „ on l'admire: il y a en elle de quoi „ faire une parfaite amie, il y a auſſi „ de quoi vous mener plus loin que „ l'amitié: trop jeune & trop fleurie „ pour ne pas plaîre, mais trop mo„ deſte pour ſonger à plaîre, elle ne „ tient compte aux hommes que de „ leur mérite, & ne croit avoir que „ des amis. Pleine de vivacités & ca„ pable de ſentimens elle ſurprend & „ elle intéreſſe; & ſans rien ignorer „ de ce qui peut entrer de plus déli„ cat & de plus fin dans les converſa„ tions, elle a encore ces ſaillies heureu„ ſes qui entr'autres plaiſirs qu'elles „ font, diſpenſent toujours de la re„ plique. Elle vous parle comme cel„ le qui n'eſt pas ſavante, qui doute „ & qui cherche à s'éclaircir; & elle „ vous écoute comme celle qui ſait „ beaucoup, qui connoît le prix de „ ce que vous lui dites, & auprès de „ qui vous ne perdez rien de ce qui „ vous échappe. Loin de s'appli-

„ quer

„ quer à vous contredire avec eſprit, „ & d'imiter *Elvire* qui aime mieux „ paſſer pour une femme vive, que „ marquer du bon-ſens & de la juſteſ- „ ſe, elle s'approprie vos ſentimens; „ elle les croit ſiens, elle les étend, „ elle les embellit; vous êtes content „ de vous d'avoir penſé ſi bien, & d'a- „ voir mieux dit encore que vous n'a- „ viez cru. Elle eſt toujours au-deſ- „ ſus de la vanité, ſoit qu'elle parle, „ ſoit qu'elle écrive: elle oublie les „ traits où il faut des raiſons, elle a „ déjà compris que la ſimplicité eſt é- „ loquente. S'il s'agit de ſervir quel- „ qu'un & de vous jetter dans les mê- „ mes intérêts, laiſſant à Elvire les „ jolis diſcours & les belles Lettres „ qu'elle met à tous uſages, *Arténice* „ n'emploie auprès de vous que la „ ſincérité, l'ardeur, l'empreſſement „ & la perſuaſion. Ce qui domine en „ elle, c'eſt le plaiſir de la lecture, avec „ le goût des perſonnes de nom & „ de réputation, moins pour en être „ connue que pour les connoître. On „ peut la louer d'avance de toute la „ ſageſſe qu'elle aura un jour, & de „ tout le mérite qu'elle ſe prépare par

CHAP. XII.

Des Jugemens.

„ les années, puiſqu'avec une bonne
„ conduite elle a de meilleures inten-
„ tions, des principes ſûrs, utiles à
„ celles qui ſont comme elles expo-
„ ſées aux ſoins & à la flatterie; &
„ qu'étant aſſez particuliére ſans pour-
„ tant être farouche, ayant même un
„ peu de penchant pour la retraite,
„ il ne lui ſauroit peut-être manquer
„ que les occaſions, ou ce qu'on ap-
„ pelle un grand théâtre pour y faire
„ briller toutes ſes vertus.

* Une belle femme eſt aimable dans ſon naturel, elle ne perd rien à être négligée, & ſans autre parure que celle qu'elle tire de ſa beauté & de ſa jeuneſſe. Une grace naïve éclate ſur ſon viſage, anime ſes moindres actions: il y auroit moins de péril à la voir avec tout l'attirail de l'ajuſtement & de la mode. De-même un homme de bien eſt reſpectable par lui-même, & indépendamment de tous les dehors dont il voudroit s'aider pour rendre ſa perſonne plus grave, & ſa vertu plus ſpécieuſe. Un air réformé, une modeſtie outrée, la ſingularité de l'habit, une ample calotte, n'ajoutent rien à la probité, ne relévent pas le mérite, ils le

le fardent, & font peut-être qu'il eſt moins pur, & moins ingénu. CHAP. XII.

Une gravité trop étudiée devient comique : ce ſont comme des extrémités qui ſe touchent, & dont le milieu eſt dignité: cela ne s'appelle pas être grave, mais en jouer le perſonnage: celui qui ſonge à le devenir, ne le ſera jamais. Ou la gravité n'eſt point, ou elle eſt naturelle; & il eſt moins difficile d'en deſcendre que d'y monter.

* Un homme de talent & de réputation, s'il eſt chagrin & auſtére, il effarouche les jeunes-gens, les fait penſer mal de la vertu, & la leur rend ſuſpecte d'une trop grande réforme & d'une pratique trop ennuyeuſe: s'il eſt au-contraire d'un bon commerce, il leur eſt une leçon utile, il leur apprend qu'on peut vivre gayement & laborieuſement, avoir des vues ſérieuſes ſans renoncer aux plaiſirs honnêtes: il leur devient un exemple qu'on peut ſuivre.

* La phyſionomie n'eſt pas une régle qui nous ſoit donnée pour juger des hommes: elle nous peut ſervir de conjecture.

* L'air ſpirituel eſt dans les hommes,

Des Jugemens. ce que la régularité des traits eſt dans les femmes: c'eſt le genre de beauté où les plus vains puiſſent aſpirer.

* Un homme qui a beaucoup de mérite & d'eſprit, & qui eſt connu pour tel, n'eſt pas laid, même avec des traits difformes; ou s'il a de la laideur, elle ne fait pas ſon impreſſion.

* Combien d'art pour rentrer dans la nature! combien de tems, de régles, d'attention & de travail pour danſer avec la même liberté & la même grace que l'on ſait marcher, pour chanter comme on parle, parler & s'exprimer comme on penſe, jetter autant de force, de vivacité, de paſſion & de perſuaſion dans un Diſcours étudié & que l'on prononce en public, qu'on en a quelquefois naturellement & ſans préparation dans les entretiens les plus familiers.

* Ceux qui ſans nous connoître aſſez, penſent mal de nous, ne nous font pas de tort. Ce c'eſt pas nous qu'ils attaquent, c'eſt le fantôme de leur imagination.

* Il y a de petites régles, des devoirs, des bienſéances attachées aux lieux,

lieux, aux tems, aux perſonnes, qui ne ſe devinent point à force d'eſprit, & que l'uſage apprend ſans aucune peine: juger des hommes par les fautes qui leur échappent en ce genre, avant qu'ils ſoient aſſez inſtruits, c'eſt en juger par leurs ongles, ou par la pointe de leurs cheveux, c'eſt vouloir un jour être détrompé. CHAP. XII.

* Je ne ſai s'il eſt permis de juger des hommes par une faute qui eſt unique; & ſi un beſoin extrême, ou une violente paſſion, ou un premier mouvement tirent à conſéquence.

* Le contraire des bruits qui courent des affaires ou des perſonnes eſt ſouvent la vérité.

Sans une grande roideur & une continuelle attention à toutes ſes paroles, on eſt expoſé à dire en moins d'une heure le oui & le non ſur une même choſe, ou ſur une même perſonne, déterminé ſeulement par un eſprit de ſociété & de commerce, qui entraîne naturellement à ne pas contredire celui-ci & celui-là qui en parlent différemment.

* Un homme partial eſt expoſé à de petites mortifications; car comme il

Des Jugemens. eſt également impoſſible que ceux qu'il favoriſe ſoient toujours heureux ou ſages, & que ceux contre qui il ſe déclare ſoient toujours en faute ou malheureux, il naît de-là qu'il lui arrive ſouvent de perdre contenance dans le public, ou par le mauvais ſuccès de ſes amis, ou par une nouvelle gloire qu'acquiérent ceux qu'il n'aime point.

* Un homme ſujet à ſe laiſſer prévenir, s'il oſe remplir une Dignité ou Séculiére ou Eccléſiaſtique, eſt un aveugle qui veut peindre, un muët qui s'eſt chargé d'une harangue, un ſourd qui juge d'une ſymphonie: foibles images, & qui n'expriment qu'imparfaitement la miſére de la prévention. Il faut ajouter qu'elle eſt un mal déſeſpéré, incurable, qui infecte tous ceux qui s'approchent du malade, qui fait déſerter les égaux, les inférieurs, les parens, les amis, juſqu'aux Médecins: ils ſont bien éloignés de le guérir, s'ils ne peuvent le faire convenir de ſa maladie, ni des remédes, qui ſeroient d'écouter, de douter, de s'informer, & de s'éclaircir. Les flatteurs, les fourbes les calomniateurs, ceux qui ne délient

délient leur langue que pour le mensonge & l'intérêt, font les charlatans en qui il se confie, & qui lui font avaler tout ce qui leur plaît : ce sont eux aussi qui l'empoisonnent & qui le tuent.

* La régle de DESCARTES, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités avant qu'elles soient connues clairement & distinctement, est assez belle & assez juste, pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes.

* Rien ne nous venge mieux des mauvais jugemens que les hommes font de notre esprit, de nos mœurs & de nos maniéres, que l'indignité & le mauvais caractére de ceux qu'ils approuvent.

Du même fond dont on néglige un homme de mérite, on fait encore admirer un sot.

* Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat.

* Un fat est celui que les sots croyent un homme de mérite.

* L'impertinent est un fat outré. Le fat lasse, ennuye, dégoûte, rebute : l'impertinent rebute, aigrit,

Des Jugemens. irrite, offenſe, il commence où l'autre finit.

Le fat eſt entre l'impertinent & le ſot, il eſt compoſé de l'un & de l'autre.

* Les vices partent d'une dépravation du cœur; les défauts, d'un vice de tempérament; le ridicule, d'un défaut d'eſprit.

L'homme ridicule eſt celui qui tant qu'il demeure tel, a les apparences du ſot.

Le ſot ne ſe tire jamais du ridicule, c'eſt ſon caractére: on y entre quelquefois avec de l'eſprit, mais on en ſort.

Une erreur de fait jette un homme ſage dans le ridicule.

La ſottiſe eſt dans le ſot, la fatuïté dans le fat, & l'impertinence dans l'impertinent: il ſemble que le ridicule réſide tantôt dans celui qui en effet eſt ridicule, & tantôt dans l'imagination de ceux qui croyent voir le ridicule où il n'eſt point, & ne peut être.

6 La groſſiéreté, la ruſticité, la brutalité peuvent être les vices d'un homme d'eſprit.

* Le

* Le ſtupide eſt un ſot qui ne parle point, en cela plus ſupportable que le ſot qui parle. CHAP. XII.

* La même choſe eſt ſouvent dans la bouche d'un homme d'eſprit, une naïveté ou un bon-mot; & dans celle du ſot, une ſottiſe.

* Si le fat pouvoit craindre de mal parler, il ſortiroit de ſon caractére.

* L'une des marques de la médiocrité de l'eſprit, eſt de conter toujours.

* Le ſot eſt embarraſſé de ſa perſonne, le fat a l'air libre & aſſuré, l'impertinent paſſe à l'effronterie, le mérite a de la pudeur.

* Le ſuffiſant eſt celui en qui la pratique de certains détails que l'on honore du nom d'affaires, ſe trouve jointe à une très-grande médiocrité d'eſprit.

Un grain d'eſprit & une once d'affaires plus qu'il n'en entre dans la compoſition du ſuffiſant, font l'important.

Pendant qu'on ne fait que rire de l'important, il n'a pas un autre nom: dès qu'on s'en plaint, c'eſt l'arrogant.

L'hon-

Des Jugemens. * L'honnête homme tient le milieu entre l'habile homme & l'homme de bien, quoique dans une diſtance inégale de ces deux extrêmes.

La diſtance qu'il y a de l'honnête homme à l'habile homme s'affoiblit de jour à autre, & eſt ſur le point de diſparoître.

L'habile homme eſt celui qui cache ſes paſſions, qui entend ſes intérêts, qui y ſacrifie beaucoup de choſes, qui a ſu acquérir du bien, ou en conſerver.

L'honnête homme eſt celui qui ne vole pas ſur les grands-chemins, & qui ne tue perſonne, dont les vices enfin ne ſont pas ſcandaleux.

On connoît aſſez qu'un homme de bien eſt honnête homme, mais il eſt plaiſant d'imaginer que tout honnête homme n'eſt pas homme de bien.

L'homme de bien eſt celui qui n'eſt ni un ſaint ni un dévot *, & qui s'eſt peiné à n'avoir que de la vertu.

* Faux dévot.

* Talent, goût, eſprit, bon-ſens, choſes différentes, non imcompatibles.

Entre le bon-ſens & le bon goût il y a la différence de la cauſe à ſon effet.

En

Entre esprit & talent il y a la proportion du tout à sa partie. CHAP. XII.

Appellerai-je homme d'esprit, celui qui borné & renfermé dans quelque Art, ou même dans une certaine Science qu'il exerce dans une grande perfection, ne montre hors de-là ni jugement, ni mémoire, ni vivacité, ni mœurs, ni conduite; qui ne m'entend pas, qui ne pense point, qui s'énonce mal; un Musicien, par exemple, qui après m'avoir comme enchanté par ses accords, semble s'être remis avec son luth dans un même étui, ou n'être plus sans cet instrument qu'une machine démontée à laquelle il manque quelque chose, & dont il n'est plus permis de rien attendre?

Que dirai-je encore de l'esprit du jeu, pourroit-on me le définir? Ne faut-il ni prévoyance, ni finesse, ni habileté pour jouer l'Hombre ou les Echecs? & s'il en faut, pourquoi voit-on des imbécilles qui y excellent, & de très-beaux génies qui n'ont pu même atteindre la médiocrité, à qui une piéce ou une carte dans les mains, troublent la vue, & fait perdre contenance?

Il

Des Jugemens. Il y a dans le monde quelque chose, s'il se peut, de plus imcompréhensible. Un homme paroît grossier, lourd, stupide; il ne sait pas parler, ni raconter ce qu'il vient de voir: s'il se met à écrire, c'est le modéle des bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point: ce n'est que légéreté, qu'élégance, que beau naturel, que délicatesse dans ses Ouvrages.

Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation: il prend un mot pour un autre, & il ne juge de la bonté de sa piéce que par l'argent qui lui en revient, il ne sait pas la réciter ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au-dessous d'AUGUSTE, de POMPEE, de NICOMEDE, d'HERACLIUS, il est Roi, & un grand Roi, il est Politique, il est Philosophe: il entreprend de faire parler des Héros, de les faire agir: il peint les Romains: ils sont plus grands & plus Romains dans ses vers que dans leur Histoire.

* Voulez-vous quelque autre prodige: concevez un homme facile, doux, com-

complaiſant, traitable, & tout d'un coup violent, colére, fougueux, capricieux. Imaginez-vous un homme ſimple, ingénu, crédule, badin, volage, un enfant en cheveux gris: mais permettez-lui de ſe recueillir, ou plutôt de ſe livrer à un génie qui agit en lui, j'oſe dire, ſans qu'il y prenne part, & comme à ſon inſu, quelle verve! quelle élevation! quelles images! quelle Latinité! Parlez-vous d'une même perſonne, me direz-vous? Oui, du même, de *Théodas*, & de lui ſeul. Il crie, il s'agite, il ſe roule à terre, il ſe reléve, il tonne, il éclate; & du milieu de cette tempête il ſort une lumiére qui brille, qui réjouït: diſons-le ſans figure, il parle comme un fou, & penſe comme un homme ſage: il dit ridiculement des choſes vrayes, & follement des choſes ſenſées & raiſonnables: on eſt ſurpris de voir naître & éclorre le bon-ſens du ſein de la bouffonnerie, parmi les grimaces & les contorſions: qu'ajouterai-je davantage, il dit & il fait mieux qu'il ne ſait: ce ſont en lui comme deux ames qui ne ſe connoiſſent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont

Des Jugemens. ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes ſéparées. Il manqueroit un trait à cette peinture ſi ſurprenante, ſi j'oubliois de dire qu'il eſt tout-à-la fois avide & inſatiable de louanges, prêt de ſe jetter aux yeux de ſes critiques, & dans le fond aſſez docile pour profiter de leur cenſure. Je commence à me perſuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux perſonnages tout différens: il ne ſeroit pas même impoſſible d'en trouver un troiſiéme dans Théodas; car il eſt bon homme, il eſt plaiſant homme, & il eſt excellent homme.

* Après l'eſprit de diſcernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce ſont les diamans & les perles.

* Tel connu dans le monde par de grands talens, honoré & chéri partout où il ſe trouve, eſt petit dans ſon domeſtique & aux yeux de ſes proches qu'il n'a pu réduire à l'eſtimer: tel autre au-contraire, prophéte dans ſon païs, jouït d'une vogue qu'il a parmi les ſiens, & qui eſt reſſerrée dans l'enceinte de ſa maiſon, s'applaudit d'un mérite rare & ſingulier, qui lui eſt accordé par ſa famille dont il eſt l'idole,

l'idole, mais qu'il laiſſe chez ſoi toutes les fois qu'il ſort, & qu'il ne porte nulle part.

* Tout le monde s'éléve contre un homme qui entre en réputation: à peine ceux qu'il croit ſes amis lui pardonnent-ils un mérite naiſſant, & une premiére vogue qui ſemble l'aſſocier à la gloire dont ils ſont déjà en poſſeſſion. On ne ſe rend qu'à l'extrémité, & après que le Prince s'eſt déclaré par les récompenſes: tous alors ſe raprochent de lui; & de ce jour-là ſeulement il prend ſon rang d'homme de mérite.

* Nous affectons ſouvent de louer avec exagération des hommes aſſez médiocres, & de les élever, s'il ſe pouvoit, juſqu'à la hauteur de ceux qui excellent, ou parce que nous ſommes las d'admirer toujours les mêmes perſonnes, ou parce que leur gloire ainſi partagée offenſe moins notre vue, & nous devient plus douce & plus ſupportable.

* On voit des hommes que le vent de la faveur pouſſe d'abord à pleines voiles, ils perdent en un moment la terre de vue, & font leur route: tout leur

Des Jugemens.

leur rit, tout leur ſuccéde; action, ouvrage, tout eſt comblé d'éloges & de récompenſes, ils ne ſe montrent que pour être embraſſés & félicités. Il y a un rocher immobile qui s'éléve ſur une côte, les flots ſe briſent au pied: la puiſſance, les richeſſes, la violence, la flatterie, l'autorité, la faveur, tous les vents ne l'ébranlent pas, c'eſt le Public où ces gens échouent.

* Il eſt ordinaire & comme naturel de juger du travail d'autrui, ſeulement par rapport à celui qui nous occupe. Ainſi le Poëte rempli de grandes & ſublimes idées eſtime peu le diſcours de l'Orateur, qui ne s'exerce ſouvent que ſur de ſimples faits; & celui qui écrit l'Hiſtoire de ſon Païs, ne peut comprendre qu'un eſprit raiſonnable emploie ſa vie à imaginer des fictions & à trouver une rime: de-même le Bachelier plongé dans les quatre premiers ſiécles traite toute autre doctrine, de Science triſte, vaine & inutile, pendant qu'il eſt peut-être mépriſé du Géométre.

* Tel a aſſez d'eſprit pour exceller dans une certaine matiére & en faire des

des leçons, qui en manque pour voir qu'il doit ſe taire ſur quelque autre, dont il n'a qu'une foible connoiſſance: il ſort hardiment des limites de ſon génie, mais il s'égare, & fait que l'homme illuſtre parle comme un ſot.

* *Hérille*, ſoit qu'il parle, qu'il harangue, ou qu'il écrive, veut citer: il faut dire au Prince des Philoſophes que le vin enivre, & à l'Orateur Romain que l'eau le tempére. S'il ſe jette dans la Morale, ce n'eſt pas lui, c'eſt le divin Platon qui aſſure que la Vertu eſt aimable, le Vice odieux, ou que l'un & l'autre ſe tournent en habitude. Les choſes les plus communes, les plus triviales, & qu'il eſt même capable de penſer, il veut les devoir aux Anciens, aux Latins, aux Grecs: ce n'eſt ni pour donner plus d'autorité à ce qu'il dit, ni peut-être pour ſe faire honneur de ce qu'il ſait: il veut citer.

* C'eſt ſouvent hazarder un bon-mot & vouloir le perdre, que de le donner pour ſien: il n'eſt pas relevé, il tombe avec des gens d'eſprit, ou qui ſe croyent tels, qui ne l'ont pas dit,

&

Des Jugemens. & qui devoient le dire. C'eſt au contraire le faire valoir, que de le rapporter comme d'un autre. Ce n'eſt qu'un fait, & qu'on ne ſe croit pas obligé de ſavoir: il eſt dit avec plus d'inſinuation, & reçu avec moins de jalouſie: perſonne n'en ſouffre: on rit, s'il faut rire; & s'il faut admirer, on admire.

* On a dit de SOCRATE qu'il étoit en délire, & que c'étoit un fou tout plein d'eſprit: mais ceux des Grecs qui parloient ainſi d'un homme ſi ſage, paſſoient pour fous. Ils diſoient: „ Quels „ bizarres portraits nous fait ce Philoſophe! quelles mœurs étrangéres „ & particuliéres ne décrit-il point! „ Où a-t-il rêvé, creuſé, raſſemblé „ des idées ſi extraordinaires? quelles „ couleurs! quel pinceau! ce ſont des „ chiméres. „ Ils ſe trompoient: c'étoient des monſtres, c'étoient des vices, mais peints au naturel: on croyoit les voir, ils faiſoient peur. Socrate s'éloignoit du Cynique, il épargnoit les perſonnes, & blâmoit les mœurs qui étoient mauvaiſes.

* Celui qui eſt riche par ſon ſavoir-faire, connoît un Philoſophe, ſes précep-

ceptes, ſa morale & ſa conduite; & n'imaginant pas dans tous les hommes une autre fin de toutes leurs actions, que celle qu'il s'eſt propoſée lui-même toute ſa vie, dit en ſon cœur: Je le plains, je le tiens échoué ce rigide Cenſeur, il s'égare & il eſt hors de route; ce n'eſt pas ainſi que l'on prend le vent, & que l'on arrive au délicieux port de la fortune: & ſelon ſes principes il raiſonne juſte.

CHAP. XII.

Je pardonne, dit *Antiſtius*, à ceux que j'ai loués dans mon Ouvrage, s'ils m'oublient: qu'ai-je fait pour eux? ils étoient louables. Je le pardonnerois moins à tous ceux dont j'ai attaqué les vices ſans toucher à leurs perſonnes, s'ils me devoient un auſſi grand bien que celui d'être corrigés: mais comme c'eſt un événement qu'on ne voit point, il ſuit de-là que ni les uns ni les autres ne ſont tenus de me faire du bien.

On peut, ajoute ce Philoſophe, envier ou refuſer à mes Ecrits leur récompenſe: on ne ſauroit en diminuer la réputation; & ſi on le fait, qui m'empêchera de le mépriſer?

* Il eſt bon d'être Philoſophe, il n'eſt guéres utile de paſſer pour tel. Il

Des Jugemens. n'eſt pas permis de traiter quelqu'un de Philoſophe : ce ſera toujours lui dire une injure, juſqu'à ce qu'il ait plû aux hommes d'en ordonner autrement ; & en reſtituant à un ſi beau nom ſon idée propre & convenable, de lui concilier toute l'eſtime qui lui eſt dûe.

* Il y a une Philoſophie qui nous éléve au-deſſus de l'ambition & de la fortune, qui nous égale, que dis-je, qui nous place plus haut que les riches, que les grands, & que les puiſſans ; qui nous fait négliger les poſtes, & ceux qui les procurent ; qui nous exempte de deſirer, de demander, de prier, de ſolliciter, d'importuner ; & qui nous ſauve même l'émotion & l'exceſſive joie d'être exaucés. Il y a une autre Philoſophie qui nous ſoumet & nous aſſujettit à toutes ces choſes en faveur de nos proches ou de nos amis : c'eſt la meilleure.

* C'eſt abréger, & s'épargner mille diſcuſſions, que de penſer de certaines gens, qu'ils ſont incapables de parler juſte, & de condamner ce qu'ils diſent, ce qu'ils ont dit, & ce qu'ils diront.

Nous

Nous n'approuvons les autres que par les rapports que nous ſentons qu'ils ont avec nous-mêmes ; & il ſemble qu'eſtimer quelqu'un, c'eſt l'égaler à ſoi.

CHAP. XII.

* Les mêmes défauts qui dans les autres ſont lourds & inſupportables, ſont chez nous comme dans leur centre ; ils ne péſent plus, on ne les ſent pas. Tel parle d'un autre, & en fait un portrait affreux, qui ne voit pas qu'il ſe peint lui-même.

Rien ne nous corrigeroit plus promptement de nos défauts, que ſi nous étions capables de les avouer & de les reconnoître dans les autres : c'eſt dans cette juſte diſtance, que nous paroiſſant tels qu'ils ſont, ils ſe feroient haïr autant qu'ils le méritent.

* La ſage conduite roule ſur deux pivots, le paſſé & l'avenir. Celui qui a la mémoire fidéle & une grande prévoyance, eſt hors du péril de cenſurer dans les autres, ce qu'il a peut-être fait lui-même, ou de condamner une action dans un pareil cas, & dans toutes les circonſtances, où elle lui ſera un jour inévitable.

Des Jugemens.

* Le Guerrier & le Politique non plus que le Joueur habile, ne font pas le hazard, mais ils le préparent, ils l'attirent, & semblent presque le déterminer: non seulement ils savent ce que le sot & le poltron ignorent, je veux dire, se servir du hazard quand il arrive; ils savent même profiter par leurs précautions & leurs mesures d'un tel ou d'un tel hazard, ou de plusieurs tout à la fois. Si ce point arrive, ils gagnent: si c'est cet autre, ils gagnent encore: un même point souvent les fait gagner de plusieurs maniéres. Ces hommes sages peuvent être loués de leur bonne fortune comme de leur bonne conduite; & le hazard doit être récompensé en eux comme la vertu.

* Je ne mets au-dessus d'un grand Politique que celui qui néglige de le devenir, & qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite point qu'on s'en occupe.

* Il y a dans les meilleurs conseils dequoi déplaîre: ils viennent d'ailleurs que de notre esprit: c'est assez pour être rejettés d'abord par présomption & par humeur, & suivis seulement par nécessité ou par réflexion.

* Quel

* Quel bonheur ſurprenant a accompagné ce Favori pendant tout le cours de ſa vie! quelle autre fortune mieux ſoutenue, ſans interruption, ſans la moindre diſgrace! les premiers poſtes, l'oreille du Prince, d'immenſes tréſors, une ſanté parfaite, & une mort douce: mais quel étrange compte à rendre d'une vie paſſée dans la faveur, des conſeils que l'on a donnés, de ceux qu'on a négligé de donner ou de ſuivre, des biens que l'on n'a point fait, des maux au-contraire que l'on a fait, ou par ſoi-même, ou par les autres, en un mot, de toute ſa proſpérité.

* On gagne à mourir, d'être loué de ceux qui nous ſurvivent, ſouvent ſans autre mérite que celui de n'être plus: le même éloge ſert alors pour *Caton* & pour *Piſon*.

Le bruit court que Piſon eſt mort: c'eſt une grande perte: c'étoit un homme de bien, & qui méritoit une plus longue vie; il avoit de l'eſprit & de l'agrément, de la fermeté & du courage; il étoit ſûr, généreux, fidéle: ajoutez, pourvu qu'il ſoit mort.

* La maniére dont on ſe recrie ſur

Des Jugemens. quelques-uns qui ſe diſtinguent par la bonne foi, le deſintéreſſement & la probité, n'eſt pas tant leur éloge, que le décréditement du Genre-humain.

* Tel ſoulage les miſérables, qui néglige ſa famille & laiſſe ſon fils dans l'indigence: un autre éléve un nouvel édifice, qui n'a pas encore payé les plombs d'une maiſon qui eſt achevée depuis dix ans: un troiſiéme fait des préſens & des largeſſes, & ruine ſes créanciers. Je demande, la pitié, la libéralité, la magnificence, ſont-ce les vertus d'un homme injuſte; ou plutôt ſi la bizarrerie & la vanité ne ſont pas les cauſes de l'injuſtice?

* Une circonſtance eſſentielle à la juſtice que l'on doit aux autres, c'eſt de la faire promptement & ſans différer: la faire attendre, c'eſt injuſtice.

Ceux-là font bien, qui font ce qu'ils doivent. Celui qui dans toute ſa conduite laiſſe longtems dire de ſoi, qu'il fera bien, fait très-mal.

* On dit d'un Grand qui tient table deux fois le jour, & qui paſſe la vie à faire digeſtion, qu'il meurt de faim,

faim, pour exprimer qu'il n'eſt pas riche, ou que ſes affaires ſont fort mauvaiſes : c'eſt une figure, on le diroit plus à la lettre de ſes créanciers. CHAP. XII.

* L'honnêteté, les égards & la politeſſe des perſonnes avancées en âge de l'un & de l'autre ſexe, me donnent bonne opinion de ce qu'on appelle le vieux tems.

* C'eſt un excès de confiance dans les parens d'eſpérer tout de la bonne éducation de leurs enfans, & une grande erreur de n'en attendre rien & de la négliger.

* Quand ce que pluſieurs diſent, feroit vrai, que l'éducation ne donne point à l'homme un autre cœur ni une autre complexion, qu'elle ne change rien dans ſon fond, & ne touche qu'aux ſuperficies, je ne laiſſerois pas de dire qu'elle ne lui eſt pas inutile.

* Il n'y a que de l'avantage pour celui qui parle peu, la préſomption eſt qu'il a de l'eſprit; & s'il eſt vrai qu'il n'en manque pas, la préſomption eſt qu'il l'a excellent.

Des Jugemens.

* Ne ſonger qu'à ſoi & au préſent, ſource d'erreur dans la Politique.

* Le plus grand malheur après celui d'être convaincu d'un crime, eſt ſouvent d'avoir à s'en juſtifier. Tels arrêts nous déchargent & nous renvoyent abſous, qui ſont infirmés par la voix du peuple.

* Un homme eſt fidéle à de certaines pratiques de Religion, on le voit s'en acquitter avec exactitude, perſonne ne le loue ni ne le deſaprouve, on n'y penſe pas: tel autre y revient après les avoir négligées dix années entiéres, on ſe recrie, on l'exalte, cela eſt libre: moi je le blâme d'un ſi long oubli de ſes devoirs, & je le trouve heureux d'y être rentré.

* Le Flatteur n'a pas aſſez bonne opinion de ſoi ni des autres.

* Tels ſont oubliés dans la diſtribution des graces, & font dire d'eux, *pourquoi les oublier*? qui, ſi l'on s'en étoit ſouvenu, auroient fait dire, *pourquoi s'en ſouvenir*? D'où vient cette contrariété? Eſt-ce du caractére de ces perſonnes, ou de l'incertitude de nos jugemens, ou même de tous les deux?

* On

* On dit communément après un tel qui sera Chancelier? qui sera Primat des Gaules? qui sera Pape? On va plus loin: chacun selon ses souhaits ou son caprice fait sa promotion, qui est souvent de gens plus vieux & plus caducs que celui qui est en place: & comme il n'y a pas de raison qu'une Dignité tue celui qui s'en trouve revêtu, qu'elle sert au-contraire à le rajeunir, & à donner au corps & à l'esprit de nouvelles ressources, ce n'est pas un événement fort rare à un titulaire d'enterrer son successeur. CHAP. XII.

* La disgrace éteint les haines & les jalousies. Celui-là peut bien faire, qui ne nous aigrit plus par une grande faveur: il n'y a aucun mérite, il n'y a sorte de vertus qu'on ne lui pardonne: il seroit un Héros impunément.

* Rien n'est bien d'un homme disgracié: vertus, mérite, tout est dédaigné, ou mal expliqué, ou imputé à vice: qu'il ait un grand cœur, qu'il ne craigne ni le fer, ni le feu, qu'il aille d'aussi bonne grace à l'ennemi que BAYARD & MONTRE-

Des Jugemens.

VEL †, c'est un bravache, on en plaisante: il n'a plus de quoi être un Héros.

† Marq. de Montrevel. Comm. Gén. D. L. C. Lieut. Gén.

Je me contredis, il est vrai: accusez-en les hommes, dont je ne fais que rapporter les jugemens, je ne dis pas de différens hommes, je dis les mêmes qui jugent si différemment.

* Il ne faut pas vingt années accomplies pour voir changer les hommes d'opinion sur les choses les plus sérieuses, comme sur celles qui leur ont paru les plus sûres & les plus vrayes. Je ne hazarderai pas d'avancer que le feu en soi & indépendamment de nos sensations, n'a aucune chaleur, c'est-à-dire, rien de semblable à ce que nous éprouvons en nous-mêmes à son approche, de peur que quelque jour il ne devienne aussi chaud qu'il a jamais été. J'assurerai aussi peu qu'une ligne droite tombant sur une autre ligne droite fait deux angles droits, ou égaux à deux droits, de peur que les hommes venant à découvrir quelque chose de plus ou de moins, je ne sois raillé de ma proposition. Ainsi dans un autre genre, je dirai à peine avec toute la France, VAUBAN est infaillible, on n'en appelle point: qui me garan-

tiroit

tiroit que dans peu de tems on n'insinuera pas que même sur le siége, qui est son fort & où il décide souverainement, il erre quelquefois, sujet aux fautes comme *Antiphile*?

* Si vous en croyez des personnes aigriés l'une contre l'autre, & que la passion domine, l'homme docte est un *Savantasse*, le Magistrat un *Bourgeois* ou un *Praticien*, le Financier un *Maltotier*, & le Gentilhomme un *Gentillâtre*: mais il est étrange que de si mauvais noms, que la colére & la haine ont su inventer, deviennent familiers; & que le dédain tout froid & tout paisible qu'il est, ose s'en servir.

* Vous vous agitez, vous vous donnez un grand mouvement, sur-tout lorsque les ennemis commencent à fuir, & que la victoire n'est plus douteuse, ou devant une ville après qu'elle a capitulé: vous aimez dans un combat ou pendant un siége à paroître en cent endroits pour n'être nulle part, à prévenir les ordres du Général de peur de les suivre, & à chercher les occasions plutôt qne de les attendre & les re-

Des Jugemens. recevoir: votre valeur feroit-elle fauffe?

* Faites garder aux hommes quelque pofte où ils puiffent être tués, & où néanmoins ils ne foient pas tués: ils aiment l'honneur & la vie.

* A voir comme les hommes aiment la vie, pouvoit-on foupçonner qu'ils aimaffent quelque autre chofe plus que la vie, & que la gloire qu'ils préférent à la vie, ne fût fouvent qu'une certaine opinion d'eux-mêmes établie dans l'efprit de mille gens, ou qu'ils ne connoiffent point, ou qu'ils n'eftiment point.

* Ceux qui ni Guerriers ni Courtifans vont à la Guerre & fuivent la Cour, qui ne font pas un fiége mais qui y affiftent, ont bientôt épuifé leur curiofité fur une Place de guerre, quelque furprenante qu'elle foit, fur la tranchée, fur l'effet des bombes & du canon, fur les coups de main, comme fur l'ordre & le fuccès d'une attaque qu'ils entrevoyent: la réfiftance continue, les pluyes furviennent, les fatigues croiffent, on plonge dans la fange, on a à combattre les faifons & l'ennemi,

nemi, on peut être forcé dans ſes lignes & enfermé entre une Ville & une Armée; que les extrémités! on perd courage, on murmure. Eſt-ce un ſi grand inconvénient que de lever un ſiége! Le ſalut de l'Etat dépend-il d'une citadelle de plus ou de moins? Ne faut-il pas, ajoutent-ils, fléchir ſous les ordres du Ciel, qui ſemble ſe déclarer contre nous, & remettre la partie à un autre tems? Alors ils ne comprennent plus la fermeté, &, s'ils oſoient dire, l'opiniâtreté du Général qui ſe roidit contre les obſtacles, qui s'anime par la difficulté de l'entrepriſe, qui veille la nuit & s'expoſe le jour pour la conduire à ſa fin. A-t-on capitulé, ces hommes ſi découragés relévent l'importance de cette conquête, en prédiſent les ſuites, exagérent la néceſſité qu'il y avoit de la faire, le péril & la honte qui ſuivoient de s'en déſiſter, prouvent que l'Armée qui nous couvroit des ennemis étoit invincible: ils reviennent avec la Cour, paſſent par les Villes & les Bourgades, fiers d'être regardés de la Bourgeoiſie qui eſt aux fenêtres; comme ceux mêmes qui ont pris la Place, ils en triomphent par les

Des Jugemens. chemins, ils se croyent braves: revenus chez eux ils vous étourdissent de flancs, de redans, de ravelins, de fausse-braye, de courtines, & de chemin couvert: ils rendent compte des endroits où *l'envie de voir* les a portés, & où *il ne laissoit pas d'y avoir du péril*, des hazards qu'ils ont courus à leur retour d'être pris ou tués par l'ennemi: ils taisent seulement qu'ils ont eu peur.

* C'est le plus petit inconvénient du monde, que de rester court dans un Sermon ou dans une Harangue. Il laisse à l'Orateur ce qu'il a d'esprit, de bon-sens, d'imagination, de mœurs & de doctrine, il ne lui ôte rien: mais on ne laisse pas de s'étonner que les hommes ayant voulu une fois y attacher une espéce de honte & de ridicule, s'exposent par de longs & souvent d'inutiles discours à en courir tout le risque.

* Ceux qui employent mal leurs tems, sont les premiers à se plaindre de sa briéveté. Comme ils le consument à s'habiller, à manger, à dormir, à de sots discours, à se résoudre sur ce qu'ils doivent faire; & souvent à ne rien faire, ils en

man-

manquent pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs : ceux au-contraire qui en font un meilleur usage, en ont de reste.

Il n'y a point de Ministre si occupé qui ne sache perdre chaque jour deux heures de tems, cela va loin à la fin d'une longue vie : & si le mal est encore plus grand dans les autres conditions des hommes, quelle perte infinie ne se fait pas dans le monde, d'une chose si précieuse, & dont on se plaint qu'on n'a point assez !

* Il y a des créatures de Dieu qu'on appelle des hommes, qui ont une ame qui est esprit, dont toute la vie est occupée, & toute l'attention est réunie à scier du marbre : cela est bien simple, c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entiérement inutiles, & qui passent les jours à ne rien faire : c'est encore moins que de scier du marbre.

* La plupart des hommes oublient si fort qu'ils ont une ame, & se répandent en tant d'actions & d'exercices, où il semble qu'elle est inutile, que l'on croit parler avantageusement de quelqu'un, en disant qu'il pense : cet éloge même

Des Jugemens. même eſt devenu vulgaire, qui pourtant ne met cet homme qu'au-deſſus du chien ou du cheval.

* A quoi vous divertiſſez-vous ? à quoi paſſez-vous le tems ? vous demandent les ſots & les gens d'eſprit. Si je replique que c'eſt à ouvrir les yeux & à voir, à prêter l'oreille & à entendre, & à avoir la ſanté, le repos, la liberté, ce n'eſt rien dire. Les ſolides biens, les grands biens, les ſeuls biens ne ſont pas comptés, ne ſe font pas ſentir. Jouez-vous ? maſquez-vous ? Il faut répondre.

Eſt-ce un bien pour l'homme que la liberté, ſi elle peut être trop grande & trop étendue, telle enfin qu'elle ne ſerve qu'à lui faire deſirer quelque choſe, qui eſt d'avoir moins de liberté ?

La liberté n'eſt pas oiſiveté, c'eſt un uſage libre du tems, c'eſt le choix du travail & de l'exercice : être libre en un mot n'eſt pas ne rien faire, c'eſt être ſeul arbitre de ce qu'on fait ou de ce qu'on ne fait point : quel bien en ce ſens que la liberté !

* CESAR n'étoit point trop vieux pour penſer à la conquête de l'Univers

(a)

(*a*): il n'avoit point d'autre béatitude à ſe faire que le cours d'une belle vie, & un grand nom après ſa mort: né fier, ambitieux, & ſe portant bien comme il faiſoit, il ne pouvoit mieux employer ſon tems qu'à conquérir le Monde. ALEXANDRE étoit bien jeune pour un deſſein ſi ſérieux: il eſt étonnant que dans ce premier âge les femmes ou le vin n'ayent plutôt rompu ſon entrepriſe. CHAP. XII.

* UN JEUNE PRINCE, D'UNE RACE AUGUSTE. L'AMOUR ET L'ESPERANCE DES PEUPLES. DONNE' DU CIEL POUR PROLONGER LA FELICITE' DE LA TERRE. PLUS GRAND QUE SES AYEUX. FILS D'UN HEROS QUI EST SON MODELE, A DEJA MONTRE' A L'UNIVERS PAR SES DIVINES QUALITE'S, ET PAR UNE VERTU ANTICIPE'E, QUE LES ENFANS DES HEROS SONT PLUS PROCHES (*b*) DE L'ETRE QUE LES AUTRES HOMMES.

* Si

(*a*) Voyez les Penſées de Mr. Paſcal, Ch. 31. où il dit le contraire.

() Contre la maxime Latine, & triviale, *Heroum filii noxæ.*

Des Jugemens.

* Si le Monde dure ſeulement cent millions d'années, il eſt encore dans toute ſa fraîcheur, & ne fait preſque que commencer: nous-mêmes nous touchons aux premiers hommes & aux Patriarches; & qui pourra ne nous pas confondre avec eux dans des ſiécles ſi reculés? Mais ſi l'on juge de l'avenir par le paſſé, quelles choſes nouvelles nous ſont inconnues dans les Arts, dans les Sciences, dans la Nature, & j'oſe dire dans l'Hiſtoire! quelles découvertes ne fera-t-on point! quelles différentes révolutions ne doivent pas arriver ſur toute la face de la Terre, dans les Etats, & dans les Empires! quelle ignorance eſt la nôtre! & quelle légére expérience que celle de ſix ou ſept mille ans!

* Il n'y a point de chemin trop long à qui marche lentement & ſans ſe preſſer: il n'y a point d'avantages trop éloignés à qui s'y prépare par la patience.

* Ne faire ſa cour à perſonne, ni attendre de quelqu'un qu'il vous faſſe la ſienne, douce ſituation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel.

* Le monde eſt pour ceux qui ſuivent les Cours ou qui peuplent les Villes.

les. La Nature n'eſt que pour ceux qui habitent la campagne: eux ſeuls vivent, eux ſeuls du-moins connnoiſſent qu'ils vivent. CHAP. XII.

* Pourquoi me faire froid, & vous plaindre de ce qui m'eſt échappé ſur quelques Jeunes-gens qui peuplent les Cours? Etes-vous vicieux, ô *Thraſylle*? Je ne le ſavois pas, & vous me l'apprenez: ce que je ſai, c'eſt que vous n'êtes plus jeune.

Et vous qui voulez être offenſé perſonnellement de ce que j'ai dit de quelques Grands, ne criez-vous point de la bleſſure d'un autre? Etes-vous dédaigneux, malfaiſant, mauvais plaiſant, flatteur, hypocrite? Je l'ignorois, & ne penſois pas à vous; j'ai parlé des Grands.

* L'eſprit de modération & une certaine ſageſſe dans la conduite, laiſſent les hommes dans l'obſcurité: il leur faut de grandes vertus pour être connus & admirés, ou peut-être de grands vices.

* Les hommes ſur la conduite des grands & des petits indifféremment, ſont prévenus, charmés, enlevés par la réuſſite: il s'en faut peu que le cri-

Des Jugemens. me heureux ne ſoit loué comme la vertu même, & que le bonheur ne tienne lieu de toutes les vertus. C'eſt un noir attentat, c'eſt une ſale & odieuſe entrepriſe, que celle que le ſuccès ne ſauroit juſtifier.

* Les hommes ſéduits par de belles apparences & de ſpécieux prétextes, goûtent aiſément un projet d'ambition que quelques Grands ont médité, ils en parlent avec intérêt, il leur plaît même par la hardieſſe ou par la nouveauté qu'on lui impute, ils y ſont déjà accoutumés, & n'en attendent que le ſuccès, lorſque venant au-contraire à avorter, ils décident avec confiance & ſans nulle crainte de ſe tromper, qu'il étoit téméraire & ne pouvoit réuſſir.

* Il y a des projets d'ūn ſi grand éclat & d'une conſéquence ſi vaſte, qui font parler les hommes ſi longtems, qui font tant eſpérer ou tant craindre ſelon les divers intérêts des Peuples, que toute la gloire & toute la fortune d'un homme y ſont commiſes. Il ne peut pas avoir paru ſur la ſcéne avec un ſi bel appareil, pour ſe retirer ſans rien dire: quelques affreux périls qu'il com-

commence à prévoir dans la ſuite de ſon entrepriſe, il faut qu'il l'entame: le moindre mal pour lui, eſt de la manquer. CHAP. XII.

* Dans un méchant homme il n'y a pas de quoi faire un grand-homme. Louez ſes vues & ſes projets, admirez ſa conduite, exagérez ſon habileté à ſe ſervir des moyens les plus propres & les plus courts pour parvenir à ſes fins: ſi ſes fins ſont mauvaiſes, la prudence n'y a aucune part; & où manque la prudence, trouvez la grandeur ſi vous le pouvez.

Un ennemi eſt mort, qui étoit à la tête d'une Armée formidable, deſtinée à paſſer le Rhin: il ſavoit la guerre, & ſon expérience pouvoit être ſecondée de la fortune. Quels feux de joie a-t-on vus, quelle fête publique! Il y a des hommes au-contraire naturellement odieux, & dont l'averſion devient populaire. Ce n'eſt point préciſément par les progrès qu'ils font, ni par la crainte de ceux qu'ils peuvent faire, que la voix du peuple éclate à leur mort, & que tout treſſaille juſqu'aux enfans, dès que l'on murmure dans les places; que la Terre enfin en eſt délivrée.

Des Jugemens.

* O tems! ô mœurs! s'écrie *Héraclite*, ô malheureux ſiécle! ſiécle rempli de mauvais exemples, où la vertu ſouffre, où le crime domine, où il triomphe! Je veux être un *Lycaon*, un *Ægiſte*; l'occaſion ne peut être meilleure, ni les conjonctures plus favorables, ſi je deſire du-moins de fleurir & de proſpérer. Un homme dit, je paſſerai la mer, je dépouillerai mon Pére de ſon patrimoine; je le chaſſerai lui, ſa femme, ſon héritier, de ſes Terres & de ſes Etats: & comme il l'a dit, il l'a fait. Ce qu'il devoit appréhender, c'étoit le reſſentiment de pluſieurs Rois qu'il outrage en la perſonne d'un ſeul Roi, mais ils tiennent pour lui: ils lui ont preſque dit, paſſez la mer, dépouillez votre Pére, montrez à tout l'Univers qu'on peut chaſſer un Roi de ſon Royaume, ainſi qu'un petit Seigneur de ſon Château, ou un Fermier de ſa Métairie; qu'il n'y ait plus de différence entre de ſimples particuliers & nous, nous ſommes las de ces diſtinctions. Apprenez au monde que ces peuples que Dieu a mis ſous nos pieds, peuvent nous abandonner, nous trahir, nous livrer, ſe livrer eux-mê-

mêmes à un Etranger; & qu'ils ont moins à craindre de nous, que nous d'eux, & de leur puiſſance. Qui pourroit voir des choſes ſi triſtes avec des yeux ſecs, & une ame tranquille? Il n'y a point de Charges qui n'ayent leurs priviléges: il n'y a aucun Titulaire qui ne parle, qui ne plaide, qui ne s'agite pour les défendre: la Dignité Royale ſeule n'a plus de priviléges, les Rois eux-mêmes y ont renoncé. Un ſeul, toujours bon & magnanime, ouvre ſes bras à une famille malheureuſe. Tous les autres ſe liguent comme pour ſe venger de lui, & de l'appui qu'il donne à une cauſe qui lui eſt commune: l'eſprit de pique & de jalouſie prévaut chez eux à l'intérêt de l'Honneur, de la Religion, & de leur Etat. Eſt-ce aſſez? à leur intérêt perſonnel & domeſtique: il y va, je ne dis pas de leur élection, mais de leur ſucceſſion, de leurs droits comme héréditaires, enfin l'homme l'emporte en tout ſur le Souverain. Un Prince délivroit l'Europe, ſe délivroit lui-même (4) d'un fatal ennemi, alloit jouïr de la gloire d'a-

CHAP. XII.

(4) *Le Turc.*

Des Jugemens. d'avoir détruit un grand Empire: il la néglige pour une guerre douteuse. Ceux qui sont nés Arbitres & Médiateurs temporisent; & lorsqu'ils pourroient avoir déjà employé utilement leur médiation, ils la promettent. O pastres, continue Heraclite, ô rustres qui habitez sous le chaume & dans les cabanes, si les événemens ne vont point jusqu'à vous, si vous n'avez point le cœur percé par la malice des hommes, si on ne parle plus d'hommes dans vos contrées, mais seulement de renards & de loups-cerviers, recevez-moi parmi vous à manger votre pain noir, & à boire l'eau de vos citernes.

§ * Petits hommes, hauts de six pieds, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme des géans, comme des piéces rares dont il faut acheter la vue, dès que vous allez jusqu'à huit pieds, qui vous donnez sans pudeur de la *Hautesse* & de l'*Eminence*, qui est tout ce que l'on pourroit accorder à ces montagnes voisines du Ciel, & qui voyent les nuages se former au-dessous d'elles, espéce d'animaux glorieux & superbes, qui méprisez toute autre espéce, qui ne faites pas même comparaison avec l'Ele-

l'Eléphant & la Baleine, approchez, hommes, répondez un peu à *Démocrite.* Ne dites-vous pas en commun proverbe, *des loups raviſſans*, *des lions furieux*, *malicieux comme un ſinge*? & vous autres, qui êtes-vous? J'entends corner ſans-ceſſe à mes oreilles, *l'homme eſt un animal raiſonnable.* Qui vous a paſſé cette définition? ſont-ce les loups, les ſinges, & les lions; ou ſi vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes? C'eſt déjà une choſe plaiſante, que vous donniez aux animaux vos confréres ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur: laiſſez-les un peu ſe définir eux-mêmes, & vous verrez comme ils s'oublieront, & comme vous ſerez traités. Je ne parle point, ô hommes, de vos légéretés, de vos folies & de vos caprices, qui vous mettent au-deſſous de la taupe & de la tortue, qui vont ſagement leur petit train, & qui ſuivent, ſans varier, l'inſtinct de leur nature: mais écoutez-moi un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon qui eſt fort léger, & qui fait une belle deſcente ſur la perdrix, voilà un bon oiſeau; & d'un lévrier qui prend un liévre corps à corps, c'eſt un bon lévrier:

CHAP. XII.

Des Jugemens. je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint & qui le perce, voilà un brave homme. Mais si vous voyez deux chiens qui s'aboyent, qui s'affrontent, qui se mordent & se déchirent, vous dites, voilà de sots animaux, & vous prenez un bâton pour les séparer. Que si l'on vous disoit que tous les chats d'un grand païs se sont assemblés par milliers dans une plaine, & qu'après avoir miaulé tout leur soul, ils se sont jettés avec fureur les uns sur les autres, & ont joué ensemble de la dent & de la griffe; que de cette mélée il est demeuré de part & d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de-là par leur puanteur; ne diriez-vous pas, voilà le plus abominable *sabat* dont on ait jamais ouï parler? Et si les loups en faisoient de-même, quels hurlemens, quelle boucherie! & si les uns ou les autres vous disoient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours, qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi & à anéantir leur propre espéce; ou, après l'avoir conclu, ne riez-

riez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes? Vous avez déjà en animaux raiſonnables, & pour vous diſtinguer de ceux qui ne ſe ſervent que de leurs dents & de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les ſabres & les cimeterres, & à mon gré fort judicieuſement; car avec vos ſeules mains que pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au viſage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête: au-lieu que vous voilà munis d'inſtrumens commodes, qui vous ſervent à vous faire réciproquement de larges playes, d'où peut couler votre ſang juſqu'à la derniére goute, ſans que vous puiſſiez craindre d'en échapper. Mais comme vous devenez d'année à autre plus raiſonnables, vous avez bien enchéri ſur cette vieille maniére de vous exterminer: vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent ſeulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine: vous en avez d'autres plus peſans & plus maſſifs, qui vous coupent en deux, ou qui vous éventrent, ſans compter ceux qui

CHAP. XII.

Des Jugemens. tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlévent les voûtes, & font sauter en l'air avec vos maisons, vos femmes qui sont en couche, l'enfant & la nourrice; & c'est-là encore où *gît* la gloire, elle aime le *remue-ménage*, & elle est personne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défensives, & dans les bonnes régles vous devez en guerre être habillés de fer, ce qui est sans mentir une jolie parure, & qui me fait souvenir de ces quatre puces célébres que montroit autrefois un Charlatan subtil ouvrier, dans une phiole où il avoit trouvé le secret de les faire vivre: il leur avoit mis à chacune une salade en tête, leur avoit passé un corps de cuirasse, mis des brassards, des genouilléres, la lance sur la cuisse, rien ne leur manquoit, & dans cet équipage elles alloient par sauts & par bonds dans leur bouteille. Feignez un homme de la taille du Mont *Athos*, pourquoi non, une ame seroit-elle embarrassée d'animer un tel corps? elle en seroit plus au large: si cet homme avoit la vue assez subtile pour vous dé-

découvrir quelque part ſur la Terre avec vos armes offenſives & défenſives, que croyez-vous qu'il penſeroit de petits marmouſets ainſi équipés, & de ce que vous appellez Guerre, Cavalerie, Infanterie, un Siége mémorable, une fameuſe Journée. N'entendrai-je donc plus bourdonner autre choſe parmi vous? le monde ne ſe diviſe-t-il plus qu'en Régimens & en Compagnies? tout eſt-il devenu Bataillon ou Eſcadron? *Il a pris une ville, il en a pris une ſeconde, puis une troiſiéme; il a gagné une bataille, deux batailles; il chaſſe l'ennemi, il vainc ſur mer, il vainc ſur terre:* eſt-ce de quelques-uns de vous autres, eſt-ce d'un géant, d'un *Athos* que vous me parlez? Vous avez ſurtout un homme pâle & livide qui n'a pas ſur ſoi dix onces de chair, & que l'on croiroit renverſer du moindre ſouffle. Il fait néanmoins plus de bruit que quatre autres, & met tout en combuſtion, il vient de pêcher en eau trouble une Ile toute entiére: ailleurs à-la-vérité il eſt battu & pourſuivi, mais il ſe ſauve par *les marais*, & ne veut écouter ni paix ni tréve. Il a montré de bonne heure ce qu'il ſavoit faire, il a

CHAP. XII.

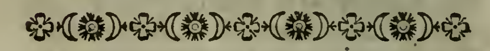
Des Jugemens. mordu le sein de sa nourrice, elle en est morte la pauvre femme; je m'entends, il suffit. En un mot il étoit né Sujet, & il ne l'est plus; au-contraire il est le Maître; & ceux qu'il a domptés & mis sous le joug, vont à la charrue, & labourent de bon courage: ils semblent même appréhender les bonnes gens, de pouvoir se délier un jour & de devenir libres; car ils ont étendu la courroie & allongé le fouët de celui qui les fait marcher, ils n'oublient rien pour accroître leur servitude; ils lui font passer l'eau pour se faire d'autres Vassaux, & s'acquérir de nouveaux Domaines: il s'agit, il est vrai, de prendre son Pére & sa Mére par les épaules, & de les jetter hors de leur maison; & ils l'aident dans une si honnête entreprise. Les gens de-delà l'eau & ceux d'en-deçà se cottisent & mettent chacun du leur, pour se le rendre à eux tous de jour en jour plus redoutable: les *Pictes* & les *Saxons* imposent silence aux *Bataves*, & ceux-ci aux *Pictes* & aux *Saxons*, tous se peuvent vanter d'être ses humbles esclaves, & autant qu'ils le souhaitent. Mais qu'entends-je de certains persona-

nages qui ont des couronnes, je ne dis pas de Comtes ou de Marquis dont la Terre fourmille, mais de Princes & de Souverains ? ils viennent trouver cet homme dès qu'il a sifflé, ils se découvrent dès son antichambre, & ils ne parlent que quand on les interroge. Sont-ce là ces mêmes Princes si pointilleux, si formalistes sur leurs rangs & sur leurs préséances, & qui consument pour les régler des mois entiers dans une Diéte? Que fera ce nouvel *Archonte* pour payer une si aveugle soumission, & pour répondre à une si haute idée qu'on a de lui? S'il se livre une bataille, il doit la gagner, & en personne: si l'ennemi fait un siége, il doit le lui faire lever, & avec honte: à-moins que tout l'Océan ne soit entre lui & l'ennemi, il ne sauroit moins faire en faveur de ses Courtisans. CESAR lui-même ne doit-il pas en venir grossir le nombre ? il en attend du-moins d'importans services: car ou l'Archonte échouera avec ses Alliés, ce qui est plus difficile qu'impossible à concevoir; ou s'il réussit & que rien ne lui résiste, le voilà tout porté avec ses Alliés

CHAP. XII.

Des Jugemens. jaloux de la Religion & de la puissance de CESAR pour fondre sur lui, pour lui enlever l'*Aigle*, & le réduire lui & son héritier à la *fasce d'argent* & aux païs héréditaires. Enfin c'en est fait, ils se sont tous livrés à lui volontairement, à celui peut-être de qui ils devoient se défier davantage. Esope (5) ne leur diroit-il pas? *La gent volatile d'une certaine contrée prend l'allarme, & s'effraye du voisinage du lion, dont le seul rugissement lui fait peur: elle se réfugie auprès de la bête, qui lui fait parler d'accommodement & la prend sous sa protection, qui se termine enfin à les croquer tous l'un après l'autre.*

(5) Ici La Bruyére raisonne plutot en Poëte qu'en Historien.



CHAPITRE XIII.

DE LA MODE.

CHAP. XIII. UNE chose folle & qui découvre bien notre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre,

vre, la ſanté & la conſcience. La viande noire eſt hors de mode, & par cette raiſon inſipide : ce ſeroit pécher contre la mode, que de guérir de la fiévre par la ſaignée : de-même on ne mourroit plus depuis longtems par *Théotime ;* ſes tendres exhortations ne ſauvoient plus que le peuple ; & Théotime a vu ſon ſucceſſeur. CHAP. XIII.

* La curioſité n'eſt pas un goût pour ce qui eſt bon ou ce qui eſt beau, mais pour ce qui eſt rare, unique, pour ce qu'on a, & ce que les autres n'ont point. Ce n'eſt pas un attachement à ce qui eſt parfait, mais à ce qui eſt couru, à ce qui eſt à la mode. Ce n'eſt pas un amuſement, mais une paſſion, & ſouvent ſi violente, qu'elle ne céde à l'amour & à l'ambition que par la petiteſſe de ſon objet. Ce n'eſt pas une paſſion qu'on a généralement pour les choſes rares & qui ont cours, mais qu'on a ſeulement pour une certaine choſe qui eſt rare, & pourtant à la mode.

Le Fleuriſte a un jardin dans un Fauxbourg, il y court au lever du Soleil, & il en revient à ſon coucher. Vous le voyez planté, & qui a pris racine

De la Mode.

au milieu de ses tulipes & devant la *solitaire*: il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanouï de joie: il la quitte pour l'*orientale*, de-là il va à la *veuve*, il passe au *drap d'or*, de celle-ci à l'*agathe*, d'où il revient enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il (1) s'assit, où il oublie de dîner: aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à piéces emportées: elle a un beau vase ou un beau calice: il la contemple, il l'admire. DIEU & la Nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point: il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livreroit pas pour mille écus, & qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées, & que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une ame, qui a un Culte & une Religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée: il a vu des tulipes.

Parlez à cet autre de la richesse des mois-

(1) Voyez sur cette expression ce qui a été remarqué ci-dessus. *Tome I. Ch, X, p. 454.*

moiſſons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange, il eſt curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre : parlez-lui de figues & de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les pêchers ont donné avec abondance, c'eſt pour lui un idiôme inconnu, il s'attache aux ſeuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers: il n'a de l'amour que pour une certaine eſpéce, toute autre que vous lui nommez le fait ſourire & ſe moquer. Il vous méne à l'arbre, cueille artiſtement cette prune exquiſe, il l'ouvre, vous en donne une moitié, & prend l'autre: quelle chair! dit-il, goûtez-vous cela? cela eſt-il divin? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs: & là-deſſus ſes narines s'enflent, il cache avec peine ſa joie & ſa vanité par quelques dehors de modeſtie. O l'homme divin en effet! homme qu'on ne peut jamais aſſez louer & admirer! homme dont il ſera parlé dans pluſieurs ſiécles! que je voye ſa taille & ſon viſage pendant qu'il vit, que j'obſerve les traits & la contenance d'un homme

CHAP. XIII.

De la Mode. qui ſeul entre les mortels poſſéde une telle prune.

Un troiſiéme que vous allez voir, vous parle des curieux ſes confréres, & ſur-tout de *Diognéte.* Je l'admire, dit-il, & je le comprends moins que jamais. Penſez vous qu'il cherche à s'inſtruire par les médailles, & qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits, & des momumens fixes & indubitables de l'ancienne Hiſtoire: rien moins. Vous croyez peut-être que toute la peine qu'il ſe donne pour recouvrer une *tête*, vient du plaiſir qu'il ſe fait de ne voir pas une ſuite d'Empereurs interrompue, c'eſt encore moins. Diognéte ſait d'une médaille le *fruſt*, le *feloux* & la *fleur de coin*; il a une tablette dont toutes les places ſont garnies à l'exception d'une ſeule, ce vuide lui bleſſe la vue, & c'eſt préciſément & à la lettre pour le remplir, qu'il emploie ſon bien & ſa vie.

Vous voulez, ajoute *Démocéde*, voir mes eſtampes, & bientôt il les étale & vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'eſt ni noire, ni nette, ni deſſinée, & d'ailleurs moins propre

à

à être gardée dans un cabinet, qu'à tapiſſer un jour de Fête le petit-pont ou la rue-neuve. Il convient qu'elle eſt mal gravée, plus mal deſſinée, mais il aſſure qu'elle eſt d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a preſque pas été tirée, que c'eſt la ſeule qui ſoit en France de ce deſſein, qu'il l'a achetée très-cher, & qu'il ne la changeroit pas pour ce qu'il a de meilleur. J'ai, continue-t-il, une ſenſible affliction, & qui m'obligera de renoncer aux eſtampes pour le reſte de mes jours: j'ai tout *Calot* hormis une ſeule, qui n'eſt pas à-la-vérité de ſes bons ouvrages, au-contraire c'eſt un des moindres: mais qui m'achéveroit Calot? je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette eſtampe, & je déſeſpére enfin d'y réuſſir, cela eſt bien rude.

Tel autre fait la ſatyre de ces gens qui s'engagent par inquiétude ou par curioſité dans de longs voyages, qui ne font ni mémoires ni relations, qui ne portent point de tablettes, qui vont pour voir & qui ne voyent pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vu, qui déſirent ſeulement de connoître de nou-

De la Mode.

velles tours ou de nouveaux clochers, & de paſſer des riviéres qu'on n'appelle ni la Seine ni la Loire, qui ſortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être abſens, qui veulent un jour être revenus de loin: & ce ſatyrique parle juſte, & ſe fait écouter.

Mais quand il ajoute que les Livres en apprennent plus que les Voyages, & qu'il m'a fait comprendre par ſes diſcours qu'il a une Bibliothéque, je ſouhaite de la voir: je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maiſon, où dès l'eſcalier je tombe en foibleſſe d'une odeur de maroquin noir dont ſes Livres ſont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles pour me ranimer, qu'ils ſont dorés ſur tranche, ornés de filets d'or, & de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un après l'autre, dire que ſa gallerie eſt remplie à quelques endroits près, qui ſont peints de maniére qu'on les prend pour de vrais Livres arrangés ſur des tablettes, & que l'œil s'y trompe; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette gallerie, qu'il y viendra pour me faire plaiſir;

je

je le remercie de sa complaisance, & ne veux non plus que lui visiter sa tannerie, qu'il appelle Bibliothéque.

CHAP. XIII.

* Quelques-uns par une intempérance de savoir, & pour ne pouvoir se résoudre à renoncer à aucune sorte de connoissance, les embrassent toutes, & n'en possédent aucune. Ils aiment mieux savoir beaucoup, que de savoir bien; & être foibles & superficiels dans diverses Sciences, que d'être sûrs & profonds dans une seule. Ils trouvent en toutes rencontres celui qui est leur maître & qui les redresse: ils sont les dupes de leur vaine curiosité, & ne peuvent au plus par de longs & pénibles efforts que se tirer d'une ignorance crasse.

D'autres ont la clef des Sciences, où ils n'entrent jamais: ils passent leur vie à déchiffrer les Langues Orientales & les Langues du Nord, celles des deux Indes, celles des deux Poles, & celle qui se parle dans la Lune. Les idiômes les plus inutiles avec les caractéres les plus bisarres & les plus magiques, sont précisément ce qui réveille

De la Mode. leur paſſion & qui excite leur travail. Ils plaignent ceux qui ſe bornent ingénuement à ſavoir leur Langue, ou tout au plus la Grecque & la Latine. Ces gens liſent toutes les Hiſtoires, & ignorent l'Hiſtoire: ils parcourent tous les Livres, & ne profitent d'aucun: c'eſt en eux une ſtérilité de faits & de principes qui ne peut être plus grande, mais à-la-vérité la meilleure récolte & la richeſſe la plus abondante de mots & de paroles qui puiſſe s'imaginer: ils plient ſous le faix, leur mémoire en eſt accablée, pendant que leur eſprit demeure vuide.

Un Bourgeois aime les bâtimens, il ſe fait bâtir un Hôtel ſi beau, ſi riche & ſi orné, qu'il eſt inhabitable: le Maître honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être ſe réſoudre à le louer à un Prince ou à un Homme d'affaires, ſe retire au galetas, où il achéve ſa vie pendant que l'enfilade & les planchers de rapport ſont en proie aux Anglois & aux Allemands qui voyagent, & qui viennent-là du Palais Royal, du Palais L... G... & du Luxembourg. On heurte ſans fin à cette belle

belle porte: tous demandent à voir la maiſon, & perſonne à voir Monſieur. CHAP. XIII.

On en fait d'autres qui ont des filles à qui ils ne peuvent pas donner une dot; que dis-je, elles ne ſont pas vêtues, à peine nourries; qui ſe refuſent un tour de lit & du linge blanc, qui ſont pauvres: & la ſource de leur miſére n'eſt pas fort loin, c'eſt un garde-meuble chargé & embarraſſé de buſtes rares, déjà poudreux & couverts d'ordures, dont la vente les mettroit au large, mais qu'ils ne peuvent ſe réſoudre à mettre en vente.

Diphile commence par un oiſeau, & finit par mille: ſa maiſon n'en eſt pas égayée, mais empeſtée: la cour, la ſale, l'eſcalier, le veſtibule, les chambres, le cabinet, tout eſt voliére: ce n'eſt plus un ramage, c'eſt un vacarme, les vents d'Automne & les eaux dans leurs plus grandes crues ne font pas un bruit ſi perçant & ſi aigu, on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens ayent abo-

De la Mode.

aboyé. Ce n'eſt plus pour Diphile un agréable amuſement, c'eſt une affaire laborieuſe & à laquelle à peine il peut ſuffire. Il paſſe les jours, ces jours qui échappent & qui ne reviennent plus, à verſer du grain & à nettoyer des ordures: il donne penſion à un homme qui n'a point d'autre miniſtére que de ſifler des ſerins au flageollet, & de faire couver des *Canaries*. Il eſt vrai que ce qu'il dépenſe d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ſes enfans ſont ſans maîtres & ſans éducation. Il ſe renferme le ſoir fatigué de ſon propre plaiſir, ſans pouvoir joüir du moindre repos, que ſes oiſeaux ne repoſent; & que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne ceſſe de chanter. Il retrouve ſes oiſeaux dans ſon ſommeil: lui-même il eſt oiſeau, il eſt huppé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue, ou qu'il couve.

Qui pourroit épuiſer tous les différens genres de Curieux? Devineriez-vous à entendre parler celui-ci de ſon *léopard* *, de ſa *plume* *, de ſa *muſique* *, les vanter comme ce qu'il y a ſur la Terre de plus ſingulier & de plus merveil-

* Noms de Coquillages.

veilleux, qu'il veut vendre ses coquilles? Pourquoi non? s'il les achéte au poids de l'or. CHAP. XIII.

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes: c'est sur-tout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles & de toutes les couleurs. Quel tems prenez-vous pour lui rendre visite? il est plongé dans une amére douleur, il a l'humeur noire, chagrine, & dont toute sa famille souffre, aussi a-t-il fait une perte irréparable: approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, & qui vient d'expirer, c'est une chenille, & quelle chenille!

Le duel est le triomphe de la mode, & l'endroit où elle a exercé sa tyrannie avec plus d'éclat. Cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre, il l'a mené se faire tuer par un plus brave que soi, & l'a confondu avec un homme de cœur: il a attaché de l'honneur & de la gloire à une action folle & extravagante: il a été approuvé par la présence des Rois, il y a eu quelquefois une espéce de Religion à le pra-

De la Mode.

pratiquer : il a décidé de l'innocence des hommes, des accuſations fauſſes ou véritables ſur des crimes capitaux : il s'étoit enfin ſi profondément enraciné dans l'opinion des peuples, & s'étoit ſi fort ſaiſi de leur cœur & de leur eſprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un très-grand Roi, a été de les guérir de cette folie.

* Tel a été à la mode ou pour le commandement des Armées & la Négociation, ou pour les Vers, qui n'y eſt plus. Y a-t-il des hommes qui dégénérent de ce qu'ils furent autrefois? Eſt-ce leur mérite qui eſt uſé, ou le goût que l'on avoit pour eux?

* Un homme à la mode dure peu, car les modes paſſent : s'il eſt par haſard homme de mérite, il n'eſt pas anéanti, & il ſubſiſte encore par quelque endroit : également eſtimable, il eſt ſeulement moins eſtimé.

La Vertu a cela d'heureux, qu'elle ſe ſuffit à elle-même, & qu'elle ſait ſé paſſer d'admirateurs, de partiſans & de protecteurs : le manque d'appui & d'approbation non ſeulement ne lui nuit pas, mais il la conſerve, l'épure

&

& la rend parfaite: qu'elle ſoit à la mode, qu'elle n'y ſoit plus, elle demeure Vertu. CHAP. XIII.

* Si vous dites aux Hommes & ſurtout aux Grands, qu'un tel a de la vertu, ils vous diſent, qu'il la garde; qu'il a bien de l'eſprit, de celui ſurtout qui plaît & qui amuſe, ils vous répondent, tant mieux pour lui; qu'il a l'eſprit fort cultivé, qu'il ſait beaucoup, ils vous demandent quelle heure il eſt, ou quel tems il fait. Mais ſi vous leur apprenez qu'il y a un *Tigillin* qui *ſoufle* ou qui *jette en ſable* un verre d'eau de vie, &, choſe merveilleuſe! qui y revient à pluſieurs fois en un repas, alors ils diſent, où eſt-il? amenez-le moi demain, ce ſoir; me l'aménerez-vous? On le leur améne; & cet homme propre à parer les avenues d'une Foire, & à être montré en chambre pour de l'argent, ils l'admettent dans leur familiarité.

* Il n'y a rien qui mette plus ſubitement un homme à la mode, & qui le ſouléve davantage que le grand jeu, cela va du pair avec la crapule. Je voudrois bien voir un homme poli, enjoué, ſpirituel, fût-il un CATUL-

LE

De la Mode. LE ou fon difciple, faire quelque comparaifon avec celui qui vient de perdre huit cens piftoles en une féance.

* Une perfonne à la mode reffemble à une *fleur bleue*, qui croît de foi-même dans les fillons, où elle étouffe les épis, diminue la moiffon, & tient la place de quelque chofe de meilleur, qui n'a de prix & de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice léger qui naît & qui tombe prefque dans le même inftant: aujourd'hui elle eft courue, les femmes s'en parent: demain elle eft négligée, & rendue au peuple.

Une perfonne de mérite au-contraire eft une fleur qu'on ne défigne pas par fa couleur, mais que l'on nomme par fon nom, que l'on cultive (2) par fa beauté ou par fon odeur, l'une des graces de la Nature, l'une de ces chofes qui embelliffent le Monde, qui eft de tous les tems & d'une vogue ancienne & populaire, que nos péres ont eftimée, & que nous eftimons après eux, à qui le dégoût ou l'antipa-

(2) Ou plutôt, à mon avis, *pour* fa beauté ou *pour* fon odeur.

tipathie de quelqnes-uns ne sauroit nuire: Un lys, une rose. CHAP. XIII.

* On voit *Eustrate* assis dans sa nacelle, où il jouït d'un air pur & d'un ciel serein: il avance d'un bon vent & qui a toutes les apparences de devoir durer; mais il tombe tout d'un coup, le ciel se couvre, l'orage se déclare, un tourbillon enveloppe la nacelle, elle est submergée. On voit Eustrate revenir sur l'eau & faire quelques efforts; on espére qu'il pourra dumoins se sauver & venir à bord, mais une vague l'enfonce, on le tient perdu. Il paroît une seconde fois, & les espérances se réveillent, lorsqu'un flot survient & l'abîme; on ne le revoit plus, il est noyé.

* VOITURE & SARRASIN étoient nés pour leur siécle, & ils ont paru dans un tems où il semble qu'ils étoient attendus. S'ils s'étoient moins pressés de venir, ils arrivoient trop tard; & j'ose douter qu'ils fussent tels aujourd'hui qu'ils furent alors. Les conversations légéres, les cercles, la fine plaisanterie, les lettres enjouées & familiéres, les petites parties où l'on étoit admis seulement avec de l'esprit, tout

a dis-

De la Mode. a diſparu; & qu'on ne diſe point qu'ils les feroient revivre : ce que je puis faire en faveur de leur eſprit, eſt de convenir que peut-être ils excelleroient dans un autre genre. Mais les femmes ſont de nos jours ou dévotes, ou coquettes, ou joueuſes, ou ambitieuſes, quelques-unes même tout cela à la fois: le goût de la faveur, le jeu, les galans, les directeurs ont pris la place, & la défendent contre les gens d'eſprit.

* Un homme fat & ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à aîlerons, des chauſſes à éguillettes & des bottines: il rêve la veille par où & comment il pourra ſe faire remarquer le jour qui ſuit. Un Philoſophe ſe laiſſe habiller par ſon Tailleur. Il y a autant de foibleſſe à fuir la mode, qu'à l'affecter.

* On blâme une mode qui diviſant la taille des hommes en deux parties égales, en prend une toute entiére pour le buſte, & laiſſe l'autre pour le reſte du corps: on condamne celle qui fait de la tête des femmes la baſe d'un édifice à pluſieurs étages, dont l'ordre & la ſtructure changent ſelon leurs caprices,

prices, qui éloigne les cheveux du visage, quoiqu'ils ne croissent que pour l'accompagner, qui les reléve & les hérisse à la maniére des Bacchantes, & semble avoir pourvu à ce que les femmes changent leur physionomie douce & modeste, en une autre qui soit fiére & audacieuse. On se recrie enfin contre une telle ou telle mode, qui cependant, toute bizarre qu'elle est, pare & embellit pendant qu'elle dure, & dont on tire tout l'avantage qu'on en peut espérer, qui est de plaîre. Il me paroît qu'on devroit seulement admirer l'inconstance & la légéreté des hommes, qui attachent successivement les agrémens & la bienséance à des choses tout opposées, qui employent pour le comique & pour la mascarade, ce qui leur a servi de parure grave, & d'ornemens les plus sérieux; & que si peu de tems en fasse la différence.

CHAP. XIII.

* N... est riche, elle mange bien, elle dort bien, mais les coëffures changent; & lorsqu'elle y pense le moins & qu'elle se croit heureuse, la sienne est hors de mode.

Iphis voit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien, & en

De la Mode.

en rougit, il ne ſe croit plus habillé : il étoit venu à la Meſſe pour s'y montrer, & il ſe cache : le voilà retenu par le pied dans ſa chambre tout le reſte du jour. Il a la main douce, & il l'entretient avec une pâte de ſenteur. Il a ſoin de rire pour montrer ſes dents : il fait la petite bouche, & il n'y a guéres de momens où il ne veuille ſourire : il regarde ſes jambes, il ſe voit au miroir, on ne peut être plus content de perſonne qu'il l'eſt de lui-même : il s'eſt acquis une voix claire & délicate, & heureuſement il parle gras : il a un mouvement de tête, & je ne ſai quel adouciſſement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir : il a une démarche molle, & le plus joli maintien qu'il eſt capable de ſe procurer : il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude : il eſt vrai auſſi qu'il porte des chauſſes & un chapeau, & qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni colier de perles : auſſi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des Femmes.

* Ces mêmes modes que les hommes ſuivent ſi volontiers pour leurs perſonnes, ils affectent de les négliger dans leurs portraits. comme s'ils ſentoient

toient ou qu'ils prévissent l'indécence & le ridicule où elles peuvent tomber dès qu'elles auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agrément de la nouveauté : ils leur préférent une parure arbitraire, une drapperie indifférente, fantaisies du Peintre qui ne sont prises ni sur l'air, ni sur le visage, qui ne rappellent ni les mœurs ni la personne : ils aiment des attitudes forcées ou immodestes, une maniére dure, sauvage, étrangére, qui font un Capitan d'un jeune Abbé, & un Matamor d'un Homme de robe, une Diane d'une Femme de ville, comme d'une Femme simple & timide une Amazone ou une Pallas, une Laïs d'une honnête Fille, un Scythe, un Attila d'un Prince qui est bon & magnanime. CHAP. XIII.

Une mode a à peine détruit une autre mode, qu'elle est abolie par une plus nouvelle, qui céde elle-même à celle qui la suit, & qui ne sera pas la derniére, telle est notre légéreté. Pendant ces révolutions un siécle s'est écoulé qui a mis toutes ces parures au rang des choses passées & qui ne sont plus. La mode alors la plus curieuse & qui fait plus de plaisir à voir, c'est la plus

De la Mode.

ancienne : aidée du tems & des années, elle a le même agrément dans les portraits qu'a le ſaye ou l'habit Romain ſur les théâtres, qu'ont la mante *, le voile * & la tiare * dans nos tapiſſeries & dans nos peintures.

* Habits des Orientaux.

Nos péres nous ont tranſmis avec la connoiſſance de leurs perſonnes, celle de leurs habits, de leurs coëffures, de leurs armes *, & des autres ornemens qu'ils ont aimés pendant leur vie : nous ne ſaurions bien reconnoître cette ſorte de bienfait, qu'en traitant de-même nos deſcendans.

* Offenſives & défenſives.

* Le Courtiſan autrefois avoit ſes cheveux, étoit en chauſſes & en pourpoint, portoit de larges canons, & il étoit libertin : cela ne ſied plus. Il porte une perruque, l'habit ſerré, le bas uni, & il eſt dévot : tout ſe régle par la mode.

* Celui qui depuis quelque tems étoit dévot à la Cour, & par-là contre toute raiſon peu éloigné du ridicule, pouvoit-il eſpérer de devenir à la mode ?

* De quoi n'eſt point capable un Courtiſan dans la vue de ſa fortune, ſi pour ne la pas manquer il devient dévot.

* Les couleurs ſont préparées, & la toile eſt toute prête : mais comment le fixer, cet homme inquiet, léger, inconſtant, qui change de mille & mille figures? Je le peins dévot, & je crois l'avoir attrapé, mais il m'échappe, & déjà il eſt libertin. Qu'il demeure du-moins dans cette mauvaiſe ſituation, & je ſaurai le prendre dans un point de déréglement de cœur & d'eſprit où il ſera reconnoiſſable: mais la mode preſſe, il eſt dévot.

CHAP. XIII.

* Celui qui a pénétré la Cour, connoît ce que c'eſt que vertu, & ce que c'eſt que dévotion *, & il ne peut plus s'y tromper.

* Fauſſe dévotion.

* Négliger Vêpres comme une choſe antique & hors de mode, garder ſa place ſoi-même pour le Salut, ſavoir les êtres de la Chapelle, connoître le flanc, ſavoir où l'on eſt vu & où l'on n'eſt pas vu, penſer dans l'Egliſe à Dieu & à ſes affaires, y recevoir des viſites, y donner des ordres & des commiſſions, y attendre les réponſes, avoir un Directeur mieux écouté que l'Evangile, tirer toute ſa ſainteté & tout ſon relief de la réputation de ſon Directeur, dédaigner ceux dont le Di-

De la Mode. recteur a moins de vogue ; & convenir à peine de leur ſalut, n'aimer de la Parole de Dieu que ce qui s'en préche chez ſoi ou par ſon Directeur, prêférer ſa Meſſe aux autres Meſſes, & les Sacremens donnés de ſa main à ceux qui ont moins de cette circonſtance ; ne ſe repaître que de Livres de ſpiritualité, comme s'il n'y avoit ni Evangiles ni Epîtres des Apôtres, ni Morale des Péres ; lire ou parler un jargon inconnu aux premiers ſiécles, circonſtancier à confeſſe les défauts d'autrui, y pallier les ſiens, s'accuſer de ſes ſouffrances, de ſa patience, dire comme un péché ſon peu de progrès dans l'héroïſme, être en liaiſon ſecrette avec de certaines gens contre certains autres, n'eſtimer que ſoi & ſa cabale, avoir pour ſuſpecte la Vertu même, goûter, ſavourer la proſpérité & la faveur, n'en vouloir que pour ſoi, ne point aider au mérite, faire ſervir la piété à ſon ambition, aller à ſon ſalut par le chemin de la fortune & des dignités, c'eſt du-moins juſqu'à ce jour le plus bel effort de la dévotion du tems.

* Faux dévot. Un dévot * eſt celui qui ſous un Roi athée, ſeroit athée.

* Les

CHAP. XIII.

* Les dévots † ne connoiſſent de crimes que l'incontinence, parlons plus préciſément, que le bruit ou les dehors de l'incontinence. Si *Phérécyde* paſſe pour être guéri des femmes, ou *Phérénice* pour être fidéle à ſon mari, ce leur eſt aſſez: laiſſez-les jouer un jeu ruineux, faire perdre leurs créanciers, ſe réjouir du malheur d'autrui & en profiter, idolâtrer les grands, mépriſer les petits, s'enivrer de leur propre mérite, ſécher d'envie, mentir, médire, cabaler, nuire, c'eſt leur état: voulez-vous qu'ils empiétent ſur celui des gens de bien, qui avec les vices cachés fuyent encore l'orgueil & l'injuſtice?

† Faux dévots.

* Quand un Courtiſan ſera humble, guéri du faſte & de l'ambition, qu'il n'établira point ſa fortune ſur la ruine de ſes concurrens, qu'il ſera équitable, ſoulagera ſes vaſſaux, payera ſes créanciers, qu'il ne ſera ni fourbe, ni médiſant, qu'il renoncera aux grands repas & aux amours illégitimes, qu'il priera autrement que des lévres, & même hors de la préſence du Prince: quand d'ailleurs il ne ſera point d'un abord farouche & difficile, qu'il n'au-

De la Mode.

ra point le viſage auſtére & la mine triſte, qu'il ne ſera point pareſſeux & contemplatif, qu'il ſaura rendre par une ſcrupuleuſe attention divers emplois très-compatibles, qu'il pourra & qu'il voudra même tourner ſon eſprit & ſes ſoins aux grandes & laborieuſes affaires, à celles ſur-tout d'une ſuite la plus étendue pour les Peuples & pour tout l'Etat : quand ſon caractére me ſera craindre de le nommer en cet endroit, & que ſa modeſtie l'empêchera, ſi je ne le nomme pas, de s'y reconnoître, alors je dirai de ce perſonnage, il eſt dévot, ou plutôt, c'eſt un homme donné à ſon ſiécle pour le modéle d'une vertu ſincére & pour le diſcernement de l'hypocriſie.

* *Onuphre* n'a pour tout lit qu'une houſſe de ſerge griſe, mais il couche ſur le cotton & ſur le duvet: de-même il eſt habillé ſimplement, commodément, je veux dire d'une étoffe fort légére en Eté, & d'une autre fort moëlleuſe pendant l'Hiver, il porte des chemiſes très-déliées, qu'il a un très-grand ſoin de bien cacher. Il ne dit point *ma haire & ma diſcipline*; au-contraire, il paſſeroit pour ce qu'il eſt,

pour

pour un hypocrite, & il veut paſſer pour ce qu'il n'eſt pas, pour un homme dévot: il eſt vrai qu'il fait enſorte que l'on croit ſans qu'il le diſe, qu'il porte une haire & qu'il ſe donne la diſcipline. Il y a quelques Livres répandus indifféremment dans ſa chambre, ouvrez-les, c'eſt *le Combat ſpirituel*, *le Chrétien intérieur*, *l'Année ſainte*: d'autres Livres ſont ſous la clef. S'il marche par la ville & qu'il découvre de loin un homme devant qui il eſt néceſſaire qu'il ſoit dévot, les yeux baiſſés, la démarche lente & modeſte, l'air recueilli lui ſont familiers: il joue ſon rôle. S'il entre dans une Egliſe, il obſerve d'abord de qui il peut être vu; & ſelon la découverte qu'il vient de faire, il ſe met à genoux & prie, ou il ne ſonge ni à ſe mettre à genoux ni à prier. Arrive-t-il vers lui un homme de bien & d'autorité qui le verra & qui peut l'entendre, non ſeulement il prie, mais il médite, il pouſſe des élans & des ſoupirs: ſi l'homme de bien ſe retire, celui-ci qui le voit partir s'appaiſe & ne ſouffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu ſaint, perce la foule, choiſit un endroit pour ſe re-

De la Mode. cueillir, & où tout le monde voit qu'il s'humilie: s'il entend des Courtiſans qui parlent, qui rient, & qui ſont à la Chapelle avec moins de ſilence que dans l'antichambre, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire: il reprend ſa méditation, qui eſt toujours la comparaiſon qu'il fait de ces perſonnes avec lui-même, & où il trouve ſon compte. Il évite une Egliſe déſerte & ſolitaire, où il pourroit entendre deux Meſſes de ſuite, le Sermon, Vêpres & Complies, tout cela entre Dieu & lui, & ſans que perſonne lui en ſût gré: il aime la Paroiſſe, il fréquente les Temples où ſe fait un grand concours: on n'y manque point ſon coup, on y eſt vu. Il choiſit deux ou trois jours dans toute l'année, ou à propos de rien il jeûne ou fait abſtinence: mais à la fin de l'Hiver il touſſe, il a une mauvaiſe poitrine, il a des vapeurs, il a eu la fiévre: il ſe fait prier, preſſer, quereller pour rompre le Carême dès ſon commencement, & il en vient-là par complaiſance. Si Onuphre eſt nommé arbitre dans une querelle de parens ou dans un procès de famille, il eſt pour les plus riches; & il ne ſe perſuade

ſuade point que celui ou celle qui a beaucoup de bien puiſſe avoir tort. S'il ſe trouve bien d'un homme opulent, à qui il a ſu impoſer, dont il eſt le paraſite, & dont il peut tirer de grands ſecours, il ne cajolle point ſa femme, il ne lui fait du moins ni avance ni déclaration: il s'enfuira, il lui laiſſera ſon manteau, s'il n'eſt auſſi ſûr d'elle que de lui-même: il eſt encore plus éloigné d'employer pour la flatter & pour la ſéduire le jargon de la * dévotion: ce n'eſt point par habitude qu'il le parle, mais avec deſſein, & ſelon qu'il lui eſt utile, & jamais quand il ne ſerviroit qu'à le rendre ridicule. Il ſait où ſe trouvent des femmes plus ſociables & plus dociles que celle de ſon ami, il ne les abandonne pas pour longtems, quand ce ne ſeroit que pour faire dire de ſoi dans le public qu'il fait des retraites: qui en effet pourroit en douter, quand on le revoit paroître avec un viſage exténué & d'un homme qui ne ſe ménage point? Les femmes d'ailleurs qui fleuriſſent & qui proſpérent à l'ombre de la dévotion *, lui conviennent, ſeulement avec cette petite différence, qu'il néglige celles qui

CHAP. XIII.

* Fauſſe dévotion.

* Fauſſe dévotion.

De la Mode. ont vieilli, & qu'il cultive les jeunes, & entre celles-ci les plus belles & les mieux faites, c'eſt ſon attrait: elles vont, & il va: elles reviennent, & il revient: elles demeurent, & il demeure. C'eſt en tous lieux & à toutes les heures qu'il a la conſolation de les voir: qui pourroit n'en être pas édifié? Elles ſont dévotes, & il eſt dévot. Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de ſon ami, & de la prévention où il l'a jetté en ſa faveur: tantôt il lui emprunte de l'argent, tantôt il fait ſi bien que cet ami lui en offre: il ſe fait reprocher de n'avoir pas recours à ſes amis dans ſes beſoins. Quelquefois il ne veut pas recevoir une obole ſans donner un billet qu'il eſt bien ſûr de ne jamais retirer. Il dit une autre fois & d'une certaine maniére, que rien ne lui manque, & c'eſt lorſqu'il ne lui faut qu'une petite ſomme. Une autre fois il vante publiquement la générosité de cet homme pour le piquer d'honneur, & le conduire à lui faire une grande largeſſe: il ne penſe point à profiter de toute ſa ſucceſſion, ni à s'attirer une donation générale de tous ſes biens, s'il s'agit ſur-

tout

tout de les enlever à un fils, le légitime héritier. Un homme dévot n'eſt ni avare, ni violent, ni injuſte, ni même intéreſſé. Onuphre n'eſt pas dévot, mais il veut être cru tel, & par une parfaite, quoique fauſſe, imitation de la piété, ménager ſourdement ſes intérêts: auſſi ne ſe joue-t-il pas à la ligne directe, & il ne s'inſinue jamais dans une famille, où ſe trouve tout à la fois une fille à pourvoir & un fils à établir, il y a-là des droits trop forts & trop inviolables, on ne les traverſe point ſans faire de l'éclat, (& il l'appréhende) ſans qu'une pareille entrepriſe vienne aux oreilles du Prince, à qui il dérobe ſa marche par la crainte qu'il a d'être découvert & de paroître ce qu'il eſt. Il en veut à la ligne collatérale, on l'attaque plus impunément: il eſt la terreur des couſins & des couſines, du neveu & de la niéce, le flatteur & l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune. Il ſe donne pour l'héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche & ſans enfans; & il faut que celui-ci le deshérite, s'il veut que ſes parens recueillent ſa ſucceſſion: ſi Onuphre ne trouve pas jour à les en

CHAP. XIII.

De la Mode.

fruſtrer à fond, il leur en ôte du-moins une bonne partie : une petite calomnie, moins que cela, une légére médiſance lui ſuffit pour ce pieux deſſein, c'eſt le talent qu'il poſſéde au plus haut degré de perfection: il ſe fait même ſouvent un point de conduite de ne le pas laiſſer inutile: il y a des gens, ſelon lui, qu'on eſt obligé en conſcience de décrier, & ces gens ſont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire, & dont il deſire la dépouille. Il vient à ſes fins ſans ſe donner même la peine d'ouvrir la bouche: on lui parle d'*Eudoxe*, il ſourit, ou il ſoupire: on l'interroge, on inſiſte, il ne répond rien; & il a raiſon, il en a aſſez dit.

* Riez, *Zélie*, ſoyez badine & folâtre à votre ordinaire, qu'eſt devenue votre joie? Je ſuis riche, dites-vous, me voilà au large, & je commence à reſpirer: riez plus haut, Zélie, éclatez: que ſert une meilleure fortune, ſi elle améne avec ſoi le ſérieux & la triſteſſe? Imitez les Grands qui ſont nés dans le ſein de l'opulence; ils rient quelquefois, ils cédent à leur tempérament, ſuivez le vôtre: ne faites pas dire de vous qu'une nouvelle pla-

place ou que quelques mille livres de rente de plus ou de moins vous font paſſer d'une extrémité à l'autre. Je tiens, dites-vous, à la faveur par un endroit: je m'en doutois, Zélie; mais croyez-moi, ne laiſſez pas de rire, & même de me ſourire en paſſant comme autrefois; ne craignez rien, je n'en ſerai ni plus libre ni plus familier avec vous; je n'aurai pas une moindre opinion de vous & de votre poſte, je croirai également que vous êtes riche & en faveur. Je ſuis dévote, ajoutez-vous: c'eſt aſſez, Zélie, & je dois me ſouvenir que ce n'eſt plus la ſérénité & la joie que le ſentiment d'une bonne conſcience étale ſur le viſage. Les paſſions triſtes & auſtéres ont pris le deſſus & ſe répandent ſur les dehors, elles ménent plus loin, & l'on ne s'étonne plus de voir que la dévotion * ſache encore mieux que la beauté & la jeuneſſe rendre une femme fiére & dédaigneuſe.

CHAP. XIII.

* Fauſſe dévotion.

* On a été loin depuis un ſiécle dans les Arts & dans les Sciences, qui toutes ont été pouſſées à un grand point de raffinement, juſqu'à celle du ſalut que l'on a réduit en régle & en méthode, & augmentée de tout ce que l'eſ-

De la Mode. l'esprit des hommes pouvoit inventer de plus beau & de plus sublime. La Dévotion † & la Géométrie ont leurs façons de parler, ou ce qu'on appelle les termes de l'Art: celui qui ne les sait pas, n'est ni Dévot, ni Géométre. Les premiers dévots, ceux mêmes qui ont été dirigés par les Apôtres, ignoroient ces termes; simples gens qui n'avoient que la foi & les œuvres, & qui se réduisoient à croire & à bien vivre.

† Fausse dévotion.

* C'est une chose délicate à un Prince religieux de réformer la Cour, & de la rendre pieuse: instruit jusqu'où le Courtisan veut lui plaîre, & aux dépens de quoi il feroit sa fortune, il le ménage avec prudence, il tolére, il dissimule, de peur de le jetter dans l'hypocrisie ou le sacrilége: il attend plus de Dieu & du tems que de son zéle & de son industrie.

* C'est une pratique ancienne dans les Cours de donner des pensions, & de distribuer des graces à un Musicien, à un Maître de danse, à un Farceur, à un Joueur de flûte, à un Flatteur, à un Complaisant: ils ont un mérite fixe, & des talens sûrs & connus qui amu-

mufent les Grands, & qui les délaffent de leur grandeur. On fait que Favier eft beau danfeur, & que Lorenzani fait de beaux motets. Qui fait au contraire fi l'homme dévot a de la vertu? il n'y a rien pour lui fur la Caffette ni à l'Epargne, & avec raifon: c'eft un métier aifé à contrefaire, qui, s'il étoit récompenfé, expoferoit le Prince à mettre en honneur la diffimulation & la fourberie, & à payer penfion à l'hypocrite.

* On efpére que la dévotion de la Cour ne laiffera pas d'infpirer la réfidence.

Je ne doute point que la vraie dévotion ne foit la fource du repos. Elle fait fupporter la vie & rend la mort douce: on n'en tire pas tant de l'hypocrifie.

* Chaque heure en foi, comme à notre égard, eft unique: eft-elle écoulée une fois, elle a péri entiérement, les millions de fiécles ne la raméneront pas. Les jours, les mois, les années s'enfoncent, & fe perdent fans retour dans l'abîme des tems. Le tems même fera détruit: ce n'eft qu'un point dans les efpaces immenfes de l'éternité;

té;

De la Mode. té; & il ſera effacé. Il y a de légéres & frivoles circonſtances du tems qui ne ſont point ſtables, qui paſſent, & que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richeſſes, la puiſſance, l'autorité, l'indépendance, le plaiſir, les joies, la ſuperfluïté. Que deviendront ces modes, quand le tems même aura diſparu? La Vertu, ſeule ſi peu à la mode, va au-delà des tems.

CHAPITRE XIV.

DE QUELQUES USAGES.

De quelques Uſages. IL y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles.

Il y en a de tels, que s'ils euſſent obtenu ſix mois de délai de leurs créanciers, ils étoient nobles *.

* Véterans.

Quelques autres ſe couchent roturiers & ſe lévent nobles *.

Combien de nobles dont le pére & les ainés ſont roturiers?

* Tel abandonne ſon pére qui eſt connu, & dont on cite le Greffe ou la Boutique pour ſe retrancher ſur ſon ayeul, qui mort depuis longtems eſt inconnu & hors de priſe. Il montre en-

ensuite un gros revenu, une grande charge, de belles alliances; & pour être noble, il ne lui manque que des titres. CHAP. XIV.

* Réhabilitations, mot en usage dans les Tribunaux, qui a fait vieillir & rendu gothique celui de Lettres de noblesse, autrefois si François & si usité. Se faire réhabiliter, suppose qu'un homme devenu riche, originairement est noble, qu'il est d'une nécessité plus que morale qu'il le soit, qu'à-la-vérité son pére a pu déroger ou par la charrue, ou par la houe, ou par la malle, ou par les livrées, mais qu'il ne s'agit pour lui que de rentrer dans les premiers droits de ses ancêtres, & de continuer les armes de sa maison, les mêmes pourtant qu'il a fabriquées, & tout autres que celles de sa vaisselle d'étain: qu'en un mot les Lettres de noblesse ne lui conviennent plus, qu'elles n'honorent que le roturier, c'est-à-dire, celui qui cherche encore le secret de devenir riche.

* Un homme du peuple à force d'assurer qu'il a vu un prodige, se persuade faussement qu'il en a vu un. Celui qui continue de cacher son âge,

De quelques Usages.

âge, penſe enfin lui-même être auſſi jeune qu'il veut le faire croire aux autres. De-même le roturier qui dit par habitude qu'il tire ſon origine de quelque ancien Baron ou de quelque Châtelain dont il eſt vrai qu'il ne deſcend pas, a le plaiſir de croire qu'il en deſcend.

* Quelle eſt la roture un peu heureuſe & établie, à qui il manque des armes, & dans ces armes une piéce honorable, des ſupports, un cimier, une deviſe, & peut-être le cri de guerre? Qu'eſt devenue la diſtinction des Caſques & des *Heaumes*, le nom & l'uſage en ſont abolis. Il ne s'agit plus de les porter de front ou de côté, ouverts ou fermés; & ceux-ci de tant ou de tant de grilles: on n'aime pas les minuties, on paſſe droit aux Couronnes, cela eſt plus ſimple: on s'en croit digne, on ſe les ajuge. Il reſte encore aux meilleurs Bourgeois une certaine pudeur qui les empêche de ſe parer d'une Couronne de Marquis, trop ſatisfaits de la Comtale: quelques-uns même ne vont pas la chercher fort loin, & la font paſſer de leur enſeigne à leur caroſſe.

* Il

* Il suffit de n'être point né dans une ville, mais sous une chaumiére répandue dans la campagne, ou sous une ruine qui trempe dans un marécage, & qu'on appelle Château, pour être cru noble sur sa parole. CHAP. XIV.

* Un bon Gentilhomme veut passer pour un petit Seigneur, & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la Principauté, & il use de tant de précautions, qu'à force de beaux noms, de disputes sur le rang & les préséances, de nouvelles armes, & d'une généalogie que d'HOSIER ne lui a pas faite, il devient enfin un petit Prince.

* Les Grands se forment & se moulent en tout sur de plus grands, qui de leur part, pour n'avoir rien de commun avec leurs inférieurs, renoncent volontiers à toutes les rubriques d'honneurs & de distinctions dont leur condition se trouve chargée, & préférent à cette servitude une vie plus libre & plus commode: ceux qui suivent leur piste, observent déjà par émulation cette simplicité & cette modestie: tous ainsi se réduiront par hauteur à vivre naturellement & comme le peuple. Horrible inconvénient!

* Cer-

De quelques Usages.

* Certaines gens portent trois noms de peur d'en manquer: ils en ont pour la campagne & pour la ville, pour les lieux de leur service ou de leur emploi. D'autres ont un seul nom dissyllabe qu'ils annoblissent par des particules, dès que leur fortune devient meilleure. Celui-ci par la suppression d'une syllabe fait de son nom obscur un nom illustre: celui-là par le changement d'une lettre en une autre se travestit, & de *Syrus* devient *Cyrus*. Plusieurs suppriment leurs noms qu'ils pourroient conserver sans honte, pour en adopter de plus beaux, où ils n'ont qu'à perdre par la comparaison que l'on fait toujours d'eux qui les portent, avec les grands-hommes qui les ont portés. Il s'en trouve enfin qui nés à l'ombre des clochers de Paris veulent être Flamans ou Italiens, comme si la roture n'étoit pas de tout païs, allongent leurs noms François d'une terminaison étrangére, & croyent que venir de bon lieu, c'est venir de loin.

* Le besoin d'argent a réconcilié la noblesse avec la roture, & a fait évanouïr la preuve des quatre quartiers.

* A

* A combien d'enfans feroit utile la Loi qui décideroit que c'eft le ventre qui annoblit! mais à combien d'autres feroit-elle contraire!

CHAP. XIV.

* Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands Princes par une extrémité, & par l'autre au fimple peuple.

* Il n'y a rien à perdre à être noble: Franchifes, immunités, exemptions, priviléges, que manque-t-il à ceux qui ont un titre? Croyez-vous que ce foit pour la nobleffe que des Solitaires * fe font faits nobles? Ils ne font pas fi vains : c'eft pour le profit qu'ils en reçoivent. Cela ne leur fied-il pas mieux que d'entrer dans les Gabelles? je ne dis pas à chacun en particulier, leurs vœux s'y oppofent, je dis même à la Communauté.

* Maifon Religieufe, Secretaire du Roi.

* Je le déclare nettement, afin que l'on s'y prépare, & que perfonne un jour n'en foit furpris. S'il arrive jamais que quelque Grand me trouve digne de fes foins, fi je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroi de la Bruyére que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui fuivirent GODE-

FROY

De quelques Usages.

FROY DE BOUILLON à la conquête de la Terre-Sainte: voilà alors de qui je descends en ligne directe.

* Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux: & si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose.

* Il y a des choses qui ramenées à leurs principes & à leur premiére institution, sont étonnantes & incompréhensibles. Qui peut concevoir en effet que certains Abbés à qui il ne manque rien de l'ajustement, de la mollesse & de la vanité des sexes & des conditions, qui entrent auprès des femmes en concurrence avec le Marquis & le Financier, & qui l'emportent sur tous les deux, qu'eux-mêmes soient originairement & dans l'étymologie de leur nom, les péres & les chefs de saints Moines & d'humbles Solitaires, & qu'ils en devroient être l'exemple? Quelle force, quel empire, quelle tyrannie de l'usage! Et sans parler de plus grands désordres, ne doit-on pas craindre de voir un jour un simple Abbé en velours gris & à ramages comme une Eminence, ou avec des mouches & du rouge comme une Femme?

* Que

* Que les ſaletés des Dieux, la Vénus, le Ganyméde, & les autres nudités du Carache ayent été faites pour des Princes de l'Egliſe, & qui ſe diſent ſucceſſeurs des Apôtres, le Palais Farnéſe en eſt la preuve.

* Les belles choſes le ſont moins hors de leur place: les bienſéances mettent la perfection, & la Raiſon met les bienſéances. Ainſi l'on n'entend point une gigue à la Chapelle, ni dans un Sermon des tons de théâtre: on ne voit point d'images profanes * dans les Temples, un CHRIST par exemple, & le Jugement de Pâris dans le même Sanctuaire; ni à des perſonnes conſacrées à l'Egliſe le train & l'équipage d'un Cavalier.

*Tapiſſeries.

* Déclarerai-je donc ce que je penſe de ce qu'on appelle dans le monde un beau Salut: la décoration ſouvent profane, les places retenues & payées, des † Livres diſtribués comme au théâtre, les entrevues & les rendez-vous fréquens, le murmure & les cauſeries étourdiſſantes, quelqu'un monté ſur une

† Le Motet traduit en vers François par L. L.**

De quelques Usages.

ne tribune qui y parle familiérement, séchement, & sans autre zéle que de rassembler le peuple, l'amuser, jusqu'à ce qu'un Orchestre, le dirai-je, & des voix qui concertent depuis longtems, se fassent entendre. Est-ce à moi à m'écrier que le zéle de la Maison du Seigneur me consume, & à tirer le voile léger qui couvre les mystéres, témoins d'une telle indécence. Quoi? parce qu'on ne danse pas encore aux T T **, me forcera-t-on d'appeller tout ce spectacle, Office Divin?

* On ne voit point faire de vœux ni de pélérinages, pour obtenir d'un Saint d'avoir l'esprit plus doux, l'ame plus reconnoissante, d'être plus équitable & moins malfaisant, d'être guéri de la vanité, de l'inquiétude, & de la mauvaise raillerie.

* Quelle idée plus bizarre, que de se représenter une foule de Chrétiens de l'un & de l'autre sexe qui se rassemblent à certains jours dans une salle pour y applaudir à une troupe d'excommuniés, qui ne le sont que par le plaisir qu'ils leur donnent, & qui est déjà payé d'avance. Il me semble qu'il fau-

faudroit, ou fermer les Théâtres, ou prononcer moins févérement fur l'état des Comédiens.

CHAP. XIV.

* Dans ces jours qu'on appelle faints le Moine confeffe, pendant que le Curé tonne en chaire contre le Moine, & fes adhérens: telle femme pieufe fort de l'Autel, qui entend au Prône qu'elle vient de faire un facrilége. N'y a-t-il point dans l'Eglife une puiffance à qui il appartienne, ou de faire taire le Pafteur, ou de fufpendre pour un tems le pouvoir du *Barnabite?*

* Il y a plus de retributions dans les Paroiffes pour un mariage que pour un baptême, & plus pour un baptême que pour la confeffion. On diroit que ce foit un tau fur les Sacremens, qui femblent par-là être appréciés. Ce n'eft rien au fond que cet ufage; & ceux qui reçoivent pour les chofes faintes, ne croyent point les vendre, comme ceux qui donnent ne penfent point à les acheter: ce font peut-être des apparences qu'on pourroit épargner aux fimples & aux indévots.

* Un Pafteur frais & en parfaite fanté, en linge fin & en point de Ve-

De quelques Usages.

nise, a sa place dans l'Oeuvre auprès les pourpres & les fourrures, il y achéve sa digestion; pendant que le Feuillant ou le Recollet quitte sa cellule & son désert, où il est lié par ses vœux & par la bienséance, pour venir le prêcher, lui & ses ouailles, & en recevoir le salaire, comme d'une piéce d'étoffe. Vous m'interrompez, & vous dites, quelle censure! & combien elle est nouvelle & peu attendue! Ne voudriez-vous point interdire à ce Pasteur & à son troupeau la Parole Divine, & le pain de l'Evangile? Au-contraire, je voudrois qu'il le distribuât lui-même le matin, le soir, dans les Temples, dans les maisons, dans les places, sur les toits; & que nul ne prétendît à un emploi si grand, si laborieux, qu'avec des intentions, des talens & des poumons capables de lui mériter les belles offrandes & les riches rétributions qui y sont attachées. Je suis forcé, il est vrai, d'excuser un Curé sur cette conduite, par un usage reçu, qu'il trouve établi, & qu'il laissera à son successeur: mais c'est cet usage bizarre & dénué de fondement & d'apparence que je ne puis approu-

ver,

ver, & que je goûte encore moins que celui de ſe faire payer quatre fois des mêmes obſéques, pour ſoi, pour ſes droits, pour ſa préſence, pour ſon aſſiſtance.

CHAP. XIV.

* *Tite* par vingt années de ſervice dans une ſeconde place, n'eſt pas encore digne de la premiére qui eſt vacante: ni ſes talens, ni ſa doctrine, ni une vie exemplaire, ni les vœux des Paroiſſiens ne ſauroient l'y faire aſſeoir. Il naît de deſſous terre un autre* Clerc pour la remplir. Tite eſt reculé ou congédié, il ne s'en plaint pas: c'eſt l'uſage.

* Eccléſiaſtique.

* Moi, dit le Cheffecier, je ſuis Maître du Chœur: qui me forcera d'aller à Mâtines? mon prédéceſſeur n'y alloit point, ſuis-je de pire condition, dois-je laiſſer avilir ma Dignité entre mes mains, ou la laiſſer telle que je l'ai reçue? Ce n'eſt point, dit l'Ecolâtre, mon intérêt qui me méne, mais celui de la Prébende: il ſeroit bien dur qu'un grand Chanoine fût ſujet au Chœur, pendant que le Tréſorier, l'Archidiacre, le Pénitencier & le Grand-Vicaire s'en croyent exempts. Je ſuis bien fondé, dit le Prévôt, à deman-

De quelques Usages.

der la rétribution ſans me trouver à l'Office: il y a vingt années entiéres que je ſuis en poſſeſſion de dormir les nuits, je veux finir comme j'ai commencé, & l'on ne me verra point déroger à mon titre. Que me ſerviroit d'être à la tête d'un Chapitre? mon exemple ne tire point à conſéquence. Enfin c'eſt entr'eux tous à qui ne louera point Dieu, à qui fera voir par un long uſage qu'il n'eſt point obligé de le faire: l'émulation de ne ſe point rendre aux Offices Divins ne ſauroit être plus vive, ni plus ardente. Les cloches ſonnent dans une nuit tranquille; & leur mélodie qui réveille les Chantres & les Enfans de chœur, endort les Chanoines, les plonge dans un ſommeil doux & facile, & qui ne leur procure que de beaux ſonges: ils ſe lévent tard, & vont à l'Egliſe ſe faire payer d'avoir dormi.

* Qui pourroit s'imaginer, ſi l'expérience ne nous le mettoit devant les yeux, quelle peine ont les hommes à ſe réſoudre d'eux-mêmes à leur propre félicité, & qu'on ait beſoin de gens d'un certain habit, qui par un diſcours préparé, tendre & pathétique, par

de

de certaines inflexions de voix, par des larmes, par des mouvemens qui les mettent en ſueur & qui les jettent dans l'épuiſement, faſſent enfin conſentir un homme chrétien & raiſonnable, dont la maladie eſt ſans reſſource, à ne ſe point perdre & à faire ſon ſalut. CHAP. XIV.

* La fille d'*Ariſtippe* eſt malade & en péril, elle envoie vers ſon pere, veut ſe réconcilier avec lui & mourir dans ſes bonnes graces. Cet homme ſi ſage, le conſeil de toute une ville, fera-t-il de lui-même cette démarche ſi raiſonnable, y entraînera-t-il ſa femme? Ne faudra-t-il point, pour les remuer tous deux, la machine du Directeur?

* Une mére, je ne dis pas qui céde & qui ſe rend à la vocation de ſa fille, mais qui la fait Religieuſe, ſe charge d'une ame avec la ſienne, en répond à Dieu même, en eſt la caution: afin qu'une telle mére ne ſe perde pas, il faut que ſa fille ſe ſauve.

* Un homme joue & ſe ruine: il marie néanmoins l'ainée de ſes deux filles de ce qu'il a pu ſauver des mains d'un *Ambreville*. La cadette eſt ſur le point de faire ſes vœux, qui n'a point

De quelques Usages.

d'autre vocation que le jeu de ſon pére.

* Il s'eſt trouvé des filles qui avoient de la vertu, de la ſanté, de la ferveur & une bonne vocation, mais qui n'étoient pas aſſez riches pour faire dans une riche Abbaïe vœu de pauvreté.

* Celle qui délibére ſur le choix d'une Abbaïe ou d'un ſimple Monaſtére pour s'y renfermer, agite l'ancienne queſtion de l'état populaire & du deſpotique.

* Faire une folie & ſe marier *par amourette*, c'eſt épouſer *Mélite*, qui eſt jeune, belle, ſage, économe; qui plaît, qui vous aime, qui a moins de bien qu'*Ægine* qu'on vous propoſe; & qui avec une riche dot apporte de riches diſpoſitions à la conſumer, & tout votre fond avec ſa dot.

* Il étoit délicat autrefois de ſe marier, c'étoit un long établiſſement, une affaire ſérieuſe, & qui méritoit qu'on y penſât: on étoit pendant toute ſa vie le mari de ſa femme, bonne ou mauvaiſe: même table, même demeure, même lit: on n'en étoit point quitte pour une penſion: avec des enfans

fans & un ménage complet, on n'avoit pas les apparences & les délices du célibat. CHAP. XIV.

* Qu'on évite d'être vu feul avec une femme qui n'eft point la fienne, voilà une pudeur qui eft bien placée: qu'on fente quelque peine à fe trouver dans le monde avec des perfonnes dont la réputation eft attaquée, cela n'eft pas incompréhenfible. Mais quelle mauvaife honte fait rougir un homme de fa propre femme, & l'empêche de paroître en public avec celle qu'il s'eft choifie pour fa compagne inféparable, qui doit faire fa joie, fes délices & toute fa fociété; avec celle qu'il aime & qu'il eftime, qui eft fon ornement, dont l'efprit, le mérite, la vertu, l'alliance lui font honneur? Que ne commence-t-il par rougir de fon mariage?

Je connois la force de la coutume, & jufqu'où elle maîtrife les efprits, & contraint les mœurs, dans les chofes même les plus dénuées de raifon & de fondement: je fens néanmoins que j'aurois l'impudence de me promener au Cours, & d'y paffer en revue

De quelques Usages.

avec une perſonne qui ſeroit ma femme.

* Ce n'eſt pas une honte, ni une faute à un jeune-homme que d'épouſer une femme avancée en âge, c'eſt quelquefois prudence, c'eſt précaution. L'infamie eſt de ſe jouer de ſa bienfaitrice par des traitemens indignes, & qui lui découvrent qu'elle eſt la dupe d'un hypocrite & d'un ingrat. Si la fiction eſt excuſable, c'eſt où il faut feindre de l'amitié: s'il eſt permis de tromper, c'eſt dans une occaſion où il y auroit de la dureté à être ſincére. Mais elle vit longtems. Aviez-vous ſtipulé qu'elle mourût après avoir ſigné votre fortune, & l'acquit de toutes vos dettes? N'a-t-elle plus après ce grand ouvrage qu'à retenir ſon haleine, qu'à prendre de l'opium ou de la cigue? A-t-elle tort de vivre? Si même vous mourez avant celle dont vous aviez déjà réglé les funerailles, à qui vous deſtiniez la groſſe ſonnerie & les beaux ornemens, en eſt-elle reſponſable?

*Il y a depuis longtems dans le monde une maniére † de faire valoir ſon bien,

† Billets & Obligations.

bien, qui continue toujours d'être pratiquée par d'honnêtes-gens, & d'être condamnée par d'habiles Docteurs. CHAP. XIV.

* On a toujours vu dans la République de certaines charges, qui ſemblent n'avoir été imaginées la premiére fois, que pour enrichir un ſeul aux dépens de pluſieurs : le fond, ou l'argent des particuliers y coule ſans fin & ſans interruption; dirai-je qu'il n'en revient plus, ou qu'il n'en revient que tard? C'eſt un gouffre, c'eſt une mer qui reçoit les eaux des fleuves, & qui ne les rend pas; ou ſi elle les rend, c'eſt par des conduits ſecrets & ſouterrains, ſans qu'il y paroiſſe, ou qu'elle en ſoit moins groſſe & moins enflée, ce n'eſt qu'après en avoir joui longtems, & qu'elle ne peut plus les retenir.

* Le fonds perdu, autrefois ſi ſûr, ſi religieux & ſi inviolable, eſt devenu avec le tems, & par les ſoins de ceux qui en étoient chargés, un bien perdu. Quel autre ſecret de doubler mes revenus & de théſauriſer? Entrerai-je dans le Huitiéme Denier, ou dans les Aides? Serai-je avare, partiſan, ou adminiſtrateur?

De quelques Usages.

* Vous avez une piéce d'argent ou même une piéce d'or, ce n'eſt pas aſſez, c'eſt le nombre qui opére: faites-en, ſi vous pouvez, un amas conſidérable & qui s'éléve en pyramide, & je me charge du reſte. Vous n'avez ni naiſſance, ni eſprit, ni talens, ni expérience, n'importe: ne diminuez rien de votre monceau, & je vous placerai ſi haut que vous vous couvrirez devant votre Maître ſi vous en avez: il ſera même fort éminent, ſi avec votre métal qui de jour à autre ſe multiplie, je ne fais enſorte qu'il ſe découvre devant vous.

* *Orante* plaide depuis dix ans entiers en réglement de Juges, pour une affaire juſte, capitale, & où il y va de toute ſa fortune: elle ſaura peut-être dans cinq années quels ſeront ſes Juges, & dans quel Tribunal elle doit plaider le reſte de ſa vie.

On applaudit à la coutume qui s'eſt introduite dans les Tribunaux, d'interrompre les Avocats au milieu de leur action, de les empêcher d'être éloquens & d'avoir de l'eſprit, de les ramener au fait & aux preuves toutes séches qui établiſſent leurs cauſes & le droit

droit de leurs Parties; & cette pratique si sévére qui laisse aux Orateurs le regret de n'avoir pas prononcé les plus beaux traits de leurs Discours, qui bannit l'Eloquence du seul endroit où elle est en sa place, & qui va faire du Parlement une Jurisdiction muëtte; on l'autorise par une raison solide & sans replique, qui est celle de l'expédition: il est seulement à desirer qu'elle fût moins oubliée en toute autre rencontre, qu'elle réglât au contraire les Bureaux comme les Audiences, & qu'on cherchât une fin aux Ecritures *, comme on a fait aux Plaidoyers.

CHAP. XIV.

* Procès par écrit.

* Le devoir des Juges est de rendre la Justice, leur métier est de la différer: quelques-uns savent leur devoir, & font leur métier.

* Celui qui sollicite son Juge ne lui fait pas honneur: car ou il se défie de ses lumiéres, & même de sa probité; ou il cherche à le prévenir, ou il lui demande une injustice.

* Il se trouve des Juges auprès de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié & de l'alliance nuisent à une bonne cause; & qu'une trop grande af-

fectation de paſſer pour incorruptibles, expoſe à être injuſtes.

* Le Magiſtrat coquet ou galant eſt pire dans les conſéquences que le diſſolu: celui-ci cache ſon commerce & ſes liaiſons, & l'on ne ſait ſouvent par où aller juſqu'à lui: celui-là eſt ouvert par mille foibles qui ſont connus, & l'on y arrive par toutes les femmes à qui il veut plaîre.

* Il s'en faut peu que la Religion & la Juſtice n'aillent de pair dans la République, & que la Magiſtrature ne conſacre les hommes comme la Prêtriſe. L'Homme de robe ne ſauroit guéres danſer au Bal, paroître aux Théâtres, renoncer aux habits ſimples & modeſtes, ſans conſentir à ſon propre aviliſſement; & il eſt étrange qu'il ait fallu une Loi pour régler ſon extérieur, & le contraindre ainſi à être grave & plus reſpecté.

Il n'y a aucun métier qui n'ait ſon apprentiſſage, & en montant des moindres conditions juſques aux plus grandes, on remarque dans toutes un tems de pratique & d'exercice, qui prépare aux emplois, où les fautes ſont ſans con-

conſéquence, & ménent au-contraire à la perfection. La guerre même qui ne ſemble naître & durer que par la confuſion & le déſordre, a ſes préceptes: on ne ſe maſſacre pas par pelotons & par troupes en raſe campagne ſans l'avoir appris, & l'on s'y tue méthodiquement: il y a l'Ecole de la Guerre. Où eſt l'Ecole du Magiſtrat? Il y a un Uſage, des Loix, des Coutumes: où eſt le tems, & le tems aſſez long que l'on emploie à les digérer & à s'en inſtruire? L'eſſai & l'apprentiſſage d'un jeune adoleſcent qui paſſe de la férule à la pourpre, & dont la conſignation a fait un Juge, eſt de décider ſouverainement des vies & des fortunes des hommes.

* La principale partie de l'Orateur, c'eſt la probité: ſans elle il dégénére en déclamateur, il déguiſe ou il exagére les faits, il cite faux, il calomnie, il épouſe la paſſion & les haines de ceux pour qui il parle, & il eſt de la claſſe de ces Avocats, dont le proverbe dit qu'ils ſont payés pour dire des injures.

* Il eſt vrai, dit-on, cette ſomme lui eſt dûe, & ce droit lui eſt acquis: mais

De quelques Usages.

mais je l'attends à cette petite formalité. S'il l'oublie, il n'y revient plus, & *conséquemment* il perd sa somme, ou il est *incontestablement* déchu de son droit: or il oubliera cette formalité. Voilà ce que j'appelle une conscience de Praticien.

Une belle maxime pour le Palais, utile au Public, remplie de raison, de sagesse & d'équité, ce seroit précisément la contradictoire de celle qui dit que la forme emporte le fond.

* La question est une invention merveilleuse & tout-à-fait sûre, pour perdre un innocent qui a la complexion foible, & sauver un coupable qui est né robuste.

* Un coupable puni est un exemple pour la canaille: un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens.

Je dirai presque de moi, je ne serai pas voleur ou meurtrier: je ne serai pas un jour puni comme tel, c'est parler bien hardiment.

Une condition lamentable est celle d'un homme innocent à qui la précipitation & la procédure ont trouvé un crime, celle même de son

son Juge peut-elle l'être davantage?

* Si l'on me racontoit qu'il s'est trouvé autrefois un Prévôt, ou l'un de ces Magistrats créés pour poursuivre les voleurs & les exterminer, qui les connoissoit tous depuis longtems de nom & de visage, savoit leurs vols, j'entends l'espéce, le nombre & la quantité, pénétroit si avant dans toutes ces profondeurs, & étoit si initié dans tous ces affreux mystéres qu'il sut rendre à un homme de crédit un bijou qu'on lui avoit pris dans la foule au sortir d'une Assemblée, & dont il étoit sur le point de faire de l'éclat, que le Parlement intervînt dans cette affaire, & fît le procès à cet Officier, je regarderois cet événement comme l'une de ces choses dont l'Histoire se charge, & à qui le tems ôte la croyance: comment donc pourrois-je croire qu'on doive présumer par des faits récens, connus & circonstanciés, qu'une connivence si pernicieuse dure encore, qu'elle ait même tourné en jeu & passé en coutume?

* Combien d'hommes qui sont forts contre les foibles, fermes & inflexibles aux sollicitations du simple peuple, sans

De quelques Ufages. fans nuls égards pour les petits, rigides & févéres dans les minuties, qui refufent les petits préfens, qui n'écoutent ni leurs parens ni leurs amis, & que les femmes feules peuvent corrompre.

Il n'eft pas abfolument impoffible, qu'une perfonne qui fe trouve dans une grande faveur perde un procès.

* Les mourans qui parlent dans leurs teftamens, peuvent s'attendre à être écoutés comme des oracles: chacun les tire de fon côté, & les interpréte à fa maniére, je veux dire felon fes defirs ou fes intérêts.

* Il eft vrai qu'il y a des hommes dont on peut dire que la mort fixe moins la derniére volonté, qu'elle ne leur ôte avec la vie l'irréfolution & l'inquiétude. Un dépit pendant qu'ils vivent, les fait tefter, ils s'appaifent, & déchirent leur minute, la voilà en cendres. Ils n'ont pas moins de teftamens dans leur caffette que d'almanacs fur leur table, ils les comptent par les années: un fecond fe trouve détruit par un troifiéme, qui eft anéanti lui-même par un autre mieux digéré, & celui-ci encore par un cinquiéme

Olo-

Olographe. Mais si le moment, ou la malice, ou l'autorité manque à celui qui a intérêt de le supprimer, il faut qu'il en essuye les clauses & les conditions: car *appert*-il mieux des dispositions des hommes les plus inconstans, que par un dernier Acte, signé de leur main, & après lequel ils n'ont pas dumoins eu le loisir de vouloir tout le contraire. CHAP. XIV.

* S'il n'y avoit point de testamens pour régler le droit des héritiers, je ne sai si l'on auroit besoin de Tribunaux pour régler les différends des hommes. Les Juges seroient presque réduits à la triste fonction d'envoyer au gibet les Voleurs & les Incendiaires. Qui voit-on dans les lanternes des chambres, au parquet, à la porte ou dans la salle du Magistrat, des héritiers *ab intestat*? Non, les Loix ont pourvu à leurs partages: on y voit les testamentaires qui plaident en explication d'une clause ou d'un article, les personnes exhérédées, ceux qui se plaignent d'un testament fait avec loisir, avec maturité, par un homme grave, habile, conscientieux, & qui a été aidé d'un bon conseil, d'un Acte où le Prati-

De quelques Usages. ticien n'a rien *omis* de son jargon & de ses finesses ordinaires : il est signé du testateur & des témoins publics, il est paraphé : c'est en cet état qu'il est cassé & déclaré nul.

* *Titius* assiste à la lecture d'un testament avec des yeux rouges & humides, & le cœur serré de la perte de celui dont il espére recueillir la succession: un article lui donne la charge, un autre les rentes de la ville, un troisiéme le rend maître d'une terre à la campagne: il y a une clause qui, bien entendue, lui accorde une maison située au milieu de Paris, comme elle se trouve, & avec les meubles : son affliction augmente, les larmes lui coulent des yeux: le moyen de les contenir? Il se voit Officier, logé aux champs & à la ville, meublé de-même, il se voit une bonne table, & un carosse : *Y avoit-il au monde un plus honnête homme que le défunt, un meilleur homme?* Il y a un codicile, il faut le lire: il fait *Mævius* légataire universel, & il renvoie Titius dans son fauxbourg, sans rentes, sans titre & le met à pied. Il essuye ses larmes : c'est à Mævius à s'affliger.

* La

CHAP. XIV.

* La Loi qui défend de tuer un homme n'embraſſe-t-elle pas dans cette défenſe, le fer, le poiſon, le feu, l'eau, les embuches, la force ouverte, tous les moyens enfin qui peuvent ſervir à l'homicide? La Loi qui ôte aux maris & aux femmes le pouvoir de ſe donner réciproquement, n'a-t-elle connu que les voies directes & immédiates de donner? a-t-elle manqué de prévoir les indirectes? a-t-elle introduit les fidéi-commis, ou ſi même elle les tolére? Avec une femme qui nous eſt chére & qui nous ſurvit, légue-t-on ſon bien à un ami fidéle par un ſentiment de reconnoiſſance pour lui, ou plutôt par une extrême confiance, & par la certitude qu'on a du bon uſage qu'il ſaura faire de ce qu'on lui légue? donne-t-on à celui que l'on peut ſoupçonner de ne devoir pas rendre à la perſonne, à qui en effet on veut donner? faut-il ſe parler, faut-il s'écrire, eſt-il beſoin de pacte, ou de ſermens pour former cette colluſion? Les hommes ne ſentent-ils pas en cette rencontre ce qu'ils peuvent eſpérer les uns des autres? Et ſi au-contraire la propriété d'un tel bien eſt dévolue au Fidéicom-

De quelques Usages.

commissaire, pourquoi perd-il sa réputation à le retenir? sur quoi fonde-t-on la satyre & les vaudevilles? voudroit-on le comparer au dépositaire qui trahit le dépôt, à un domestique qui vole l'argent que son Maître lui envoie porter? on auroit tort: y a t-il de l'infamie à ne pas faire une libéralité, & à conserver pour soi ce qui est à soi? Etrange embarras, horrible poids que le fidéicommis! Si par la révérence des Loix on se l'approprie, il ne faut plus passer pour l'homme de bien: si par le respect d'un ami mort on suit ses intentions, en le rendant à sa veuve, on est confidentiaire, on blesse la Loi. Elle quadre donc bien mal avec l'opinion des hommes, cela peut être; & il ne me convient pas de dire ici, la Loi péche, ni les hommes se trompent.

* J'entends dire de quelques Particuliers ou de quelques Compagnies, tels & tels Corps se contestent l'un à l'autre la préséance: le Mortier & la Pairie se disputent le pas. Il me paroît que celui des deux qui évite de se rencontrer aux Assemblées, est celui qui céde, & qui sentant son foible juge

ge lui-même en faveur de ſon concurrent. CHAP. XIV.

* *Typhon* fournit un Grand de chiens & de chevaux, que ne lui fournit-il point? Sa protection le rend audacieux: il eſt impunément dans ſa Province tout ce qu'il lui plaît d'être, aſſaſſin, parjure: il brûle ſes voiſins, & il n'a pas beſoin d'aſyle. Il faut enfin que le Prince ſe mêle lui-même de ſa punition.

* Ragoûts, liqueurs, entrées, entremets, tous mots qui devroient être barbares & inintelligibles en notre Langue; & s'il eſt vrai qu'ils ne devroient pas être d'uſage en pleine paix, où ils ne ſervent qu'à entretenir le luxe & la gourmandiſe, comment peuvent-ils être entendus dans le tems de la guerre & d'une miſére publique, à la vue de l'ennemi, à la veille d'un combat, pendant un ſiége? Où eſt-il parlé de la table de *Scipion*, ou de celle de *Marius*? Ai-je lu quelque part que *Miltiade*, qu'*Epaminondas*, qu'*Agéſilas* ayent fait une chére délicate? Je voudrois qu'on ne fît mention de la délicateſſe, de la propreté & de la ſomptuoſité des Généraux, qu'après n'avoir plus rien

à

De quelques Usages.

à dire sur leur sujet, & s'être épuisé sur les circonstances d'une bataille gagnée & d'une ville prise: j'aimerois même qu'ils voulussent se priver de cet éloge.

* *Hermippe* est l'esclave de ce qu'il appelle ses petites commodités, il leur sacrifie l'usage reçu, la coutume, les modes, la bienséance: il les cherche en toutes choses, il quitte une moindre pour une plus grande, il ne néglige aucune de celles qui sont pratiquables, il s'en fait une étude, & il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse une découverte en ce genre. Il laisse aux autres hommes le dîner & le souper, à peine en admet-il les termes, il mange quand il a faim, & les mets seulement où son appétit le porte. Il voit faire son lit: quelle main assez adroite ou assez heureuse pourroit le faire dormir comme il veut? Il sort rarement de chez soi, il aime la chambre, où il n'est ni oisif, ni laborieux, où il n'agit point, où il *tracasse*, & dans l'équipage d'un homme qui a pris médecine. On dépend servilement d'un Serrurier & d'un Ménuisier selon ses besoins: pour lui, s'il faut limer, il a

a une lime, une ſcie s'il faut ſcier, & des tenailles s'il faut arracher. Imaginez, s'il eſt poſſible, quelques outils qu'il n'ait pas, & meilleurs & plus commodes à ſon gré que ceux mêmes dont les Ouvriers ſe ſervent: il en a de nouveaux & d'inconnus, qui n'ont point de nom, productions de ſon eſprit, & dont il a preſque oublié l'uſage. Nul ne ſe peut comparer à lui pour faire en peu de tems & ſans peine un travail fort inutile. Il faiſoit dix pas pour aller de ſon lit dans ſa garderobe, il n'en faut plus que neuf par la maniére dont il a ſu tourner ſa chambre: combien de pas épargnés dans le cours d'une vie! Ailleurs on tourne la clef, on pouſſe contre, ou l'on tire à ſoi, & une porte s'ouvre, quelle fatigue! voilà un mouvement de trop qu'il ſait s'épargner, & comment? c'eſt un myſtére qu'il ne révéle point: il eſt à-la-vérité un grand maître pour le reſſort & pour la méchanique, pour celle du-moins dont tout le monde ſe paſſe. Hermippe tire le jour de ſon appartement d'ailleurs que de la fenêtre, il a trouvé le ſecret de monter & de deſcendre autrement que par l'eſcalier, & il cherche

CHAP. XIV.

De quelques Usages.

celui d'entrer & de ſortir plus commodément que par la porte.

* Il y a déja longtems que l'on improuve les Médecins, & que l'on s'en ſert : le Théâtre & la Satyre ne touchent point à leurs penſions. Ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux Parlemens & dans la Prélature ; & les railleurs eux-mêmes fourniſſent l'argent. Ceux qui ſe portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le métier ſoit de les aſſurer qu'ils ne mourront point: tant que les hommes pourront mourir, & qu'ils aimeront à vivre, le Médecin ſera raillé & bien payé.

* Un bon Médecin eſt celui qui a des remédes ſpécifiques, ou, s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont, de guérir ſon malade.

* La témérité des Charlatans, & leurs triſtes ſuccès qui en ſont les ſuites, font valoir la Médecine & les Médecins : ſi ceux-ci laiſſent mourir, les autres tuent.

* *Carro Carri* débarque avec une recette qu'il appelle un prompt reméde, & qui quelquefois eſt un poiſon lent: c'eſt un bien de famille, mais amélioré en ſes mains : de ſpécifique qu'il étoit

toit contre la colique, il guérit de la fiévre quarte, de la pleuréſie, de l'hydropiſie, de l'apoplexie, de l'épilepſie. Forcez un peu votre mémoire, nommez une maladie, la premiére qui vous viendra en l'eſprit: l'hémorragie, dites-vous? il la guérit. Il ne reſſuſcite perſonne, il eſt vrai, il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit néceſſairement jusqu'à la décrépitude; & ce n'eſt que par hazard que ſon pére & ſon ayeul, qui avoient ce ſecret, ſont morts fort jeunes. Les Médecins reçoivent pour leurs viſites ce qu'on leur donne, quelques-uns ſe contentent d'un remerciment. Carro Carri eſt ſi ſûr de ſon reméde, & de l'effet qui en doit ſuivre, qu'il n'héſite pas de s'en faire payer d'avance, & de recevoir avant que de donner: ſi le mal eſt incurable, tant mieux, il n'en eſt que plus digne de ſon application & de ſon reméde: commencez par lui livrer quelques ſacs de mille francs, paſſez-lui un contrat de conſtitution, donnez-lui une de vos terres, la plus petite; & ne ſoyez pas enſuite plus inquiet que lui de votre guériſon. L'émulation de cet homme a peuplé le

De quelques Usages.

Monde de noms en O & en I, noms vénérables, qui imposent aux malades & aux maladies. Vos Médecins, * Fagon, & de toutes les Facultés, avouez-le, ne guérissent pas toujours, ni sûrement: ceux au-contraire qui ont hérité de leurs péres la Médecine pratique, & à qui l'expérience est échue par succession, promettent toujours & avec sermens qu'on guérira. Qu'il est doux aux hommes de tout espérer d'une maladie mortelle, & de se porter encore passablement bien à l'agonie! La mort surprend agréablement, & sans s'être fait craindre: on la sent plutôt qu'on n'a songé à s'y préparer & à s'y résoudre. O FAGON ESCULAPE! faites régner sur toute la Terre le Quinquina & l'Emétique, conduisez à sa perfection la Science des Simples, qui sont données aux hommes pour prolonger leur vie: observez dans les cures, avec plus de précision & de sagesse que personne n'a encore fait, le climat, les tems, les symptômes & les complexions: guérissez de la maniére seule qu'il convient à chacun d'être guéri:

* Fagon, premier Médecin du Roi.

guéri: chaſſez des corps où rien ne vous eſt caché de leur économie, les maladies les plus obſcures & les plus invétérées: n'attentez pas ſur celles de l'eſprit, elles ſont incurables: laiſſez à *Corinne*, à *Lesbie*, à *Canidie*, à *Trimalcion* & à *Carpus* la paſſion ou la fureur des Charlatans. CHAP. XIV.

* On ſouffre dans la République les Chiromanciens & les Devins, ceux qui font l'horoſcope & qui tirent la figure; ceux qui connoiſſent le paſſé par le mouvement du *Sas*, ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vaſe d'eau la claire vérité; & ces gens ſont en effet de quelque uſage: ils prédiſent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles épouſeront leurs amans, conſolent les enfans dont les péres ne meurent point, & charment l'inquiétude des jeunes femmes qui ont de vieux maris: ils trompent enfin à très-vil prix ceux qui cherchent à être trompés.

*Que penſer de la Magie & du Sortilége? La théorie en eſt obſcure, les principes vagues, incertains, & qui approchent du viſionnaire: mais il y a des faits embarraſſans, affirmés par des hom-

De quelques Usages. hommes graves qui les ont vus, ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent. Les admettre tous, ou les nier tous, paroît un inconvénient égal; & j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires & qui sortent des régles communes, il y a un parti à trouver entre les ames crédules & les esprits-forts.

* On ne peut guéres charger l'enfance de la connoissance de trop de Langues; & il me semble que l'on devroit mettre toute son application à l'en instruire. Elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, & elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde, ou à une facile & agréable érudition. Si l'on remet cette étude si pénible à un âge un peu plus avancé, & qu'on appelle la jeunesse, on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y persévérer; & si l'on y persévére, c'est consumer à la recherche des Langues le même tems qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire, c'est borner à la Science des mots un âge qui veut déjà aller plus loin & qui demande des choses, c'est au-moins avoir perdu les premiéres & les

les plus belles années de ſa vie. Un ſi grand fond ne ſe peut bien faire, que lorſque tout s'imprime dans l'ame naturellement & profondément, que la mémoire eſt neuve, prompte & fidéle, que l'eſprit & le cœur ſont encore vuides de paſſions, de ſoins & de deſirs; & que l'on eſt déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je ſuis perſuadé que le petit nombre d'habiles, ou le grand nombre de gens ſuperficiels vient de l'oubli de cette pratique. CHAP. XIV.

* L'étude des textes ne peut jamais être aſſez recommandée: c'eſt le chemin le plus court, le plus ſûr & le plus agréable pour tout genre d'érudition: ayez les choſes de la premiére main, puiſez à la ſource, maniez, remaniez le texte, apprenez-le de mémoire, citez-le dans les occaſions, ſongez ſurtout à en pénétrer le ſens dans toute ſon étendue & dans ſes circonſtances, conciliez un Auteur original, ajuſtez ſes principes, tirez vous-même les concluſions. Les premiers Commentateurs ſe ſont trouvés dans le cas où je deſire que vous ſoyez: n'empruntez leurs lumiéres, & ne ſuivez leurs vues, qu'où les

De quelques Usages.

les vôtres feroient trop courtes: leurs explications ne font pas à vous, & peuvent aifément vous échapper. Vos obfervations au-contraire naiffent de votre efprit & y demeurent, vous les retrouvez plus ordinairement dans la converfation, dans la confultation & dans la difpute: ayez le plaifir de voir que vous n'êtes arrêté dans la lecture que par les difficultés qui font invincibles, où les Commentateurs & les Scholiaftes eux-mêmes reftent court, fi fertiles d'ailleurs, fi abondans & fi chargés d'une vaine & faftueufe érudition dans les endroits clairs, & qui ne font de peine ni à eux ni aux autres: achevez ainfi de vous convaincre par cette méthode d'étudier, que c'eft la pareffe des hommes qui a encouragé le pédantifme à groffir plutôt qu'à enrichir les Bibliothéques, à faire périr le texte fous le poids des Commentaires; & qu'elle a en cela agi contre foi-même & contre fes plus chers intérêts, en multipliant les lectures, les recherches & le travail qu'elle cherchoit à éviter.

* Qui régle les hommes dans leur maniére de vivre & d'ufer des alimens?

La

La ſanté & le régime : cela eſt douteux. Une Nation entiére mange les viandes après les fruits, une autre fait tout le contraire. Quelques-uns commencent leurs repas par de certains fruits, & les finiſſent par d'autres : eſt-ce raiſon, eſt-ce uſage ? Eſt-ce par un ſoin de leur ſanté que les hommes s'habillent juſqu'au menton, portent des fraiſes & des colets, eux qui ont eu ſi long-tems la poitrine découverte ? Eſt-ce par bienſéance, ſur-tout dans un tems où ils avoient trouvé le ſecret de paroître nuds tout habillés ? Et d'ailleurs les femmes qui montrent leur gorge & leurs épaules, ſont-elles d'une complexion moins délicate que les hommes, ou moins ſujettes qu'eux aux bienſéances ? Quelle eſt la pudeur qui engage celles-ci à couvrir leurs jambes & preſque leurs pieds, & qui leur permet d'avoir les bras nuds au-deſſus du coude ? Qui avoit mis autrefois dans l'eſprit des hommes, qu'on étoit à la guerre ou pour ſe défendre, ou pour attaquer ; & qui leur avoit inſinué l'uſage des armes offenſives & des défenſives ? Qui les oblige aujourd'hui de renoncer à celles-ci, & pendant qu'ils CHAP. XIV.

De quelques Usages.

se bottent pour aller au bal, de soutenir sans armes & en pourpoint des travailleurs exposés à tout le feu d'une contrescarpe? Nos Péres qui ne jugeoient pas une telle conduite utile au Prince & à la Patrie, étoient-ils sages ou insensés? Et nous-mêmes, quels Héros célébrons-nous dans notre Histoire? Un du Guesclin, un Clisson, un Foix, un Boucicaut, qui tous ont porté l'armet & endossé une cuirasse.

* Qui pourroit rendre raison de la fortune de certains mots, & de la proscription de quelques autres? *Ains* a péri, la voyelle qui le commence, & si propre pour l'élision, n'a pu le sauver, il a cédé à un autre monosyllabe *, & qui n'est au plus que son anagramme. *Certes* est beau dans sa vieillesse, & a encore de la force sur son déclin: la Poësie le reclame, & notre Langue doit beaucoup aux Ecrivains qui le disent en prose, & qui se commettent pour lui dans leurs Ouvrages. *Maint* est un mot qu'on ne devoit jamais abandonner, & par la facilité qu'il y avoit à le couler dans le style, & par son origine qui est Françoise. *Moult*, quoi-

* Mais.

quoique Latin, étoit dans son tems d'un même mérite, & je ne vois pas par où *beaucoup* l'emporte sur lui. Quelle persécution le *Car* n'a-t-il pas essuyée? & s'il n'eût trouvé de la protection parmi les gens polis, n'étoit-il pas banni honteusement d'une Langue à qui il a rendu de si longs services, sans qu'on sût quel mot lui substituer. *Cil* a été dans ses beaux jours le plus joli mot de la Langue Françoise, il est douloureux pour les Poëtes qu'il ait vieilli. *Douloureux* ne vient pas plus naturellement de *douleur*, que de *chaleur* vient *chaleureux* ou *chaloureux*, celui-ci se passe, quoique ce fût une richesse pour la Langue, & qu'il se dise fort juste où *chaud* ne s'emploie qu'improprement. *Valeur* devoit aussi nous conserver *valeureux*; *Haine*, *haineux*; *Peine*, *peineux*; *Fruit*, *fructueux*; *Pitié*, *piteux*; *Joie*, *jovial*; *Foi*, *féal*; *Cour*, *courtois*; *Giste*, *Gisant*; *Haleine*, *halené*; *Vanterie*, *vantart*; *Mensonge*, *mensonger*; *Coutume*, *coutumier*. Comme *Part* maintient *partial*; *Point*, *pointu* & *pointilleux*; *Ton*, *tonnant*; *Son*, *sonore*; *Frein*, *effrené*; *Front*, *effronté*; *Ris*, *ridicule*; *Loi*, *loyal*; *Cœur*, *cordial*;

CHAP. XIV.

De quelques Usages.

dial; Bien, benin; Mal, malicieux. Heur se plaçoit où *bonheur* ne sauroit entrer, il a fait *heureux*, qui est François, & il a cessé de l'être: si quelques Poëtes s'en sont servis, c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure. *Issue* prospére, & vient d'*issir* qui est aboli. *Fin* subsiste sans conséquence pour *finer* qui vient de lui, pendant que *cesse* & *cesser* régnent également. *Verd* ne fait plus *verdoyer*; ni *fête*, *fêtoyer*; ni *larme*, *larmoyer*; *ni deuil*, *se douloir*, *se condouloir*; ni *joye*, *s'éjouïr*, quoiqu'il fasse toujours *se réjouïr*, se *conjouïr*; ainsi qu'*orgueil*, *s'enorgueillir*. On a dit *gent*, le corps *gent*: ce mot si facile non seulement est tombé, on voit même qu'il a entraîné *gentil* dans sa chûte. On dit *diffamé*, qui dérive de *fame* qui ne s'entend plus. On dit *curieux*, dérivé de *cure* qui est hors d'usage. Il y avoit à gagner de dire *si que* pour *de sorte que*, ou *de maniére que*; *de moi* au-lieu de *pour moi* ou de *quant à moi*; de dire, *je sai que c'est qu'un mal*, plutôt que *je sai ce que c'est qu'un mal*, soit par l'analogie Latine, soit par l'avantage qu'il y a souvent à avoir un mot de

de moins à placer dans l'oraiſon. L'uſage a préféré *par conſéquent* à *par conſéquence*, & *en conſéquence* à *en conſéquent*; *façons de faire* à *maniéres de faire*, & *maniéres d'agir* à *façons d'agir*.... Dans les verbes, *travailler* à *ouvrer*; *être accoutumé* à *ſouloir*; *convenir* à *duire*; *faire du bruit* à *bruire*; *injurier* à *vilainer*; *piquer* à *poindre*; *faire reſſouvenir* à *ramentevoir*........ Et dans les noms *penſées* à *penſers*, un ſi beau mot, & dont le vers ſe trouvoit ſi bien, *grandes actions* à *proueſſes*, *louanges* à *loz*, *méchanceté* à *mauvaiſtié*, *porte* à *huis*, *navire* à *nef*, *armée* à *oſt*, *monaſtére* à *monſtier*, *prairies* à *prées*........ Tous mots qui pouvoient durer enſemble d'une égale beauté, & rendre une Langue plus abondante. L'uſage a par l'addition, la ſuppreſſion, le changement ou le dérangement de quelques lettres, fait *frelater* de *fralater*; *Prouver* de *preuver*; *Profit* de *proufit*; *Froment* de *froument*; *Profil* de *pourfil*; *Proviſion* de *pourveoir*; *Promener* de *pourmener*; & *Promenade* de *pourmenade*. Le même uſage fait ſelon l'occaſion d'*habile*, d'*utile*, de *facile*, de *docile*, de *mobile* & de *fertile*, ſans y rien changer, des

CHAP. XIV.

De quelques Usages.

genres différens: au-contraire de *vil*, *vile*; *ſubtil*, *ſubtile*, ſelon leur terminaiſon maſculins ou féminins. Il a altéré les terminaiſons anciennes. De *ſcel* il a fait *ſceau*; de *mantel*, *manteau*; de *capel*, *chapeau*; de *coutel*, *couteau*; de *hamel*, *hameau*; de *damoiſel*, *damoiſeau*; *de jouvancel*, *jouvanceau*; & cela ſans que l'on voye guéres ce que la Langue Françoiſe gagne à ces différences & à ces changemens. Eſt-ce donc faire pour le progrès d'une Langue que de déférer à l'uſage? ſeroit-il mieux de ſecouer le joug de ſon empire ſi deſpotique? faudroit-il dans une Langue vivante écouter la ſeule Raiſon qui prévient les équivoques, ſuit la racine des mots, & le rapport qu'ils ont avec les Langues originaires dont ils ſont ſortis, ſi la Raiſon d'ailleurs veut qu'on ſuive l'uſage?

Si nos Ancêtres ont mieux écrit que nous, ou ſi nous l'emportons ſur eux par le choix des mots, par le tour & l'expreſſion, par la clarté & la briéveté du diſcours, c'eſt une queſtion ſouvent agitée, toujours indéciſe: on ne la terminera point, en comparant, comme l'on fait quelquefois, un froid

E-

Ecrivain de l'autre ſiécle aux plus célébres de celui-ci, ou les vers de Laurent payé pour ne plus écrire, à ceux de MAROT & de DESPORTES. Il faudroit pour prononcer juſte ſur cette matiére, oppoſer ſiécle à ſiécle, & excellent Ouvrage à excellent Ouvrage, par exemple les meilleurs Rondeaux de BENSERADE à ces deux-ci, qu'une tradition nous a conſervés, ſans nous en marquer le tems ni l'Auteur. CHAP. XIV.

BIen à propos s'en vint Ogier en France
Pour le païs de meſcréans monder:
Ja n'eſt beſoin de conter ſa vaillance,
Puiſqu'ennemis n'oſoient le regarder.

Or quand il eût tout mis en aſſurance,
De voyager il voulut s'enharder:
En Paradis trouva l'eau de jouvance,
Dont il ſe ſceut de vieilleſſe engarder
Bien à propos.

Puis par cette eau ſon corps tout décrépite,
Tranſmué fut par maniére ſubite
En jeune gars, gracieux & droit.

Grand dommage eſt que cecy ſoit ſornettes,
Filles connoy qui ne ſont pas jeunettes,
A qui cette eau de jouvance viendroit
Bien à propos.

De

De quelques Usages.

DE cettuy preux maints grands clercs ont escrit
Qu'oncques dangier n'estonna son courage,
Abusé fut par le malin Esprit
Qu'il espousa sous féminin visage.

Si piteux cas à la fin découvrit
Sans un seul brin de peur ni de dommage,
Dont grand renom par tout le monde acquit,
Si qu'on tenoit très-honneste langage
De cettuy preux.

Bien-tost après fille de Roi s'esprit
De son amour, qui voulontiers s'offrit
Au bon Richard en second mariage.

Donc s'il vaut mieux ou diable ou femme avoir,
Et qui des deux bruït plus en ménage,
Ceux qui voudront, si le pourront sçavoir
De cettuy preux.

CHA-

CHAPITRE XV.

DE LA CHAIRE.

LE Difcours Chrétien eft devenu un fpectacle. Cette trifteffe Evangélique qui en eft l'ame ne s'y remarque plus : elle eft fuppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la régularité du gefte, par le choix des mots, & par les longues énumérations. On n'écoute plus férieufement la Parole fainte : c'eft une forte d'amufement entre mille autres, c'eft un jeu où il y a de l'émulation & des parieurs.

* L'Eloquence profane eft tranfpofée, pour ainfi dire, du Barreau où LE MAITRE, PUCELLE & FOURCROY l'ont fait régner & où elle n'eft plus d'ufage, à la Chaire où elle ne doit pas être.

On fait affaut d'éloquence jufqu'au pied de l'Autel & en la préfence des Myftéres. Celui qui écoute s'établit juge de celui qui prêche, pour condamner ou pour applaudir ; & n'eft pas plus

De la Chaire.

plus converti par le Diſcours qu'il favoriſe, que par celui auquel il eſt contraire. L'Orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, & convient avec tous dans une choſe, que comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne penſent pas auſſi à le devenir.

Un apprentif eſt docile, il écoute ſon Maître, il profite de ſes leçons, & il devient maître. L'homme indocile critique le Diſcours du Prédicateur, comme le Livre du Philoſophe; & il ne devient ni chrétien ni raiſonnable.

* Juſqu'à ce qu'il revienne un homme, qui avec un ſtyle nourri des ſaintes Ecritures, explique au peuple la Parole divine uniment & familiérement, les Orateurs & les Déclamateurs ſeront ſuivis.

* Les citations profanes, les froides alluſions, le mauvais pathéthique, les antithéſes, les figures outrées ont fini, les portraits finiront, & feront place à une ſimple explication de l'Evangile, jointe aux mouvemens qui inſpirent la converſion.

* Cet homme que je ſouhaitois impa-

patiemment, & que je ne daignois pas espérer de notre siécle, est enfin venu. Les Courtisans à force de goût & de connoître les bienséances lui ont applaudi: ils ont, chose incroyable! abandonné la Chapelle du Roi, pour venir entendre avec le peuple la Parole de Dieu annoncée par cet homme Apostolique. * La ville n'a pas été de l'avis de la Cour: où il a prêché les Paroissiens ont déserté, jusqu'aux Marguilliers ont disparu: les Pasteurs ont tenu ferme, mais les ouailles se sont dispersées, & les Orateurs voisins en ont grossi leur auditoire. Je devois le prévoir, & ne pas dire qu'un tel homme n'avoit qu'à se montrer pour être suivi, & qu'à parler pour être écouté: ne savois-je pas quelle est dans les hommes & en toutes choses la force indomptable de l'habitude? Depuis trente années on prête l'oreille aux Rhéteurs, aux Déclamateurs, aux *Enumérateurs*: on court ceux qui peignent en grand, ou en mignature. Il n'y a pas long-tems qu'ils avoient des chûtes ou des transitions ingénieuses, quelquefois même si vives & si aigues qu'elles pouvoient passer pour épigrammes: ils les ont adou-

CHAP. XV.

* Le P. Séraphin, Capucin.

De la Chaire.

doucies, je l'avoue, & ce ne ſont plus que des Madrigaux. Ils ont toujours d'une néceſſité indiſpenſable & géométrique trois ſujets admirables de vos attentions: ils prouveront une telle choſe dans la premiére partie de leur Diſcours, cette autre dans la ſeconde partie, & cette autre encore dans la troiſiéme: ainſi vous ſerez convaincu d'abord d'une certaine vérité, & c'eſt leur premier point; d'une autre vérité, & c'eſt leur ſecond point; & puis d'une troiſiéme vérité, & c'eſt leur troiſiéme point: deſorte que la premiére réflexion vous inſtruira d'un principe des plus fondamentaux de votre Religion, la ſeconde d'un autre principe qui ne l'eſt pas moins, & la derniere réflexion d'un troiſiéme & dernier principe le plus important de tous, qui eſt remis pourtant faute de loiſir à une autre fois: enfin pour reprendre & abréger cette diviſion, & former un plan...... *Encore*, dites-vous, *& quelles préparations pour un Diſcours de trois quarts-d'heure qui leur reſte à faire! plus ils cherchent à le digérer & à l'éclaircir, plus ils m'embrouillent.* Je vous crois ſans peine, & c'eſt l'effet le plus naturel de tout cet amas d'i-

d'idées qui reviennent à la même, dont ils chargent ſans pitié la mémoire de leurs auditeurs. Il ſemble à les voir s'opiniâtrer à cet uſage, que la grace de la converſion ſoit attachée à ces énormes partitions : comment néanmoins ſeroit-on converti par de tels Apôtres, ſi l'on ne peut qu'à peine les entendre articuler, les ſuivre, & ne les pas perdre de vue? Je leur demanderois volontiers qu'au milieu de leur courſe impétueuſe ils vouluſſent plusieurs fois reprendre haleine, ſouffler un peu, & laiſſer ſouffler leurs auditeurs. Vains diſcours, paroles perdues! Le tems des Homélies n'eſt plus, les Baſiles, les Chryſoſtômes ne le raméneroient pas : on paſſeroit en d'autres Diocéſes pour être hors de la portée de leur voix, & de leurs inſtructions familiéres. Le commun des hommes aime les phraſes & les périodes, admire ce qu'il n'entend pas, ſe ſuppoſe inſtruit, content de décider entre un premier & un ſecond point, ou entre le dernier Sermon & le pénultiéme.

* Il y a moins d'un ſiécle qu'un Livre François étoit un certain nombre de pages Latines, où l'on découvroit quel-

De la Chaire.

quelques lignes ou quelques mots en notre Langue. Les paſſages, les traits & les citations n'en étoient pas demeurés-là. Ovide & Catulle achevoient de décider des mariages & des teſtamens, & venoient avec les Pandectes au ſecours de la veuve & des pupilles. Le ſacré & le profane ne ſe quittoient point, ils s'étoient gliſſés enſemble juſques dans la Chaire: St. Cyrille, Horace, St. Cyprien, Lucréce parloient alternativement: les Poëtes étoient de l'avis de St. Auguſtin & de tous les Péres: on parloit Latin & longtems devant des Femmes & des Marguillers: on a parlé Grec. Il falloit ſavoir prodigieuſement pour prêcher ſi mal. Autre tems, autre uſage: le texte eſt encore Latin, tout le diſcours eſt François, l'Evangile même n'eſt pas cité. Il faut ſavoir aujourd'hui très-peu de choſe pour bien prêcher.

* On a enfin banni la Scholaſtique de toutes les Chaires des grandes Villes, & on l'a releguée dans les Bourgs & dans les Villages pour l'inſtruction & pour le ſalut du Laboureur ou du Vigneron.

* C'eſt avoir de l'eſprit qne de plaî-

re

re au peuple dans un Sermon par un ſtyle fleuri, une morale enjouée, des figures réitérées, des traits brillans & de vives deſcriptions, mais ce n'eſt point en avoir aſſez. Un meilleur eſprit néglige ces ornemens étrangers, indignes de ſervir à l'Evangile: il prêche ſimplement, fortement, chrétiennement. CHAP. XV.

* L'Orateur fait de ſi belles images de certains déſordres, y fait entrer des circonſtances ſi délicates, met tant d'eſprit, de tour & de raffinement dans celui qui péche, que ſi je n'ai pas de pente à vouloir reſſembler à ſes portraits, j'ai beſoin du-moins de quelque Apôtre qui, avec un ſtyle plus Chrétien, me dégoûte des vices dont on m'avoit fait une peinture ſi agréable.

* Un beau Sermon eſt un Diſcours oratoire qui eſt dans toutes ſes régles, purgé de tous ſes défauts, conforme aux préceptes de l'Eloquence Humaine, & paré de tous les ornemens de la Rhétorique. Ceux qui entendent finement n'en perdent pas le moindre trait ni une ſeule penſée, ils ſuivent ſans peine l'Orateur dans toutes les énu-

De la Chaire. énumérations où il ſe proméne, comme dans toutes les évaluations où il ſe jette: ce n'eſt une énigme que pour le peuple.

* Le ſolide & l'admirable Diſcours que celui qu'on vient d'entendre! Les points de Religion les plus eſſentiels, comme les plus preſſans motifs de converſion, y ont été traités. Quel grand effet n'a-t-il pas dû faire ſur l'eſprit & dans l'ame de tous les Auditeurs? Les voilà rendus, ils en ſont émus, & touchés au point de réſoudre dans leur cœur ſur ce Sermon de *Théodore*, qu'il eſt encore plus beau que le dernier qu'il a prêché.

* La morale douce & relâchée tombe avec celui qui la prêche: elle n'a rien qui réveille & qui pique la curioſité d'un homme du monde, qui craint moins qu'on ne penſe une doctrine ſévére, & qui l'aime même dans celui qui fait ſon devoir en l'annonçant. Il ſemble donc qu'il y ait dans l'Egliſe comme deux Etats qui doivent la partager: celui de dire la vérité dans toute ſon étendue, ſans égards, ſans déguiſement; celui de l'écouter avidement,

ment, avec goût, avec admiration, avec éloges, & de n'en faire cependant ni pis ni mieux. CHAP. XV.

* On peut faire ce reproche à l'héroïque vertu des grands-hommes, qu'elle a corrompu l'Eloquence, ou du-moins amolli le ſtyle de la plupart des Prédicateurs: au-lieu de s'unir ſeulement avec les peuples pour bénir le Ciel de ſi rares préſens, qui en ſont venus, (1) ils ont entré en ſociété avec les Auteurs & les Poëtes; & devenus comme eux Panégyriſtes, ils ont enchéri ſur les Epîtres Dédicatoires, ſur les Stances & ſur les Prologues: ils ont changé la Parole ſainte en un tiſſu de louanges, juſtes à-la-vérité, mais mal placées, intéreſſées, que perſonne n'exige d'eux, & qui ne conviennent point à leur caractére. On eſt heureux, ſi à l'occaſion du Héros qu'ils célébrent juſques dans le Sanctuaire, ils di-

(1) Des Perſonnes très-intelligentes dans la Langue, m'ont aſſuré que La Bruyére ſe ſeroit exprimé plus correctement s'il eût écrit *ils ſont entrés.* Nous ſaurons à quoi nous en tenir abſolument, ſi l'Académie Françoiſe s'aviſe jamais de prononcer ſur cette petite difficulté grammaticale.

De la Chaire. difent un mot de Dieu & du myftére qu'ils devoient prêcher. Il s'en eft trouvé quelques-uns qui ayant affujetti le Saint Evangile qui doit être commun à tous, à la préfence d'un (2) feul Auditeur, fe font vus déconcertés par des hazards qui le retenoient ailleurs, n'ont pu prononcer devant des Chrétiens, un Difcours Chrétien qui n'étoit pas fait pour eux; & ont été fuppléés par d'autres Orateurs, qui n'ont eu le tems que de louer Dieu dans un Sermon précipité.

* *Théodule* a moins réuffi que quelques-uns de fes Auditeurs ne l'appréhendoient, ils font contens de lui & de fon Difcours: il a mieux fait à leur gré, que de charmer l'efprit & les oreilles, qui eft de flatter leur jaloufie.

* Le métier de la Parole reffemble en une chofe à celui de la Guerre, il y a plus de rifque qu'ailleurs, mais la fortune y eft plus rapide.

* Si vous êtes d'une certaine qualité, & que vous ne vous fentiez point d'au-

(2) Louis XIV. dont l'éloge faifoit la plus grande partie du Difcours,

d'autre talent que celui de faire de froids Diſcours, prêchez, faites de froids Diſcours; il n'y a rien de pire pour ſa fortune, que d'être entiérement ignoré. *Théodat* a été payé de ſes mauvaiſes phraſes & de ſon ennuyeuſe monotonie.

* On a eu de grands Evêchés par un mérite de chaire, qui préſentement ne vaudroit pas à ſon homme une ſimple Prébende.

* Le nom de ce Panégyriſte ſemble gémir ſous le poids des titres dont il eſt accablé, leur grand nombre remplit de vaſtes affiches, qui ſont diſtribuées dans les maiſons, ou qu'on lit par les rues en caractéres monſtrueux, & qu'on ne peut non plus ignorer que la Place publique. Quand ſur une ſi belle montre on a ſeulement eſſayé du perſonnage, & qu'on l'a un peu écouté, on reconnoît qu'il manque au dénombrement de ſes qualités celle de mauvais Prédicateur.

* L'oiſiveté des femmes & l'habitude qu'ont les hommes de les courir partout où elles s'aſſemblent, donnent du nom à de froids Orateurs, & ſoutien-

De la Chaire. nent quelque tems ceux qui ont décliné.

* Devroit-il ſuffire d'avoir été grand & puiſſant dans le Monde, pour être louable ou non, & devant le ſaint Autel, & dans la Chaire de la Vérité loué & célébré à ſes funerailles? N'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité & de la naiſſance? Pourquoi n'eſt-il pas établi de faire publiquement le Panégyrique d'un homme qui a excellé pendant ſa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidélité, dans la piété? Ce qu'on appelle une Oraiſon funébre n'eſt aujourd'hui bien reçue du plus grand nombre des auditeurs, qu'à meſure qu'elle s'éloigne davantage du Diſcours Chrétien, ou, ſi vous l'aimez mieux, qu'elle approche de plus près d'un éloge profane.

* L'Orateur cherche un Evêché par ſes Diſcours: l'Apôtre fait des converſions, il mérite de trouver ce que l'autre cherche.

* On voit des Clercs revenir de quelques Provinces où ils n'ont pas fait un long ſéjour, vains des converſions qu'ils

qu'ils ont trouvées toutes faites, comme de celles qu'ils n'ont pu faire, se comparer déjà aux VINCENS & aux XAVIERS, & se croire des hommes Apostoliques: de si grands travaux & de si heureuses Missions ne seroient pas à leur gré payées d'une Abbaye. CHAP. XV.

* Tel tout d'un coup & sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même, je vais faire un Livre, sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles. Je lui crie inutilement, prenez une scie, *Dioscore*, sciez, ou bien tournez ou faites une jante de roue, vous aurez votre salaire. Il n'a point fait d'apprentissage de tous ces métiers: copiez donc, transcrivez, soyez au plus Correcteur d'Imprimerie, n'écrivez point. Il veut écrire & faire imprimer; & parce qu'on n'envoie pas à l'Imprimeur un cahier blanc, il le barbouille de ce qui lui plaît: il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le tems est à la pluye; & comme ce discours n'est ni contre la Religion ni contre l'Etat, & qu'il ne fera point d'autre désordre dans le

De la Chaire.

Public que de lui gâter le goût & l'accoutumer aux choſes fades & inſipides, il paſſe à l'Examen, il eſt imprimé, & à la honte du ſiécle, comme pour l'humiliation des bons Auteurs, réimprimé. De-même un homme dit en ſon cœur, je prêcherai, & il prêche: le voilà en chaire ſans autre talent ni vocation que le beſoin d'un Bénéfice.

* Un Clerc mondain ou irreligieux, s'il monte en chaire, eſt déclamateur.

Il y a au-contraire des hommes ſaints, & dont le ſeul caractére eſt efficace pour la perſuaſion: ils paroiſſent; & tout un peuple qui doit les écouter eſt déjà ému & comme perſuadé par leur préſence: le Diſcours qu'ils vont prononcer, fera le reſte.

* L'Evêque † de Meaux & le P. Bourdaloue me rappellent Demosthene & Ciceron. Tous deux Maîtres dans l'Eloquence de la Chaire ont eu le deſtin des grands modéles: l'un a fait de mauvais cenſeurs, l'autre de mauvais copiſtes.

L'E-

† Jaques Bénigne Boſſuet.

L'Eloquence de la Chaire, en ce qui y entre d'humain & du talent de l'Orateur, eſt cachée, connue de peu de perſonnes, & d'une difficile exécution. Quel Art en ce genre pour plaîre en perſuadant! Il faut marcher par des chemins battus, dire ce qui a été dit, & ce que l'on prévoit que vous allez dire: les matiéres ſont grandes, mais uſées & triviales: les principes ſûrs, mais dont les Auditeurs pénétrent les concluſions d'une ſeule vue: il y entre des ſujets qui ſont ſublimes, mais qui peut traiter le ſublime? Il y a des myſtéres que l'on doit expliquer, & qui s'expliquent mieux par une Leçon de l'Ecole, que par un Diſcours Oratoire. La Morale même de la Chaire, qui comprend une matiére auſſi vaſte & auſſi diverſifiée que le ſont les mœurs des hommes, roule ſur les mêmes pivots, retrace les mêmes images, & ſe preſcrit des bornes bien plus étroites que la ſatyre. Après l'invective commune contre les honneurs, les richeſſes & le plaiſir, il ne reſte plus à l'Orateur qu'à courir à la fin de ſon Diſcours & à congédier l'Aſſemblée. Si quelquefois on pleure, ſi l'on

CHAP. XV.

De la Chaire. eſt ému, après avoir fait attention au génie & au caractére de ceux qui font pleurer, peut-être conviendra-t-on que c'eſt la matiére qui ſe prêche elle-même, & notre intérêt le plus capital qui ſe fait ſentir, que c'eſt moins une véritable éloquence, que la ferme poitrine du Miſſionaire, qui nous ébranle & qui cauſe en nous ces mouvemens. Enfin le Prédicateur n'eſt point ſoutenu comme l'Avocat par des faits toujours nouveaux, par différens événemens, par des avantures inouïes; il ne s'exerce point ſur les queſtions douteuſes, il ne fait point valoir les violentes conjectures & les préſomptions, toutes choſes néanmoins qui élévent le génie, lui donnent de la force & de l'étendue, & qui contraignent bien moins l'Eloquence qu'elles ne la fixent & ne la dirigent: il doit au contraire tirer ſon Diſcours d'une ſource commune, & où tout le monde puiſe; & s'il s'écarte de ces lieux communs, il n'eſt plus populaire, il eſt abſtrait ou déclamateur, il ne prêche plus l'Evangile. Il n'a beſoin que d'une noble ſimplicité, mais il faut l'atteindre, talent rare, & qui paſſe les forces du commun des hommes: ce

qu'ils

qu'ils ont de génie, d'imagination, d'érudition & de mémoire ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner. CHAP. XV.

La fonction de l'Avocat est pénible, laborieuse, & suppose dans celui qui l'exerce, un riche fond & de grandes ressources. Il n'est pas seulement chargé comme le Prédicateur d'un certain nombre d'Oraisons composées à loisir, récitées de mémoire, avec autorité, sans contradicteurs, & qui avec de médiocres changemens lui font honneur plus d'une fois. Il prononce de graves Plaidoyers devant des Juges qui peuvent lui imposer silence, & contre des adversaires qui l'interrompent: il doit être prêt sur la replique, il parle en un même jour, dans divers Tribunaux, de différentes affaires. Sa maison n'est pas pour lui un lieu de repos & de retraite, ni un asyle contre les Plaideurs: elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions & de leurs doutes. Il ne se met pas au lit, on ne l'essuye point, on ne lui prépare point des rafraîchissemens, il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états & de tous les sexes, pour le féliciter sur

De la Chaire. l'agrément & ſur la politeſſe de ſon langage, lui remettre l'eſprit ſur un endroit où il a couru riſque de reſter court, ou ſur un ſcrupule qu'il a ſur le chevet d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire. Il ſe délaſſe d'un long Diſcours par de plus longs Ecrits, il ne fait que changer de travaux & de fatigues: j'oſe dire qu'il eſt dans ſon genre, ce qu'étoient dans le leur les premiers Hommes Apoſtoliques.

Quand on a ainſi diſtingué l'Eloquence du Barreau de la fonction de l'Avocat,& l'Eloquence de la Chaire du miniſtére du Prédicateur, on croit voir qu'il eſt plus aiſé de prêcher que de plaider, & plus difficile de bien prêcher que de bien plaider.

* Quel avantage n'a pas un Diſcours prononcé ſur un Ouvrage qui eſt écrit! Les hommes ſont les dupes de l'action & de la parole, comme de tout l'appareil de l'Auditoire: pour peu de prévention qu'ils ayent en faveur de celui qui parle, ils l'admirent, & cherchent enſuite à le comprendre: avant qu'il ait commencé ils s'écrient qu'il va bien faire, ils s'endorment bientôt, & le Diſcours fini ils ſe réveillent pour dire

dire qu'il a bien fait. On se paſ- CHAP. XV.
ſionne moins pour un Auteur, ſon Ouvrage eſt lu dans le loiſir de la campagne, ou dans le ſilence du cabinet: il n'y a point de rendez-vous publics pour lui applaudir, encore moins de cabale pour lui ſacrifier tous ſes rivaux, & pour l'élever à la Prélature. On lit ſon Livre, quelque excellent qu'il ſoit, dans l'eſprit de le trouver médiocre: on le feuillette, on le diſcute, on le confronte: ce ne ſont pas des ſons qni ſe perdent en l'air, & qui s'oublient: ce qui eſt imprimé demeure imprimé. On l'attend quelquefois pluſieurs jours avant l'impreſſion pour le décrier; & le plaiſir le plus délicat que l'on en tire, vient de la critique qu'on en fait: on eſt piqué d'y trouver à chaque page des traits qui doivent plaîre, on va même ſouvent juſqu'à appréhender d'en être diverti, & on ne quitte ce Livre que parce qu'il eſt bon. Tout le monde ne ſe donne pas pour Orateur: les phraſes, les figures, le don de la mémoire, la robe ou l'engagement de celui qui prêche, ne ſont pas des choſes qu'on oſe

De la Chaire. ou qu'on veuille toujours s'approprier: chacun au-contraire croit penſer bien & écrire encore mieux ce qu'il a penſé, il en eſt moins favorable à celui qui penſe & qui écrit auſſi-bien que lui. En un mot le *Sermonneur* eſt plutôt Evêque que le plus ſolide Ecrivain n'eſt revêtu d'un Prieuré ſimple ; & dans la diſtribution des graces, de nouvelles ſont accordées à celui-là, pendant que l'Auteur grave ſe tient heureux d'avoir ſes reſtes.

* S'il arrive que les méchans vous haïſſent & vous perſécutent, les gens de bien vous conſeillent de vous humilier devant Dieu, pour vous mettre en garde contre la vanité qui pourroit vous venir de déplaîre à des gens de ce caractére: de même ſi certains hommes ſujets à ſe recrier ſur le médiocre, deſaprouvent un Ouvrage que vous aurez écrit, ou un Diſcours que vous venez de prononcer en public, ſoit au Barreau, ſoit dans la Chaire, ou ailleurs, humiliez-vous, on ne peut guéres être expoſé à une tentation d'orgueil plus délicate & plus prochaine.

* Il me ſemble qu'un Prédicateur devroit faire choix dans chaque Diſcours, d'une vérité unique mais capitale, terrible ou inſtructive; la manier à fond & l'épuiſer; abandonner toutes ces diviſions ſi recherchées, ſi retournées, ſi remaniées & ſi différentiées; ne point ſuppoſer ce qui eſt faux; je veux dire que le grand ou le beau monde ſait ſa Religion & ſes devoirs, & ne pas appréhender de faire ou à ces bonnes têtes ou à ces eſprits ſi raffinés des Catéchiſmes; ce tems ſi long que l'on uſe à compoſer un long Ouvrage, l'employer à ſe rendre ſi maître de ſa matiére, que le tour & les expreſſions naiſſent dans l'action, & coulent de ſource; ſe livrer, après une certaine préparation, à ſon génie & aux mouvemens qu'un grand ſujet peut inſpirer, qu'il pourroit enfin s'épargner ces prodigieux efforts de mémoire qui reſſemblent mieux à une gageure qu'à une affaire ſérieuſe, qui corrompent le geſte & défigurent le viſage; jetter au-contraire par un bel enthouſiaſme la perſuaſion dans les eſprits & l'allarme dans le cœur; & toucher

De la Chaire. cher ſes Auditeurs d'une toute autre crainte que de celle de le voir reſter court.

* Que celui qui n'eſt pas encore aſſez parfait pour s'oublier ſoi-même dans le miniſtére de la Parole ſainte, ne ſe décourage point par les régles auſtéres qu'on lui preſcrit, comme ſi elles lui ôtoient les moyens de faire montre de ſon eſprit, & de monter aux Dignités où il aſpire. Quel plus beau talent que celui de prêcher apoſtoliquement, & quel autre mérite mieux un Evêché? FENELON (*a*) en étoit-il indigne? auroit-il pu échapper au choix du Prince, que par un autre choix?

(*a*) L'Archevêque de Cambray, Auteur de *Télémaque*.

CHA-

CHAPITRE XVI.

DES ESPRITS-FORTS.

LEs Esprits-forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie? Quelle plus grande foiblesse que d'être incertains quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, & quelle en doit être la fin? Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matiére comme la pierre & le reptile, & si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures? N'y a-t-il pas plus de force & de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un Etre supérieur à tous les Etres, qui les a tous faits, & à qui tous se doivent rapporter; d'un Etre souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé & qui ne peut finir; dont notre ame est l'image, &, si j'ose dire, une portion comme esprit, & comme immortelle? CHAP. XVI.

* Le docile & le foible sont suscep-

tibles

Des Esprits-forts.

tibles d'impreſſions; l'un en reçoit de bonnes, l'autre de mauvaiſes, c'eſt-à-dire, que le premier eſt perſuadé & fidéle, & que le ſecond eſt entêté & corrompu. Ainſi l'eſprit docile admet la vraie Religion; & l'eſprit foible, ou n'en admet aucune, ou en admet une fauſſe: or l'Eſprit-fort ou n'a point de Religion, ou ſe fait une Religion: donc l'Eſprit-fort, c'eſt l'eſprit foible.

* J'appelle mondains, terreſtres ou groſſiers, ceux dont l'eſprit & le cœur ſont attachés à une petite portion de ce Monde qu'ils habitent, qui eſt la Terre, qui n'eſtiment rien, qui n'aiment rien au-delà; gens auſſi limités que ce qu'ils appellent leurs poſſeſſions, ou leur domaine, que l'on meſure, dont on compte les arpens, & dont on montre les bornes. Je ne m'étonne pas que des hommes qui s'appuyent ſur un atome, chancellent dans les moindres efforts qu'ils font pour ſonder la Vérité, ſi avec des vues ſi courtes ils ne percent point à travers le Ciel & les Aſtres juſqu'à Dieu même, ſi ne s'appercevant point ou de l'excellence de ce qui eſt eſprit

ou de la dignité de l'ame, ils ressentent encore moins combien elle est difficile à acquérir, combien la Terre entiére est au-dessous d'elle, de quelle nécessité lui devient un Etre souverainement parfait qui est DIEU, & quel besoin indispensable elle a d'une Religion qui le lui indique, & qui lui en est une caution sûre. Je comprends au contraire fort aisément, qu'il est naturel à de tels esprits de tomber dans l'indifférence; & de faire servir Dieu & la Religion à la Politique, c'est-à-dire, à l'ordre & à la décoration de ce Monde, la seule chose selon eux qui mérite qu'on y pense.

* Quelques-uns achévent de se corrompre par de longs voyages, & perdent le peu de Religion qui leur restoit: ils voyent de jour à autre un nouveau culte, diverses mœurs, diverses cérémonies: ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magazins, indéterminés sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter; le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend plus indifférens, elles ont chacune leur agréament & leur bienséance; ils ne se fixent point, ils sortent sans acheter.

* Il

Des Esprits-forts.

* Il y a des hommes qui attendent à être dévots & religieux, que tout le monde se déclare impie & libertin: ce sera alors le parti du Vulgaire, ils sauront s'en dégager. La singularité leur plaît dans une matiére si sérieuse & si profonde: ils ne suivent la mode & le commun que dans les choses de rien & de nulle suite. Qui sait même s'ils n'ont pas déjà mis une sorte de bravoure & d'intrépidité à courir tout le risque de l'avenir? Il ne faut pas d'ailleurs que dans une certaine condition, avec une certaine étendue d'esprit, & de certaines vues, on songe à croire comme les Savans & le Peuple.

* On doute de Dieu dans une pleine santé, comme on doute que ce soit pécher que d'avoir un commerce avec une personne libre *: quand on devient malade, & que l'hydropisie est formée, on quitte sa concubine, & l'on croit en Dieu.

* Une fille.

* Il faudroit s'éprouver & s'examiner très-sérieusement, avant que de se déclarer Esprit-fort ou Libertin, afin au-moins & selon ses principes de finir comme on a vécu; ou, si l'on ne se

se sent pas la force d'aller si loin, se résoudre à vivre comme on veut mourir.

* Toute plaisanterie dans un homme mourant est hors de sa place: si elle roule sur de certains chapitres, elle est funeste. C'est une extrême misére que de donner à ses dépens à ceux qu'on laisse, le plaisir d'un bon-mot.

Quelque prévenu que l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort, c'est une chose bien sérieuse que de mourir: ce n'est point alors le badinage qui sied bien, mais la constance.

* Il y a eu de tout tems de ces gens d'un bel esprit, & d'une agréable littérature, esclaves des Grands dont ils ont épousé le libertinage & porté le joug toute leur vie contre leurs propres lumiéres, & contre leur conscience. Ces hommes n'ont jamais vécu que pour d'autres hommes, & ils semblent les avoir regardés comme leur derniére fin. Ils ont eu honte de se sauver à leurs yeux, de paroître tels qu'ils étoient peut-être dans le cœur; & ils se sont perdus par déférence ou

par

Des Esprits-forts.

par foibleſſe. Y a-t-il donc ſur la Terre des Grands aſſez grands, & des Puiſſans aſſez puiſſans pour mériter de nous que nous croyions, & que nous vivions à leur gré, ſelon leur goût & leurs caprices ; & que nous pouſſions la complaiſance plus loin, en mourant, non de la maniére la plus ſûre pour nous, mais de celle qui leur plaît davantage ?

* J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun & les grandes régles, qu'ils fuſſent plus que les autres, qu'ils euſſent des raiſons claires, & de ces argumens qui emportent conviction.

* Je voudrois voir un homme ſobre, modéré, chaſte, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu : il parleroit du-moins ſans intérêt, mais cet homme ne ſe trouve point.

* J'aurois une extrême curioſité de voir celui qui ſeroit perſuadé que Dieu n'eſt point : il me diroit du-moins la raiſon invincible qui l'a convaincu.

* L'impoſſibilité où je ſuis de prouver que Dieu n'eſt pas, me découvre ſon exiſtence.

* Dieu

* Dieu condamne & punit ceux qui l'offenſent, ſeul Juge en ſa propre cauſe, ce qui répugne s'il n'eſt lui-même la Juſtice & la Vérité, c'eſt-à-dire, s'il n'eſt Dieu. CHAP. XVI.

* Je ſens qu'il y a un Dieu, & je ne ſens pas qu'il n'y en ait point, cela me ſuffit, tout le raiſonnement du monde m'eſt inutile : je conclus que Dieu exiſte. Cette concluſion eſt dans ma nature: j'en ai reçu les principes trop aiſément dans mon enfance ; & je les ai conſervés depuis trop naturellement dans un âge plus avancé, pour les ſoupçonner de fauſſeté. Mais il y a des eſprits qui ſe défont de ces principes : c'eſt une grande queſtion s'il s'en trouve de tels ; & quand il ſeroit ainſi, cela prouve ſeulement qu'il y a des monſtres.

* L'Athéiſme n'eſt point. Les Grands qui en ſont le plus ſoupçonnés, ſont trop pareſſeux pour décider en leur eſprit que Dieu n'eſt pas: leur indolence va juſqu'à les rendre froids & indifférens ſur cet article ſi capital, comme ſur la nature de leur ame, & ſur les conſéquences d'une vraie Religion: ils ne nient ces choſes, ni ne les

Des Esprits-forts.

les accordent, ils n'y pensent point.

* Nous n'avons pas trop de toute notre santé, de toutes nos forces, & de tout notre esprit pour penser aux hommes ou au plus petit intérêt: il semble au-contraire que la bienséance & la coutume exigent de nous que nous ne pensions à Dieu que dans un état où il ne reste en nous qu'autant de raison qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus.

* Un Grand croit s'évanouïr, & il meurt: un autre Grand périt insensiblement, & perd chaque jour quelque chose de soi-même avant qu'il soit éteint: formidables leçons, mais inutiles! Des circonstances si marquées & si sensiblement opposées, ne se relévent point, & ne touchent personne. Les hommes n'y font pas plus d'attention qu'à une fleur qui se fane, ou à une feuille qui tombe: ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent si elles sont remplies, & par qui.

* Les hommes sont-ils assez bons, assez fidéles, assez équitables, pour mériter toute notre confiance, & ne nous pas faire desirer du-moins que

Dieu

Dieu exiſtât, à qui nous puſſions appeller de leurs jugemens, & avoir recours quand nous en ſommes perſécutés ou trahis? CHAP. XVI.

* Si c'eſt le grand & le ſublime de la Religion qui éblouït, ou qui confond les Eſprits-forts, ils ne ſont plus des Eſprits-forts, mais de foibles génies & de petits eſprits: ſi c'eſt au-contraire ce qu'il y a d'humble & de ſimple qui les rebute, ils ſont à-la-vérité des Eſprits-forts, & plus forts que tant de grands Hommes ſi éclairés, ſi élevés, & néanmoins ſi fidéles, que les LEONS, les BASILES, les JEROMES, les AUGUSTINS.

* Un Pére, un Docteur de l'Egliſe, quels noms! quelle triſteſſe dans leurs Ecrits! quelle ſéchereſſe, quelle froide dévotion, & peut-être quelle Scholaſtique! diſent ceux qui ne les ont jamais lus: mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui ſe ſont fait une idée des Péres ſi éloignée de la vérité! S'ils voyoient dans leurs Ouvrages plus de tour & de délicateſſe, plus de politeſſe & d'eſprit, plus de richeſſe d'expreſſions & plus de force de raiſonnement, des traits plus vifs & des

Des Esprits-forts.

des graces plus naturelles, qu'on n'en remarque dans la plupart des Livres de ce tems, qui ſont lus avec goût, qui donnent du nom & de la vanité à leurs Auteurs. Quel plaiſir d'aimer la Religion, & de la voir crue, ſoutenue, expliquée par de ſi beaux génies & par de ſi ſolides eſprits! ſurtout lorſque l'on vient à connoître que pour l'étendue de connoiſſance, pour la profondeur & la pénétration, pour les principes de la pure Philoſophie, pour leur application & leur développement, pour la juſteſſe des concluſions, pour la dignité du diſcours, pour la beauté de la morale & des ſentimens, il n'y a rien, par exemple, que l'on puiſſe comparer à St. AUGUSTIN que PLATON & que CICERON.

* L'homme eſt né menteur: la Vérité eſt ſimple & ingénue, & il veut du ſpécieux & de l'ornement. Elle n'eſt pas à lui, elle vient du Ciel toute faite, pour ainſi dire; & dans toute ſa perfection, & l'homme n'aime que ſon propre ouvrage, la fiction & la fable. Voyez le peuple, il controuve, il augmente, il charge par groſſiéreté & par ſottiſe: demandez même

me au plus honnête homme, s'il eſt toujours vrai dans ſes diſcours, s'il ne ſe ſurprend pas quelquefois dans des déguiſemens où engagent néceſſairement la vanité & la légéreté, ſi pour faire un meilleur conte il ne lui échappe pas ſouvent d'ajouter à un fait qu'il récite, une circonſtance qui y manque. Une choſe arrive aujourd'hui, & preſque ſous nos yeux; cent perſonnes qui l'ont vue, la racontent en cent façons différentes; celui-ci, s'il eſt écouté, la dira encore d'une maniére qui n'a pas été dite: quelle créance donc pourrois-je donner à des faits qui ſont anciens & éloignés de nous par pluſieurs ſiécles? quel fonds dois-je faire ſur les plus graves Hiſtoriens? que devient l'Hiſtoire? Céſar a-t-il été maſſacré au milieu du Sénat? y a-t-il eu un Céſar? Quelle conſéquence! me dites-vous, quels doutes! quelle demande! Vous riez, vous ne me jugez digne d'aucune réponſe, & je crois même que vous avez raiſon. Je ſuppoſe néanmoins que le Livre qui fait mention de Céſar, ne ſoit pas un Livre profane, écrit de la main des hommes qui ſont menteurs, trouvé par hazard dans

CHAP. XVI.

Des Esprits-forts.

les Bibliothéques parmi d'autres manuscrits qui contiennent des Histoires vraies ou apocryphes; qu'au-contraire il soit inspiré, saint, divin, qu'il porte en soi ces caractéres, qu'il se trouve depuis près de deux mille ans dans une Société nombreuse qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce tems la moindre altération, & qui s'est fait une religion de le conserver dans toute son intégrité; qu'il y ait même un engagement religieux & indispensable d'avoir de la foi pour tous les faits contenus dans ce volume où il est parlé de César & de sa Dictature, avouez-le, *Lucile*, vous douterez alors qu'il y ait eu un César.

* Toute Musique n'est pas propre à louer Dieu, & à être entendue dans le Sanctuaire. Toute Philosophie ne parle pas dignement de Dieu, de sa puissance, des principes de ses opérations, & de ses mystéres: plus cette Philosophie est subtile & idéale, plus elle est vaine & inutile pour expliquer des choses, qui ne demandent des hommes qu'un sens droit pour être connues jusqu'à un certain point, & qui au-delà sont inexplicables. Vouloir

loir rendre raiſon de Dieu, de ſes perfections, &, ſi j'oſe ainſi parler, de ſes actions, c'eſt aller plus loin que les anciens Philoſophes, que les Apôtres, que les premiers Docteurs; mais ce n'eſt pas rencontrer ſi juſte; c'eſt creuſer long-tems & profondément, ſans trouver les ſources de la Vérité. Dès qu'on a abandonné les termes de *bonté*, de *miſéricorde*, de *juſtice* & de *toute-puiſſance*, qui donnent de Dieu de ſi hautes & de ſi aimables idées, quelque grand effort d'imagination qu'on puiſſe faire, il faut recevoir les expreſſions ſéches, ſtériles, vuides de ſens, admettre les penſées creuſes, écartées des notions communes, ou tout au plus les ſubtiles & les ingénieuſes, & à meſure que l'on acquiert d'ouverture dans une nouvelle Métaphyſique, perdre un peu de ſa Religion.

* Juſqu'où les hommes ne ſe portent-ils point par l'intérêt de la Religion, dont ils ſont ſi peu perſuadés, & qu'ils pratiquent ſi mal.

* Cette même Religion que les hommes défendent avec chaleur & avec zéle contre ceux qui en ont une toute contraire, ils l'altérent eux-mêmes dans

Des Esprits-forts.

leur esprit par des sentimens particuliers; ils y ajoutent, & en retranchent mille choses souvent essentielles selon ce qui leur convient; & ils demeurent fermes & inébranlables dans cette forme qu'ils lui ont donnée. Ainsi, à parler populairement, on peut dire d'une seule Nation, qu'elle vit sous un même Culte, & qu'elle n'a qu'une seule Religion: mais, à parler exactement, il est vrai qu'elle en a plusieurs, & que chacun presque y a la sienne.

* Deux sortes de gens fleurissent dans les Cours, & y dominent en divers tems, les Libertins & les Hypocrites; ceux-là gayement, ouvertement, sans art & sans dissimulation; ceux-ci finement, par des artifices, par la cabale: cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en sont jaloux jusqu'à l'excès, ils veulent la gouverner, la posséder seuls, la partager entr'eux, & en exclure tout autre: dignités, charges, postes, bénéfices, pensions, honneurs, tout leur convient, & ne convient qu'à eux, le reste des hommes en est indigne, ils ne comprennent point que sans leur at-

attache on ait l'impudence de les eſpérer: une troupe de maſques entre dans un Bal, ont-ils la main, ils danſent, ils ſe font danſer les uns les autres, ils danſent encore, ils danſent toujours, ils ne (1) rendent la main à perſonne de l'Aſſemblée, quelque digne qu'elle ſoit de leur attention: on languit, on ſéche de les voir danſer, & de ne danſer point: quelques-uns murmurent, les plus ſages prennent leur parti, & s'en vont. CHAP. XVI.

* Il y a deux eſpéces de Libertins; les Libertins, ceux du-moins qui croyent l'être; & les Hypocrites ou Faux-dévots, c'eſt-à-dire, ceux qui ne veulent pas être crus Libertins: les derniers dans ce genre-là ſont (2) les meilleurs.

Le

(1) *Ont-ils la main*, venoit de dire La Bruyére, ce qui prouve évidemment qu'il faut laiſſer ici *rendent*, au-lieu de mettre *tendent*, comme vouloit un de mes amis, qui penſa me perſuader que cette correction étoit néceſſaire, ſon ton affirmatif m'ayant d'abord empêché de faire attention à ce qui précéde, *ont-ils la main*, &c.

(2) C'eſt-à-dire, *les plus vrais*, *les plus parfaits Libertins*. Ou c'eſt ici le ſens de ce mot, ou il ne ſignifie rien du tout, à mon avis. Mais

Des Esprits-forts.

Le Faux-dévot ou ne croit pas en Dieu, ou se moque de Dieu; parlons de lui obligeamment, il ne croit pas en Dieu.

* Si toute Religion est une crainte respectueuse de la Divinité, que penser de ceux qui osent la blesser dans sa plus vive image, qui est le Prince?

* Si l'on nous assuroit que le motif secret de l'Ambassade des Siamois a été d'exciter le Roi Très-Chrétien à renoncer au Christianisme, à permettre l'entrée de son Royaume aux *Talapoins*, qui eussent pénétré dans nos maisons, pour persuader leur Religion à nos femmes, à nos enfans & à nous-mêmes par leurs Livres & par leurs entretiens, qui eussent élevé des *Pagodes* au milieu des Villes, où ils eussent

sent

Mais quoique cette explication paroisse assez bien justifiée par ce que La Bruyére dit immédiatement après, *Que le Faux-dévot ou ne croit pas en Dieu, ou se moque de Dieu*, comme en ce cas-là le terme de *meilleur* est employé dans un sens fort impropre, & très-peu naturel, je serois tenté de croire que La Bruyére a écrit par mégarde *derniers* au-lieu de *premiers*, ou que cette méprise doit être imtée à l'Imprimeur.

ſent placé des figures de métal pour être adorées, avec quelles riſées & quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choſes ſi extravagantes? Nous faiſons cependant ſix mille lieues par mer pour la converſion des Indes, des Royaumes de Siam, de la Chine & du Japon, c'eſt-à-dire, pour faire très-ſérieuſement à tous ces Peuples des propoſitions qui doivent leur paroître très-folles & très-ridicules. Ils ſupportent néanmoins nos Religieux & nos Prêtres: ils les écoutent quelquefois, leur laiſſent bâtir leurs Egliſes, & faire leurs Miſſions: qui fait cela en eux & en nous, ne feroit-ce point la force de la Vérité? CHAP. XVI.

* Il ne convient pas à toute ſorte de perſonnes de lever l'étendard d'Aumônier, & d'avoir tous les pauvres d'une Ville aſſemblés à ſa porte, qui y reçoivent leurs portions. Qui ne ſait pas au-contraire des miſéres plus ſecrettes, qu'il peut entreprendre de ſoulager, immédiatement & par ſes ſecours, ou du-moins par ſa médiation? De-même il n'eſt pas donné à tous de monter en Chaire, & d'y diſtribuer en Miſſionnaire ou en Catéchiſte la Parole

Des Esprits-forts.

ſainte : mais qui n'a pas quelquefois ſous ſa main un Libertin à réduire, & à ramener par de douces & inſinuantes converſations, à la docilité? Quand on ne feroit pendant ſa vie que l'Apôtre d'un ſeul homme, ce ne feroit pas être en vain ſur la Terre, ni lui être un fardeau inutile.

* Il y a deux Mondes, l'un où l'on ſéjourne peu, & dont on doit ſortir pour n'y plus rentrer; l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais ſortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute réputation, les grands biens ſervent pour le premier Monde : le mépris de toutes ces choſes ſert pour le ſecond. Il s'agit de choiſir.

* Qui a vécu un ſeul jour, a vécu un ſiécle : même Soleil, même Terre, même Monde, mêmes ſenſations, rien ne reſſemble mieux à aujourd'hui que le lendemain : il y auroit quelque curioſité à mourir, c'eſt-à-dire à n'être plus un corps, mais à être ſeulement eſprit. L'homme cependant, impatient de la nouveauté, n'eſt point curieux ſur ce ſeul article : né inquiet & s'ennuyant de tout, il ne s'ennuye point de vivre, il conſentiroit peut-être à vivre toujours.

jours. Ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en ſait : la maladie, la douleur, le cadavre le dégoûtent de la conoiſſance d'un autre Monde: il faut tout le ſérieux de la Religion pour le réduire. CHAP. XVI.

* Si Dieu avoit donné le choix de mourir ou de toujours vivre, après avoir médité profondément ce que c'eſt que de ne voir point de fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennui, à la maladie; ou de n'eſſayer des richeſſes, de la grandeur, des plaiſirs & de la ſanté, que pour les voir changer inviolablement, & par la révolution des tems en leurs contraires, & être ainſi le jouët des biens & des maux, on ne ſauroit guéres à quoi ſe réſoudre. La Nature nous fixe, & nous ôte l'embarras de choiſir; & la mort qu'elle nous rend néceſſaire, eſt encore adoucie par la Religion

* Si ma Religion étoit fauſſe, je l'avoue, voilà le piége le mieux dreſſé qu'il ſoit poſſible d'imaginer; il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers, & de n'y être pas pris : quelle majeſté, quel éclat des myſtéres!

Des Esprits-forts.

res! quelle ſuite & quel enchaînement de toute la doctrine! quelle raiſon éminente! quelle candeur, quelle innocence de mœurs! quelle force invincible & accablante des témoignages rendus ſucceſſivement & pendant trois ſiécles entiers par des millions de perſonnes, les plus ſages, les plus modérées qui fuſſent alors ſur la Terre, & que le ſentiment d'une même vérité ſoutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort & du dernier ſupplice! Prenez l'Hiſtoire, ouvrez, remontez juſqu'au commencement du Monde, juſqu'à la veille de ſa naiſſance, y a-t-il eu rien de ſemblable dans tous les tems? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me ſéduire? par où échapper? où aller, où me jetter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque choſe qui en approche? S'il faut périr, c'eſt par-là que je veux périr; il m'eſt plus doux de nier Dieu, que de l'accorder avec une tromperie ſi ſpécieuſe & ſi entiére: mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée, je ſuis donc ramené & entraîné dans ma Religion ,, c'en eſt fait.

* La

* La Religion eſt vraie, ou elle eſt fauſſe : ſi elle n'eſt qu'une vaine fiction, voilà, ſi l'on veut, ſoixante années perdues pour l'Homme de bien, pour le Chartreux ou le Solitaire, ils ne courent pas un autre riſque. Mais ſi elle eſt fondée ſur la Vérité même, c'eſt alors un épouvantable malheur pour l'Homme vicieux: l'idée ſeule des maux qu'il ſe prépare, me trouble l'imagination: la penſée eſt trop foible pour les concevoir, & les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en ſuppoſant même dans le Monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet ſur la vérité de la Religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la Vertu.

CHAP. XVI.

* Je ne ſai ſi ceux qui oſent nier l'exiſtence de Dieu, méritent qu'on s'efforce de la leur prouver, & qu'on les traite plus ſérieuſement que l'on n'a fait dans ce chapitre. L'ignorance qui eſt leur caractére, les rend incapables des principes les plus clairs & des raiſonnemens les mieux ſuivis. Je conſens néanmoins qu'ils liſent celui que je vais faire, pourvu qu'ils ne ſe perſuadent

Des Esprits-forts.

pas que c'eſt tout ce que l'on pouvoit dire ſur une vérité ſi éclatante.

Il y a quarante ans que je n'étois point, & qu'il n'étoit pas en moi de pouvoir jamais être, comme il ne dépend pas de moi qui ſuis une fois, de n'être plus: j'ai donc commencé, & je continue d'être par quelque choſe qui eſt hors de moi, qui durera après moi, qui eſt meilleur & plus puiſſant que moi: ſi ce quelque choſe n'eſt pas Dieu, qu'on me diſe ce que c'eſt.

Peut-être que moi qui exiſte, n'exiſte ainſi que par la force d'une Nature univerſelle qui a toujours été telle que nous la voyons en remontant juſqu'à l'infinité des tems *: mais cette Nature, ou elle eſt ſeulement eſprit, & c'eſt Dieu; ou elle eſt Matiére, & ne peut par conſéquent avoir créé mon eſprit; ou elle eſt un Composé de matiére & d'eſprit, & alors ce qui eſt eſprit dans la Nature, je l'appelle Dieu.

* Objection ou ſyſtême des Libertins.

Peut-être auſſi que ce que j'appelle mon eſprit, n'eſt qu'une portion de matiére qui exiſte par la force d'une Nature univerſelle qui eſt auſſi matiére,

re, qui a toujours été, & qui sera toujours telle que nous la voyons, & qui n'est point Dieu*: mais du-moins faut-il m'accorder que ce que j'appelle mon esprit, quelque chose que ce puisse être, est une chose qui pense; & que s'il est matiére, il est nécessairement une matiére qui pense; car on ne me persuadera point qu'il n'y ait pas en moi quelque chose qui pense, pendant que je fais ce raisonnement. Or ce quelque chose qui est en moi & qui pense, s'il doit son être & sa conservation à une Nature universelle, qui a toujours été & qui sera toujours, laquelle il reconnoisse comme sa cause, il faut indispensablement que ce soit à une Nature universelle, ou qui pense, ou qui soit plus noble & plus parfaite que ce qui pense; & si cette Nature ainsi faite est matiére, on doit encore conclure que c'est une matiére universelle qui pense, ou qui est plus noble & plus parfaite que ce qui pense.

CHAP. XVI.

* Instance des Libertins.

Je continue, & je dis: cette matiére telle qu'elle vient d'être supposée, si elle n'est pas un être chimérique, mais réel, n'est pas aussi imperceptible à

Des Esprits-forts.

tous les Sens, & si elle ne se découvre pas par elle-même, on la connoît du-moins dans le divers arrangement de ses parties, qui constitue les corps, & qui en fait la différence : elle est donc elle-même tous ces différens corps : & comme elle est une matiére qui pense selon la supposition, ou qui vaut mieux que ce qui pense, il s'ensuit qu'elle est telle du-moins selon quelques-uns de ces corps, & par une suite nécessaire selon tous ces corps, c'est-à-dire, qu'elle pense dans les pierres, dans les métaux, dans les mers, dans la terre, en moi-même qui ne suis qu'un corps, comme dans toutes les autres parties qui la composent : c'est donc à l'assemblage de ces parties si terrestres, si grossiéres, si corporelles, qui toutes ensemble sont la Matiére universelle ou ce Monde visible, que je dois ce quelque chose qui est en moi, qui pense, & que j'appelle mon esprit, ce qui est absurde.

Si au-contraire cette Nature universelle, quelque chose que ce puisse être, ne peut pas être tous ces corps, ni aucun de ces corps, il suit de-là qu'elle n'est point matiére, ni perceptible

tible par aucun des Sens : si cependant elle pense, ou si elle est plus parfaite que ce qui pense, je conclus encore qu'elle est Esprit, ou un Etre meilleur & plus accompli que ce qui est esprit. Si d'ailleurs il ne reste plus à ce qui pense en moi, & que j'appelle mon esprit, que cette Nature universelle à laquelle il puisse remonter pour rencontrer sa premiére cause & son unique origine, parce qu'il ne trouve point son principe en soi, & qu'il le trouve encore moins dans la matiére, ainsi qu'il a été démontré, alors je ne dispute point des noms, mais cette source originaire de tout esprit, qui est esprit elle-même, & qui est plus excellente que tout esprit, je l'appelle Dieu.

En un mot je pense, donc Dieu existe : car ce qui pense en moi, je ne le dois point à moi-même, parce qu'il n'a pas plus dépendu de moi de me le donner une premiére fois, qu'il ne dépend encore de moi de me le conserver un seul instant. Je ne le dois point à un Etre qui soit au-dessous de moi, & qui soit matiére ; puisqu'il est impossible que la matiére soit au-dessus de

ce

Des Esprits-forts.

ce qui penſe : je le dois donc à un Etre qui eſt au-deſſus de moi, & qui n'eſt point matiére ; & c'eſt Dieu.

* De ce qu'une Nature univerſelle qui penſe, exclut de ſoi généralement tout ce qui eſt matiére, il ſuit néceſſairement, qu'un Etre particulier qui penſe, ne peut pas auſſi admettre en ſoi la moindre matiére : car quoiqu'un Etre univerſel qui penſe, renferme dans ſon idée infiniment plus de grandeur, de puiſſance, d'indépendance & de capacité qu'un Etre particulier qui penſe, il ne renferme pas néanmoins une plus grande excluſion de matiére, puiſque cette excluſion dans l'un & l'autre de ces deux Etres eſt auſſi grande qu'elle peut être & comme infinie, & qu'il eſt autant impoſſible que ce qui penſe en moi ſoit matiére, qu'il eſt inconcevable que Dieu ſoit matiére : ainſi comme Dieu eſt eſprit, mon ame auſſi eſt eſprit.

* Je ne ſais point ſi le chien choiſit, s'il ſe reſſouvient, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il penſe : quand donc on me dit que toutes ces choſes ne ſont en lui ni paſſions, ni ſentiment, mais l'effet naturel & néceſſaire de la diſpoſition de ſa machine préparée par

le

le divers arrangement des parties de la matiére, je puis au-moins acquiefcer à cette doctrine. Mais je penfe, & je fuis certain que je penfe: or quelle proportion y a-t-il de tel ou de tel arrangement des parties de la matiére, c'eft-à-dire, d'une étendue felon toutes ces dimenfions, qui eft longue, large & profonde, & qui eft divifible dans tous ces fens, avec ce qui penfe?

CHAP. XVI.

* Si tout eft matiére, & fi la penfée en moi, comme dans tous les autres hommes, n'eft qu'un effet de l'arrangement des parties de la matiére, qui a mis dans le Monde toute autre idée que celle des chofes matérielles, la Matiére a-t-elle dans fon fond une idée auffi pure, auffi fimple, auffi immatérielle qu'eft celle de l'Efprit? comment peut-elle être le principe de ce qui la nie, & l'exclut de fon propre être? comment eft-elle dans l'homme ce qui penfe, c'eft-à-dire, ce qui eft à l'homme même une conviction qu'il n'eft point matiére?

* Il y a des Etres qui durent peu, parce qu'ils font compofés de chofes très-différentes, & qui fe nuifent réci-

Des Esprits-forts.

ciproquement: il y a en a d'autres qui durent davantage, parce qu'ils ſont plus ſimples; mais ils périſſent, parce qu'ils ne laiſſent pas d'avoir des parties ſelon leſquelles ils peuvent être diviſés. Ce qui penſe en moi doit durer beaucoup, parce que c'eſt un être pur, exemt de tout mélange & de toute compoſition: & il n'y a pas de raiſon qu'il doive périr; car qui peut corrompre ou ſéparer un être ſimple, & qui n'a point de parties?

L'ame voit la couleur par l'organe de l'œil, & entend les ſons par l'organe de l'oreille, mais elle peut ceſſer de voir ou d'entendre, quand ces ſens ou ces objets lui manquent, ſans que pour cela elle ceſſe d'être; parce que l'ame n'eſt point préciſément ce qui voit la couleur, ou ce qui entend les ſons, elle n'eſt que ce qui penſe. Or comment peut-elle ceſſer d'être telle? Ce n'eſt point par le défaut d'organe, puiſqu'il eſt prouvé qu'elle n'eſt point matiére; ni par le défaut d'objet, tant qu'il y aura un Dieu & d'éternelles vérités: elle eſt donc incorruptible.

* Je

* Je ne conçois point qu'une ame que Dieu a (1) voulu remplir de l'idée de ſon Etre infini, & ſouverainement parfait, doive être anéantie.

* Voyez, *Lucile*, ce morceau de terre plus propre, & plus orné que les autres terres qui lui ſont contigues: ici ce ſont des compartimens mêlés d'eaux plattes & d'eaux jailliſſantes, là des allées en paliſſades qui n'ont pas de fin & qui vous couvrent des vents de Nord: d'un côté c'eſt un Bois épais qui défend de tous les Soleils & d'un autre un beau point de vue; plus bas une

(1) Si Dieu eſt incompréhenſible par rapport à l'homme, il n'eſt pas aiſé de voir en quel ſens on peut dire que *Dieu a voulu remplir* l'ame de l'homme *de l'idée de ſon Etre infini.* Il ſemble au-contraire que l'ame de l'homme ne peut avoir qu'une idée fort incomplette de Dieu, puiſque Dieu ne lui a donné qu'une capacité très-bornée: ce qui me fait ſouvenir de la penſée d'un Poëte Italien, qui dit fort ſagement, parlant de Dieu, *Non inteſo da noi, e ſol ſe ſteſſo intende.* A bien examiner cet Axiôme qui paroît dicté par la nature, peut-être trouveroit-on qu'il eſt plus évidemment vrai que tout ce que la Théologie & la Métaphyſique nous débitent ſur ce grand article.

Des Esprits-forts.

une Yvette ou un Lignon qui couloit obſcurément entre les ſaules & les peupliers, eſt devenu un canal qui eſt revêtu: ailleurs de longues & fraîches avenues ſe perdent dans la campagne, & annoncent la maiſon qui eſt entourée d'eaux: vous recrierez-vous, quel jeu du hazard! combien de belles choſes ſe ſont rencontrées enſemble inopinément! Non ſans-doute: vous direz au-contraire, cela eſt bien imaginé & bien ordonné, il régne ici un bon goût & beaucoup d'intelligence: je parlerai comme vous, & j'ajouterai que ce doit être la demeure de quelqu'un de ces gens chez qui un NAUTRE va tracer, & prendre des allignemens dès le jour même qu'ils ſont en place. Qu'eſt-ce pourtant que cette piéce de terre ainſi diſpoſée, & où tout l'art d'un Ouvrier habile a été employé pour l'embellir? ſi même toute la Terre n'eſt qu'un atôme ſuſpendu en l'air, & ſi vous écoutez ce que je vais dire.

Vous êtes placé, ô Lucile, quelque part ſur cet atôme, il faut donc que vous ſoyez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place: cependant vous avez des yeux qui ſont deux points

points imperceptibles, ne laissez pas de les ouvrir vers le Ciel; qu'y appercevez-vous quelquefois, la Lune dans son plein? Elle est belle alors & fort lumineuse, quoique sa lumiére ne soit que la réflexion de celle du Soleil. Elle paroît grande comme le Soleil, plus grande que les autres Planétes, & qu'aucune des Etoiles: mais ne vous laissez pas tromper par les dehors: il n'y a rien au Ciel de si petit que la Lune, sa superficie est treize fois plus petite que celle de la Terre, sa solidité quarante-huit fois, & son diamétre de sept cens cinquante lieues n'est que le quart de celui de la Terre: aussi est-il vrai qu'il n'y a que son voisinage qui lui donne une si grande apparence, puisqu'elle n'est guéres plus éloignée de nous que de trente fois le diamétre de la Terre, ou que sa distance n'est que de cent mille lieues. Elle n'a presque pas même de chemin à faire en comparaison du vaste tour que le Soleil fait dans les espaces du Ciel, car il est certain qu'elle n'achéve par jour que cinq cens quarante mille lieues: ce n'est par heure que vingt-deux mille cinq cens lieues, & trois

CHAP. XVI.

cens

Des Esprits-forts.

cens soixante & quinze lieues dans une minute. Il faut néanmoins pour accomplir cette course, qu'elle aille cinq mille six cens fois plus vîte qu'un cheval de poste qui feroit quatre lieues par heure, qu'elle vole quatre-vingt fois plus légérement que le son, que le bruit, par exemple, du canon & du tonnerre, qui parcourt en une heure deux cens soixante & dix-sept lieues.

Mais quelle comparaison de la Lune au Soleil pour la grandeur, pour l'éloignement, pour la course! vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez-vous seulement du diamétre de la Terre, il est de trois mille lieues, celui du Soleil est cent fois plus grand, il est donc de trois cens mille lieues. Si c'est-là sa largeur en tout sens, quelle peut être toute sa superficie! quelle est sa solidité! Comprenez-vous bien cette étendue, & qu'un million de Terres comme la nôtre ne seroient toutes ensemble pas plus grosses que le Soleil? Quel est donc, direz-vous, son éloignement, si l'on en juge par son apparence? vous avez raison, il est prodigieux: il est démontré, qu'il ne peut pas y avoir de la Terre au Soleil moins de

dix

dix mille diamétres de la Terre, autrement moins de trente millions de lieues: peut-être y a-t-il quatre fois, ſix fois, dix fois plus loin, on n'a aucune méthode pour déterminer cette diſtance. CHAP. XVI.

Pour aider ſeulement votre imagination à ſe la repréſenter, ſuppoſons une meule de moulin qui tombe du Soleil ſur la Terre, donnons-lui la plus grande vîteſſe qu'elle ſoit capable d'avoir, celle même que n'ont pas les corps tombans de fort haut: ſuppoſons encore qu'elle conſerve toujours cette même vîteſſe, ſans en acquérir & ſans en perdre, qu'elle parcourt quinze toiſes par chaque ſeconde de tems, c'eſt-à-dire, la moïtié de l'élevation des plus hautes tours, & ainſi neuf cens toiſes en une minute; paſſons-lui mille toiſes en une minute pour une plus grande facilité: mille toiſes font une demie lieue commune, ainſi en deux minutes la meule fera une lieue, & en une heure elle en fera trente, & en un jour elle fera ſept cens vingt lieues: or elle a trente millions à traverſer avant que d'arriver à terre, il lui faudra donc quarante-un mille ſix cent ſoixante & ſix jours, qui ſont plus

Des Esprits-forts. plus de cent quatorze années pour faire ce voyage. Ne vous effrayez pas, Lucile, écoutez-moi: la diſtance de la Terre à Saturne eſt au-moins décuple de celle de la Terre au Soleil, c'eſt vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cens millions de lieues, & que cette pierre employeroit plus d'onze cens quarante ans pour tomber de Saturne en terre.

Par cette élevation de Saturne élevez vous-même, ſi vous le pouvez, votre imagination à concevoir quelle doit être l'immenſité du chemin qu'il parcourt chaque jour au-deſſus de nos têtes: le cercle que Saturne décrit a plus de ſix cens millions de lieues de diamétre, & par conſéquent plus de dix-huit cens millions de lieues de circonférence: un Cheval Anglois, qui feroit dix lieues par heure, n'auroit à courir que vingt mille cinq cens quarante-huit ans pour faire ce tour.

Je n'ai pas tout dit, ô Lucile, ſur le miracle de ce Monde viſible, ou, comme vous parlez quelquefois, ſur les merveilles du Hazard, que vous admettez ſeul pour la Cauſe premiére de toutes choſes: il eſt encore un Ouvrier

vrier plus admirable que vous ne pensez : connoiſſez le hazard, laiſſez-vous inſtruire de toute la puiſſance de votre Dieu. Savez-vous que cette diſtance de trente millions de lieues qu'il y a de la Terre au Soleil, & celle de trois cens millions de lieues de la Terre à Saturne, ſont ſi peu de choſe, comparée à l'éloignement qu'il y a de la Terre aux Etoiles, que ce n'eſt pas même s'énoncer aſſez juſte que de ſe ſervir ſur le ſujet de ces diſtances, du terme de comparaiſon. Quelle proportion à-la-vérité de ce qui ſe meſure, quelque grand qu'il puiſſe être, avec ce qui ne ſe meſure pas? On ne connoît point la hauteur d'une Etoile, elle eſt, ſi j'oſe ainſi parler, *immenſurable*; il n'y a plus ni angles, ni ſinus, ni parallaxes dont on puiſſe s'aider. Si un homme obſervoit à Paris une Etoile fixe, & qu'un autre la regardât du Japon, les deux lignes qui partiroient de leurs yeux pour aboutir juſqu'à cet Aſtre, ne feroient pas un angle, & ſe confondroient en une ſeule & même ligne, tant la Terre entiére n'eſt pas eſpace par rapport à cet éloignement. CHAP. XVI.

Des Esprits-forts.

Mais les Etoiles ont cela de commun avec Saturne & avec le Soleil, il faut dire quelque chose de plus. Si deux Observateurs, l'un sur la Terre & l'autre dans le Soleil, observoient en même tems une Etoile, les rayons visuels de ces deux Observateurs ne formeroient point d'angle sensible. Pour concevoir la chose autrement: si un homme étoit situé dans une Etoile, notre Soleil, notre Terre, & les trente millions de lieues qui les séparent, lui paroîtroient un même point: cela est démontré.

On ne sait pas aussi la distance d'une Etoile d'avec une autre Etoile, quelque voisines qu'elles nous paroissent. Les Pléyades se touchent presque, à en juger par nos yeux: une Etoile paroît assise sur l'une de celles qui forment la queue de la grande Ourse, à peine la vue peut-elle atteindre à discerner la partie du Ciel qui les sépare, c'est comme une Etoile qui paroît double. Si cependant tout l'art des Astronomes est inutile pour en marquer la distance, que doit-on penser de l'éloignement de deux Etoiles, qui

en

en effet paroiſſent éloignées l'une de l'autre, & à plus forte raiſon des deux polaires? Quelle eſt donc l'immenſité de la ligne qui paſſe d'une polaire à l'autre, & que ſera-ce que le cercle dont cette ligne eſt le diamétre? Mais n'eſt-ce pas quelque choſe de plus que de ſonder les abymes, que de vouloir imaginer la ſolidité du Globe, dont ce cercle n'eſt qu'une ſection? Serons-nous encore ſurpris que ces mêmes Etoiles ſi demeſurées dans leur grandeur ne nous paroiſſent néanmoins que comme des étincelles? N'admirerons-nous pas plutôt que d'une hauteur ſi prodigieuſe elles puiſſent conſerver une certaine apparence, & qu'on ne les perde pas toutes de vue? Il n'eſt pas auſſi imaginable combien il nous en échappe. On fixe le nombre des Etoiles, oui de celles qui ſont apparentes: le moyen de compter celles qu'on n'apperçoit point? celles, par exemple, qui compoſent la Voie de lait, cette trace lumineuſe qu'on remarque au Ciel dans une nuit ſereine du Nord au Midi, & qui par leur élevation extraordinaire ne pouvant percer juſqu'à

CHAP. XVI.

Des Esprits-forts.

nos yeux pour être vues chacune en particulier, ne font au plus que blanchir cette route des Cieux où elles sont placées.

Me voilà donc sur la Terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien, & qui est suspendu au milieu des airs: un nombre presque infini de Globes de feu d'une grandeur inexprimable, & qui confond l'imagination, d'une hauteur qui surpasse nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de sable, & traversent chaque jour depuis plus de six mille ans les vastes & immenses espaces des Cieux. Voulez-vous un autre Systême, & qui ne diminue rien du merveilleux? La Terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du Soleil, le centre de l'Univers. Je me les représente tous ces Globes, ces corps effroyables qui sont en marche, ils ne s'embarrassent point l'un l'autre, ils ne se choquent point, ils ne se dérangent point: si le plus petit d'eux tous venoit à se démentir & à rencontrer la Terre, que deviendroit la Terre? Tous au-contraire sont en leur

leur place, demeurent dans l'ordre qui leur eſt marqué, & ſi paiſiblement à notre égard, que perſonne n'a l'oreille aſſez fine pour les entendre marcher, & que le Vulgaire ne ſait pas s'ils ſont au monde. O économie merveilleuſe du hazard! l'Intelligence même pourroit-elle mieux réuſſir? Une ſeule choſe, Lucile, me fait de la peine: ces grands corps ſont ſi précis & ſi conſtans dans leurs marches, dans leurs révolutions, & dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relegué dans un coin de cet eſpace immenſe qu'on appelle Monde, après les avoir obſervés, s'eſt fait une méthode infaillible de prédire à quel point de leur courſe tous ces Aſtres ſe trouveront d'aujourd'hui en deux, en quatre, en vingt mille ans: voilà mon ſcrupule, Lucile; ſi c'eſt par hazard qu'ils obſervent des régles ſi invariables, qu'eſt-ce que l'ordre, qu'eſt-ce que la régle?

Je vous demanderai même ce que c'eſt que le hazard: eſt-il corps, eſt-il eſprit, eſt-ce un être diſtingué des autres êtres, qui ait ſon exiſtence par-

Des Esprits-forts.

ticuliére, qui ſoit quelque part? ou plutôt, n'eſt-ce pas un mode, ou une façon d'être? Quand une boule rencontre une pierre, on dit, c'eſt un hazard: mais eſt-ce autre choſe que ces deux corps qui ſe choquent fortuitement? Si par ce hazard ou cette rencontre, la boule ne va plus droit, mais obliquement, ſi ſon mouvement n'eſt plus direct, mais réfléchi, ſi elle ne roule plus ſur ſon axe, mais qu'elle tournoie & qu'elle pirouette, conclurai-je que c'eſt par ce même hazard qu'en général la boule eſt en mouvement? Ne ſoupçonnerai-je pas plus volontiers qu'elle ſe meut, ou de ſoi-même, ou par l'impulſion du bras qui l'a jettée? Et parce que les roues d'une Pendule ſont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire d'une telle ou telle vîteſſe, examinerai-je moins curieuſement quelle peut être la cauſe de tous ces mouvemens, s'ils ſe font d'eux-mêmes, ou par la force mouvante d'un poids qui les emporte. Mais ni ces roues, ni cette boule, n'ont pu ſe donner le mouvement d'eux-mêmes, ou ne l'ont point par leur nature,

ture, s'ils peuvent le perdre ſans changer de nature : il y a donc apparence qu'ils ſont mus d'ailleurs, & par une puiſſance qui leur eſt étrangére. Et les corps céleſtes, s'ils venoient à perdre leur mouvement, changeroient-ils de nature? ſeroient-ils moins des corps? je ne me l'imagine pas ainſi: ils ſe meuvent cependant, & ce n'eſt point d'eux-mêmes & par leur nature. Il faudroit donc chercher, ô Lucile, s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir : quoi que vous trouviez, je l'appelle Dieu. CHAP. XVI.

Si nous ſuppoſions que ces grands corps ſont ſans mouvement, on ne demanderoit plus à-la-vérité qui les met en mouvement, mais on ſeroit toujours reçu à demander qui a fait ces corps, comme on peut s'informer qui a fait ces roues, ou cette boule ; & quand chacun de ces grands corps ſeroit ſuppoſé un amas fortuit d'atomes qui ſe ſont liés & enchaînés enſemble par la figure & la conformation de leurs parties, je prendrois un de ces atomes, & je dirois, qui a créé cet atome? eſt-il matiére, eſt-il intelli-

Des Esprits-forts.

gence? a-t-il eu quelque idée de ſoi-même, avant que de ſe faire ſoi-même? Il étoit donc un moment avant que d'étre: il étoit, & il n'étoit pas tout à la fois; & s'il eſt auteur de ſon être & de ſa maniére d'être, pourquoi s''eſt-il fait corps plutôt qu'eſprit? Bien plus, cet atome n'a-t-il point commencé? eſt-il éternel? eſt-il infini? ferez-vous un Dieu de cet atome?

* Le ciron a des yeux, il ſe détourne à la rencontre des objets qui lui pourroient nuire: quand on le met ſur de l'ébéne pour le mieux remarquer, ſi dans le tems qu'il marche vers un côté on lui préſente le moindre fêtu, il change de route: eſt-ce un jeu du hazard que ſon cryſtallin, ſa rétine, & ſon nerf optique?

On voit dans une goutte d'eau, que le poivre qu'on y a mis tremper a altérée, un nombre preſque innombrable de petits animaux, dont le microſcope nous fait appercevoir la figure, & qui ſe meuvent avec une rapidité incroyable, comme autant de monſtres dans une vaſte mer. Chacun de ces animaux eſt plus petit mille

le

le fois qu'un ciron; & néanmoins c'eſt un corps qui vit, qui ſe nourrit, qui croît, qui doit avoir des muſcles, des vaiſſeaux équivalens aux veines, aux nerfs, aux artéres, & un cerveau pour diſtribuer les eſprits animaux. CHAP. XVI.

Une tache de moiſiſſure de la grandeur d'un grain de ſable, paroît au microſcope comme un amas de pluſieurs plantes très-diſtinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits: il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts: il y en a quelques-unes qui ſont fanées: de quelle étrange petiteſſe doivent être les racines, & les philtres qui ſéparent les alimens de ces petites plantes! Et ſi l'on vient à conſidérer que ces plantes ont leurs graines ainſi que les Chênes & les Pins, & que ces petits animaux dont je viens de parler, ſe multiplient par voie de génération comme les Eléphans & les Baleines, où cela ne méne-t-il point? Qui a ſu travailler à des ouvrages ſi délicats, ſi fins, qui échappent à la vue des hommes, & qui tiennent de l'infini comme les Cieux, quoique dans l'autre extrémité? Ne ſeroit-

Des Esprits-forts.

ce point celui qui a fait les Cieux, les Aſtres, ces maſſes énormes, épouvantables par leur grandeur, par leur élevation, par la rapidité & l'étendue de leur courſe, & qui ſe joue à les faire mouvoir ?

* Il eſt de fait que l'homme jouït du Soleil, des Aſtres, des Cieux, de leurs influences, comme il jouït de l'air qu'il reſpire, & de la terre ſur laquelle il marche & qui le ſoutient; & s'il falloit ajouter à la certitude d'un fait la convenance ou la vraiſemblance, elle y eſt toute entiére, puiſque les Cieux & tout ce qu'ils contiennent, ne peuvent pas entrer en comparaiſon pour la nobleſſe & la dignité avec le moindre des hommes qui ſont ſur la Terre; & que la proportion qui ſe trouve entr'eux & lui, eſt celle de la matiére incapable de ſentiment, qui eſt ſeulement une étendue ſelon trois dimenſions, à ce qui eſt Eſprit, Raiſon ou Intelligence. Si l'on dit que l'homme auroit pu ſe paſſer à moins pour ſa conſervation, je répons que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler ſon pouvoir, ſa bonté & ſa magnificen-

ce;

ce; puiſque quelque choſe que nous voyions qu'il ait fait, il pouvoit faire infiniment davantage. CHAP. XVI.

Le Monde entier s'il eſt fait pour l'homme, eſt à la lettre la moindre choſe que Dieu ait faite pour l'homme; la preuve s'en tire du fond de la Religion. Ce n'eſt donc ni vanité ni préſomption à l'homme, de ſe rendre ſur ſes avantages à la force de la vérité: ce ſeroit en lui ſtupidité & aveuglement de ne pas ſe laiſſer convaincre par l'enchaînement des preuves dont la Religion ſe ſert pour lui faire connoître ſes priviléges, ſes reſſources, ſes eſpérances, pour lui apprendre ce qu'il eſt, & ce qu'il peut devenir. Mais la Lune eſt habitée, il n'eſt pas du-moins impoſſible qu'elle le ſoit. Que parlez-vous, Lucile, de la Lune, & à quel propos? En ſuppoſant Dieu, quelle eſt en effet la choſe impoſſible? Vous demandez peut-être ſi nous ſommes les ſeuls dans l'Univers que Dieu ait ſi bien traités: s'il n'y a point dans la Lune, ou d'autres hommes, ou d'autres créatures que Dieu ait auſſi favoriſées. Vaine curio-

Des Esprits-forts.

ſité, frivole demande! La Terre, Lucile, eſt habitée, nous l'habitons, & nous ſavons que nous l'habitons; nous avons nos preuves, notre évidence, nos convictions ſur tout ce que nous devons penſer de Dieu, & de nous-mêmes. Que ceux qui peuplent les Globes Céleſtes, quels qu'ils puiſſent être, s'inquiétent pour eux-mêmes, ils ont leurs ſoins, & nous les nôtres. Vous avez, Lucile, obſervé la Lune, vous avez reconnu ſes taches, ſes abymes, ſes inégalités, ſa hauteur, ſon étendue, ſon cours, ſes éclipſes, tous les Aſtronomes n'ont pas été plus loin. Imaginez de nouveaux inſtrumens, obſervez-la avec plus d'exactitude; voyez-vous qu'elle ſoit peuplée, & de quels animaux! Reſſemblent-ils aux hommes, ſont-ce des hommes? Laiſſez-moi voir après vous; & ſi nous ſommes convaincus l'un & l'autre que des hommes habitent la Lune, examinons alors s'ils ſont Chrétiens, & ſi Dieu a partagé ſes faveurs entr'eux & nous.

Tout eſt grand & admirable dans la Nature, il ne s'y voit rien qui ne ſoit marqué au coin de l'Ouvrier; ce qui s'y

s'y voit quelquefois d'irrégulier & d'imparfait, ſuppoſe regle & perfection. Homme vain & préſomptueux, faites un vermiſſeau que vous foulez aux pieds, que vous mépriſez: vous avez horreur du crapaud, faites un crapaud, s'il eſt poſſible: quel excellent Maître que celui qui fait des ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent! Je ne vous demande pas de vous mettre à votre attelier pour faire un homme d'eſprit, un homme bien fait, une belle femme, l'entrepriſe eſt forte & au-deſſus de vous: eſſayez ſeulement de faire un boſſu, un fou, un monſtre, je ſuis content.

Rois, Monarques, Potentats, Sacrées Majeſtés, vous ai-je nommés par tous vos ſuperbes noms? Grands de la Terre, très-hauts, très-puiſſans, & peut-être bientôt *tout-puiſſans Seigneurs*, nous autres hommes nous avons beſoin pour nos moiſſons d'un peu de pluye, de quelque choſe de moins, d'un peu de roſée: faites de la roſée, envoyez ſur la terre une goutte d'eau.

L'ordre, la décoration, les effets de la Nature ſont populaires: les cau-

Des Esprits-forts.

ses, les principes ne le sont point: demandez à une femme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir, demandez-le à un homme docte.

* Plusieurs millions d'années, plusieurs centaines de millions d'années, en un mot tous les tems ne sont qu'un instant, comparés à la durée de Dieu, qui est éternelle: tous les espaces du Monde entier ne sont qu'un point, qu'un léger atome, comparés à son immensité. S'il en est ainsi, comme je l'avance, (car quelle proportion du fini à l'infini!) je demande, qu'est-ce que le cours de la vie d'un homme? qu'est-ce qu'un grain de poussiére qu'on appelle la Terre? qu'est-ce qu'une petite portion de cette Terre que l'homme posséde, & qu'il habite? Les méchans prospérent pendant qu'ils vivent; quelques méchans, je l'avoue: la vertu est opprimée, & le crime est quelquefois impuni sur la Terre, j'en conviens. C'est une injustice: point du tout. Il faudroit, pour tirer cette conclusion, avoir prouvé qu'absolument les méchans sont heureux, que la vertu ne l'est pas, & que le crime de-

meu-

meure impuni : il faudroit du-moins que ce peu de tems où les bons souffrent, & où les méchans prospérent, eût une durée ; & que ce que nous appellons prospérité & fortune, ne fût pas une apparence fausse & une ombre vaine qui s'évanouït ; que cette Terre, cet atome, où il paroît que la vertu & le crime rencontrent si rarement ce qui leur est dû, fût le seul endroit de la scéne où se doivent passer la punition & les récompenses.

CHAP. XVI.

De ce que je pense, je n'infére pas plus clairement que je suis esprit, que je conclus de ce que je fais, ou ne fais point selon qu'il me plaît, que je suis libre : or liberté, c'est choix, autrement une détermination volontaire au bien ou au mal, & ainsi une action bonne ou mauvaise, & ce qu'on appelle vertu ou crime. Que le crime soit absolument impuni, il est vrai, c'est injustice : qu'il le soit sur la Terre, c'est un mystére. Supposons pourtant avec l'Athée, que c'est injustice : toute injustice est une négation, ou une privation de justice, donc toute injustice suppose justice. Toute justice

Des Esprits-forts.

tice eſt une conformité à une ſouveraine Raiſon. Je demande en effet, quand il n'a pas été raiſonnable que le crime fût puni, à-moins qu'on ne diſe que c'eſt quand le triangle avoit moins de trois angles: or toute conformité à la Raiſon eſt une vérité: cette conformité, comme il vient d'être dit, a toujours été; elle eſt donc de ces vérités qu'on appelle éternelles. Cette vérité d'ailleurs, ou n'eſt point, & ne peut être, ou elle eſt l'objet d'une connoiſſance: elle eſt donc éternelle cette connoiſſance (4), & c'eſt Dieu.

Les dénouemens qui découvrent les crimes les plus cachés, & où la précaution des coupables, pour les dérober aux yeux des hommes, a été plus grande, paroiſſent ſi ſimples & ſi faciles, qu'il ſemble qu'il n'y ait que Dieu ſeul qui puiſſe en être l'auteur;

&

(4) *Ou plutôt*, ce qui conduit néceſſairement à Dieu, à qui cette connoiſſance eſt éternellement préſente. *C'eſt apparemment ce que* La Bruyére *a voulu nous faire entendre par cette expreſſion hardie, & peut-être trop énigmatique, qu*'une connoiſſance éternelle eſt Dieu.

& les faits d'ailleurs que l'on en rapporte, ſont en ſi grand nombre, que s'il plaît à quelques-uns de les attribuer à de purs hazards, il faut donc qu'ils ſoutiennent que le hazard a paſſé de tout tems en coutume. CHAP. XVI.

* Si vous faites cette ſuppoſition, que tous les hommes qui peuplent la Terre ſans exception, ſoient chacun dans l'abondance, & que rien ne leur manque, j'infére de-là que nul homme qui eſt ſur la Terre n'eſt dans l'abondance, & que tout lui manque. Il n'y a que deux ſortes de richeſſes, auxquelles les deux autres ſe réduiſent, l'argent & les terres: ſi tous ſont riches, qui cultivera les terres, & qui fouillera les mines? Ceux qui ſont éloignés des mines, ne les fouilleront pas, ni ceux qui habitent des terres incultes & minérales, ne pourront pas en tirer des fruits: on aura recours au Commerce, & on le ſuppoſe: mais ſi les hommes abondent de biens, & que nul ne ſoit dans le cas de vivre par ſon travail, qui tranſportera d'une région à une autre les lingots, ou les choſes échangées? qui mettra des vaiſ-

ſeaux

Des Esprits-forts.

ſeaux en mer, qui ſe chargera de les conduire ? qui entreprendra des caravanes? on manquera alors du néceſſaire, & des choſes utiles. S'il n'y a plus de beſoins, il n'y a plus d'Arts, plus de Sciences, plus d'Invention, plus de Méchanique. D'ailleurs cette égalité de poſſeſſions & de richeſſes en établit une autre dans les conditions, bannit toute ſubordination, réduit les hommes à ſe ſervir eux-mêmes, & à ne pouvoir être ſecourus les uns des autres; rend les Loix frivoles & inutiles, entraîne une anarchie univerſelle; attire la violence, les injures, les maſſacres, l'impunité.

Si vous ſuppoſez au-contraire que tous les hommes ſont pauvres, envain le Soleil ſe léve pour eux ſur l'horiſon, envain il échauffe la Terre & la rend féconde, envain le Ciel verſe ſur elle ſes influences; envain les Fleuves l'arroſent, & répandent dans les diverſes contrées la fertilité & l'abondance; inutilement auſſi la Mer laiſſe ſonder ſes abymes profonds, les rochers & les montagnes s'ouvrent pour laiſſer fouiller dans leur ſein, & en

en tirer tous les tréſors qu'ils y renferment. Mais ſi vous établiſſez que de tous les hommes répandus dans le Monde, les uns ſoient riches & les autres pauvres & indigens, vous faites alors que le beſoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les réconcilie: ceux-ci ſervent, obéïſſent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent: ceux-là jouïſſent, nourriſſent, ſecourent, protégent, gouvernent: tout ordre eſt rétabli, & Dieu ſe découvre. CHAP. XVI.

* Mettez l'autorité, les plaiſirs & l'oiſiveté d'un côté, la dépendance, les ſoins & la miſére de l'autre, ou ces choſes ſont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'eſt pas Dieu.

Une certaine inégalité dans les conditions qui entretient l'ordre & la ſubordination, eſt l'ouvrage de Dieu, ou ſuppoſe une Loi divine: une trop grande diſproportion, & telle qu'elle ſe remarque parmi les hommes, eſt leur ouvrage, ou la loi des plus forts.

Les extrémités ſont vicieuſes, & par-

Des Esprits-forts.

tent de l'homme: toute compenſation eſt juſte & vient de Dieu.

* Si on ne goûte point ces Caractéres, je m'en étonne; & ſi on les goûte, je m'en étonne de-même.



DIS-

DISCOURS
PRONONCÉ
DANS
L'ACADEMIE
FRANÇOISE.



PREFACE.

CEUX qui interrogés sur le Discours que je fis à l'Académie Françoise le jour que j'eus l'honneur d'y être reçu, ont dit séchement que j'avois fait des Caractéres, croyant le blâmer en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois desirer moi-même; car le Public ayant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années, c'étoit le prévenir en ma faveur que de faire une telle réponse. Il ne restoit plus que de savoir, si je n'aurois pas dû renoncer aux Caractéres dans le Discours dont il s'agissoit; & cette question s'évanouit dès qu'on sait que l'usage a prévalu, qu'un nouvel Académicien compose celui qu'il doit prononcer le jour de sa réception, de l'éloge du Roi, de ceux du Cardinal de Richelieu, du Chancelier Seguier, de la personne à qui il succéde, & de l'Académie Françoise: de ces cinq éloges il y en a quatre de personnels: or je demande à mes Censeurs, qu'ils me posent si bien

la

la différence qu'il y a des éloges personnels aux caractéres qui louent, que je la puisse sentir, & avouer ma faute. Si chargé de faire quelque autre Harangue je retombe encore dans des peintures, c'est alors qu'on pourra écouter leur critique, & peut-être me condamner ; je dis peut-être, puisque les caractéres, ou du-moins les images des choses & des personnes sont inévitables dans l'Oraison, que tout Ecrivain est Peintre, & tout excellent Ecrivain excellent Peintre.

J'avoue que j'ai ajouté à ces tableaux qui étoient de commande, les louanges de chacun des Hommes illustres qui composent l'Aacadémie Françoise ; & ils ont dû me le pardonner, s'ils ont fait attention qu'autant pour ménager leur pudeur que pour éviter les caractéres, je me suis abstenu de toucher à leurs personnes ; pour ne parler que de leurs Ouvrages, dont j'ai fait des éloges critiques plus ou moins étendus, selon que les sujets qu'ils y ont traités, pouvoient l'exiger. J'ai loué des Académiciens encore vivans, disent quelques-uns ; il est vrai, mais je les ai loué tous ; qui d'entr'eux auroit une raison de se plaindre ? C'est une conduite toute nouvelle, ajoutent-ils, & qui n'avoit point encore eu d'exemple ; j'en conviens ; & que j'ai pris soin de m'écarter

carter des lieux communs & des phrases proverbiales usées depuis si longtems pour avoir servi à un nombre infini de pareils Discours depuis la naissance de l'Académie Françoise. M'étoit-il donc si difficile de faire entrer Rome & Athénes, le Lycée & le Portique dans l'éloge de cette savante Compagnie? Etre au comble de ses vœux de se voir Académicien; protester que ce jour où l'on jouit pour la premiére fois d'un si rare bonheur, est le jour le plus beau de sa vie; douter si cet honneur qu'on vient de recevoir est une chose vraie, ou qu'on ait songée; espérer de puiser désormais à la source les plus pures eaux de l'Eloquence Françoise; n'avoir accepté, n'avoir desiré une telle place que pour profiter des lumiéres de tant de personnes si éclairées; promettre que tout indigne de leur choix qu'on se reconnoisse, on s'efforcera de s'en rendre digne; *& cent autres formules de pareils complimens sont-elles si rares & si peu connues, que je n'eusse pu les trouver, les placer, & en mériter des applaudissemens?*

Parce donc que j'ai cru que quoi que l'envie & l'injustice publient de l'Académie Françoise, quoi qu'elles veuillent dire de

son âge d'or & de sa décadence, elle n'a jamais depuis son établissement rassemblé un si grand nombre de personnages illustres par toutes sortes de talens & en tout genre d'érudition, qu'il est facile aujourd'hui d'y en remarquer; & que dans cette prévention où je suis, je n'ai pas espéré que cette Compagnie pût être une autre fois plus belle à peindre, ni prise dans un jour plus favorable, & que je me suis servi de l'occasion, ai-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches? Cicéron a pu louer impunément Brutus, César, Pompée, Marcellus, qui étoient vivans, qui étoient présens; il les a loués plusieurs fois, il les a loués seuls, dans le Sénat, souvent en présence de leurs ennemis, toujours devant une Compagnie jalouse de leur mérite, & qui avoit bien d'autres délicatesses de politique sur la vertu des grands Hommes, que n'en sauroit avoir l'Académie Françoise. J'ai loué les Académiciens, je les ai loués tous, & ce n'a pas été impunément: que me seroit-il arrivé si je les avois blâmés tous?

Je viens d'entendre, *a dit Théobalde*, une grande vilaine Harangue, qui m'a fait bâiller vingt fois, qui m'a ennuyé à la mort. *Voilà ce qu'il a dit, & voilà en-*

enſuite ce qu'il a fait, lui & peu d'autres qui ont cru devoir entrer dans les mêmes intérêts. Ils partirent pour la Cour le lendemain de la prononciation de ma Harangue, ils allérent de maiſon en maiſon, ils dirent aux perſonnes auprès de qui ils ont accès, que je leur avois balbutié la veille un Diſcours où il n'y avoit ni ſtyle, ni ſens-commun, qui étoit rempli d'extravagances, & une vraie ſatyre. Revenus à Paris ils ſe cantonnérent en divers quartiers, où ils répandirent tant de venin contre moi, s'acharnérent ſi fort à diffamer cette Harangue, ſoit dans leurs converſations, ſoit dans les Lettres qu'ils écrivirent à leurs amis dans les Provinces, en dirent tant de mal, & le perſuadérent ſi fortement à qui ne l'avoit pas entendue, qu'ils crurent pouvoir inſinuer au Public, ou que les Caractéres faits de la même main étoient mauvais, ou que s'ils étoient bons, je n'en étois pas l'Auteur, mais qu'une femme de mes amies m'avoit fourni ce qu'il y avoit de plus ſupportable: ils prononcérent auſſi que je n'étois pas capable de faire rien de ſuivi, pas même la moindre Préface, tant ils eſtimoient impraticable à un homme même qui eſt dans l'habitude de penſer & d'écrire ce qu'il penſe, l'art de lier

ses pensées & de faire des transitions.

*Ils firent plus : violant les loix de l'Académie Françoise, qui défendent aux Académiciens d'écrire ou de faire écrire contre leurs Confréres, ils lâchérent sur moi deux Auteurs associés à une même Gazette *. Ils les animérent, non pas à publier contre moi une satyre fine & ingénieuse, Ouvrage trop au-dessous des uns & des autres*, facile à manier, & dont les moindres esprits se trouvent capables; *mais à me dire de ces injures grossiéres & personnelles, si difficiles à rencontrer, si pénibles à prononcer ou à écrire, sur-tout à des gens à qui je veux croire qu'il reste encore quelque pudeur & quelque soin de leur réputation.*

* Mercure Galant.

Et en-vérité je ne doute point que le Public ne soit enfin étourdi & fatigué d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croasser autour de ceux qui d'un vol libre & d'une plume légére se sont élevés à quelque gloire par leurs Ecrits. Ces oiseaux lugubres semblent par leurs cris continuels leur vouloir imputer le décri universel où tombe nécessairement tout ce qu'ils exposent au grand jour de l'impression, comme si on étoit cause qu'ils manquent de force & d'haleine, ou qu'on dût être respon-

sable

ſable de cette médiocrité répandue ſur leurs Ouvrages. S'il s'imprime un Livre de Mœurs aſſez mal digéré pour tomber de ſoi-même & ne pas exciter leur jalouſie, ils le louent volontiers, & plus volontiers encore ils n'en parlent point: mais s'il eſt tel que le monde en parle, ils l'attaquent avec furie, Proſe, Vers, tout eſt ſujet à leur cenſure, tout eſt en proie à une haine implacable qu'ils ont conçue contre ce qui oſe paroître dans quelque perfection, & avec des ſignes d'une approbation publique. On ne ſait plus quelle morale leur fournir qui leur agrée, il faudra leur rendre celle de La Serre ou de Deſmarets, &, s'ils en ſont crus, revenir au Pédagogue Chrétien *& à* la Cour Sainte. *Il paroît une nouvelle Satyre écrite contre les vices en général, qui d'un vers fort & d'un ſtyle d'airain enfonce ſes traits contre l'avarice, l'excès du jeu, la chicane, la molleſſe, l'ordure & l'hypocriſie, où perſonne n'eſt nommé ni déſigné, où aucune femme vertueuſe ne peut ni ne doit ſe reconnoître: un* BOURDALOUE *en chaire ne fait point de peintures du crime ni plus vives, ni plus innocentes, il n'importe,* c'eſt médiſance, c'eſt calomnie. *Voilà depuis quelque tems leur unique ton, celui qu'ils em-*

ployent contre les Ouvrages de Mœurs qui réussissent: ils y prennent tout à la lettre, ils les lisent comme une histoire, ils n'y entendent ni la poësie ni la figure, ainsi ils les condamnent: ils y trouvent des endroits foibles; il y en a dans Homére, dans Pindare, dans Virgile & dans Horace, où n'y en a-t-il point? si ce n'est peut-être dans leurs Ecrits. BERNIN *n'a pas manié le marbre, ni traité toutes ses figures d'une égale force; mais on ne laisse pas de voir dans ce qu'il a moins heureusement rencontré, de certains traits si achevés, tout proche de quelques autres qui le sont moins, qu'ils découvrent aisément l'excellence de l'Ouvrier: si c'est un cheval, les crins sont tournés d'une main hardie; ils voltigent & semblent être le jouët du vent, l'œil est ardent, les nazeaux soufflent le feu & la vie, un cizeau de Maître s'y retrouve en mille endroits; il n'est pas donné à ses copistes ni à ses envieux d'arriver à de telles fautes par leurs chef-d'œuvres; on voit bien que c'est quelque chose de manqué par un habile homme, & une faute de* PRAXITELE.

Mais qui sont ceux qui si tendres & si scrupuleux ne peuvent même supporter, que sans blesser & sans nommer les vicieux on

on ſe déclare contre le vice? Sont-ce des Chartreux & des Solitaires? ſont-ce les Jéſuites, hommes pieux & éclairés? ſont-ce ces hommes religieux qui habitent en France les Cloîtres & les Abbaïes? Tous au-contraire liſent ces ſortes d'Ouvrages, en particulier & en public, à leurs heures de recréations: ils en inſpirent la lecture à leurs Penſionnaires, à leurs Eléves; ils en dépeuplent les boutiques, ils les conſervent dans leurs Bibliothéques. N'ont-ils pas les premiers reconnu le plan & l'économie du Livre des Caractéres? n'ont-ils pas obſervé que de ſeize Chapitres qui le compoſent, il y en a quinze qui s'attachant à découvrir le faux & le ridicule qui ſe rencontrent dans les objets des paſſions & des attachemens humains, ne tendent qu'à ruiner tous les obſtacles qui affoibliſſent d'abord, & qui éteignent enſuite dans tous les hommes la connoiſſance de Dieu, qu'ainſi ils ne ſont que des préparations au ſeiziéme & dernier Chapitre, où l'Athéiſme eſt attaqué & peut-être confondu; où les preuves de Dieu, une partie du-moins de celles que les foibles hommes ſont capables de recevoir dans leur eſprit, ſont apportées; où la Providence de Dieu eſt défendue contre l'inſulte & les plaintes des

Libertins? Qui ſont donc ceux qui oſent répéter contre un Ouvrage ſi ſérieux & ſi utile ce continuel refrain, c'eſt médiſance, c'eſt calomnie? *Il faut les nommer, ce ſont des Poëtes, mais quels Poëtes? des Auteurs d'Hymnes ſacrées, ou des Traducteurs de Pſeaumes, des Godeaux ou des Corneilles? Non: mais des Faiſeurs de Stances & d'Elégies amoureuſes, de ces Beaux-eſprits qui tournent un Sonnet ſur une abſence ou ſur un retour, qui font une Epigramme ſur une belle gorge, un Madrigal ſur une jouiſſance. Voilà ceux qui par délicateſſe de conſcience ne ſouffrent qu'impatiemment, qu'en ménageant les particuliers avec toutes les précautions que la prudence peut ſuggérer, j'eſſaye dans mon Livre des Mœurs de décrier, s'il eſt poſſible, tous les vices du cœur & de l'eſprit, de rendre l'homme raiſonnable & plus proche de devenir Chrétien. Tels ont été les Théobaldes, ou ceux du-moins qui travaillent ſous eux & dans leur attelier.*

Ils ſont encore allés plus loin; car palliant d'une politique zélée le chagrin de ne ſe ſentir pas à leur gré ſi bien loués & ſi longtems que chacun des autres Académiciens, ils ont oſé faire des applications délicates & dangereuſes de l'endroit de ma Ha-

Harangue; où m'exposant seul à prendre le parti de toute la Littérature contre leurs plus irréconciliables ennemis, gens pécunieux, que l'excès d'argent ou qu'une fortune faite par de certaines voies, jointe à la faveur des Grands qu'elle leur attire nécessairement, méne jusqu'à une froide insolence, je leur fais à-la-vérité à tous une vive apostrophe, mais qu'il n'est pas permis de détourner de dessus eux pour la rejetter sur un seul, & sur tout autre.

Ainsi en usent à mon égard, excités peut-être par les Théobaldes, ceux qui se persuadent qu'un Auteur écrit seulement pour les amuser par la satyre, & point du tout pour les instruire par une saine morale, au-lieu de prendre pour eux & de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semés dans un Ouvrage, s'appliquent à découvrir, s'ils le peuvent, quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder, négligent dans un Livre tout ce qui n'est que remarques solides ou réflexions sérieuses, quoiqu'en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier, pour ne s'arrêter qu'aux peintures ou aux caractéres; & après les avoir expliqués à leur maniére, & en avoir cru trouver les originaux, donnent au Pu-

blic de longues listes, ou comme ils les appellent des clefs, fausses clefs, & qui leur sont aussi inutiles qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les noms s'y voyent déchiffrés, & à l'Ecrivain qui en est la cause, quoiqu'innocente.

J'avois pris la précaution de protester dans une Préface contre toutes ces interprétations, que quelque connoissance que j'ai des hommes m'avoit fait prévoir jusqu'à hésiter quelque tems si je devois rendre mon Livre public, & à balancer entre le desir d'être utile à ma Patrie par mes Ecrits, & la crainte de fournir à quelques-uns de quoi exercer leur malignité: mais puisque j'ai eu la foiblesse de publier ces Caractéres, quelle digue éléverai-je contre ce déluge d'explications qui inonde la Ville, & qui bientôt va gagner la Cour? Dirai-je sérieusement, & protesterai-je avec d'horribles sermens que je ne suis ni auteur ni complice de ces clefs qui courent, que je n'en ai donné aucune, que mes familiers amis savent que je les leur ai toutes refusées, que les personnes les plus accréditées de la Cour ont désespéré d'avoir mon secret? n'est-ce pas la même chose que si je me tourmentois beaucoup à soutenir que je ne suis pas un malhonnête-homme, un homme sans

ſans pudeur, ſans mœurs, ſans conſcience, tel enfin que les Gazetiers dont je viens de parler ont voulu me repréſenter dans leur Libelle diffamatoire?

Mais d'ailleurs comment aurois-je donné ces ſortes de clefs, ſi je n'ai pu moi-même les forger telles qu'elles ſont, & que je les ai vues? Etant preſque toutes différentes entr'elles, quel moyen de les faire ſervir à une même entrée, je veux dire à l'intelligence de mes remarques? Nommant des perſonnes de la Cour & de la Ville à qui je n'ai jamais parlé, que je ne connois point, peuvent-elles partir de moi, & être diſtribuées de ma main? Aurois-je donné celles qui ſe fabriquent à Remorentin, à Mortaigne & à Béléſine, dont les différentes applications ſont à la Baillive, à la Femme de l'Aſſeſſeur, au Préſident de l'Election, au Prévôt de la Maréchauſſée, & à celui de la Collégiale? Les noms y ſont fort bien marqués, mais ils ne m'aident pas davantage à connoître les perſonnes. Qu'on me permette ici une vanité ſur mon Ouvrage: je ſuis preſque diſpoſé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en général, puiſqu'elles reſſemblent à tant de particuliers, & que chacun y croit voir ceux de ſa Vil-

le ou de sa Province. J'ai peint à-la-vérité d'après nature, mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs. Je ne me suis point loué au Public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables, & ne parussent feints ou imaginés: me rendant plus difficile je suis allé plus loin, j'ai pris un trait d'un côté & un trait d'un autre; & de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables, cherchant moins à réjouir les Lecteurs par le caractére, ou, comme le disent les mécontens, par la satyre de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter, & des modéles à suivre.

Il me semble donc que je dois être moins blâmé, que plaint de ceux qui par hazard verroient leurs noms écrits dans ces insolentes listes que je desavoue, & que je condamne autant qu'elles le méritent. J'ose même attendre d'eux cette justice, que sans s'arrêter à un Auteur Moral qui n'a eu aucune intention de les offenser par son Ouvrage, ils passeront jusqu'aux Interprétes dont la noirceur est inexcusable. Je dis en effet ce que je dis, & nullement ce

qu'on assure que j'ai voulu dire, & je réponds encore moins de ce qu'on me fait dire, & que je ne dis point. Je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toujours dans la vue de louer leur vertu ou leur mérite: j'écris leurs noms en lettres capitales, afin qu'on les voie de loin, & que le Lecteur ne coure pas risque de les manquer. Si j'avois voulu mettre des noms véritables aux peintures moins obligeantes, je me serois épargné le travail d'emprunter des noms de l'ancienne Histoire, d'employer des lettres initiales qui n'ont qu'une signification vaine & incertaine, de trouver enfin mille tours & mille faux-fuyans pour dépaïser ceux qui me lisent, & les dégoûter des applications. Voilà la conduite que j'ai tenue dans la composition des Caractéres.

Sur ce qui concerne la Harangue qui a paru longue & ennuyeuse au chef des mécontens, je ne sai en effet pourquoi j'ai tenté de faire de ce Remerciment à l'Académie Françoise un Discours Oratoire qui eût quelque force & quelque étendue: de zélés Académiciens m'avoient déjà frayé ce chemin, mais ils se sont trouvés en petit nombre, & leur zéle pour l'honneur & pour la réputation de l'Académie n'a eu

que peu d'imitateurs. Je pouvois ſuivre l'exemple de ceux qui poſtulant une place dans cette Compagnie ſans avoir jamais rien écrit, quoiqu'ils ſachent écrire, annoncent dédaigneuſement la veille de leur réception, qu'ils n'ont que deux mots à dire, & qu'un moment à parler, quoique capables de parler longtems, & de parler bien.

J'ai penſé au-contraire, qu'ainſi que nul Artiſan n'eſt aggrégé à aucune Société, ni n'a ſes Lettres de Maîtriſe ſans faire ſon chef-d'œuvre, de-même & avec encore plus de bienſéance un homme aſſocié à un Corps qui ne s'eſt ſoutenu, & ne peut jamais ſe ſoutenir que par l'éloquence, ſe trouvoit engagé à faire en y entrant un effort en ce genre, qui le fît paroître aux yeux de tous digne du choix dont il venoit de l'honorer. Il me ſembloit encore que puiſque l'Eloquence profane ne paroiſſoit plus régner au Barreau, d'où elle a été bannie par la néceſſité de l'expédition, & qu'elle ne devoit plus être admiſe dans la Chaire où elle n'a été que trop ſoufferte, le ſeul aſyle qui pouvoit lui reſter, étoit l'Académie Françoiſe; & qu'il n'y avoit rien de plus naturel, ni qui pût rendre cette Compagnie plus célébre, que ſi au ſujet des ré-

cep-

ceptions de nouveaux Académiciens, elle ſavoit quelquefois attirer la Cour & la Ville à ſes Aſſemblées, par la curioſité d'y entendre des Pièces d'Eloquence d'une juſte étendue, faites de main de maîtres, & dont la profeſſion eſt d'exceller dans la Science de la parole.

Si je n'ai pas atteint mon but, qui étoit de prononcer un Diſcours éloquent, il me paroît du-moins que je me ſuis diſculpé de l'avoir fait trop long de quelques minutes: car ſi d'ailleurs Paris à qui on l'avoit promis mauvais, ſatyrique & inſenſé, s'eſt plaint qu'on lui avoit manqué de parole; ſi Marly, où la curioſité de l'entendre s'étoit répandue, n'a point retenti d'applaudiſſemens que la Cour ait donnés à la critique qu'on en avoit faite; s'il a ſu franchir Chantilly, écueil des mauvais Ouvrages; ſi l'Académie Françoiſe à qui j'avois appellé comme au Juge ſouverain de ces ſortes de Pièces, étant aſſemblée extraordinairement, a adopté celle-ci, l'a fait imprimer par ſon Libraire, l'a miſe dans ſes Archives; ſi elle n'étoit pas en effet compoſée d'un ſtyle affecté, dur & interrompu, *ni chargée de louanges fades & outrées, telles qu'on les lit dans* les Prologues d'Opéras *& dans tant* d'Epitres Dédi-

Dédicatoires, *il ne faut plus s'étonner qu'elle ait ennuyé Théobalde. Je vois les tems, le Public me permettra de le dire, où ce ne sera pas assez de l'approbation qu'il aura donnée à un Ouvrage pour en faire la réputation, & que pour y mettre le dernier sceau, il sera nécessaire que de certaines gens le desaprouvent, qu'ils y ayent bâillé.*

Car voudroient-ils, présentement qu'ils ont reconnu que cette Harangue a moins mal réussi dans le Public qu'ils ne l'avoient espéré, qu'ils savent que deux Libraires ont plaidé * *à qui l'imprimeroit, voudroient-ils desavouer leur goût, & le jugement qu'ils en ont porté dans les premiers jours qu'elle fut prononcée? Me permettroient-ils de publier ou seulement de soupçonner une toute autre raison de l'âpre censure qu'ils en firent, que la persuasion où ils étoient qu'elle la méritoit? On sait que cet homme d'un nom & d'un mérite si distingué avec qui j'eus l'honneur d'être reçu à l'Académie Françoise, prié, sollicité, persécuté de consentir à l'impression de sa Harangue par ceux mêmes qui vouloient supprimer la mienne, & en éteindre la mémoire, leur résista*

* L'Instance étoit aux Requêtes de l'Hôtel.

ſiſta toujours avec fermeté. Il leur dit, qu'il ne pouvoit ni ne devoit approuver une diſtinction ſi odieuſe qu'ils vouloient faire entre lui & moi ; que la préférence qu'ils donnoient à ſon Diſcours avec cette affectation & cet empreſſement qu'ils lui marquoient, bien loin de l'obliger, comme ils pouvoient le croire, lui faiſoit au-contraire une véritable peine ; que deux Diſcours également innocens, prononcés dans le même jour, devoient être imprimés dans le même tems. *Il s'expliqua enſuite obligeamment en public & en particulier ſur le violent chagrin qu'il reſſentoit de ce que les deux Auteurs de la Gazette que j'ai cités, avoient fait ſervir les louanges qu'il leur avoit plû de lui donner, à un deſſein formé de médire de moi, de mon Diſcours & de mes Caractéres ; & il me fit ſur cette ſatyre injurieuſe, des explications & des excuſes qu'il ne me devoit point. Si l'on vouloit donc inférer de cette conduite des Théobaldes, qu'ils ont cru fauſſement avoir beſoin de comparaiſons & d'une Harangue folle & décriée pour relever celle de mon Collégue, ils doivent répondre pour ſe laver de ce ſoupçon qui les deshonore, qu'ils ne ſont ni courtiſans ni dévoués*

voués à la faveur, ni intéressés, ni adulateurs; qu'au-contraire ils sont sincéres, & qu'ils ont dit naïvement ce qu'ils pensoient du plan, du style & des expressions de mon Remerciment à l'Académie Françoise. Mais on ne manquera pas d'insister, & de leur dire que le jugement de la Cour & de la Ville, des Grands & du Peuple, lui a été favorable: qu'importe, ils repliqueront avec constance que le Public a son goût, & qu'ils ont le leur: réponse qui me ferme la bouche, & qui termine tout différend. Il est vrai qu'elle m'éloigne de plus en plus de vouloir leur plaîre par aucun de mes Ecrits: car si j'ai un peu de santé avec quelques années de vie, je n'aurai plus d'autre ambition que celle de rendre par des soins assidus & par de bons conseils, mes Ouvrages tels qu'ils puissent toujours partager les Théobaldes & le Public.



DISCOURS

PRONONCÉ

DANS

L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Le Lundi quinziéme Juin 1693.

MESSIEURS,

Il ſeroit difficile d'avoir l'honneur de ſe trouver au milieu de vous, d'avoir devant ſes yeux l'Académie Françoiſe, d'avoir lu l'Hiſtoire de ſon établiſſement, ſans penſer d'abord à celui à qui elle en eſt redevable, & ſans ſe perſuader

qu'il

qu'il n'y a rien de plus naturel, & qui doive moins vous déplaîre, que d'entamer ce tiſſu de louanges, qu'exigent le devoir & la coutume, par quelques traits où ce grand Cardinal ſoit reconnoiſſable, & qui en renouvellent la mémoire.

Ce n'eſt point un perſonnage qu'il ſoit facile de rendre ni d'exprimer par de belles paroles, ou par de riches figures; par ces Diſcours moins faits pour relever le mérite de celui que l'on veut peindre, que pour montrer tout le feu & toute la vivacité de l'Orateur. Suivez le Régne de Louïs le Juſte, c'eſt la Vie du Cardinal de Richelieu, c'eſt ſon éloge, & celui du Prince qui l'a mis en œuvre. Que pourrois-je ajouter à des faits encore récens & ſi mémorables? Ouvrez ſon Teſtament Politique, digérez cet Ouvrage, c'eſt la peinture de ſon eſprit, ſon ame toute entiére s'y développe, on y découvre le ſecret de ſa conduite & de ſes actions, on y trouve la ſource & la vraiſemblance de tant & de ſi grands événemens qui ont paru ſous ſon adminiſtration; on y voit ſans peine qu'un homme qui penſe ſi virile-

lement & ſi juſte, a pu agir ſûrement & avec ſuccès ; & que celui qui a achevé de ſi grandes choſes, ou n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait.

Génie fort & ſupérieur, il a ſu tout le fond & tout le myſtére du Gouvernement: il a connu le beau & le ſublime du Miniſtére; il a reſpecté l'Etranger, ménagé les Couronnes, connu le poids de leur Alliance; il a oppoſé des Alliés à des Ennemis; il a veillé aux intérêts du dehors, à ceux du dedans, il n'a oublié que les ſiens: une vie laborieuſe & languiſſante, ſouvent expoſée, a été le prix d'une ſi haute vertu. Dépoſitaire des tréſors de ſon Maître, comblé de ſes bienfaits, ordonnateur, diſpenſateur de ſes Finances, on ne ſauroit dire qu'il eſt mort riche.

Le croiroit-on, Meſſieurs, cette ame ſérieuſe & auſtére, formidable aux Ennemis de l'Etat, inexorable aux factieux, plongée dans la négociation, occupée tantôt à affoiblir le parti de l'Héréſie, tantôt à déconcerter une Ligue, & tantôt à méditer une conquête, a trouvé le loiſir d'être ſavante,

te, a goûté les Belles-Lettres & ceux qui en faisoient profession. Comparez-vous, si vous l'osez, au grand Richelieu, Hommes dévoués à la fortune, qui par le succès de vos affaires particuliéres vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques; qui vous donnez pour des génies heureux & pour de bonnes têtes; qui dites que vous ne savez rien, que vous n'avez jamais lu, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des Sciences, ou pour paroître ne devoir rien aux autres, mais puiser tout de votre fond, apprenez que le Cardinal de Richelieu a su, qu'il a lu; je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les Gens de Lettres, mais qu'il les a aimés, caressés, favorisés; qu'il leur a ménagé des priviléges, qu'il leur destinoit des pensions, qu'il les a réunis en une Compagnie célébre, qu'il en a fait l'Académie Françoise. Oui, Hommes riches & ambitieux, contempteurs de la vertu & de toute association qui ne roule pas sur les établissemens & sur l'intérêt, celle-ci est une des pensées de ce grand Ministre, né Homme d'Etat, dévoué à l'Etat, esprit solide, émi-

éminent, capable dans ce qu'il faiſoit des motifs les plus relevés, & qui tendoient au Bien-public comme à la gloire de la Monarchie, incapable de concevoir jamais rien qui ne fût digne de lui, du Prince qu'il ſervoit, de la France à qui il avoit conſacré ſes méditations & ſes veilles.

Il ſavoit quelle eſt la force & l'utilité de l'Eloquence, la puiſſance de la parole qui aide la Raiſon & la fait valoir, qui inſinue aux hommes la juſtice & la probité, qui porte dans le cœur du Soldat l'intrépidité & l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les Compagnies entiéres, ou la multitude : il n'ignoroit pas quels ſont les fruits de l'Hiſtoire & de la Poëſie, quelle eſt la néceſſité de la Grammaire, la baſe & le fondement des autres Sciences, & que pour conduire ces choſes à un degré de perfection qui les rendît avantageuſes à la République, il falloit dreſſer le plan d'une Compagnie, où la vertu ſeule fût admiſe, le mérite placé, l'eſprit & le ſavoir raſſemblés par des ſuffrages, n'allons pas plus loin; voilà, Meſſieurs, vos principes & votre régle, dont

dont je ne ſuis qu'une exception.

Rappellez en votre mémoire (la comparaiſon ne vous ſera pas injurieuſe) rappellez ce grand & premier Concile, où les Péres qui le compoſoient, étoient remarquables chacun par quelques membres mutilés, ou par les cicatrices qui leur étoient reſtées des fureurs de la perſécution : ils ſembloient tenir de leurs playes le droit de s'aſſeoir dans cette Aſſemblée générale de toute l'Egliſe : il n'y avoit aucun de vos illuſtres prédéceſſeurs qu'on ne s'empreſſât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne déſignât par quelque Ouvrage fameux qui lui avoit fait un grand nom, & qui lui donnoit rang dans cette Académie naiſſante qu'ils avoient comme fondée ; tels étoient ces grands Artiſans de la Parole, ces premiers Maîtres de l'Eloquence Françoiſe ; tels vous êtes, Meſſieurs, qui ne cédez ni en ſavoir ni en mérite à aucun de ceux qui vous ont précédés.

L'un auſſi correct dans ſa Langue que s'il l'avoit appriſe par régles & par principes, auſſi élégant dans les Langues étrangéres que ſi elles lui étoient natu-

naturelles, en quelque idiôme qu'il compose, semble toujours parler celui de son païs: il a entrepris, il a fini une pénible Traduction que le plus bel Esprit pourroit avouer, & que le plus pieux Personnage devroit desirer d'avoir faite.

L'autre fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans notre Langue les graces & les richesses de la Latine, fait des Romans qui ont une fin, en bannit le prolixe & l'incroyable pour y substituer le vraisemblable & le naturel.

Un autre plus égal que Marot & plus poëte que Voiture, a le jeu, le tour & la naïveté de tous les deux; il instruit en badinant, persuade aux hommes la Vertu par l'organe des Bêtes, éléve les petits sujets jusqu'au sublime; homme unique dans son genre d'écrire; toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise; qui a été au-delà de ses modéles, modéle lui-même difficile à imiter.

Celui-ci passe Juvenal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui, & se rendre propre tout ce qu'il manie; il a dans ce qu'il emprunte des

autres toutes les graces de la nouveauté & tout le mérite de l'invention : ses vers forts & harmonieux, faits de génie, quoique travaillés avec art, pleins de traits & de poësie, seront lus encore quand la Langue aura vieilli, en seront les derniers débris : on y remarque une critique sûre, judicieuse, & innocente, s'il est permis du-moins de dire de ce qui est mauvais, qu'il est mauvais.

Cet autre vient après un homme loué, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux & passent en proverbe, qui prime, qui régne sur la scéne, qui s'est emparé de tout le Théâtre : il ne l'en dépossède pas, il est vrai, mais il s'y établit avec lui, le monde s'accoutume à en voir faire la comparaison : quelques-uns ne souffrent pas que Corneille, le grand Corneille, lui soit préféré, quelques autres qu'il lui soit égalé : ils en appellent à l'autre siécle, ils attendent la fin de quelques vieillards, qui touchés indifféremment de tout ce qui rappelle leurs premiéres années, n'aiment peut-être dans *Oedipe* que le souvenir de leur jeunesse.

Que

Que dirai-je de ce perſonnage qui a fait parler ſi long-tems une envieuſe Critique & qui l'a fait taire, qu'on admire malgré ſoi ; qui accable par le grand nombre & par l'éminence de ſes talens ; Orateur, Hiſtorien, Théologien, Philoſophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, ſoit dans ſes entretiens, ſoit dans ſes Ecrits, ſoit dans la Chaire ; un défenſeur de la Religion, une lumiére de l'Egliſe, parlons d'avance le langage de la poſtérité, un Pére de l'Egliſe ? Que n'eſt-il point ? Nommez, Meſſieurs, une vertu qui ne ſoit pas la ſienne.

Toucherai-je auſſi votre dernier choix ſi digne de vous ? Quelles choſes vous furent dites dans la place où je me trouve ! Je m'en ſouviens, & après ce que vous avez entendu, comment oſai-je parler, comment daignez-vous m'entendre ? Avouons-le, on ſent la force & l'aſcendant de ce rare eſprit, ſoit qu'il prêche de génie & ſans préparation, ſoit qu'il prononce un Diſcours étudié & oratoire, ſoit qu'il explique ſes penſées dans la converſation ; toujours maître de l'oreille & du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur

permet pas d'envier ni tant d'élevation, ni tant de facilité, de délicateſſe, de politeſſe : on eſt aſſez heureux de l'entendre, de ſentir ce qu'il dit, & comme il le dit : on doit être content de ſoi ſi l'on emporte ſes réflexions, & ſi l'on en profite. Quelle grande acquiſition avez-vous faite en cet homme illuſtre ? à qui m'aſſociez-vous ?

Je voudrois Meſſieurs, moins preſſé par le tems & par les bienſéances qui mettent des bornes à ce Diſcours, pouvoir louer chacun de ceux qui compoſent cette Académie, par des endroits encore plus marqués & par de plus vives expreſſions. Toutes les ſortes de talens que l'on voit répandus parmi les hommes, ſe trouvent partagés entre vous. Veut-on des Orateurs diſerts qui ayent ſemé dans la Chaire toutes les fleurs de l'Eloquence, qui avec une ſaine morale ayent employé tous les tours & toutes les fineſſes de la Langue, qui plaîſent par un beau choix de paroles, qui faſſent aimer les Solemnités, les Temples, qui y faſſent courir ? qu'on ne les cherche pas ailleurs, ils ſont parmi vous. Admire-t-on une vaſte & profonde Littérature

ture qui aille fouiller dans les Archives de l'Antiquité, pour en retirer des choſes enſévelies dans l'oubli, échappées aux eſprits les plus curieux, ignorées des autres hommes; une mémoire, une méthode, une préciſion à ne pouvoir dans ces recherches s'égarer d'une ſeule année, quelquefois d'un ſeul jour ſur tant de ſiécles? cette doctrine admirable vous la poſſédez, elle eſt du-moins en quelques-uns de ceux qui forment cette ſavante Aſſemblée. Si l'on eſt curieux du don des Langues joint au double talent de ſavoir avec exactitude les choſes anciennes, & de narrer celles qui ſont nouvelles avec autant de ſimplicité que de vérité, des qualités ſi rares ne vous manquent pas, & ſont réunies en un même ſujet. Si l'on cherche des hommes habiles, pleins d'eſprit & d'expérience, qui par le privilége de leurs emplois faſſent parler le Prince avec dignité & avec juſteſſe; d'autres qui placent heureuſement & avec ſuccès dans les Négociations les plus délicates, les talens qu'ils ont de bien parler & de bien écrire; d'autres encore qui prêtent leurs ſoins & leur vigilance aux Affaires publiques, après

les avoir employés aux Judiciaires, toujours avec une égale réputation : tous se trouvent au milieu de vous, & je souffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le savoir joint à l'éloquence, vous n'attendrez pas longtems, réservez seulement toute votre attention pour celui qui parlera après moi. Que vous manque-t-il enfin ? Vous avez des Ecrivains habiles en l'une & en l'autre Oraison, des Poëtes en tout genre de Poësies, soit Morales, soit Chrétiennes, soit Héroïques, soit Galantes & Enjouées ; des Imitateurs des Anciens, des Critiques austéres, des Esprits fins, délicats, subtils, ingénieux, propres à briller dans les conversations & dans les cercles. Encore une fois à quels hommes, à quels grands sujets m'associez-vous ?

Mais avec qui daignez-vous aujourd'hui me recevoir, après qui vous fais-je ce remerciment public ? Il ne doit pas néanmoins cet homme si louable & si modeste appréhender que je le loue : si proche de moi, il auroit autant de facilité que de disposition à m'interrompre. Je vous demanderai plus volontiers à qui me faites-vous succéder ?

céder? à un homme QUI AVOIT DE LA VERTU.

Quelquefois, Meſſieurs, il arrive que ceux qui vous doivent les louanges des illuſtres morts dont ils rempliſſent la place, héſitent partagés entre pluſieurs choſes qui méritent également qu'on les reléve : vous aviez choiſi en Mr. l'Abbé de la Chambre, un homme ſi pieux, ſi tendre, ſi charitable, ſi louable par le cœur ; qui avoit des mœurs ſi ſages & ſi chrétiennes ; qui étoit ſi touché de religion, ſi attaché à ſes devoirs, qu'une de ſes moindres qualités étoit de bien écrire. De ſolides vertus qu'on voudroit célébrer, font paſſer légérement ſur ſon érudition ou ſur ſon éloquence : on eſtime encore plus ſa vie & ſa conduite que ſes Ouvrages. Je préférerois en effet de prononcer le Diſcours funébre de celui à qui je ſuccéde, plutôt que de me borner à un ſimple éloge de ſon eſprit. Le mérite en lui n'étoit pas une choſe acquiſe, mais un patrimoine, un bien héréditaire, ſi du-moins il en faut juger par le choix de celui qui avoit livré ſon cœur, ſa confiance, toute ſa perſonne à cette famille,

qui l'avoit rendue comme votre alliée; puiſqu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée, & qu'il l'avoit miſe avec l'Académie Françoiſe ſous ſa protection.

Je parle du Chancelier Seguier, on s'en ſouvient comme de l'un des plus grands Magiſtrats que la France ait nourri depuis ſes commencemens: il a laiſſé à douter en quoi il excelloit davantage, ou dans les Belles-Lettres, ou dans les Affaires: il eſt vrai du-moins, & on en convient, qu'il ſurpaſſoit en l'un & en l'autre tous ceux de ſon tems: homme grave & familier, profond dans les délibérations, quoique doux & facile dans le commerce, il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir & ne ſe donnent pas, ce qu'on n'a point par l'étude & par l'affectation, par les mots graves ou ſentencieux, ce qui eſt plus rare que la Science, & peut-être que la probité, je veux dire de la dignité; il ne la devoit point à l'éminence de ſon poſte, au-contraire il l'a annobli: il a été grand & accrédité ſans miniſtére, & on ne voit pas que ceux qui ont ſu tout réunir en leurs perſonnes, l'ayent effacé.

Vous le perdîtes il y a quelques années

nées ce grand Protecteur, vous jettâtes la vue autour de vous, vous promenâtes vos yeux ſur tous ceux qui s'offroient & qui ſe trouvoient honorés de vous recevoir : mais le ſentiment de votre perte fut tel, que dans les efforts que vous fîtes pour la réparer, vous oſâtes penſer à celui qui ſeul pouvoit vous la faire oublier & la tourner à votre gloire. Avec quelle bonté, avec quelle humanité ce magnanime Prince vous a-t-il reçus! N'en ſoyons pas ſurpris, c'eſt ſon caractére; le même, Meſſieurs, que l'on voit éclater dans les actions de ſa belle vie, mais que les ſurprenantes révolutions arrivées dans un Royaume voiſin & allié de la France, ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité eſt la nôtre, pour perdre tout d'un coup le ſentiment & la mémoire des choſes dont nous nous ſommes vus le plus fortement touchés! Souvenons-nous de ces jours triſtes que nous avons paſſés dans l'agitation & dans le trouble, curieux, incertains quelle fortune auroient couru

un grand Roi, une grande Reine, le Prince leur Fils, Famille auguſte mais malheureuſe, que la Piété & la Religion avoient pouſſée juſqu'au derniéres épreuves de l'adverſité ; hélas! avoient-ils péri ſur la mer ou par les mains de leurs ennemis, nous ne le ſavions pas: on s'interrogeoit, on ſe promettoit réciproquement les premiéres nouvelles qui viendroient ſur un événement ſi lamentable: ce n'étoit plus une affaire publique, mais domeſtique; on n'en dormoit plus, on s'éveilloit les uns les autres pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris. Et quand ces Perſonnes Royales à qui l'on prenoit tant d'intérêt, euſſent pu échapper à la mer ou à leur patrie, étoit-ce aſſez? ne falloit-il pas une Terre étrangére où ils puſſent aborder, un Roi également bon & puiſſant, qui pût & qui voulût les recevoir? Je l'ai vue cette réception, ſpectacle tendre s'il en fut jamais! On y verſoit des larmes d'admiration & de joie: ce Prince n'a pas plus de grace, lorſqu'à la tête de ſes Camps & de ſes Armées il foudroie une Ville qui lui réſi-

ſiſte, ou qu'il diſſipe les Troupes ennemies du ſeul bruit de ſon approche.

S'il ſoutient cette longue guerre, n'en doutons pas, c'eſt pour nous donner une paix heureuſe, c'eſt pour l'avoir à des conditions qui ſoient juſtes & qui faſſent honneur à la Nation, qui ôtent pour toujours à l'Ennemi l'eſpérance de nous troubler par de nouvelles hoſtilités. Que d'autres publient, exaltent ce que ce grand Roi a exécuté, ou par lui-même, ou par ſes Capitaines durant le cours de ces mouvemens dont toute l'Europe eſt ébranlée, ils ont un ſujet vaſte & qui les exercera longtems. Que d'autres augurent, s'ils le peuvent, ce qu'il veut achever dans cette Campagne: je ne parle que de ſon cœur, que de la pureté & de la droiture de ſes intentions, elles ſont connues, elles lui échappent: on le félicite ſur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques Grands de ſon Etat, que dit-il? qu'il ne peut être content quand tous ne le ſont pas, & qu'il lui eſt impoſſible que tous le ſoient comme ils le

voudroit. Il ſait, Meſſieurs, que la fortune d'un Roi eſt de prendre des villes, de gagner des batailles, de reculer ſes frontiéres, d'être craint de ſes ennemis; mais que la gloire du Souverain conſiſte à être aimé de ſes Peuples, en avoir le cœur, & par le cœur tout ce qu'ils poſſédent, Provinces éloignées, Provinces voiſines! ce Prince humain & bienfaiſant, que les Peintres & les Statuaires nous défigurent, vous tend les bras, vous regardant avec des yeux tendres & pleins de douceur; c'eſt-là ſon attitude: il veut voir vos Habitans, vos Bergers danſer au ſon d'une flûte champêtre ſous les ſaules & les peupliers, y mêler leurs voix ruſtiques, & chanter les louanges de celui qui avec la paix & les fruits de la paix leur aura rendu la joie & la ſérénité.

C'eſt pour arriver à ce comble de ſes ſouhaits, la félicité commune, qu'il ſe livre aux travaux & aux fatigues d'une guerre pénible, qu'il eſſuye l'inclémence du Ciel & des Saiſons, qu'il expoſe ſa perſonne, qu'il riſque une vie heureuſe: voilà ſon ſecret, & les

vues

vues qui le font agir : on les pénétre, on les diſcerne par les ſeules qualités de ceux qui ſont en place, & qui l'aident de leurs conſeils. Je ménage leur modeſtie, qu'ils me permettent ſeulement de remarquer, qu'on ne devine point les projets de ce ſage Prince; qu'on devine au-contraire, qu'on nomme les perſonnes qu'il va placer, & qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de ſes Miniſtres. Il ne ſe décharge pas entiérement ſur eux du poids de ſes affaires ; lui-même, ſi je l'oſe dire, il eſt ſon principal Miniſtre : toujours appliqué à nos beſoins, il n'y a pour lui ni tems de relâche ni heures privilégiées : déjà la nuit s'avance, les gardes ſont relevées aux avenues de ſon Palais, les Aſtres brillent au Ciel & font leur courſe, toute la Nature repoſe, privée du jour, enſévelie dans les ombres, nous repoſons auſſi tandis que ce Roi retiré dans ſon baluſtre veille ſeul ſur nous & ſur tout l'Etat : tel eſt, Meſſieurs, le Protecteur que vous vous êtes procuré, celui de ſes Peuples.

Vous m'avez admis dans une Compagnie illuſtrée par une ſi haute protection ; je ne le diſſimule pas, j'ai aſſez eſtimé cette diſtinction pour deſirer de l'avoir dans toute ſa fleur & dans toute ſon intégrité ; je veux dire de la devoir à votre ſeul choix, & j'ai mis votre choix à tel prix, que je n'ai pas oſé en bleſſer, pas même en effleurer la liberté par une ſollicitation importune. J'avois d'ailleurs une juſte défiance de moi-même, je ſentois de la répugnance à demander d'être préféré à d'autres qui pouvoient être choiſis: j'avois cru entrevoir, Meſſieurs, une choſe que je ne devois avoir aucune peine à croire, que vos inclinations ſe tournoient ailleurs, ſur un ſujet digne, ſur un homme rempli de vertus, d'eſprit & de connoiſſances, qui étoit tel avant le poſte de confiance qu'il occupe, & qui ſeroit tel encore s'il ne l'occupoit plus: je me ſens touché non de ſa déférence, je ſais celle que je lui dois, mais de l'amitié qu'il m'a témoignée, juſqu'à s'oublier en ma faveur. Un Pére méne ſon fils à un ſpectacle, la foule y eſt gran-

grande, la porte eſt aſſiégée, il eſt haut & robuſte, il fend la preſſe, & comme il eſt prêt d'entrer, il pouſſe ſon fils devant lui, qui ſans cette précaution ou n'entreroit point, ou entreroit tard. Cette démarche d'avoir ſupplié quelques-uns de vous, comme il a fait, de détourner vers moi leurs ſuffrages, qui pouvoient ſi juſtement aller à lui, elle eſt rare, puiſqu'elle eſt unique dans ſes circonſtances; & elle ne diminue rien de ma reconnoiſſance envers vous, puiſque vos voix ſeules, toujours libres & arbitraires, donnent une place dans l'Académie Françoiſe.

Vous me l'avez accordée, Meſſieurs, & de ſi bonne grace, avec un conſentement ſi unanime, que je la dois & la veux tenir de votre ſeule magnificence. Il n'y a ni poſte, ni crédit, ni richeſſes, ni titres, ni autorité, ni faveur qui ayent pu vous plier à faire ce choix; je n'ai rien de toutes ces choſes, tout me manque: un Ouvrage qui a eu quelque ſuccès par ſa ſingularité, & dont les fauſſes, je dis les fauſſes & malignes applications,

pou-

pouvoient me nuire auprès des personnes moins équitables & moins éclairées que vous, a été toute la médiation que j'ai employée, & que vous avez reçue. Le moyen de me repentir jamais d'avoir écrit!



DEFENSE

DE

LA BRUYERE

ET DE SES

CARACTERES,

Contre les Accusations & les Objections

DE VIGNEUL-MARVILLE,

Par PIERRE COSTE.



DEFENSE
DE
LA BRUYERE
ET DE SES
CARACTERES,

Contre les Accusations & les Objections

DE

VIGNEUL-MARVILLE.

SI ce que *Vigneul-Marville* vient de publier dans ses *Mélanges d'Histoire & de Littérature* contre la personne & les Ecrits de *La Bruyére*, me paroissoit de

de quelque force, je n'entreprendrois pas de le réfuter, de peur de faire tort à *La Bruyére* par une méchante Apologie. C'est un tour que bien des gens ont joué à leurs meilleurs Amis, témoin l'Auteur du *Traité de la Délicatesse*, qui voulant défendre le Révérend P. *Bouhours* contre le fameux *Cléante*, ne fit autre chose que fournir à ce dernier le sujet d'un nouveau triomphe. Je ne crains pas de tomber dans cet inconvénient, en repoussant les objections de *Vigneul-Marville* : car elles sont si foibles pour la plupart, qu'il n'est pas besoin de beaucoup de pénétration pour les détruire, comme j'espére le faire voir à tous ceux qui voudront prendre la peine de lire cet Ecrit avec toute l'attention nécessaire pour le bien comprendre.

Il faut pourtant que ces objections ayent quelque chose d'éblouissant, puisque le judicieux * Auteur qui continue à nous donner les *Nouvelles de la République des Lettres* après le célébre *Bayle*, en parle ainsi dans l'Extrait qu'il a fait de

* *Mr. Bernard*, mort en 1718, Professeur en Philosophie dans l'Université de Leide.

de ces *Mêlanges d'Hiſtoire & de Littérature :* * *Il n'y a guéres d'apparence que* Mr. de Vigneul-Marville *faſſe revenir le Public de l'eſtime qu'il a conçue pour les Caractéres de Mr. de* La Bruyére; *cependant on ne ſera pas fâché de lire la Critique qu'il fait de cet Auteur, ſur la fin de ſon Ouvrage.* J'ai conclu de-là que, ſi cette Critique méritoit d'être lue, elle valoit auſſi la peine d'être réfutée. Et c'eſt ce qui m'a déterminé à publier ce petit Ouvrage.

Vigueuil-Marville attaque la perſonne de *La Bruyere*, & l'Ouvrage qu'il a donné au Public ſous le titre de *Caractéres ou Mœurs de ce Siécle.* Je vais le ſuivre pas à pas, & commencer avec lui par la perſonne de *La Bruyére.*

* Au mois de Janvier 1700. pag. 82.

PREMIERE PARTIE.

De la perſonne LA BRUYERE.

I. AVANT toutes chóſes, j'avouerai ſincérement que je n'ai jamais vu *La Bruyére*. Je ne le connois que par ſes Ouvrages. Il ne paroît pas que *Vigneul-Marville* l'ait connu plus particuliérement que moi, du-moins ſi l'on en juge par ce qu'il nous en dit lui-même dans ſon Livre. Car c'eſt ſur le Portrait que *La Bruyére* à fait de lui-même dans ſes Ecrits, que *Vigneul-Marville* croit qu'il eſt aiſé de le connoître; & l'on ne voit pas qu'il ajoute de nouveaux traits aux différens Caractéres qu'il prétend que cet Auteur nous a donnés de lui-même dans ſon Livre. Si donc je puis faire voir que *Vigneul-Marville* a mal pris les paroles de *La Bruyére* dans tous les endroits où il s'imaginé que cet illuſtre Ecrivain s'eſt dépeint lui-même, peu importe que je n'aye jamais vu *La Bruyére*; je ne ſuis pas moins en droit de

de le défendre contre les fauſſes accuſations de ſon Adverſaire.

II. Le *principal Caractére de Mr. de La Bruyére*, dit d'abord Vigneul-Marville, *c'eſt celui d'un Gentilhomme à louer, qui met enſeigne à ſa porte, & avertit le ſiécle préſent & les ſiécles à venir de l'antiquité de ſa nobleſſe. Il le fait ſur le ton de * Dom Quichotte, & d'une maniére tout-à-fait délicate & fine.* „ Je le dé-
„ clare nettement, † *dit-il*, afin que
„ l'on s'y prépare, & que perſonne
„ un jour n'en ſoit ſurpris. S'il arri-
„ ve jamais que quelque Grand me
„ trouve digne de ſes ſoins, ſi je fais
„ enfin une belle fortune, il y a un
„ *Geofroi de la Bruyére* que toutes
„ les Chroniques rangent au nombre
„ des plus grands Seigneurs de Fran-
„ ce qui ſuivirent GODEFROY DE
„ BOUILLON à la conquête de la Ter-
re

* *Mêlanges d'Hiſtoire & de Littérature, recueillis par Mr.* de Vigneul-Marville. *A Rotterdam*, 1700 *pag.* 325. Je me ſervirai toujours de cette Edition.

† Ce ſont les propres paroles de *La Bruyére* dans ſes *Caractéres*, au Tome II. Chap. XIV. intitulé DE QUELQUES USAGES, p. 191.

„ re Sainte : voilà alors de qui je descends en ligne directe.

Vigneul-Marville trouve dans ces paroles une vanité ridicule & sans égale : mais il auroit fait plus de justice à *La Bruyére*, s'il y eût vu une satyre ingénieuse de ces gens, qui roturiers de leur propre aveu tandis qu'ils sont pauvres, croyent être nobles dès qu'ils viennent à faire fortune. C'est cette folle imagination que *La Bruyére* attaque si plaisamment en tant d'endroits de ce Chapitre. *Un homme du peuple*, dit-il (p. 187) un peu avant le passage qu'on vient de voir, *un homme du peuple, à force d'assurer qu'il a vu un prodige, se persuade faussement qu'il en a vu un. Celui qui continue de cacher son âge, pense enfin lui-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres. De-même le Roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque Baron, ou de quelque Châtelain, dont il est vrai qu'il ne descend pas, a le plaisir de croire qu'il en descend.*

La Bruyére, qui savoit que tous les Ordres sont infectés de cette maladie de vouloir s'élever au-dessus de leur condition dans leur esprit, & sur-tout

dans

dans l'esprit des autres hommes, revient à la charge: *Un bon Gentilhomme*, dit-il, *veut passer pour un petit Seigneur, & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la Principauté, & il use de tant de précautions qu'à force de beaux noms, de disputes sur le rang & les préséances, de nouvelles armes, & d'une généalogie que d'*HOSIER *ne lui a pas faite, il devient enfin un petit Prince.*

Enfin, pour mettre dans un plus grand jour le ridicule de ces prétentions mal fondées, *La Bruyére* se représente lui-même comme entêté de cette passion, mais d'une maniére qui fait bien voir qu'il en connoît toute la foiblesse, & qu'il ne parle de lui que pour pouvoir se moquer plus librement de ceux qui sont effectivement attaqués de ce mal. *S'il arrive jamais*, dit-il, *que quelque Grand me trouve digne de ses soins, si je fais enfin une belle fortune, il y a un* Geoffroy de la Bruyére, *que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui suivirent* GODEFROY DE BOUILLON *à la conquête de la Terre Sainte: voilà alors de qui je descends en ligne directe.*

Il n'y a pas un mot dans ce paſſage qui ne faſſe ſentir l'ironie que l'Auteur avoit dans l'eſprit en l'écrivant. *La Bruyére* ne dit pas qu'il prétende deſcendre préſentement de ce *Geoffroy de la Bruyére* que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui ſuivirent GODEFROY DE BOUILLON à la conquête de la Terre Sainte : mais s'il vient enfin à faire une belle fortune, voilà *alors* de qui il deſcend *en ligne directe.* Il ſeroit à-préſent fort en peine de prouver qu'il tire ſon origine de ce grand Seigneur : mais *alors* il n'en doutera plus, & le publiera hardiment, prétendant en être cru ſur ſa parole, auſſi-bien que tant d'autres qui ne ſont nobles que du jour qu'ils parviennent à quelque grande fortune. Si ces Nobles chimériques s'étoient aviſés de ſe faire des Ayeux illuſtres dans le tems qu'ils portoient la mandille, qu'ils vendoient du drap à l'aune, ou qu'ils labouroient la terre, tout le monde ſe ſeroit moqué d'eux. Cependant, comme leur origine ne ſauroit changer avec leur fortune, & qu'ils auroient été auſſi bien fondés à ſe vanter de leur

pré-

prétendue nobleſſe lorſqu'ils étoient pauvres, qu'après être devenus riches, *La Bruyére*, qui ne s'eſt chargé de jouer leur perſonnage que pour les rendre plus ridicules, déclare d'avance que, s'il ne prétend pas deſcendre *encore* d'un *Geoffroy de la Bruyére*, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui ſuivirent GODEFROY DE BOUILLON à la conquête de la Terre Sainte, il n'aura garde de laiſſer échapper un ſi beau nom, s'il vient jamais à faire fortune. Voilà *alors* de qui il deſcendra inconteſtablement; & cela, non par quelque alliance éloignée, mais *en ligne directe*; car l'un ne ſera pas plus difficile à prouver que l'autre. Pouvoit-il, je vous prie, marquer plus vivement la folie de ces Nobles de quatre jours, qui contens de leurs véritables Ayeux tandis qu'ils ont vécu dans une condition conforme à leur origine, s'aviſent tout d'un coup de ſe glorifier de l'ancienneté de leur nobleſſe, dès qu'ils viennent à s'enrichir? Je crois pour moi, qu'on ne ſeroit pas mieux fondé à prendre à la lettre ces paroles de *La Bruyére*, comme a fait

Vigneul-Marville, qu'à ſe figurer que *Boileau* a écrit ſans génie & ſans réflexion, ſous prétexte qu'il dit en parlant de lui-même,

* Mais pour Cotin & moi qui rimons au hazard,
Que l'amour de blâmer fit Poëtes par art;
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus ſûr eſt pour nous, de garder le ſilence.

Rien n'eſt plus ordinaire à certains Ecrivains, que de s'attribuer à eux-mêmes les fautes qu'ils veulent reprendre dans les autres. Ce ſont des Tableaux qu'ils expoſent à la vue des hommes pour les engager adroitement à les examiner de ſang froid, afin que quiconque y reconnoîtra ſes propres traits, ſonge à ſe corriger, s'il le trouve à propos. C'eſt juſtement dans cette vue que *La Bruyére* nous déclare, qu'il ne manquera pas de deſcendre en droite ligne d'un *Geoffroy de la Bruyére*, que toutes les Chroniques rangent au nom-

* Satire IX. v. 45.

nombre des plus grands Seigneurs de France, &c. *ſuppoſé qu'il vienne à faire une belle fortune.*

Il eſt tout viſible que s'il eût cru deſcendre véritablement de ce *Geoffroy de la Bruyére*, il auroit dit ſans détour, que, ſoit qu'il fît jamais fortune ou non, il pouvoit ſe glorifier de l'antiquité de ſa nobleſſe, puiſqu'il pouvoit faire remonter ſon origine juſqu'à ce grand Seigneur qui ſuivit GODEFROY DE BOUILLON à la conquête de la Terre Sainte.

S'il l'eût pris ſur ce ton, peut-être que *Vigneul-Marville* auroit eu droit de le traiter de *Dom Quichotte*. Mais ce dangereux Critique n'avoit qu'à lire la réflexion qui ſuit immédiatement celle qu'il a cenſurée ſi mal à propos, pour être convaincu que *La Bruyére* ſavoit trop bien en quoi conſiſtoit la véritable nobleſſe, pour faire parade d'une origine illuſtre, dont il eût pu même donner de bonnes preuves, bien loin de ſe glorifier d'une nobleſſe mal fondée, comme ſon Cenſeur l'en accuſe. *Si la Nobleſſe eſt vertu*, dit ce grand-homme, *elle ſe perd par tout ce qui n'eſt pas vertueux; & ſi elle n'eſt pas*

vertu, c'est peu de chose. S'il est heureux d'avoir de la naissance, * dit-il ailleurs, *il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.* Quelle apparence qu'un homme qui a des sentimens si *nobles* & si relevés, soit capable de tomber dans une vanité aussi sotte & aussi puérile que celle que *Vigneul-Marville* lui attribue avec tant d'assurance ? Permettez-moi de vous citer encore un endroit des *Caractères* qui fait bien voir que *La Bruyére* jugeoit du vrai prix des choses, sans se laisser éblouïr à de vaines apparences.

† *Chaque heure en soi, comme à notre égard, est unique : est-elle écoulée une fois, elle a péri entiérement, les millions de siécles ne la raméneront pas. Les jours, les mois, les années s'enfoncent & se perdent sans retour dans l'abyme des tems. Le tems même sera détruit : ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'Eternité, & il sera effacé. Il y a de légéres & frivoles circonstances du tems qui ne sont point sta-*

* Chap. II. DU MERITE PERSONNEL, pag. 186.

† Chap. XIII. DE LA MODE, Tom. II. pag. 185.

ſtables, qui paſſent, & que j'appelle des modes; LA GRANDEUR, *la Faveur, les Richeſſes, la Puiſſance, l'Autorité, l'Indépendance, le Plaiſir, les Joies, la Superfluïté. Que deviendront ces* MODES *quand le tems même aura diſparu?* LA VERTU SEULE SI PEU A LA MODE, VA AU-DELA DES TEMS.

J'ai été bien aiſe de tranſcrire ce beau paſſage, parce que l'ayant lu cent fois avec un nouveau plaiſir, j'ai cru que, ſoit qu'on l'eût déjà lu ou non, on ne ſeroit point fâché de le voir ici.

Mais pour revenir à *Vigneul-Marville*, s'il a cru véritablement que *La Bruyére* s'étoit glorifié de l'antiquité de ſa nobleſſe en fanfaron & comme un vrai Dom Quichotte, quel nom lui donnerons-nous à lui-même pour avoir ſi mal pris le ſens d'un paſſage qui n'a été écrit que pour tourner en ridicule cette folle vanité?

Je ne puis m'empêcher d'admirer ici les ſoins inutiles que ſe ſont donnés tant de ſavans Critiques pour expliquer certains paſſages des Anciens. Il eſt viſible par les ſens contraires qu'ils donnent à ces paſſages, qu'ils prêtent à leurs Auteurs bien des pen-

ſées qui ne leur ſont jamais tombées dans l'eſprit. Mais lors même que tous les Critiques s'accordent ſur le ſens d'un paſſage un peu difficile de *Virgile*, d'*Horace*, &c. il eſt plus que probable qu'ils ſe trompent fort ſouvent; puiſqu'aujourd'hui nous n'entendons pas des endroits un peu figurés d'un Auteur moderne qui a écrit en notre propre Langue, & qui a vécu de notre tems. Il n'y a * qu'environ cinq ans que *La Bruyére* eſt mort. Son Livre eſt écrit en François, & ne roule que ſur des matiéres de l'uſage ordinaire de la vie. Tout le monde le lit en France, & dans les Païs Etrangers où on l'imprime auſſi ſouvent qu'en France. Cependant voici un François, Homme de Lettres, qui voulant critiquer *La Bruyére*, lui fait dire précisément tout le contraire de ce qu'il dit:

Après cela, Docteur, va pâlir ſur la Bible.

Cela ne doit pourtant par décrier la lectu-

* Cette *Défenſe de la Bruyére* fut imprimée pour la premiére fois en 1702, & *La Bruyére* mourut en 1696, le 10 de Mai, âgé de 57 ans.

lecture des bons Livres, ni en détourner les perſonnes qui aiment à paſſer leur tems de la maniére la plus agréable & la plus utile tout enſemble. Car enfin, ſi l'on n'entend pas toujours un Auteur, c'eſt quelquefois parce qu'il n'eſt pas intelligible, & alors il n'y a pas grand mal de ne le point entendre. Nous ne laiſſons pas d'avoir bien employé notre tems, ſi dans pluſieurs autres endroits de ſon Livre il nous a fait comprendre des choſes qui peuvent nous être de quelque uſage. Il faut dire en ce cas-là ce qu'*Horace* diſoit d'un bon Poëme où il trouvoit quelques défauts,

—— *Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis*
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.
De Arte Poëticâ, v. 351, &c.

„ Dans une Piéce où brillent des „ beautés ſans nombre, je ne ſuis point „ choqué d'y voir quelques taches, „ qui ſont échappées à l'Auteur, ou „ par négligence, ou parce que l'eſ„ prit de l'homme, tel qu'il eſt, ne „ prend pas toujours garde à tout. „

Quelquefois auſſi ce qui eſt fort clair dans un Livre, nous paroît obſcur, parce que nous ne le liſons pas avec aſſez d'attention. Il n'y a, je crois, perſonne qui ſe mêle de lire, à qui il n'arrive de tems en tems de ſe ſurprendre dans cette faute. Le ſeul reméde à cela, c'eſt de nous défier de nous-mêmes, & de relire pluſieurs fois un paſſage avant que de décider qu'il eſt obſcur, abſurde, ou impertinent.

Mais ſi quelqu'un eſt obligé de prendre ces précautions, c'eſt ſur-tout ceux qui s'érigent en Cenſeurs publics des Ouvrages d'autrui. Pour cela il ne faut pas lire un Livre dans le deſſein de le critiquer, mais ſimplement pour l'entendre. Il ne faut y voir que ce qui y eſt, ſans vouloir pénétrer dans l'intention de l'Auteur au-delà de ce qu'il nous en découvre lui-même. Si *Vigneul-Marville* eût lu l'Ouvrage de *La Bruyére* dans cette diſpoſition d'eſprit, il n'y auroit pas trouvé tant de fondement aux cenſures qu'il fait de ſa perſonne. C'eſt ce que je penſe avoir démontré à l'égard du premier reproche qu'il lui fait d'*être un Gentilhomme à louer*, *de mettre enſeigne à ſa porte*, *en*

aver-

avertiſſant le ſiécle preſent & les ſiécles à venir de l'antiquité de ſa nobleſſe : car on ne vit jamais d'accuſation plus mal fondée. Je ne ſai ſi *Vigneul-Marville* en tombera d'accord : mais, lui excepté, je ne penſe pas que perſonne en doute, après avoir lu ce que je viens de dire ſur cet article. Je dis après avoir lu ce que je viens d'écrire ſur cet article, parce que j'ai vu quelques perſonnes de très-bon ſens, qui ont pris cet endroit du Livre de *La Bruyére* de la même maniére que *Vigneul-Marville.* J'aurois pu me diſpenſer en bonne guerre de lui faire cet aveu : mais je ſuis bien aiſe de lui montrer par-là que ce n'eſt pas l'amour d'un vain triomphe qui m'a fait entrer en lice avec ce Critique, mais le ſeul deſir de défendre la Vérité.

Du reſte, je ne vois pas qu'on puiſſe juger fort ſurement d'un Auteur par ce qui s'en dit en converſation. On lit un Livre à la hâte, pour s'amuſer, ou pour ſe délaſſer de ſes affaires, dont on a la tête remplie. Quelque tems après on ſe trouve en compagnie. La converſation vient à tomber ſur quelques endroits de ce Livre, dont on

croit avoir retenu le ſens, quoiqu'on ait entiérement oublié les paroles. Ce ſens nous déplaît. D'autres qui le deſapprouvent auſſi-bien que nous, ſoutiennent que ne n'eſt point-là ce que l'Auteur a voulu dire. La-deſſus on diſpute. Chacun défend ſon ſentiment avec chaleur, & perſonne ne s'aviſe de conſulter les paroles de l'Auteur, qui ſouvent mettroient tout le monde d'accord, en faiſant voir nettement que ce qu'il a dit eſt très-raiſonnable, & tout-à-fait différent de ce que lui font dire quelques-uns de la compagnie, & quelquefois tous enſemble. Voilà pour l'ordinaire comment on critique les Livres en converſation. L'uſage veut qu'on excuſe cette méthode, toute ridicule qu'elle eſt. Mais on n'a pas la même indulgence pour ceux qui ſe mêlent de cenſurer publiquement les Ouvrages d'autrui. On veut qu'ils ſoient un peu plus circonſpects, & qu'avant que de critiquer un Livre, ils le liſent & le reliſent, juſqu'à ce qu'ils ſoient aſſurés de le bien entendre. C'eſt apparemment ce que n'a pas fait *Vigneul-Marville*, du-moins à l'égard du premier paſſage des *Caractéres de ce Siécle*

qu'il

qu'il critique si rudement, puisqu'il l'a pris tout-à-fait à contre-sens, comme je crois l'avoir démontré. Voyons s'il aura été plus heureux dans la suite.

III. Ce *n'est pas assez pour Mr. de la Bruyére*, continue * notre Censeur, *du caractére de Gentilhomme à louer, il lui faut encore celui de Misantrope qui est bien à la Mode. Il se dépeint tel, lorsque parlant de l'Opéra, il dit par enthousiasme:* „ † Je ne sai comment l'Opé„ ra avec une musique si parfaite & „ une dépense toute royale a pu réus„ sir à m'ennuyer. „

Regardez un peu, s'écrie sur cela Vigueul Marville, *combien il faut faire de dépense, & mettre de choses en œuvre pour avoir l'avantage, je ne dis pas de divertir, (car l'entreprise ne seroit pas humaine) mais d'ennuyer Mr.* de la Bruyére. *Ne seroit-ce point pour faire bâiller ce galant-homme & l'endormir, que le Roi auroit dépensé des millions à bâtir Versailles & Marly?*

Voilà

* Pag. 326.

† *Caractéres de ce Siécle, Chap. I.* intitulé Des Ouvrages de l'Esprit, p. 156, 157.

Voilà une belle exclamation, mais qui ne nous inſtruit de rien. Les invectives, les railleries ne ſont pas des raiſons. On l'a dit & redit aux Déclamateurs de tous les tems, qui faute de meilleures armes n'ont jamais manqué d'employer celles-là, quelque frivoles qu'elles ſoient.

Quand on veut critiquer un Auteur avec ſuccès, il faut ſe munir de ſolides raiſons, & les exprimer nettement, afin que ceux qui les verront, en puiſſens être frappés. Pour les Figures de Rhétorique, elles peuvent éblouïr l'Eſprit, mais elles ne ſauroient le perſuader. C'eſt un feu de paille qui s'évanouït en fort peu de tems. On devroit, ce ſemble, prendre un peu plus garde à cela qu'on ne fait ordinairement. Et les Ecrivains ne ſont pas les ſeuls à qui s'adreſſe cet avis. Ceux qui ſe chargent d'inſtruire les autres par des Diſcours publics, en ont pour le moins autant de beſoin; car rien n'eſt plus ordinaire que d'entendre ces Meſſieurs s'évaporer en vaines déclamations, ſans ſonger à établir ſur de bonnes raiſons ce qu'ils ont entrepris de prouver. Si donc *Vigneul-Mar-*

ville

ville croit que *La Bruyére* a eu tort de s'ennuyer à l'Opéra, il devoit faire voir par de bonnes preuves, que rien n'eſt plus propre à divertir un homme raiſonnable que cette eſpéce de Poëme Dramatique, & qu'on ne peut en être dégoûté ſans avoir l'eſprit mal fait. Après avoir montré cela d'une maniére convainquante, il pouvoit ſe réjouïr aux dépens de *La Bruyére.* Alors tout eſt bon, Ironies, Comparaiſons, Similitudes, Exclamations, Apoſtrophes, & tous ces autres tours brillans qu'on nomme *Figures de Rhétorique.* C'eſt le triomphe après la victoire. Et bien loin d'être choqué de voir alors le victorieux s'applaudir à lui-même, on ſe fait quelquefois un plaiſir de relever ſon triomphe par de nouvelles acclamations. Les plus délicats qui n'aiment pas trop cette fanfare, l'excuſent tout au moins, & l'écoutent ſans ſe fâcher. Mais avant cela, rien ne leur paroît plus ridicule. Ils en ſont autant choqués que d'entendre un Soldat qui chante le triomphe avant que d'avoir vu l'Ennemi.

A-la-vérité, ſi *La Bruyére* ſe contentoit d'avertir le Public que l'Opéra l'a en-

ennuyé malgré la beauté des Décorations & les charmes de la Musique, *Vigneul-Marville* auroit raison de se jouer un peu de lui, quand même l'Opéra lui paroîtroit un spectacle fort ennuyeux. Mais *La Bruyére* étoit trop raisonnable pour tomber dans ce défaut. Il écrivoit pour instruire les hommes, & non pour les amuser du récit de choses aussi frivoles que le seroit l'Histoire de ce qui lui plaît ou ne lui plaît pas dans ce Monde. Il s'étonne * de ce que *l'Opéra avec une dépense toute royale a pu l'ennuyer.* Mais il nous donne, aussi-tôt après, de bonnes raisons de cet ennui: *C'est*, dit-il, *qu'il y a des endroits dans l'Opéra qui en laissent desirer d'autres. Il échappe quelquefois de souhaiter la fin de tout le spectacle: c'est faute de théâtre, d'action, & de choses qui intéressent.*

Si, dis-je, *La Bruyére* se fût contenté de nous apprendre que l'Opéra a enfin réussi à l'ennuyer, on auroit eu droit de l'en critiquer: mais ce ne seroit pas par la raison qu'il faut être bien

* *Dans les Caractéres de ce Siécle, Chap. I. pag.* 156, 157.

bien délicat pour ne pas trouver beau un ſpectacle où le Prince a fait tant de dépenſe. *Vigneul-Marville* fait entrer mal-à-propos le Roi dans ce démêlé. Ce n'eſt pas le Roi qui a fait l'Opéra, & par conſéquent on peut s'ennuyer à l'Opéra ſans choquer l'Autorité Royale. Raiſonner ainſi, c'eſt être un peu de l'humeur de *Cotin*, qui veut faire paſſer pour Crime d'Etat le mépris qu'on fait de ſes Vers:

* Qui mépriſe Cotin, n'eſtime point ſon Roi,
Et n'a ſelon Cotin, ni Dieu, ni Foi, ni Loi.

Encore ce Poëte étoit-il plus excuſable que *Vigneul-Marville*, qui n'eſt pas intéreſſé perſonnellement au mépris qu'on peut faire des Opéra; car je ne crois pas qu'il ſe ſoit jamais aviſé d'en publier de ſa façon.

„ Mais, dit Mr. *de Vigneul-Mar-*
„ *ville*, il faut faire tant de dépenſe, il
„ faut mettre tant de choſes en œuvre
„ pour la repréſentation de l'Opéra.
„ Sera-t-il permis après cela de s'y en-

* Boileau, *Sat. IX.* v. 305.

ennuyer, ſans mériter d'être traité de „ Miſantrope „? Pourquoi non, ſi c'eſt effectivement un ſpectacle tout propre de ſa nature à produire cet effet? Que la Muſique ſoit la plus charmante & la plus parfaite du monde, que les oreilles ſoient agréablement flattées par ſes doux accords, que les yeux ſoient charmés de la beauté des Décorations, & enchantés par le jeu ſurprenant des Machines, tout cela n'empêche pas que l'Opéra ne puiſſe ennuyer, ſi le ſujet en eſt mal conduit, s'il n'a rien qui touche & intéreſſe l'eſprit, & que les vers en ſoient durs & languiſſans. En ce cas-là mépriſer l'Opéra, c'eſt une marque de bon goût, & non l'effet d'une réſolution bizarre de mépriſer ce que tout le monde admire. Au-contraire, eſtimer l'Opéra avec tous ces défauts, parce qu'il eſt accompagne d'une belle Muſique & de Décorations magnifiques, c'eſt admirer une happelourde, parce qu'elle eſt mêlée avec de véritables diamans; c'eſt prendre un âne pour un beau cheval d'Eſpagne, parce qu'il a une houſſe toute couverte d'or & de pierreries. Mais un âne a beau être ſu-

ſuperbement enharnaché, ce n'eſt toujours qu'un âne. De-même, ſi l'Opéra eſt un Poëme languiſſant & inſipide, il le ſera toujours malgré la Muſique, les Machines & les Décorations dont il eſt accompagné. Et par conſéquent il faut l'examiner en lui-même, & indépendamment de toutes ces additions, pour ſavoir ſi le jugement qu'en fait *La Bruyére* eſt ſolide, ou uniquement fondé ſur la bizarrerie de ſon goût.

Au-reſte, je ne ſai pas ſi *Vigneul-Marville* eſt du ſentiment de ce Marquis,

> * Qui rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
> Et va voir l'Opéra ſeulement pour les vers.

Mais il paroît que dans ces vers de Boileau, on ne donne ce ſentiment à ce Marquis bel-eſprit, que pour faire voir l'extravagance & la ſingularité de ſon goût. D'où nous pouvons conclure que, ſelon *Boileau*, ce n'eſt pas une fort bonne preuve de *miſantropie* de ne pas admirer l'Opéra, mais qu'au-

* Boileau, *Epitre IX.* v. 97.

qu'au-contraire aller à l'Opéra pour l'admirer, c'eſt ſe déclarer contre le goût le plus général, & ſe rendre ridicule en s'ingérant de juger de ce qu'on n'entend pas.

Voulant ſe redreſſer ſoi-même, on s'eſtropie,
Et d'un original on fait une copie.

Ici *Vigneul-Marville* dira peut-être, que l'autorité de *Boileau* ne prouve rien. J'en tombe d'accord. Mais il doit convenir auſſi que la ſienne ne prouve pas davantage; & qu'autorité pour autorité bien des gens pourront ſuivre dans un point comme celui-ci, celle d'un fameux Poëte préférablement à celle d'un * Docteur en Droit.

Laiſſant à part ce paralléle, je vais citer à *Vigneul-Marville* une autorité qu'il

* Je ne donne ce titre à *Vigneul-Marville* que par alluſion à ce qu'il nous dit lui-même dans ſon Livre, p. 42. qu'il a appris le Droit Civil d'*Antonio Delcamp.* Du reſte, ſans examiner ici quelle eſt ſa véritable profeſſion, il eſt certain du moins qu'il n'eſt pas ſi bon Poëte que *Boileau:* ce qui ſuffit pour autoriſer le raiſonnement que je fais en cet endroit.

qu'il n'oſera recuſer, ſi je ne me trompe; & qui de plus ſe trouve munie de fort bonnes raiſons. C'eſt celle de *St. Evremond* qui ne fait pas grand cas de l'Opéra, & cela à peu près ſur les mêmes fondemens que *La Bruyére.* Comme il s'exprime bien plus fortement, c'eſt à *Vigneul-Marville* à voir ſi *St. Evremond* qu'il reconnoît pour un * *Ecrivain célèbre, qui a donné à ſes expreſſions toute la force qu'elles pouvoient ſouffrir en gardant la Raiſon*, ne s'eſt point écarté de la Raiſon dans cet endroit. S'il croit que ce célébre Ecrivain n'a pas aſſez ménagé l'Opéra, le voilà obligé de mettre auſſi *St. Evremond* au rang des *Miſantropes qui ſont ſi fort à la mode.* Et s'il ne veut pas lui faire cet affront pour ſi peu de choſe, qu'il cherche d'autres preuves de la *miſantropie* de *La Bruyére*, ou qu'il avoue ingénuement qu'il s'eſt un peu trop hâté de le taxer de ce défaut. Mais voyons s'il eſt vrai que *St. Evremond* s'exprime avec tant de hauteur contre les Opéra, qu'il mérite d'être mis au rang des

* *Mêlanges d'Hiſtoire & de Littérature*, p. 335. &c.

des misantropes de ce siécle, aussi-bien que *La Bruyére. Il y a longtems*, dit * d'abord *St. Evremond* au Duc *de Buckingham* à qui il adresse son Discours, *il y a longtems, Mylord, que j'avois envie de vous dire mon sentiment sur les Opéra, ...Je la contente donc aujourd'hui, Mylord, dans le Discours que je vous envoye. Je commencerai par une grande franchise, en vous disant que je n'admire pas fort les Comédies en Musique, telles que nous les voyons présentement. J'avoue que leur magnificence me plaît assez, que les Machines ont quelque chose de surprenant, que la Musique en quelques endroits est touchante, que le tout ensemble paroît merveilleux; mais il faut aussi m'avouer que ces merveilles deviennent bientôt ennuyeuses; car où l'esprit a si peu à faire, c'est une nécessité que les sens viennent à languir. Après le premièr plaisir que nous donne la surprise, les yeux s'occupent, & se lassent ensuite d'un continuel attachement aux objets. Au commencement des Concerts, la justesse des accords est remarquée: il n'échappe rien de*

* *Oeuvres mêlées* de St. Evremond, *Tom. III. p.* 282. &c. Ed.d'Amst. 1726.

de toutes les diverſités qui s'uniſſent pour former la douceur de l'harmonie: quelque tems après, les Inſtrumens nous étourdiſſent, la Muſique n'eſt plus aux oreilles qu'un bruit confus qui ne laiſſe rien diſtinguer. Mais qui peut réſiſter à l'ennui du récitatif dans une modulation qui n'a ni le charme du Chant, ni la force agréable de la Parole? L'ame fatiguée d'une longue attention où elle ne trouve rien à ſentir, cherche en elle-même quelque ſecret mouvement qui la touche: l'eſprit qui s'eſt prêté vainement aux impreſſions du dehors, ſe laiſſe aller à la rêverie, ou ſe déplaît dans ſon inutilité: enfin la laſſitude eſt ſi grande qu'on ne ſonge qu'à ſortir; & le ſeul plaiſir qui reſte à des Spectateurs languiſ-*

* C'eſt à quoi revient le jugement que ſe célébre Chevalier *Newton* faiſoit de l'Opéra. Un jour m'étant trouvé avec lui & le fameux Docteur *Clarke* dans une aſſemblée des premiéres Dames de la Cour d'Angleterre, une de ces Dames demanda au Chevalier *Newton* s'il avoit jamais été à l'Opéra. Une fois, répondit-il: *Et comment le trouvâtes-vous?* Le premier Acte, *dit-il*, me charma; j'eus la patience d'écouter le ſecond, & au troiſiéme je me retirai: *At the firſt Act I was enchanted, the ſecond I could juſt bear, and at the third I ran away.*

guiſſans, c'eſt l'ESPERANCE DE VOIR FINIR BIENTÔT *le Spectacle qu'on leur donne.* LA LANGUEUR ORDINAIRE OU JE TOMBE AUX OPERA, *vient de ce que je n'en ai jamais vu qui ne m'ait paru* MEPRISABLE *dans la diſpoſition du ſujet, & dans les vers. Or c'eſt vainement que l'oreille eſt flattée & que les yeux ſont charmés, ſi l'eſprit ne ſe trouve pas ſatisfait: mon ame d'intelligence avec mon eſprit plus qu'avec mes ſens, forme une réſiſtance aux impreſſions qu'elle peut recevoir, ou pour le moins elle manque d'y prêter un conſentement agréable, ſans lequel les objets les plus voluptueux même ne ſauroient me donner un grand plaiſir. Une ſottiſe chargée de Muſique, de Danſes, de Machines, de Décorations, eſt une ſottiſe magnifique: c'eſt un vilain fond ſous de beaux dehors, où je pénétre avec beaucoup* * *de deſagrément.* Qu'auroit dit *Vigneul-Marville* ſi *La Bruyére* ſe fût exprimé ſi *durement? Une ſottiſe chargée de Muſique, de Danſes, de Machines, de Décorations, eſt une ſottiſe magnifique, mais toujours ſottiſe.* Parler ainſi de l'Opéra, d'un Spectacle Royal, *où l'on fait tant de dépenſe, où l'on met tant de choſes en œuvre!*

* *Quis*

* *Quis cœlum terris non miſceat, & mare cœlo?*

Quelle hardieſſe! quelle témérité! quelle inſolence! c'eſt le moins qu'il auroit pu dire, puiſqu'il le traite de *miſantrope*, pour avoir oſé avancer *qu'il ne ſait comment l'Opéra avec une Muſique ſi parfaite & une dépenſe toute royale a pu réuſſir à l'ennuyer.*

Après que *Vigneul-Marville* nous aura montré la foibleſſe de toutes les raiſons par leſquelles *St. Evremond* & *La Bruyére* ont voulu perſuader au monde que l'Opéra étoit un ſpectacle fort languiſſant, il pourra blâmer la délicateſſe de *St. Evremond*, de *La Bruyére*, du Chevalier *Newton*, & de tous ceux qui s'ennuyent à l'Opéra. Mais avant cela, il n'eſt pas en droit de s'en moquer, à moins qu'il ne croye que ſon autorité doive fixer les jugemens du reſte des hommes ſur les Ouvrages d'eſprit. Quoique je n'aye pas l'honneur de le connoître, je gagerois bien qu'il eſt trop galant-homme pour s'attribuer un tel privilége, qu'on n'accorda jamais à perſon-

* Juvenal. *Sat. II.* 25.

ſonne dans la République des Lettres.

IV. *Vigneul-Marville*, continuant de peindre *La Bruyére*, nous apprend que dans un autre endroit de ſes *Caractéres*, * *changeant de perſonnage il ſe revêt de celui de Socrate, & ſe fait dire des injures honorables par des Sots qu'il fait naître exprès. Il s'agite, il ſuppoſe qu'on lui fait de ſanglans reproches, & perſonne ne penſe à lui. En effet, qui juſqu'à-préſent a dit de* La Bruyére *comme de* Socrate *qu'il eſt en délire*, &c. *Mr.* de la Bruyére *eſt Mr.* de la Bruyére, *comme un chat eſt un chat, & puis c'eſt tout: ſage ou non, on ne s'en met pas en peine.* Qui ne croiroit après cela, que *La Bruyére* s'eſt comparé ſans façon au ſage *Socrate* dans quelque endroit de ſon Livre? Il eſt pourtant vrai que dans le paſſage que *Vigneul-Marville* a eu apparemment devant les yeux, il n'eſt parlé que de *Socrate* depuis le commencement juſqu'à la fin. Ce Critique auroit dû citer l'endroit. Je vais le faire pour lui, afin qu'on puiſſe mieux juger de la ſolidité de ſa remarque. † *On*

* *Mélanges* &c. *pag.* 327.
† Chap. XII. DES JUGEMENS. Tom. II. p. 120.

On a dit de Socrate, *qu'il étoit en délire, & que c'étoit un fou tout plein d'esprit: mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage passoient pour fous. Ils disoient, quels bizarres portraits nous fait ce Philosophe! quelles mœurs étranges & particuliéres ne décrit-il point! Où a-t-il rêvé, creusé, rassemblé des idées si extraordinaires? quelles couleurs! quel pinceau! Ce sont des chiméres. Ils se trompoient: c'étoient des monstres, c'étoient des vices, mais peints au naturel: on croyoit les voir, ils faisoient peur.* Socrate *s'éloignoit du Cynique, il épargnoit les personnes, & blâmoit les mœurs qui étoient mauvaises.* Voilà tout ce que dit *La Bruyére* dans l'endroit qui met *Vigneul-Marville* de si mauvaise humeur contre lui. Il est visible que *La Bruyére* ne parle que de *Socrate*; que ce qu'il en dit est vrai, & très-digne de remarque. Quel mal y a-t-il à cela? *Oh!* direz-vous, *mais qui ne voit que tout cela doit être entendu de La Bruyére*? Vous le voyez. C'est donc à dire qu'on peut appliquer à *La Bruyére* ce qu'on a dit autrefois de *Socrate*. Si cela est, pourquoi êtes-vous fâché de le voir? *Je ne*

le vois point, direz-vous. *C'est La Bruyére qui dans cet endroit veut me le faire voir par une vanité que je ne puis souffrir.* Mais s'il n'y a aucun rapport entre *Socrate* & *La Bruyére*, pourquoi dites-vous que *La Bruyére* a voulu parler de lui-même, puisqu'il ne se se nomme point? Pourquoi n'appliquez-vous pas la comparaison à ceux à qui elle convient véritablement, à *Moliére*, à *Boileau*, & à tous ceux qui nous ont donné de véritables Portraits des vices & des déréglemens du siécle? Il n'est pas permis à un Censeur de critiquer autre chose dans les Livres que ce qui y est, & qu'on ne peut s'empêcher d'y voir en les lisant. Autrement il n'y auroit point de fin aux Critiques qu'on pourroit faire des Auteurs, & il n'y a point de visions qu'on ne pût trouver dans l'Ecrivain le plus judicieux. Je ne veux pas dire par-là qu'on ne puisse appliquer à *La Bruyére* ce qu'on a dit autrefois de *Socrate*. On peut le lui appliquer sans-doute, s'il est vrai qu'il ait peint d'après nature les défauts de son siécle, aussi-bien que ces grands Maîtres que je viens de nommer, & qu'il

qu'il y ait des gens qui trouvent ses peintures extravagantes & chiméri-ques. *Vigneul-Marville* nous dit que *La Bruyére* s'est déja fait faire ce reproche par des *Sots qu'il a fait naître exprès*. Je ne vois pas qu'il fût fort nécessaire que *La Bruyére* prît la peine de faire naître des Sots pour cela. Les vrais Sots de ce siécle ont apparemment l'imagination aussi fertile que ceux qui vivoient du tems de *Socrate*. Quoi qu'il en soit, je connois un homme d'esprit qui vient de faire à *La Bruyére* le même reproche que les Sots *qu'il avoit fait naître exprès*, si l'on en croit *Vigneul-Marville*. Cet homme est *Vigneul-Marville* lui-même, qui dit à la page 340. de ses *Mêlanges*, Mr. de la Bruyére *est merveilleux, dit* Mr. Ménage, *à attraper le ridicule des hommes & à le développer. Il devoit dire à l'envelopper. Car Mr.* de la Bruyére, *à force de vouloir rendre les hommes ridicules, fait des Sphinx & des Chiméres, qui n'ont nulle vraisemblance.* Il y a toutes les apparences du monde que si *La Bruyére* eût prévu cette critique de la part de *Vigneul-Marville*, il

ſe ſeroit épargné la peine de *faire naître des Sots pour ſe faire* dire *des injures.*

V. NOTRE Cenſeur revient à la charge. *Avant cela,* * dit-il, *Mr.* de la Bruyére *avoit pris un caractère un peu moins fort & plus agréable: ce n'eſt pas celui d'un fâcheux* Socrate, *ni d'un Miſantrope qui ne s'accommode de rien, mais c'eſt le caractére d'un Philoſophe acceſſible.*
„ † O homme important, *s'écrie-t-il,*
„ & chargé d'affaires, qui à votre
„ tour avez beſoin de mes offices, ve-
„ nez dans la ſolitude de mon cabinet,
„ le Philoſophe eſt acceſſible, je ne
„ vous remettrai point à un autre jour.
„ Vous me trouverez ſur les Livres
„ de *Platon* qui traitent de la ſpiritua-
„ lité de l'Ame, & de ſa diſtinction
„ d'avec le Corps, ou la plume à la
„ main pour calculer les diſtances
„ de Saturne & de Jupiter: j'admi-
„ re Dieu dans ſes Ouvrages, & je
„ cherche par la connoiſſance de la
„ Vérité à régler mon eſprit, & à de-
„ venir meilleur. Entrez, toutes les
por-

* Page 327.

† Chap. VI. DES BIENS DE FORTUNE p. 307.

„ portes vous ſont ouvertes: mon anti-
„ chambre n'eſt pas faite pour s'y en-
„ nuyer en m'attendant, paſſez juſ-
„ qu'à moi ſans me faire avertir: vous
„ m'apportez quelque choſe de plus
„ précieux que l'or & l'argent, ſi
„ c'eſt une occaſion de vous obliger,
„ &c."

Rien n'eſt ſi beau que ce caractére, ajoute *Vigneul-Marville*. Pourquoi tâche-t-il donc de le défigurer par de fades plaiſanteries ſur ce que *La Bruyére* n'étoit pas fort bien logé? *Mais auſſi faut-il avouer*, nous dit ce judicieux Cenſeur, *que ſans ſuppoſer d'antichambre ni cabinet, on avoit une grande commodité pour s'introduire ſoi-même auprès de Mr.* de la Bruyére *avant qu'il eût un appartement à l'Hôtel de..... Il n'y avoit qu'une porte à ouvrir, & qu'une chambre proche du Ciel, ſéparée en deux par une légére tapiſſerie.* Que ſignifie tout cela? Parce que *La Bruyére* étoit mal logé, étoit-il moins louable d'être civil, doux, complaiſant & officieux? Qu'auroit donc dit *Vigneul-Marville* contre *Socrate*, qui étoit beaucoup plus mal partagé des biens de la fortune que *La Bruyére*? Se feroit-il moqué de ſa mo-

modération, de ſa bonté, de ſa douceur, de ſa complaiſance...... ſous prétexte que n'ayant pas de quoi faire le grand Seigneur dans *Athènes*, ce n'étoit pas merveille qu'il prît le parti de ſe faire valoir par des maniéres conformes à ſa condition? Mais *Vigneul-Marville* ſe trompe, s'il croit que dès-là qu'un Savant n'eſt pas à ſon aiſe dans ce Monde, il en ſoit plus ſouple, plus civil, plus obligeant & plus humain; car on voit tous les jours des Savans plus incivils, plus fiers, plus durs & plus rebarbatifs que le Financier le plus farouche. *Il y a de bonnes qualités qui ne ſont jamais parfaites quand elles ſont acquiſes*, comme l'a remarqué le Duc *de la Rochefoucault*. De ce nombre eſt la bonté, la douceur, & la complaiſance. Du reſte, ce caractére que *La Bruyére* donne au Philoſophe ſous ſon nom, ou plutôt en le faiſant parler lui-même, n'eſt pas plutôt ſon caractére que celui que doit avoir tout homme de bon-ſens qui a l'ame bien faite. Or tel eſt le véritable Philoſophe, qui voulant vivre en ſociété dans ce Monde, n'a pas de peine à comprendre qu'il n'a rien de meilleur à faire

re

re que de tâcher de gagner l'amitié des hommes par toute ſorte de bons offices. Ses avances ne ſont pas perdues, il en recueille bientôt le fruit avec uſure. Ce qui fait voir, pour le dire en paſſant *, que *bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de Philoſophe, il n'y a perſonne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philoſophie.* Car, comme le dit *La Bruyére*, de qui j'emprunte cette réflexion, *la Philoſophie convient à tout le monde: la pratique en eſt utile à tous les âges, à tous les ſexes, & à toutes les conditions.*

VI. La faute que commet ici *Vigneul-Marville*, volontairement ou par ignorance, de prendre hiſtoriquement & à la lettre ce que *La Bruyére* a voulu dire de tout homme d'étude qui a ſoin de cultiver ſa Raiſon, lui donne un nouveau ſujet de déclamer ſur ce que *La Bruyére* dit ailleurs d'*Antiſthéne*, pour repréſenter la triſte condition de pluſieurs fameux Ecrivains, qui, comme le dit *Boileau*;

† N'en ſont pas mieux refaits pour tant de renommée.

Mais

* Chap. XI. DE L'HOMME.
† Sat. I. 6.

Mais ſi *La Bruyére* n'a pas été fort à ſon aiſe dans ce Monde, comme *Vigneul-Marville* nous en aſſure, il n'en eſt que plus eſtimable d'avoir trouvé le moyen de ſe perfectionner l'eſprit au point qu'il a fait, malgré les diſtractions & les chagrins que cauſe la néceſſité indiſpenſable de pourvoir aux beſoins de la vie. Il a eu cela de commun avec pluſieurs Ecrivains célébres, qui, à la honte de leur ſiécle dont ils ont été l'ornement, ont vécu dans une extrême miſére. *Vigneul-Marville* nous donne lui-même une liſte aſſez ample de ces Savans néceſſiteux; & bien loin de ſe jouer de leur infortune, il en paroît touché, comme on peut le voir par ce qu'il nous dit * de *Du Ryer.* Pourquoi n'a-t-il pas la même humanité pour *La Bruyére?* Il ſemble que ce Critique ne l'inſulte de cette maniére, que pour avoir occaſion de nous dire que c'étoit un Auteur forcé. *Mr. de la Bruyére*, † dit-il, *décrit parfaitement bien ſon état dans la page* 448. § *de la neuviéme Edition de ſon Livre, où ſous*

* Pag. 193. † Pag. 328. &c.

§ Pag. 96. du Tom. II. de cette Edition.

sous la figure d'un Auteur forcé, *qui est encore un autre de ses Caractéres, il se fait tirer à quatre pour continuer d'écrire, quoiqu'il en meure d'envie.* Je ne sai ce que *Vigneul-Marville* entend par un *Auteur forcé*: mais pour moi je crois qu'on pourroit fort bien appeller ainsi certains Ecrivains qui ne pensent rien d'eux-mêmes; Compilateurs de fadaises, d'historiettes, & de bons-mots fort communs, que tout autre a autant de droit de transcrire qu'eux; Auteurs faits à la hâte, qui ne disent rien qu'on ne puisse mieux dire; dont le style plein de négligences & de méchantes phrases proverbiales n'a rien d'exact, de poli, de vif & d'engageant; en un mot qui sont toujours prêts à publier des Livres nouveaux qui ne contiennent rien de nouveau. On voit bien que je veux parler des Livres terminés en *ana*, ou qui sans être ainsi terminés, leur ressemblent parfaitement. Je ne sai si les Ecrivains qui depuis quelque tems remplissent les boutiques des Libraires de ces sortes de Compilations, sont tous des *Auteurs forcés*, comme parle *Vigneul-Marville*: mais une chose dont je suis

bien assuré, c'est qu'il n'y a qu'une extrême misére qui puisse les excuser de prostituer ainsi leur rêputation par des Ouvrages si puérils.

* Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais Livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.

Et cela même n'est pas une fort bonne excuse, si nous en croyons le P. *Tarteron*, qui dit plaisamment dans la Préface qu'il a mise au-devant de *Perse* & de *Juvenal*, qu'*en fait d'impression, il ne faut jamais être pressé pour toutes les raisons du monde, y allât-il de la vie.*

Sous prétexte que le Public a reçu avec indulgence quelques † paroles échappées en conversation à de grands hommes, qu'on a publiées après leur mort, il ne meurt plus aucun Ecrivain, qu'on ne publie ‡ un Recueil des belles choses qu'on lui a ouï dire pendant sa vie; & quelques-uns même prennent

* *Moliére* dans son *Misanthrope*, Act. I. Sc. II.
† *Scaligerana*, *Thuana*, *Perroniana*, &c.
‡ *Ménagiana*, *Valésiana*, *Furétiériana*, *Sorbériana*, *Arliquiniana*, &c.

nent la peine de faire de ces sortes de Recueils * en leur propre & privé nom, de crainte que personne ne s'avise de leur rendre ce devoir après leur mort. C'est prudemment fait à eux; car autrement qui penseroit à mettre sur leur compte tant de belles sentences de *Socrate*, d'*Aristipe*, de *Protagore*, d'*Antisthéne* ...... dont ils remplissent ces Recueils, mais qu'on a pu voir depuis longtems dans *Diogéne Laërce*, dans *Plutarque*, ou tout au moins dans le *Polyanthea*? D'autres plus rusés changent de titre. Ils savent que rien n'impose plus aisément au Public qu'un titre nouveau; & que tel Livre qui pourrissoit dans la boutique d'un Libraire, a été admirablement bien vendu en paroissant sous un nouveau nom. C'est pourquoi voyant que le Public commence à se dégoûter des Livres terminés en *ana*, ils ont soin d'éviter cette terminaison dans les titres qu'ils donnent à leurs Ecrits. Mais cela n'empêche

* Chevreau publia quelques années avant sa mort un Livre intitulé *Chevræana*, où il fit entrer je ne sai combien de pensées tirées mot pour mot de *Plutarque*, de *Diogene Laërce*; & de tels autres Compilateurs anciens.

pêche pas que ce ne ſoient des *ana*, c'eſt-à-dire des compoſitions précipitées pleines de faits incertains, d'hiſtoriettes ſans fondement, de déciſions mal fondées, ou tout-à-fait deſtituées de preuves, & de bons-mots fades, ou qu'on a vus cent fois ailleurs. Ce ſont les Auteurs de ces Livres qu'on auroit droit d'appeller des *Auteurs forcés*, & non des Ecrivains d'un eſprit auſſi pénétrant & auſſi original que *La Bruyére*, & qui compoſent avec autant de juſteſſe, de vivacité & de délicateſſe que cet excellent homme.

Comme *Vigneul-Marville* n'en veut point à ces Compilateurs de fadaiſes, il eſt tems de finir cette invective, qui pourroit l'impatienter & lui faire croire qu'on le néglige.

VII. Aprés avoir dit, je ne ſai ſur quel fondement, que *La Bruyére* étoit un *Auteur forcé*, il nous apprend * *qu'à la fin ſon mérite illuſtré par les ſouffrances a éclaté dans le monde. Les gens ont ouvert les yeux*, ajoute-t-il: *La vertu a été reconnue pour ce qu'elle eſt, & Mr.* de la Bruyére *changeant de fortune, a auſſi*

* *Mélanges*, p. 329.

ſi changé de caractère. Ce n'eſt plus un Auteur timide qui s'humilie dans ſa diſgrace. C'eſt un Auteur au-deſſus du vent, & qui s'approchant du Soleil, morgue ceux qui l'ont morgué, & découvre leur honte par cette narration: * „ Tout le „ monde s'éléve contre un homme qui „ entre en réputation: à peine ceux „ qu'il croit ſes amis, lui pardonnent- „ ils un mérite naiſſant, & une pre- „ miére vogue qui ſemble l'aſſocier à „ la gloire dont ils ſont déjà en poſ- „ ſeſſion. On ne ſe rend qu'à l'ex- „ trémité, & après que le Prince s'eſt „ déclaré par les récompenſes: tous „ alors ſe rapprochent de lui, & de „ ce jour-là ſeulement il prend ſon „ rang d'homme de mérite." *C'eſt-à-dire, ſans figure,* continue notre Cenſeur, *que l'Académie a été forcée à recevoir Mr.* de la Bruyére, *& qu'elle y a conſenti, le tems que Mr.* Péliſſon *a prédit étant arrivé que l'Académie par une politique mal entendue ne voulant pas aller au-devant des grands hommes pour les faire entrer dans ſa Compagnie, ſe laiſſeroit entraîner*

* Paroles de *La Bruyére*, *Chap.* XII. intitulé DES JUGEMENS, Tom. II. *pag.* 117.

traîner par les brigues, & donneroit malgré elle à la faveur, ce qu'elle ne vouloit accorder par son choix qu'à la capacité & au mérite. „ * La jolie maniére de raisonner que voilà! Que vous „ êtes, Mr. *de Vigneul-Marville*, un „ rude joueur en critique, & que je „ plains le pauvre Mr. *de la Bruyére* „ de vous avoir pour ennemi! Permettez-moi, Monsieur, de vous adresser les mêmes paroles dont *Elise* se sert en parlant à *Climéne* dans la *Critique de l'Ecole des Femmes*, car vous jouez admirablement bien le personnage de cette Précieuse. Aussi bien qu'elle, † *vous avez des lumiéres que les autres n'ont pas, vous vous offensez de l'ombre des choses, & savez donner un sens criminel aux plus innocentes paroles.* Pardon de l'application. Mais pour parler plus sérieusement, de quel droit ce dangereux Critique vient-il empoisonner des paroles aussi innocentes que celles qu'il nous cite du Livre de

* Paroles tirées de la *Critique de l'Ecole des Femmes*, & appliquées au présent sujet.

† Voyez la *Critique de l'Ecole des Femmes*, Scéne 2.

de *La Bruyére?* Qui lui a révélé que c'eſt de *La Bruyére* qu'il faut les entendre, plutôt que de toute autre perſonne qui commence à s'élever dans le monde? *La Bruyére* le lui a-t-il dit en confidence? Mais comment l'auroit-il fait, puiſque dans ſon Diſcours à l'Académie il déclare expreſſément & ſans détour qu'il n'a employé aucune médiation pour y être admis? *Vos voix ſeules*, dit-il à ces Meſſieurs, *toujours libres & arbitraires, donnent une place dans l'Académie Françoiſe. Vous me l'avez accordée, Meſſieurs, & de ſi bonne grace, avec un conſentement ſi unanime, que je la dois & la veux tenir de votre* SEULE MAGNIFICENCE. *Il n'y a ni poſte, ni crédit, ni richeſſes, ni autorité, ni* FAVEUR *qui ayent pu vous plier à faire ce choix. Je n'ai rien de* TOUTES CES CHOSES. *Tout me manque. Un Ouvrage qui a eu quelque ſuccès par ſa ſingularité, & dont les fauſſes & malignes applications pouvoient me nuire auprès des perſonnes moins équitables & moins éclairées que vous, a été* TOUTE LA MEDIATION *que j'ai employée, & que vous avez reçue.*

Peut-on croire que *La Bruyére* eût parlé

parlé de cette maniére, s'il eût été reçu dans l'Académie à la recommandation du Prince? N'auroit-ce pas été en lui une hardieſſe & une ingratitude inſupportables? Il y a apparence que ſi *Vigneul-Marville* eût lu ce Diſcours de *La Bruyére*, il ne décideroit pas ſi hardiment que c'eſt à la faveur du Prince qu'eſt dûe ſa réception dans l'Académie Françoiſe. Je me trompe, il l'a lu, & y a vu que La Bruyére *y déclare expreſſément qu'il n'a employé aucune médiation pour être reçu dans l'Académie Françoiſe, que la ſingularité de ſon Livre.* Ce ſont les propres termes de Vigneul-Marville, *pag.* 348. de ſes *Mêlanges d'Hiſtoire & de Littérature.* Mais ce terrible Cenſeur ne ſe rend pas pour ſi peu de choſe. *Comme Mr. de la Bruyére,* * ajoute-t-il, *dit le contraire dans ſes* Caractéres, *& qu'il avoue que ç'a été par la faveur du Prince, qui s'étant déclaré, a fait déclarer les autres, je m'en tiens à cette parole, qui étant la première qui lui ſoit venue à la penſée, doit être la meilleure ſelon ſes régles.* Peut-être embarraſſeroit-on bien *Vigneul-*

* *Pag.* 348, 349.

Vigneul-Marville, ſi on le prioit de prouver que l'endroit des *Caractéres* qu'il a en vue n'a été imprimé qu'après que *La Bruyére* a été reçu dans l'Académie Françoiſe. „ Tout le monde s'éléve „ contre un homme qui entre en ré„ putation: à peine ceux qu'il croit „ ſes Amis, lui pardonnent-ils un mé„ rite naiſſant: on ne ſe rend qu'à „ l'extrémité, & après que le Prince „ s'eſt déclaré par les récompenſes." *C'eſt-à-dire ſans figure*, ſi nous en croyons Vigneul-Marville, *que l'Académie a été forcée à recevoir Mr. de la Bruyere.* Quelle chûte! Quelle explication, bon Dieu! Ne diroit-on pas qu'une Place dans l'Académie vaut un Gouvernement de Province? Il a bien raiſon d'écarter la figure, ou plutôt de tirer les paroles de *La Bruyére* du plus ténébreux cahos qu'il ſoit poſſible d'imaginer: car ſans le ſecours d'un ſi ſubtil interpréte, qui s'aviſeroit jamais d'entendre par le terme de *récompenſe* une Place dans l'Académie Françoiſe? Mais pour qui nous prend ce ſévére Critique? Croit-il donc être le ſeul qui ait lu *l'Hiſtoire de l'Académie*, où tout le

le monde peut voir, * Que les avantages qui ſont accordés aux Membres de cette illuſtre Compagnie, ſe réduiſent *à être exemptés de toutes tutelles & curatelles, de tous guets & gardes, & à jouïr du droit de faire ſolliciter par Commiſſaires les Procès qu'ils pourroient avoir dans les Provinces éloignées de Paris*? C'eſt ſi peu de choſe que *Péliſſon* s'étonne qu'on n'eût pas demandé, outre ces Priviléges, l'exemption des tailles, qu'apparemment on auroit obtenue ſans peine. Mais que la Place d'Académicien ſoit une des plus importantes du Royaume, où eſt-il parlé de *La Bruyére* dans l'endroit des *Caractéres* que nous cite *Vigneul-Marville*? Qu'y a-t-il-là qu'on puiſſe lui appliquer plutôt qu'à tout homme de mérite que le Prince s'aviſe d'élever à quelque poſte conſidérable? N'y a-t-il donc en France que *La Bruyére* dont les belles qualités ayent été en bute à l'envie, dès qu'elles ont commencé d'éclater dans le monde? On eſt donc aujourd'hui beau-

* *Pag.* 43, 44, &c. de l'Edition de Paris 1701.

beaucoup plus raiſonnable en France que dans les ſiécles précédens, dont l'Hiſtoire nous fournit tant d'exemples d'une maligne jalouſie.

Je me ſuis un peu trop étendu ſur cet article; car il ſuffiſoit de propoſer les fondemens de la Critique de *Vigneul-Marville*, pour en montrer la foibleſſe. Mais j'ai été bien-aiſe de faire voir par cet exemple, dans quels inconvéniens s'engagent ces Cenſeurs paſſionnés, qui veulent, à quelque prix que ce ſoit, décrier les perſonnes ou les Ouvrages qui n'ont pas le bonheur de leur plaîre. Aveuglés par ce deſir, ils prennent tout à contre-ſens, cenſurent au hazard les paroles les plus innocentes, blâment hardiment les meilleurs endroits d'un Ouvrage, ſans s'être donné la peine d'en pénétrer le véritable ſens; & par-là s'expoſent eux-mêmes à la cenſure de tout le monde.

* Ceci s'adreſſe à vous, Eſprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien cherchez ſur tout à mordre:

Vous

La Fontaine, *Fable* XVI. Liv. V.

Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs
outrages
Sur tant de beaux Ouvrages?
Ils ſont pour vous d'airain, d'acier, de dia-
mant.

VIII. Ce que notre Cenſeur ajoute pour achever le prétendu Portrait de *La Bruyére*, n'eſt pas mieux fondé que ce que nous venons de réfuter. *Il n'eſt point de Philoſophe*, dit-il *, *plus humble en apparence, ni plus fier en effet que Mr.* de la Bruyére. *Il monte ſur ſes grands chevaux; & à meſure qu'il s'éléve, il parle avec plus de hardieſſe & de confiance.* „ On „ peut, *dit-il*, refuſer à mes Ecrits „ leur récompenſe, on ne ſauroit en „ diminuer la réputation; & ſi on le „ fait, qui m'empêchera de le mépri- „ ſer?" De la maniére que *Vigneul-Marville* cite ces paroles, on ne peut que les appliquer à *La Bruyére*. Mais encore un coup, qui a révélé à ce Cenſeur pénétrant que *La Bruyére* a voulu parler de lui-même, & non de tout ſa-
ge

* Pag. 330.

ge Ecrivain qui s'étant appliqué à démontrer la folie & l'extravagance des vices de l'homme pour le porter à s'en corriger, eſt en droit de mépriſer ceux qui s'attachent à décrier ſon Ouvrage? On n'a qu'à lire tout le paſſage pour voir qu'il faut l'entendre dans ce dernier ſens. Il eſt un peu trop long pour le tranſcrire ici. Vous le trouverez au Chapitre XII. intitulé DES JUGEMENS, p. 121. Mais ſi notre Cenſeur veut à quelque prix que ce ſoit qu'on applique ces paroles à *La Bruyére* lui-même, je ne vois pas qu'elles contiennent rien de fort déraiſonnable, à les prendre dans leur vrai ſens. Il eſt viſible qu'il faut entendre ici par les perſonnes qui prétendent diminuer la réputation d'un Ouvrage, des Envieux qui n'y ſont portés que par pure malignité, comme il paroît par les méchantes raiſons qu'ils employent pour en venir à bout. Or quel meilleur parti peut-on prendre en ce cas-là, que de mépriſer leurs vaines inſultes? Et par conſéquent ſi *La Bruyére* a jamais été expoſé à la haine de ces ſortes de perſonnes, pourquoi n'auroit-il pu leur

dire,

dire, „ *Vous ne ſauriez diminuer la ré-*
„ *putation de mes Ecrits* par vos mé-
„ chantes plaiſanteries, & par les fauſ-
„ ſes & malignes applications que vous
„ faites de mes paroles? Mais ſi vous
„ impoſiez pour quelque tems au Pu-
„ blic par vos réflexions odieuſes &
„ mal-fondées, *qui m'empêchera de*
„ *vous mépriſer*? Vous voudriez peut-
„ être que je m'amuſaſſe à vous ré-
„ pondre. Je n'ai garde de le faire.
„ Ce ſeroit donner du poids à vos rai-
„ ſonnemens frivoles. J'aime mieux
„ les regarder avec mépris, comme
„ ils le méritent. „ Si c'étoit-là ce que *La Bruyére* a voulu dire, quel droit auroit-on de l'en cenſurer? N'eſt-il pas vrai qu'en bien des rencontres c'eſt une fierté louable de mépriſer les vaines morſures de l'Envie? C'eſt ainſi qu'en a uſé *Boileau*. Mais qui le blâme d'avoir mieux aimé enrichir le Public de nouveaux Ouvrages, que de s'amuſer à réfuter toutes ces impertinentes critiques qu'on fit d'abord des premiéres Poëſies qu'il mit au jour? Et qui ne voudroit à-préſent que le fameux *Arnaud* ſe fût occupé à autre choſe qu'à re-

repouſſer les attaques de ſes adverſaires, à quoi il a employé la meilleure partie de ſa vie?

Enfin, pour me rapprocher de *Vigneul-Marville*, il eſt tout viſible que ſi *La Bruyére* eût vu le Portrait odieux que ce dangereux Cenſeur a fait de ſa perſonne ſans aucune apparence de raiſon, il auroit fort bien pu ſe contenter de dire pour toute réponſe: * *Ceux qui ſans nous connoître aſſez penſent mal de nous, ne nous font pas de tort. Ce n'eſt pas nous qu'ils attaquent, c'eſt le fantôme de leur imagination.* Car, comme je viens de le montrer, rien n'eſt copié d'après nature dans ce prétendu Tableau: tout y eſt, je ne dis pas *croqué* & *ſtrapaſonné*, comme parle *Vigneul-Marville*, mais plutôt peint au hazard, & ſans aucun rapport à l'Original que le Peintre a voulu repréſenter.

En voilà aſſez ſur la *Perſonne de La Bruyére*, voyons maintenant ce que notre Critique trouve à reprendre dans ſes *Ecrits*.

SE-

* Paroles de *La Bruyére*, Ch. XII. intitulé, DES JUGEMENS, Tom. II. p. 106.

SECONDE PARTIE.

Du Livre de la Bruyére intitulé *Caractéres ou Mœurs de ce Siécle.*

I. SI décider étoit prouver, jamais Livre n'auroit été mieux critiqué, que celui de *La Bruyére* l'a été dans les *Mêlanges d'Histoire & de Littérature*, recueillis par *Vigneul-Marville.* Mais comme tout homme qui s'érige en Critique, devient partie de celui qu'il entreprend de censurer, son témoignage n'est compté pour rien devant le tribunal du Public. Après avoir déclaré que cet Auteur lui déplaît, il n'est plus nécessaire qu'il nous dise en différens endroits & en diverses maniéres qu'il condamne ses pensées, son style, ou ses expressions. On le sait déjà. Tout ce qu'on attend de lui, c'est qu'il fasse voir nettement & par de bonnes raisons, que tel ou tel endroit du Livre qu'il prétend critiquer, est condamnable.

Je sai bien que plusieurs Savans se sont

ſont fait une habitude de nous étaler aſſez ſouvent leurs opinions particuliéres, ſans en donner aucune preuve. Tels ont été dans le ſiécle précédent quelques célébres Commentateurs qu'on nomme *Critiques.* Mais ce n'eſt pas par-là qu'ils ſe ſont fait eſtimer. C'eſt au-contraire un défaut dont ils ont été blâmés par tout ce qu'il y a de gens raiſonnables dans la République des Lettres. Il eſt vrai qu'encore aujourd'hui pluſieurs Savans de cet ordre, qui écrivent * en Latin & en François, ſont aſſez portés à excuſer cette méthode, parce qu'ils ſont bien-aiſes de l'imiter: mais les gens de bon-ſens ne sauroient s'en accommoder.

L'eſprit ſe révolte naturellement contre des déciſions vagues qui ne l'inſtruiſent de rien. Que m'importe de ſavoir qu'un Ouvrage vous déplaît, ſi j'ignore les raiſons pour lesquel-

* Témoin deux ou trois Editeurs d'*Horace*, qui depuis peu ont fait imprimer le Texte de ce fameux Poëte avec des corrections, des tranſpoſitions, & des changemens, dont ils ne donnent pour garant que leur goût, & leur autorité particuliére.

quelles vous le condamnez! Par exemple, j'ai lu le *Voyage du Monde de Descartes*, composé par le P. *Daniel*; & j'ai été charmé de la naïveté de son style, de la pureté de ses expressions, & sur-tout de la solidité de ses raisonnemens. Quelque tems après, *Vigneul-Marville* trouve à propos d'imprimer * que l'Auteur de ce Livre est *un fade railleur*. Faudra-t-il qu'après avoir vu cette décision, faite en l'air, je renonce à mon jugement pour embrasser le sentiment de *Vigneul-Marville?* Je ne crois pas qu'il osât lui-même l'exiger. Mais s'il n'a prétendu instruire personne par cette critique, jettée au hazard sans preuve, pourquoi la faire? Pourquoi perdre du tems inutilement? L'Auteur des *Dialogues des Morts* dit plaisamment, *que tout paresseux qu'il est, il voudroit être gagé pour critiquer tous les Livres qui se font. Quoique l'emploi paroisse assez étendu*, ajoute-t-il, *je suis assuré qu'il me resteroit encore du tems pour ne rien faire.* Mais ce judicieux Ecrivain auroit trouvé l'emploi bien plus commo-

* *Mélanges d'Histoire*, &c. pag. 152.

mode, s'il eût pu s'aviser de cette autre maniére de critiquer, où l'on suppose tout ce qu'on veut sans se mettre en peine de le prouver: méthode si courte & si facile qu'on pourroit, en la suivant, critiquer les meilleurs Livres sans se donner même la peine de les lire. Il est vrai qu'une telle critique est sujette à un petit inconvénient; c'est que, si elle est facile à faire, elle est aussi fort aisée à détruire. Car il n'y a personne qui ne soit en droit de siffler toutes ces décisions destituées de preuves, & de leur en opposer d'autres directement contraires: desorte qu'à critiquer de cette maniére, on n'est pas plus avancé au bout du compte, que le Marquis de la *Critique de l'Ecole des Femmes*, qui voulant décrier cette Piéce, croyoit faire merveille en disant d'un ton de Maître, *qu'il la trouvoit détestable, du dernier détestable, ce qu'on appelle détestable.* Mais on lui fit bientôt voir que cette décision n'aboutissoit à rien, en lui répondant, *Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable.* C'est à quoi doit s'attendre tout Censeur

decisif qui veut en être cru sur sa parole. Car s'il se donne la liberté de rejetter le sentiment d'un autre sans en donner aucune raison, chacun a droit de rejetter le sien avec la même liberté.

Si *Vigneul-Marville* eût pensé à cela, il se seroit plus attaché qu'il n'a fait, à nous prouver en détail & par de bonnes raisons, que le Livre de *La Bruyére* est plein de pensées fausses, obscures & mal exprimées, au-lieu de nous dire en général que, * *si Mr.* de la Bruyére *avoit pris un bon style, qu'il eût écrit avec pureté, & fini davantage ses Portraits, on ne pourroit sans injustice mépriser son Livre:* † *qu'il use de transpositions forcées;* § *qu'il n'a point de style formé, qu'il écrit au hazard, employant des expressions outrées en des choses très-communes, & que quand il en veut dire de plus relevées, il les affoiblit par des expressions basses, & fait ramper le fort avec le foible: qu'il tend sans relâche à un sublime qu'il ne connoît pas, & qu'il met tantôt dans les choses, tantôt dans*

* *Mêlanges d'Histoire*, &c. pag. 332.
† Pag. 333. § Pag 336.

dans les paroles, ſans jamais attraper le point d'unité qui concilie les paroles avec les choſes, en quoi conſiſte tout le ſecret & la fineſſe de cet art merveilleux. Car à quoi bon toutes ces déciſions vagues, ſi l'on n'en fait voir la ſolidité par des exemples inconteſtables? *J'eſtime toutes les bonnes choſes que Mr.* de la Bruyére *a tirées de nos bons Auteurs*, continue notre Critique * ſur le même ton de Maître qui veut en être cru ſur ſa parole, *mais je n'eſtime pas la manière dont il les a miſes en œuvre. J'aurois mieux aimé qu'il nous les eût données tout bonnement comme il les a priſes, que de les avoir obſcurcies par ſon jargon. Je loue la bonne intention qu'il a eue de réformer les mœurs du ſiécle préſent en découvrant leur ridicule, mais je ne ſaurois approuver qu'il cherche ce ridicule dans ſa propre imagination plutôt que dans nos mœurs mêmes, & qu'outrant tout ce qu'il repréſente, il faſſe des Portraits de fantaiſie, & non des Portraits d'après nature, comme le ſujet le demande. Je fais cas des régles de bien écrire que Mr.* de la Bruyére *débite dans ſes Caractéres, mais*

* Pag. 350, 351.

mais je ne puis ſouffrir qu'il viole ces régles qui ſont du bon-ſens, pour ſuivre le déréglement d'un génie capricieux. En un mot, je loue le deſſein de Mr. de la Bruyére *qui eſt hardi, & très-hardi, & dont le Public pourroit retirer quelque utilité; mais je dis ſans façon, que ce deſſein n'eſt pas exécuté de main de Maître, & que l'entrepreneur eſt bien au-deſſous de la grandeur de ſon entrepriſe.* Voilà une terrible critique: mais que nous apprend-elle dans le fond? Rien autre choſe, ſi ce n'eſt que *Vigneul-Marville* n'approuve pas le Livre de *La Bruyére*, deſorte que tous ceux qui eſtimoient ce Livre avant que d'avoir lu cette critique, pourroient ſe contenter de lui dire, *C'eſt donc-là le jugement que vous faites des* Caractéres de ce ſiécle: *voilà qui va le mieux du monde: & nous, Monſieur,* * *nous trouvons votre jugement tout-à-fait ridicule & mal fondé.* A-la-vérité cette contre-critique ne nous apprendroit rien non plus; mais *Vigneul-*

* *De quibus, quoniam verbo arguis, verbo ſatis eſt negare.* CICERON *pro Sext. Roſcio Amerino, cap.* 29.

gneul-Marville n'auroit aucun droit de s'en plaindre. C'eſt de quoi ce Cenſeur auroit dû s'appercevoir d'autant plus aiſément, que dans la plupart des choſes qu'il dit contre les *Caractéres de ce ſiécle*, il entre en diſpute avec *Ménage.* Car s'il a eu raiſon de ne pas ſe rendre à l'autorité de ce ſavant homme, il devoit ſuppoſer naturellement que ceux qui liroient ſa critique, ne feroient pas plus de cas de ſon autorité qu'il n'en fait de celle du *Ménagiana:* ce qui, pour le dire en paſſant, fait bien voir l'inutilité de ces déciſions ſans preuve qu'on ſe donne la liberté d'entaſſer dans ces Livres terminés en *ana*, & dans d'autres Ouvrages compoſés ſur le même modéle.

Ces Réflexions générales pourroient preſque ſuffire pour détruire ce que *Vigeul-Marville* a jugé à propos de publier contre le Livre de *La Bruyére*; car la plupart de ſes Remarques ne ſont fondées que ſur ſa propre autorité, qui dans cette occaſion doit être comptée pour rien, ou ſur la ſuppoſition qu'il fait gratuitement & ſans en donner aucune preuve, que le Livre

qu'il prétend critiquer eſt un méchant Livre. C'eſt ce que nous allons voir article par article. Mais comme il importe fort peu au Public de ſavoir qu'on peut réfuter un Livre, ſi cette réfutation n'inſtruit de rien, je tâcherai de faire voir par raiſon le contraire de ce que *Vigneul-Marville* s'eſt contenté d'avancer ſans preuve.

II. *La Bruyere* finit ſon Livre par ces paroles : *Si on ne goûte point ces Caractéres, je m'en étonne ; & ſi on les goûte, je m'en étonne de-même.* La diverſité & l'incertitude des jugemens des hommes eſt ſi grande, que cet Auteur pouvoit fort bien parler ainſi d'un Ouvrage où il avoit tâché de repréſenter naïvement les mœurs de ſon ſiécle. Car croyant d'un côté avoir exécuté fidélement ſon deſſein, (ſans quoi il n'auroit pas dû publier ſon Livre) il devoit s'étonner qu'on ne goûtât point des choſes dont chacun pouvoit aiſément reconnoître la vérité auſſi-bien que lui ; & de l'autre, conſidérant la bizarrerie & l'extrême variété des jugemens humains, il ne pouvoit qu'être ſurpris ſi ces choſes venoient à être goûtées de la plupart de ſes Lecteurs.

teurs. C'eſt-là, ſi je ne me trompe, le vrai ſens de cette ſentence que *Vigneul-Marville* veut trouver ambigue. Qu'elle le ſoit, ou non, c'eſt par-là qu'il commence la cenſure qu'il a trouvé à propos de faire du Livre de *La Bruyére*: *Si on ne goûte point ces Caractéres, je m'en étonne; & ſi on les goûte, je m'en étonne de-même.* Pour moi, * dit *Vigneul-Marville*, je m'en tiens à ce dernier. C'eſt-à-dire qu'il ne goûte pas beaucoup ces Caractéres. A la bonne heure. Mais s'il vouloit l'apprendre au Public, il devoit lui en découvrir en même tems les raiſons, ſuppoſant modeſtement que le Public ne ſe ſoucie pas beaucoup d'être informé de ſes dégoûts; ce qu'il n'a pas fait, à mon avis, comme j'eſpére le montrer clairement dans tout le reſte de ce petit Ouvrage. *J'avoue pourtant en honnête homme*, ajoute d'abord *Vigneul-Marville*, *que le Livre de Mr. de la Bruyére eſt d'un caractére à ſe faire lire. De tout tems ceux qui ont écrit contre les mœurs de leur ſiécle ont trouvé des Lecteurs en grand nombre, & des Lecteurs favorables, à cau-*

* Pag. 331.

cause de l'inclination que la plupart ont pour la satyre, & du plaisir que l'on sent de voir à découvert les défauts d'autrui, pendant qu'on se cache ses propres défauts à soi-même. Quoique l'Euphormion *de* Barclée *ne touche les vices des Cours de l'Europe qu'en général, & assez légérement, on a lu ce Livre avec avidité, & on le lit encore tous les jours. Il en est de-même du* Gygès, *du* Genius Sæculi, *& des autres Livres semblables. Il ne faut donc pas s'étonner si les* Caractéres *de Mr.* de la Bruyére *ont été si courus & imprimés jusqu'à neuf fois, puisqu'entrant dans le détail des vices de ce siécle, il caractérise toutes les personnes de la Cour & de la Ville qui sont entichées de quelques-uns de ces vices. La curiosité la plus maligne y est réveillée, comme elle l'est à l'égard de tous les Libelles & les Ecrits qui supposent des Clefs pour être entendus. La Ville a une demangeaison enragée de connoître les vices de la Cour; la Cour de son côté jette volontiers les yeux, quoique de haut en bas, sur les vices de la Ville pour en turlupiner; & c'est une avidité inconcevable dans les Provinces, d'apprendre les nouvelles scandaleuses de la Ville & de la Cour.*

C'est

C'eſt donc uniquement *à l'inclination que la plupart des hommes ont pour la Satyre*, que le Livre de *La Bruyére* doit cette approbation générale qu'il a reçue en France, où il a été imprimé *juſqu'à neuf fois*, & le ſera ſans-doute davantage par la même raiſon. Il s'enſuivroit de ce beau raiſonnement, que les Satyres d'*Horace*, de *Perſe*, de *Juvenal*, de *Régnier*, de *Boileau*, &c. n'ont été & ne ſont encore eſtimées qu'à cauſe du plaiſir que la plupart des hommes prennent à s'entretenir des vices des autres hommes. Mais ce n'eſt pas cela, n'en déplaîſe à *Vigneul-Marville*.

On admire ces Auteurs, parce qu'ils ſont pleins d'eſprit, que les divers portraits qu'ils font des défauts des hommes ſont exacts, que leurs railleries ſont fines, ſolides, & agréablement exprimées, ... Et lorſqu'ils viennent à louer ce qui eſt louable, comme ils le font très-ſouvent, on eſt autant touché de ces éloges que des traits ſatyriques qu'ils répandent dans leurs Ouvrages.

Comme on entend tous les jours débiter en Chaire des maximes générales

ſur la plupart des ſujets, quelques E-crivains ſe font à cette maniére de raiſonner, qui n'inſtruit de rien. Car pour l'ordinaire, ſi l'on prend ces maximes générales à la rigueur & dans toute l'étendue qu'emportent les termes dont on ſe ſert pour les exprimer, elles ſont fauſſes: & ſi on les conſidére dans un ſens vague & indéterminé, elles ne ſont d'aucun uſage, & ne diſent rien que ce que tout le monde ſait déjà. C'eſt ce qu'il eſt aiſé de voir dans le point en queſtion. Il eſt certain que les hommes ont de la malignité, tout le monde en convient. Mais peut-on en conclure que cette malignité régle tous leurs jugemens? Point du tout. Si les hommes ont de la malignité, ils ont auſſi du bon-ſens. S'ils rient du Portrait d'un Avare, d'un Lâche, d'un Impertinent, ce n'eſt pas toujours à cauſe qu'ils aiment à ſe divertir aux dépens d'autrui, mais parce qu'on leur repréſente l'idée de ces différens caractéres avec des couleurs vives & naturelles, ce qui ne manque jamais de plaîre. Preuve de cela, c'eſt que ces Portraits les divertiſſent, ſans qu'ils ſongent à

en-

en faire l'application à aucun original actuellement exiſtant. C'eſt par cette raiſon qu'on aime la Comédie, où l'on voit des défauts agréablement tournés en ridicule, ſans penſer à perſonne dans le monde en qui l'on ait remarqué rien de pareil. Par exemple, lorſque le Parterre ſe divertit à voir repréſenter le *Tartuffe*, chacun de ceux qui le compoſent, n'a pas devant les yeux un homme de ſa connoiſſance dont le caractére réponde à celui de cet hypocrite; mais le Portrait de ce ſcélérat leur plaît, parce que tous ſes traits ſont bien tirés, & conviennent admirablement au caractére que le Poëte lui a voulu donner. C'eſt ce qui fait qu'un Avare ſe divertit quelquefois à voir le portrait d'un Avare, dont il eſt lui-même le plus parfait original, & ſur qui ſouvent ce Portrait a été tiré.

* Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y voit avec plaiſir, ou croit ne s'y point voir.

L'A-

* Boileau, *Art Poëtique*, Chant III. 353. & ſuiv.

L'Avare des premiers rit du tableau fidéle
D'un Avare souvent tracé sur son modéle,
Et mille fois un Fat finement exprimé
Méconnut le portrait sur lui-même formé.

Mais supposé que la malignité contribue à nous faire trouver du plaisir dans ces sortes de Spectacles & dans la lecture des Livres satyriques, elle n'est pourtant pas généralement & constamment si grande cette malignité, qu'elle aveugle le jugement de la plus grande partie des hommes, & leur fasse goûter toute sorte de Satyres, quelque impertinentes qu'elles soient. Si cela étoit, on auroit conservé mille fades Libelles pleins de fiel & d'aigreur, qu'on a composé dans tous les tems contre les personnes les plus illustres. On ne vit jamais tant de Satyres que du tems de la *Ligue*. Où sont-elles présentement? Elles ont disparu pour jamais, si vous en exceptez le fameux *Catholicon d'Espagne*, auquel le tems n'a rien ôté de son prix. D'où vient cette distinction en faveur de cet Ouvrage? Est-ce de la malignité des hommes, & de leur inclination à la Satyre? Nullement: mais de la bonté

bonté de la Piéce, *qui*, comme le dit le P. Rapin, *ſurpaſſe tout ce qu'on a écrit en ce genre dans les derniers ſiécles. Il régne dans tout cet Ouvrage*, ajoute-t-il, *une délicateſſe d'eſprit qui ne laiſſe pas d'éclater parmi les maniéres rudes & groſſiéres de ce tems-là : & les petits vers de cet Ouvrage ſont d'un caractére très-fin & très-naturel.* C'eſt-là, dis-je, ce qui a conſervé cette Satyre, & qui la fit ſi fort eſtimer dès qu'elle vit le jour : car, comme * le dit *Vigneul-Marville*, qui a fait des Obſervations trés-curieuſes ſur cette Piéce, *dès qu'elle parut, chacun en fut charmé.*

Et ſans remonter ſi haut, combien de Libelles ſatyriques ne publia-t-on pas en France contre le Cardinal *Mazarin? On ne voyoit alors par la Ville*, dit † l'Hiſtoire de ce tems-là, *que libelles diffamatoires, que chanſons & vers ſatyriques, qu'hiſtoires faites à plaiſir, que diſcours d'Etat & raiſonnemens politiques, où Mazarin étoit repréſenté ſous les noms les plus odieux, & où même les Per-*

* Pag. 198. de ſes *Mélanges*.

† Hiſtoire du Prince de Condé, pag. 325. 2. Edition.

Perſonnes Royales n'étoient guéres épargnées. Voilà bien de quoi réveiller la malignité des hommes. Cependant elle n'a pu toute ſeule donner du prix à tous ces Libelles, & les empêcher de tomber dans l'oubli.

Il eſt vrai que la malignité, la paſſion & le deſir de décrier les perſonnes qui ſont le ſujet d'un Ouvrage ſatyrique, peuvent le faire valoir pendant quelque tems. Mais s'il eſt fade & impertinent, on s'en dégoûte preſque auſſi-tôt que d'un froid Panégyrique. Mille Libelles ridicules qu'on a fait pendant la * derniére Guerre, à Paris, à Londres, à Vienne, à la Haye, à Amſterdam & ailleurs, en ſont une bonne preuve. Recherchés & lus avec avidité pendant quelques mois, ils étoient rebutés en peu de tems, pour faire place à d'autres, qui n'étant pas meilleurs éprouvoient bientôt la même diſgrace.

Lors donc qu'une Satyre eſt générale-

* *Qui, commencée* en 1688 *& finie* en 1697, *étoit* la derniére *par rapport à l'an* 1702, *auquel cette* Défenſe *a été imprimée pour la premiére fois.*

ralement eſtimée, il ne ſuffit pas de dire, pour la décrier, que cette eſtime générale ne vient que de l'inclination que les hommes ont à s'entretenir des défauts d'autrui. Ce raiſonnement ne peut être de miſe, qu'après qu'une Satyre qui a été en vogue pendant quelque tems, vient à tomber dans le mépris. On peut dire alors, après en avoir montré les défauts, (ce qui eſt à noter) que ce qui la faiſoit valoir pendant ce tems-là, quelque groſſiére qu'elle fût, c'étoit apparemment le plaiſir malin qu'on prenoit à ſe divertir aux dépens de ceux qu'on y tournoit en ridicule. Et par conſéquent, ſi *Vigneul-Marville* ne goûte pas les *Caractéres de ce ſiécle*, quoiqu'ils ſoient généralement eſtimés, il n'a pas raiſon de dire pour juſtifier ſon dégoût, *qu'il ne faut pas s'étonner ſi les* Caractéres *de Mr.* de la Bruyére *ont été ſi courus & imprimés juſqu'à neuf fois, puiſqu'entrant dans le détail des vices de ce ſiécle, il caractériſe toutes les perſonnes de la Cour & de la Ville qui ſont entichées de quelques-uns de ces vices.* Car ſi *La Bruyére* a bien exécuté ſon deſſein, on ne peut qu'eſtimer ſon Ouvrage, comme

on

on eſtime les *Satyres de Boileau* & les *Comédies de Moliére*; & s'il l'a mal exécuté, il y a lieu de s'étonner que ſon Livre ait été ſi longtems & ſi généralement eſtimé. Deſorte que ſi *Vigneul-Marville* croit que *La Bruyére* ait mal repréſenté les mœurs de ſon ſiécle, il doit le prouver par des raiſons tirées de l'Ouvrage même, & non pas de la malignité des hommes, qui ſeule ne ſuffit pas pour faire valoir longtems une méchante Satyre.

Mais ce qui fait bien voir que les *Caractéres de ce ſiécle* ne doivent pas cette approbation qu'ils ont dans le monde à la paſſion extraordinaire que la Ville a de connoître les vices de la Cour, & au plaiſir que la Cour prend à ſe divertir des défauts de la Ville, non plus qu'à l'avidité inconcevable qu'on a dans les Provinces d'apprendre les nouvelles ſcandaleuſes de la Ville & de la Cour, c'eſt que les premiéres Editions du Livre de *La Bruyére* furent enlevées, quoiqu'il y eût fort peu de ces Caractéres qu'on pût appliquer à des perſonnes particuliéres.

D'ailleurs, cet Ouvrage n'eſt pas moins eſtimé dans les Païs Etrangers qu'en

qu'en France. On l'a peut-être imprimé plus ſouvent à Bruxelles qu'à Paris. Il s'en fait un grand débit en Hollande, & on l'admire en Angleterre où il a été traduit en Anglois. Ces Peuples ont-ils auſſi *une demangeaiſon enragée*, comme parle *Vigneul-Marville*, de connoître les vices de tous les François qui ſont quelque figure à Paris ou à Verſailles? D'où leur viendroit cet empreſſement pour des perſonnes dont ils ne connoiſſent pas même les noms? Et comment pourroient-ils les démêler dans les *Caractéres de ce ſiécle*, où non ſeulement ces prétendues perſonnes ne ſont pas nommées, mais où le caractére qu'on leur donne ne contient rien que ces Etrangers ne puiſſent auſſi bien appliquer à mille autres perſonnes qu'à ceux que certaines gens croyent que l'Auteur a eu devant les yeux? Un Anglois, par exemple, ouvre le Livre de *La Bruyére*, & y trouve ce Caractére: * *Argyre tire ſon gand pour montrer une belle main, & ne néglige pas de découvrir un pe-*

* Chap. XI. intitulé DE L'HOMME, Tom. II. p. 43.

petit ſoulier qui ſuppoſe qu'elle a le pied petit: elle rit des choſes plaiſantes ou ſérieuſes pour faire voir de belles dents: ſi elle montre ſon oreille, c'eſt qu'elle l'a bien faite; & ſi elle ne danſe jamais, c'eſt qu'elle eſt peu contente de ſa taille, qu'elle a épaiſſe. Elle entend tous ſes intérêts à l'exception d'un ſeul, elle parle toujours, & n'a point d'eſprit. Faudra-t-il que cet Anglois aille s'adreſſer à *Vigneul-Marville* (car il eſt, je penſe, le ſeul qu'on puiſſe conſulter ſur cela) pour ſavoir quelle eſt la perſonne de la Cour ou de la Ville que *La Bruyére* a voulu repréſenter ſous le nom d'*Argyre*? Cela n'eſt pas néceſſaire. Il n'a qu'à jetter les yeux autour de lui pour y voir des perſonnes de ce caractére, ce qui ſuffit pour lui faire ſentir que *La Bruyére* a bien dépeint dans cet endroit la foibleſſe & l'aveuglement de la plupart des hommes, qui négligeant de connoître leurs plus grands défauts, s'apperçoivent bientôt de leurs plus petits avantages.

Au-reſte, de la maniére dont *Vigneul-Marville* parle du Livre de *La Bruyére*, on diroit qu'il ne l'a jamais lu. Car en ſoutenant, comme il fait, que

que ce grand ſuccès qu'il a eu dans le Monde, ne vient que du plaiſir malin que les hommes prennent * *à voir à découvert les défauts d'autrui*, il ſemble ſuppoſer que cet Ouvrage n'eſt qu'un amas de Portraits ſatyriques † *de toutes les perſonnes de la Cour & de la Ville*, comme il parle. Cependant rien n'eſt plus faux que cette ſuppoſition. Car non ſeulement ce Livre eſt preſque tout compoſé de ſolides réflexions qui regardent uniquement les vertus ou les vices des hommes ſans aucun rapport à qui que ce ſoit, comme le verra tout homme qui prendra la peine de le lire; mais encore la plupart des Portraits qui y ſont, ne peuvent point être plutôt appliqués à certaines perſonnes particuliéres qu'à mille autres que *La Bruyére* n'a jamais vu: & quelques autres en aſſez grand nombre contiennent l'éloge des perſonnes les plus diſtinguées par leur vertu ou par leur mérite qui ayent paru en France vers la fin du XVII. Siécle: Caractéres beaucoup plus propres à exciter l'envie des hom-

* *Mêlanges d'Hiſtoire, &c. p.* 331.
† *Id. p.* 332.

hommes, qu'à réveiller *cette maligne curiosité*, qui selon *Vigneul Marville* leur fait trouver tant de plaisir *à voir des défauts d'autrui pendant qu'ils se cachent à eux-mêmes leurs propres défauts*, qu'elle leur donne du goût pour des Satyres fort froides & fort insipides, telles que les *Caractéres de ce Siécle.*

Mais puisque nous voilà tombés sur le chapitre des Portraits que *La Bruyére* a répandus dans son Livre, nous transporterons ici tout ce que notre Critique en dit ailleurs, afin qu'on en puisse mieux juger en le voyant tout ensemble.

III. *Vigneul-Marville* commence à parler des Portraits qui sont répandus dans le Livre de *La Bruyére*, en attaquant avec la derniére intrépidité le jugement avantageux qu'en avoit fait *Ménage* dans le Recueil des pensées qu'on lui a attribuées après sa mort, sous le titre de *Ménagiana*. „ Mr. *de* „ *la Bruyére* est merveilleux, dit * „ Mr. *Ménage*, à attraper le ridicule „ des hommes & à le developper." *Il devoit*

* *Ménagiana*, *Tom. IV. p.* 219. de l'Edition de Paris 1715.

devoit dire plutôt à l'envelopper, ajoute * Vigneul-Marville; *car Mr.* de la Bruyére, *à force de vouloir rendre les hommes ridicules, fait des Sphinx & des Chiméres, qui n'ont nulle vraiſemblance. Mr.* Ménage, *tout entêté qu'il eſt de ſon Mr.* de la Bruyére, *eſt contraint de reconnoître que ſes Portraits ſont un peu chargés. Il fait la petite bouche, & n'oſe dire, comme il eſt vrai, que ſes Portraits ſont trop chargés, & ſi peu naturels que la plupart ne conviennent à perſonne. Quand on peint de fantaiſie, on peut charger ſes Portraits, & s'abandonner à ſes imaginations; mais quand on peint d'après nature, il faut copier la nature telle qu'elle eſt. Outre que Mr.* de la Bruyére *travaille plus en détrempe qu'à l'huile, qu'il n'entend pas les divers tons ni l'union des couleurs, & que d'ordinaire ſes Tableaux ne ſont que croqués, il a encore le malheur, ne ſachant pas deſſiner correctement, qu'il ſtrapaſſonne ſes figures, & en fait des groteſques & des monſtres.*

Plaiſante maniére de critiquer! Poſer d'abord ce qui eſt en queſtion, le répéter cent fois en différens termes ſans le

* *Mélanges*, p. 340.

le prouver; & triompher, après cela, comme ſi l'on avoit terraſſé ſon ennemi, il n'y a ſi petit Ecolier qui n'en pût faire autant. *Vigneul-Marville* en veut aux Portraits de *La Bruyére*, & à *Ménage* qui les approuve. Il le déclare hautement, *il n'en fait pas la petite bouche*, pour parler ſon langage: mais enfin, tout ce qu'il dit pour confondre *Ménage*, c'eſt qu'il n'eſt pas de ſon ſentiment ſur les Portraits qu'on trouve dans le Livre de *La Bruyére*. *Id populus curat ſcilicet.* C'eſt de quoi le Public ſe met fort en peine! Selon *Ménage*, *Mr.* de la Bruyére *eſt merveilleux à attraper le ridicule des hommes, & à le developper.* Dites plutôt à l'envelopper, répond gravement *Vigneul-Marville. A-la-vérité*, continue *Ménage*, *les Portraits de Mr.* de la Bruyére *ſont un peu chargés, mais ils ne laiſſent pas d'être naturels. Vigneul-Marville* conviendra-t-il de cela? Nullement. Il va donc le réfuter, direz-vous, par des exemples ſenſibles, ou par des raiſons inconteſtables? Vous n'y êtes pas. Il ſe contentera d'oppoſer à *Ménage* une déciſion toute contraire. *Non ſeulement*, dit-il, *les Portraits de Mr.* de

la Bruyére *ſont trop chargés*, *mais ils ſont ſi peu naturels que la plupart ne conviennent à perſonne.* Et parce que certaines gens aſſignent la victoire à celui qui parle le plus, & qui parle le dernier, *Vigneul-Marville* qui veut tenter l'avanture, dit & redit en différens termes que les Portraits de *La Bruyére* ſont très-mal entendus, qu'ils ſont *croqués*, *ſtrapaſſonnés*, que ce ſont des *groteſques* & des monſtres, empruntant habilement les termes de l'Art que tout le monde n'entend pas, afin de mieux éblouir ſes Lecteurs, en leur faiſant ſentir qu'il eſt homme du métier, qu'il entend ces matiéres, & peut en parler *ſavamment*. Et en effet bien des gens ſe laiſſent ſurprendre à ces airs de Docteur. Ils s'imaginent qu'un homme qui parle ſi poſitivement, doit avoir de bonnes raiſons de ce qu'il avance. La conſéquence n'eſt pourtant pas fort ſûre: au-contraire ceux qui ont de bonnes raiſons à dire, ſe hâtent de les propoſer nettement, ſans perdre le tems en paroles inutiles. Mais ſuppoſons pour un moment que *Vigneul-Marville* ne condamne pas les Portraits de *La Bru-*

yére ſans ſavoir pourquoi, d'où vient qu'il ne fait pas voir aux autres ce qu'il voit ſi clairement lui-même? S'eſt-il imaginé que tout le monde étoit du même ſentiment que lui? C'eſt avoir bonne opinion des hommes. Pourquoi donc perdoit-il de l'encre & du papier à nous débiter ce qu'il ſuppoſoit être connu de tout le monde, avant qu'il prît la peine de l'écrire dans ſes *Mêlanges d'Hiſtoire & de Littérature*? Et s'il a cru, (comme il eſt plus vraiſemblable) qu'il pourroit bien y avoir des gens aveuglés ſur ce point, ou par leur propre malignité, comme il nous l'a déjà dit, ou par l'autorité du *Ménagiana*, comme il nous le dira * bientôt, pourquoi nous cache-t-il les bonnes raiſons qu'il a de condamner les Portraits de *La Bruyére*, & qui pourroient deſabuſer ceux qui les admirent? Oh, dira-t-on, le deſ-
„ ſein de *Vigneul-Marville* étoit de
„ combattre le *Ménagiana*; & ſon au-
„ torité ſuffit pour cela. Elle doit
„ l'em-

* *Mr. Ménage*, dit il à la page 348. de ſes Mêlanges, *a donné un grand relief aux Caractéres de Mr.* de la Bruyére.

„ l'emporter inconteſtablement ſur ce „ Recueil ſans aveu, qui n'eſt tout „ au plus qu'un Ouvrage poſthume, „ où manque, par conſéquent, cette „ exactitude d'expreſſion & cette juſ- „ teſſe de raiſonnement qui ne ſe ren- „ contrent d'ordinaire que dans des „ Ecrits qu'on a touchés & retouchés, „ & où l'Auteur a mis la derniére „ main. „ Eh bien ſoit, que les *Mêlanges d'Hiſtoire & de Littérature* l'emportent ſur le *Ménagiana:*

On le veut, j'y ſouſcris, & ſuis prêt de me taire.

Mais en conſcience, *Vigneul-Marville* ne ſavoit-il pas, avant que d'écrire ſon Livre, que les *Caractéres de ce ſiécle* avoient été approuvés en France & dans les Païs étrangers, qu'ils y ont été imprimés & réimprimés avant la mort de *Ménage*? Pourquoi donc ſe contente-t-il de nous dire gravement, que les Portraits qu'on trouve dans ce Livre, ne ſont pas naturels, qu'ils ſont *croqués* & *ſtrapaſſonnés*, que ce ſont des groteſques & des monſtres? Prétend-il qu'après une déciſion

ſi formelle, tous ceux qui approuvoient l'Ouvrage de *La Bruyére*, renonceront à leur opinion pour embraſſer la ſienne, & qu'ils aimeront mieux l'en croire ſur ſa parole que de ſe fier à leur propre jugement? Ou bien, a-t-il pris toutes ces déciſions pour des preuves? Je le crois trop habile homme pour tomber dans une telle mépriſe. C'eſt à lui à nous apprendre ce qui en eſt. En attendant je crains bien qu'il ne ſe trouve des gens aſſez ſoupçonneux pour ſe figurer qu'il n'avoit rien de meilleur à dire, & qu'il a bien fait voir par ſon exemple, que ſi *La Bruyére ne deſſine pas toujours correctement*, il a pourtant aſſez bien peint ces Cenſeurs déciſifs qui ſe croyent diſpenſés de rendre raiſon de ce qu'ils avancent. Voici le Portrait: je ne ſai *s'il eſt en détrempe ou à l'huile*, comme parle *Vigneul-Marville*, je l'en fais juge lui-même. *Dire d'une choſe modeſtement, ou qu'elle eſt bonne, ou qu'elle eſt mauvaiſe, &* (NB.) *les raiſons pourquoi elle eſt telle, demande du bon-ſens & de l'expreſſion, c'eſt une affaire. Il eſt plus court de prononcer d'un ton déciſif & qui emporte la preuve de ce qu'on*

qu'on avance, ou qu'elle eſt exécrable, ou qu'elle eſt miraculeuſe.

Je remarquerai à ce propos (s'il m'eſt permis de perdre de vue pour un moment le Cenſeur de *La Bruyére*) que rien n'eſt plus ſage que le conſeil qu'un ſavant Romain donnoit aux Orateurs de ſon tems, * *de chercher des choſes dignes d'être écoutées par des perſonnes ſavantes & raiſonnables, avant que de penſer en quels termes & comment ils les exprimeroient.* Il eſt viſible que les Ecrivains ſont encore plus obligés de ſuivre ce conſeil, que ceux qui parlent en public: car au-lieu que ceux-ci peuvent impoſer par un extérieur agréable, par les charmes de la voix, par la beauté du geſte, & par une prononciation vive & animée qui ravit & enchante l'eſprit, † en lui préſentant ſans-

* *Volo priùs habeat Orator rem de quâ dicat, dignum auribus eruditis, quàm cogitet quibus verbis quidque dicat aut quomodò.* M. Tull. Cic. *ad Marcum Brutum Orator. cap.* 34.

† *Cùm enim fertur quaſi torrens oratio, quamvis multa cujuſquemodi rapiat, nihil tamen teneas, nihil apprehendas.* Cic. *De Finib. Bon. & Mal. L. II. c.* 1. Je me ſerois exprimé ici beaucoup plus fortement, ſi j'euſſe eu devant les

ſans-ceſſe de nouvelles penſées, qui le tenant toujours en ſuſpens, l'amuſent tour-à-tour, ſans qu'il ait le tems de les examiner fort exactement; l'Ecrivain au-contraire ne peut eſpérer d'attacher ſon Lecteur qu'en lui propoſant ſur le ſujet qu'il a entrepris de traiter, des penſées nobles, ſolides, exactes, profondes, & qui tendent à un même but. Ce ne ſont pas des ſons qui ſe perdent en l'air, & qui s'oublient en peu de tems: ce ſont des mots qui reſtent toujours devant les yeux, qu'on compare, qu'on examine de ſang froid, & dont on peut voir aiſément la liaiſon ou l'inconſiſtance. Mais comme parmi nos Orateurs Populaires, vulgairement nommés *Préaicateurs*, il y en auroit de bien embarraſſés s'ils ne pouvoient monter en chaire qu'après avoir médité des choſes dignes d'occuper l'attention des perſonnes éclairées & intelligentes, la plupart accoutumés à nous débiter au hazard & ſans préparation tout ce qui leur vient à la

les yeux ce beau paſſage qui ne me vint dans l'eſprit que longtems après la premiére Edition de ce petit Ouvrage.

la bouche * sur les sujets qu'ils ont entrepris de traiter, il y auroit aussi bien des *Faiseurs de Livres* réduits au silence, s'ils s'imposoient la nécessité de ne prendre la plume qu'après avoir trouvé sur les sujets qu'ils ont en main, des pensées qui pussent plaîre à des gens de bon-sens. Et où les trouveroient-ils ces pensées raisonnables, puisqu'ils se hazardent fort souvent à faire des Livres sur des matiéres qu'ils n'entendent pas eux-mêmes? † *Tel tout d'un coup & sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même,* Je vais faire un Livre, *sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles.......... Il veut écrire & faire imprimer; & parce qu'on n'envoie pas à l'Imprimeur un Cahier blanc, il le barbouille de ce qui lui plaît:*

* A voir le désordre qui régne dans les Discours qu'ils font au Peuple, on peut assurer qu'avant que de monter en chaire ils ne savent ce qu'ils diront, & qu'après avoir cessé de parler ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils ont dit. Et cela, qui n'est en effet qu'un vain exercice de la langue & des poûmons, ils l'appellent *prêcher par méditation.*

† Paroles de *La Bruyére*, dans ses *Caractéres*, Chap. XV. DE LA CHAIRE, Tom. II. p. 245.

plaît: il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le tems est à la pluye. Il y en a même qui se louent, pour ainsi dire, à des Libraires, pour travailler à la journée sur toute sorte de sujets, tant en vers qu'en prose: & souvent c'est le Libraire lui-même qui leur fournit des titres, auxquels ils se chargent d'attacher au-plutôt un certain nombre de paroles, qui venant à remplir plusieurs pages, font enfin ce qu'on peut appeller un *Livre.* Voilà d'où nous vient à Paris ce grand nombre d'Ouvrages nouveaux où l'on ne voit que désordre & confusion depuis le commencement jusqu'à la fin, que pensées vagues & indéterminées, que réflexions triviales, que faux raisonnemens, que décisions destituées de preuve, que faits incertains, mal exprimés, & chargés de circonstances ridicules, &c. Mais, à ce que j'entends dire, ce n'est pas seulement en France que les Libraires ont des Auteurs à leurs gages, ceux d'Angleterre * & de Hollande en ont aussi bon

* La prostitution est allée si loin à cet égard, que

bon nombre qui ne ſont pas moins féconds en bagatelles littéraires. Preuve trop aſſurée de la décadence des Belles-Lettres en Europe! Car enfin ces méchans Livres *gâtent le goût du Public, & l'accoutument aux choſes fades & inſipides*, comme le remarque très-bien *La Bruyére* dans la ſuite du paſſage que je viens de citer.

Pour revenir à *Vigneul-Marville*, il a tort ſans-doute de cenſurer les Portraits de *La Bruyére*, ſans donner aucune raiſon de tout le mal qu'il en dit : mais cela n'empêche pas que tout ce qu'il en dit, ne puiſſe être véritable. Voyons donc ce qui en eſt. Tout ce qu'il trouve à reprendre dans ces Portraits ſe réduit à ceci, *qu'ils ſont trop chargés ; & ſi peu naturels, que la plupart ne conviennent à perſonne.*

IV. La plupart de ces Portraits ne conviennent à perſonne, cela eſt vrai, ſi

que des Libraires Anglois m'ont aſſuré qu'en Angleterre il s'eſt trouvé des Ecrivains qui pour de l'argent ont permis qu'on mît leur nom à des Livres qu'ils n'avoient pas compoſés.

ſi *Vigneul-Marville* entend par-là que la plupart ne conviennent pas à certaines perſonnes particuliéres, enſorte qu'ils ne puiſſent convenir à aucune autre. Mais on ne peut les condamner par cette raiſon, puiſqu'ils n'ont pas été faits pour repréſenter certaines perſonnes particuliéres, à l'excuſion de toute autre. C'eſt ce que *La Bruyére* nous apprend lui-même. *J'ai peint à-la-vérité d'après nature*, nous dit-il dans la Préface qu'il a miſe devant ſon Diſcours à l'Académie Françoiſe, *mais je n'ai pas toujours ſongé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs: je ne me ſuis point loué au Public pour faire des Portraits qui ne fuſſent que vrais & reſſemblans, de peur que quelquefois ils ne fuſſent pas croyables, & ne paruſſent feints ou imaginés: Me rendant plus difficile, je ſuis allé plus loin, j'ai pris un trait d'un côté & un trait d'un autre; & de ces mêmes traits qui pouvoient convenir à une même perſonne, j'en ai fait des peintures vraiſemblables.* Et par conſéquent, bien loin que ce ſoit un défaut dans ces Portraits de ne convenir à perſonne en particulier, c'eſt au-contraire une de leurs

plus

plus grandes perfeƈtions, puiſqu'ils ne repréſentent que ce que le Peintre a voulu leur faire repréſenter. Par exemple, *La Bruyére* veut nous donner le caraƈtére d'un *Damoiſeau* qui ne ſonge qu'à ſe bien mettre, qui en fait ſon capital, & ne croit être dans le monde que pour cela: *Iphis*, dit-il, *voit à l'Egliſe un ſoulier d'une nouvelle mode, il regarde le ſien & en rougit; il ne ſe croit plus habillé: il étoit venu à la Meſſe pour s'y montrer, & il ſe cache: le voilà retenu par le pied dans ſa chambre tout le reſte du jour: il a la main douce, & il l'entretient avec une pâte de ſenteur: il a ſoin de rire pour montrer ſes dents: il fait la petite bouche, & il n'y a guéres de moment où il ne veuille ſourire: il regarde ſes jambes, il ſe voit au miroir, il ne peut être plus content de ſa perſonne qu'il l'eſt de lui-même: il s'eſt acquis une voix claire & délicate, & heureuſement il parle gras: il a un mouvement de tête, & je ne ſai quel adouciſſement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir: il a une démarche molle, & le plus joli maintien qu'il eſt capable de ſe procurer: il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude.* Rien n'eſt plus juſte

T 7 que

que ce caractére. Il n'y a pas un trait qui ne porte coup. Cependant on ne sauroit dire avec quelque apparence de raison, que ce Portrait ne représente qu'une certaine personne, ensorte qu'il ne puisse convenir à aucune autre. Il faudroit pour cela que cet *Iphis* eût seul toutes les qualités que *La Bruyére* lui attribue, & que nul autre ne pût les avoir; & par conséquent il faudroit regarder toute cette peinture comme un tissu de faits historiques, ce qui seroit de la derniére absurdité: car comment *La Bruyére* auroit-il pu savoir qu'*Iphis* vit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode, qu'il en rougit, & qu'il alla se cacher dans sa chambre jusqu'à ce que son Cordonnier lui eût fait d'autres souliers sur ce nouveau modéle....? Mais quoique cet *Iphis* n'ait jamais existé, le portrait qu'en fait *La Bruyére* ne laisse pas d'être fort naturel, parce qu'il est vraisemblable, & qu'il convient très-bien à ces efféminés, amoureux de leur personne, qui ne s'occupent que de leur parure, sans qu'il soit nécessaire pour cela de supposer qu'ils ressemblent en tout à cet *Iphis* imagi-

nai-

naire, qu'ils ont tous les dents belles, la voix claire & délicate, la jambe bien faite, *&c.*

Du reſte, que *La Bruyére* ait penſé ou non à certaines perſonnes particuliéres en faiſant ces ſortes de peintures, on n'a aucun droit de dire qu'il ait voulu caractériſer telle ou telle perſonne en particulier, dès-là qu'il ne déſigne perſonne en particulier par des traits qui lui conviennent uniquement, comme, par quelque choſe qu'il ait fait ou dit en tel tems & en tel lieu, & dont le bruit ait été répandu dans le monde. C'eſt ce qu'a fort bien prouvé l'Abbé *de Villiers* dans ſon *Traité de la Satyre*: *Quand*, * dit-il, *un Ecrivain qui ſe propoſe de n'attaquer que le vice en général, ſe ſert de noms ſuppoſés pour rendre plus ſenſibles les déſordres généraux qu'il attaque, ou pour égayer davantage les matiéres qu'il traite, on ne doit point lui en faire un crime, pourvu qu'il ne diſe rien en effet qui déſigne quelqu'un perſonnellement. C'eſt ainſi qu'en ont uſé pluſieurs Ecrivains de l'Antiquité, dont nous*

* Au Chapitre intitulé, *des Libelles diffamatoires.*

nous avons cru pouvoir ſuivre l'exemple, *& que nous avons auſſi tâché de diſculper dans les Eclairciſſemens que nous avons ajouté au* Poëme de l'Amitié, *en faiſant voir qu'on n'a jamais droit d'accuſer un Auteur d'avoir eu quelqu'un en vue, lorſque dans la peinture qu'il fait d'un vice ſous un perſonnage imaginaire, il ne repréſente que le vice qu'il attaque.* Tout cela convient parfaitement à la plupart des Portraits de *La Bruyére*, comme ce judicieux Ecrivain s'eſt fait un plaiſir de le reconnoître. *Quand un Auteur a pris ces précautions*, ajoute-t-il, *on n'a point lieu de lui demander la clef des noms qu'il emploie: & ſi l'on s'obſtine à la ſavoir, il peut répondre que la ſeule clef de ſon Ouvrage eſt* l'Homme vicieux & corrompu, *puiſque c'eſt-là le ſeul Original ſur lequel il a compoſé ſes Portraits. Ainſi, on ne doit point le rendre reſponſable de ces clefs, que chacun compoſe comme il lui plaît, qu'on répand dans le monde ſur les Ouvrages de cette nature. Comme il n'y a donné lieu que par la peinture générale du vice, les ſeuls qu'on a droit d'accuſer de médiſance, ſont ceux qui voulant à toute force qu'un Ouvrage de*

de Morale soit une Satyre, veulent aussi qu'il y ait une clef, & prennent le soin d'en faire une qu'ils donnent pour véritable. C'est ce qui est arrivé depuis à l'égard du Livre des Caractéres des mœurs de ce siécle, *& c'est à quoi celui qui en est l'Auteur a solidement répondu dans la derniére Edition de son Livre.*

Vigneul-Marville auroit dû lire ces réflexions, & y répondre, avant que de décrier les Portraits de *La Bruyére*, comme peu naturels, comme *des Sphinx & des Chiméres*, sous prétexte que la plupart ne conviennent à personne, c'est-à-dire, à une certaine personne qui y soit distinguée par des traits particuliers qui ne puissent convenir qu'à elle. Il est vrai qu'à prendre la plupart de ces Portraits en ce sens-là, ce sont de pures chiméres. Mais de quel droit peut-on les faire passer pour des Portraits de certaines personnes particuliéres, si l'on n'y voit rien qui désigne ces personnes, plutôt que mille autres? C'est comme si l'on vouloit supposer sans preuve, que *Moliére* a voulu représenter sous le nom de Mr. *Jourdain*, un tel Bourgeois de Paris, logé dans la Rue St. Honoré, & qu'on le

le traitât après cela de Peintre ridicule, pour avoir donné à ce Bourgeois des inclinations qu'il n'eut jamais, comme vous diriez d'apprendre la Philosophie, ou de faire des Armes, quoique tout le reste du caractére lui convînt assez bien. Ce seroit exposer mal-à-propos ce bon homme à la risée publique, puisque non seulement on ne sauroit prouver que le Poëte ait tiré sur lui le Portrait qu'il a fait de Mr. *Jourdain*, mais qu'on n'a même aucun sujet de le soupçonner, par la raison que ce Portrait ne lui convient pas plutôt qu'à mille autres Bourgeois de Paris, entêtés de la même fantaisie.

Si notre Censeur persiste à traiter de chimériques tous les Caractéres du Livre de *La Bruyére* qui ne peuvent être appliqués exactement à une certaine personne à l'exclusion de toute autre, que dira-t-il de ceux de *Théophraste*, qui sont tous de cette espéce? Et comment nommera-t-il tant de caractéres que *Moliére* a répandus dans ses Comédies, & qu'on a cru si naturels jusqu'ici, sans songer pourtant à les regarder comme des Portraits exacts de telle ou telle personne?

V. IL

V. Il eſt aiſé de conclure de ce que nous venons de dire, que *Vigneul-Marville* n'a pas non plus grande raiſon de condamner les Portraits de *La Bruyére*, *parce qu'ils ſont trop chargés*. Car ou il entend par-là qu'ils n'ont aucune vraiſemblance, & qu'ils ſuppoſent des choſes incompatibles dans un même ſujet, ce qu'on ne croira jamais ſur ſa parole, tant qu'on pourra s'aſſurer du contraire par ſes propres yeux: ou bien, il ſuppoſe ces Peintures trop chargées, parce qu'elles ne conviennent à perſonne en particulier. Mais au-lieu de conclure que ces Portraits ſont trop chargés, parce qu'ils ne conviennent à perſonne en particulier, il devoit conclure que, puiſqu'ils ſont ſi chargés, ils n'ont pas été faits pour repréſenter telle ou telle perſonne à l'excluſion de toute autre; & que c'eſt pour empêcher qu'on ne les regardât comme des copies de certaines perſonnes particuliéres, que l'Auteur les a chargés de quantité de traits qui ne ſauroient guéres ſe trouver réunis dans un ſeul ſujet. C'eſt ce que *Vigneul-Marville* auroit pu apprendre de la Préface que *La Bruyére* a miſe au-devant de ſon

Diſ-

Diſcours à l'Académie Françoiſe: & ſi cette Préface lui déplaît, il auroit dû le voir dans le Remerciment que l'Abbé *Fleury* fit à Mrs. de l'Académie en ſuccédant à *La Bruyére:* car venant à parler des *Caractéres de ce ſiècle*, il remarque expreſſément, *qu'on trouve dans cet Ouvrage des peintures quelquefois chargées pour ne les pas faire trop reſſemblantes.* Voilà l'énigme, qui embarraſſoit ſi fort *Vigneul-Marville*, bien nettement expliquée.

VI. *Il n'eſt pas vrai*, replique notre Cenſeur *, *que Mr.* de la Bruyére *n'ait perſonne en vue ; & quoiqu'il ait nié le fait avec déteſtation, il ne peut en homme d'honneur deſavouer le Portrait qu'il a fait de* Santeuil *ſous le nom de* Théodas. Pourquoi ne le deſavoueroit-il pas, s'il eſt aſſez mal honnête-homme pour *nier avec déteſtation* ce qu'il ſait être très-véritable? *Vigneul-Marville* nous donne-là une affreuſe idée de *La Bruyére* ſans aucune apparence de raiſon: & s'il eſt lui-même homme d'honneur, il doit une réparation publique à la mémoire d'un honnête-homme, qu'il repré-

* *Mêlanges*, pag 341.

préſente au Public comme le plus infame de tous les hommes. Car ſi, ſelon la judicieuſe remarque de La Bruyére *, *celui qui dit inceſſamment qu'il a de l'honneur & de la probité, qu'il ne nuit à perſonne, qu'il conſent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, & qui jure pour le faire croire, ne ſait pas même contrefaire l'homme de bien*, que dirons-nous de celui qui nie avec des ſermens horribles d'avoir fait une choſe dont il eſt aiſé de le convaincre, & qu'il ne peut s'empêcher d'avouer, je ne dirai pas s'il eſt homme d'honneur, car il ne ſauroit l'être après avoir abuſé d'une maniére ſi lâche de ce qu'il y a au monde de plus ſacré? Or tel eſt *La Bruyére* lui-même, ſi nous en croyons *Vigneul-Marville*. Jamais calomnie ne fut plus palpable & plus atroce que celle de ce téméraire Cenſeur. Je pourrois m'emporter ici, je le ſens bien; mais je veux me retenir pour ne pas faire tort à l'innocence en la défendant avec trop d'ardeur. Voici le fait. Quelque tems après que le Livre de *La Bruyére* fut public, on voulut

* Chap. V. DE LA SOCIETE' p. 274.

lut deviner les originaux des caractéres qu'il avoit inférés dans cet Ouvrage. Là-dessus certaines gens firent des listes de toutes les personnes qu'ils se figuroient que *La Bruyére* avoit voulu représenter dans tel ou tel endroit de son Livre. Ces prétendues clefs, presque toutes différentes entr'elles, (ce qui suffisoit pour en faire voir la fausseté) coururent la Ville, desorte que *La Bruyére* se crut enfin obligé de les desavouer. C'est ce qu'il fit dans la Préface qu'il mit au-devant de son Remerciment à l'Académie Françoise, & qu'il inséra dans son Livre des *Caractéres de ce siécle.* Je ne rapporterai pas tout ce qu'il dit sur cela. Je me contenterai de citer l'endroit que *Vigneul-Marville* a eu apparemment devant les yeux, lorsqu'il dit que *La Bruyére a nié avec détestation d'avoir eu qui que ce soit en vue* dans son Livre. *Puisque j'ai eu la foiblesse*, dit La Bruyére, *de publier ces Caractéres, quelle digue éléverai-je contre ce déluge d'explications qui inonde la Ville, & qui bientôt va gagner la Cour? Dirai-je sérieusement, & protesterai-je avec d'horribles sermens que je ne suis ni*

*auteur ni complice de ces Clefs * qui courent ; que je n'en ai donné aucune ; que mes plus familiers amis savent que je les leur ai toutes refusées ; que les personnes les plus accréditées de la Cour ont désespéré d'avoir mon secret ? N'est-ce pas la même chose que si je me tourmentois beaucoup à soutenir que je ne suis pas un mal-honnête homme, un homme sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tel enfin que les Gazetiers dont*

* Mais puisque *La Bruyére* a desavoué toutes ces *Clefs*, d'où vient, me direz-vous, qu'on en met constamment une dans toutes les Editions de Hollande, & qu'on la glisse quelquefois dans les Editions de France ? Un Docteur, beaucoup plus respecté que respectable, me fit cette question il y a cinq ou six mois, & voici ce que je lui répondis : „ Ceux „ qui liront cette clef avec un peu d'atten„ tion, verront sans peine qu'elle a été faite „ au hazard, & qu'en bien des endroits elle „ est entiérement chimérique. Pourquoi donc „ paroît-elle si souvent ? C'est que les Librai„ res s'obstinent à la conserver, parce qu'ils „ savent que bien des sots, dont le nombre „ est aussi grand aujourd'hui que du tems de „ SALOMON, ne voudroient point acheter „ une Edition de *La Bruyére* dont on auroit „ retranché cette *clef*.

* *Stultorum infinitus est numerus.* Ecclesiastes I, 15.

dont je viens de parler, ont voulu me repréſenter dans leur Libelle diffamatoire? Où trouvera-t-on dans ces paroles, que *La Bruyére* ait nié avec déteſtation d'avoir eu perſonne en vue dans ſes *Caractéres*? N'y voit-on pas plutôt le contraire avec la derniére évidence? Car s'il a refuſé à ſes meilleurs amis la clef de ſon Ouvrage, ſi les perſonnes les plus accréditées de la Cour ont déſeſpéré d'avoir ſon ſecret, n'eſt-il pas viſible qu'il a eu quelquefois deſſein de repréſenter dans ſon Livre certaines perſonnes particuliéres? Et en effet, il le déclare nettement lui-même dans un autre endroit de cette Préface: *J'ai peint à-la-vérité d'après nature*, dit-il, *mais je n'ai pas* TOUJOURS *ſongé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs.* S'il n'y a pas *toujours* ſongé, il y a donc ſongé *quelquefois.* La conſéquence eſt inconteſtable.

VII. IL eſt donc vrai que dans le Livre de *La Bruyére* il y a quelques *Caractéres perſonnels*: qu'on me permette d'appeller ainſi, pour abréger, ces ſortes de Portraits où *La Bruyére* a ſi bien déſigné certaines perſonnes par des traits qui leur conviennent uniquement,

ment, qu'on a droit de dire, *c'eſt un tel ou une telle.* Voici maintenant ce que *Vigneul-Marville* y trouve à reprendre. A ſon avis, * *Ils ne ſont pas entiérement d'après nature, l'Auteur y ayant mêlé ſes propres imaginations. Mais,* ajoute-t-il, *c'eſt en cela qu'il a grand tort; car comme il n'y a point d'homme qui n'ait deux côtés, l'un bon & l'autre mauvais,* † *il auroit moins offenſé les gens de les faire voir tous entiers de ces deux côtés, que de ne prendre que le mauvais, & le charger encore d'un ridicule extraordinaire de vices empruntés.* Nous venons de voir comment des Portraits peuvent n'être pas chimériques, quoiqu'ils ne repréſentent pas une certaine perſonne en particulier à l'excluſion de toute autre. Pour ceux qui ſont véritablement *perſonnels*, dont il s'agit préſentement, *Vigneul-Marville* ne devoit pas ſe contenter de dire que *La Bruyére* les défigure par de fauſſes couleurs, il devoit le prouver par des exemples inconteſtables. Du reſte, ce qu'il dit de *La Bruyére* qu'*il ne*

* Pag. 341.
† —— 342.

ne repréſente les gens que par leur méchant côté, prouve nettement qu'il n'a pas examiné ces Caractéres de fort près, & qu'on auroit tort de s'en rapporter au jugement qu'il en fait. On n'a qu'à voir quelques-uns de ces Caractéres, pour être convaincu que *La Bruyére* s'y fait un plaiſir de rendre juſtice au mérite des perſonnes qu'il a voulu peindre; & que, bien loin de ne faire voir *les gens* que par leur méchant côté, il repréſente auſſi naïvement & avec des couleurs pour le moins auſſi vives leurs belles qualités que leurs défauts. C'eſt ce qu'il ſera aiſé de voir par quelques exemples.

Vigneul-Marville veut que ſous le nom de *Théodas*, *La Bruyére* nous ait fait le portrait de *Santeuil*, Chanoine Régulier de St. Victor, l'un des plus excellens Poëtes Latins qui ayent paru en France dans le XVII. Siécle. On dit la même choſe dans le * *Ménagiana*, & je n'ai pas de peine à le croire: car outre que *La Bruyére* donne à ſon *Théodas* un génie extraordinaire pour la Poëſie Latine, il y a dans ſa pein-

* Tom. II. p. 378. Ed. de Paris 1715.

peinture quelques autres traits qui ne peuvent guéres convenir qu'à *Santeuil.* Je n'ai garde pourtant de l'assurer aussi positivement qu'on l'a fait dans le *Ménagiana* & dans les *Mêlanges d'Histoire & de Littérature*; car je ne saurois le prouver à ceux qui voudroient en douter après ce que je viens de dire. Mais supposé que *La Bruyére* nous l'ait avoué lui-même, voyons si l'on en pourra conclurre avec *Vigneul-Marville*, que la Bruyére *n'a fait voir les personnes particuliéres qu'il a voulu peindre que par ce qu'elles avoient de mauvais*, sans prendre aucune connoissance de leurs bonnes qualités. La premiére ligne va nous convaincre visiblement du contraire. *Concevez*, dit *La Bruyére* * en parlant de *Théodas*, ou si l'on veut de Santeuil, *concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, & tout d'un coup violent, colére, fougueux, capricieux. Imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, volage, un enfant en cheveux gris: mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer*

* *Caractéres de ce Siécle*, T. II. Ch. XII. intitulé DES JUGEMENS, p. 114, 115.

vrer à un génie qui agit en lui, j'ose dire sans qu'il y prenne part, & comme à son insu, quelle verve! quelle élevation! quelles images! quelle Latinité! Parlez-vous d'une même personne, me direz-vous? Oui, du même, de Théodas, *de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se reléve, il tonne, il éclate, & du milieu de cette tempête il sort une lumiére qui brille & qui réjouït: disons-le sans figure, il parle comme un fou, & pense comme un homme sage: il dit ridiculement des choses vraies, & follement des choses sensées & raisonnables: on est surpris de voir naître & éclôre le bon-sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces & les contorsions. Qu'ajouterai-je davantage, il dit & il fait mieux qu'il ne sait: ce sont en lui comme deux ames qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette peinture surprenante, si j'oubliois de dire qu'il est tout à la fois avide & insatiable de louanges, prêt à se jetter aux yeux de ses Critiques, & dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que*

j'ai

J'ai fait le portrait de deux personnages tout différens: il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisiéme dans Théodas; *car il est bon homme, il est plaisant homme, & il est excellent homme.* N'est-ce donc-là représenter *les gens* que par ce qu'ils ont de mauvais? Mais plutôt, qui ne voudroit avoir les petits défauts que *La Bruyére* remarque dans *Théodas*, à condition de mériter les louanges qu'il lui donne? J'en fais juge *Vigneul-Marville* lui-même.

Voici un autre Portrait dans les *Caractéres de ce siécle* qui ne convient qu'à une seule personne. * *Un homme paroît grossier, lourd, stupide, il ne sait pas parler ni raconter ce qu'il vient de voir: s'il se met à écrire, c'est le modéle des bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point: ce n'est que légéreté, qu'élégance, que beau naturel, & que délicatesse dans ses Ouvrages.* A ces traits on reconnoît le célébre *La Fontaine*, ce parfait original dans l'Art de raconter, en quoi il a surpassé de beaucoup

* Tom. II. Chap. XII. DES JUGEMENS. p. 114.

coup tous ceux qui l'ont précédé, & n'aura peut-être jamais d'égal. Mais n'eſt-il repréſenté dans ce Tableau que par ce qu'il avoit de mauvais? C'eſt juſtement tout le contraire: car ſi l'on nous dit d'un côté qu'il *paroiſſoit* groſſier, lourd, ſtupide, (ce qu'il a eu de commun avec * le Prince des *Poëtes Latins*) on nous fait bientôt voir que c'étoit une *apparence trompeuſe*, & que ſous cet extérieur peu prévenant étoit caché un génie extraordinaire & inimitable, que le Peintre ſe fait un plaiſir de nous montrer dans le plus beau jour qu'il étoit poſſible de lui donner, deſorte que dans le tems qu'on admire toutes ces rares qualités réunies dans un ſeul ſujet, on n'eſt pas moins charmé de la pénétration de celui qui les a ſi bien conçues, & de ſon adreſſe à nous les peindre ſi vivement. Et ſa ſincérité n'eſt pas moins louable dans cette occaſion que ſon diſ-

* *Virgile*, dont on a dit auſſi, qu'il étoit fort peſant en converſation, & preſque ſemblable à un homme du commun & ſans lettres: *Sermone tardiſſimum ac penè indocto ſimilem Meliſſus tradidit.* C'eſt ce que vous trouverez dans ſa *Vie* en autant de termes.

discernement: car s'il eſt vrai, comme le dit * le Duc *de la Rochefoucault*, que *c'eſt en quelque ſorte ſe donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur*, *La Bruyére* mérite ſans-doute de grandes louanges pour celles qu'il donne de ſi bonne grace à ceux qui en ſont dignes.

J'avoue qu'il n'oublie pas les défauts de ceux dont il fait ſi bien valoir les belles qualités. Mais il ne pouvoit faire autrement, s'il vouloit nous les montrer tout entiers. Car ſi l'on ne repréſente les hommes que par ce qu'ils ont de bon, on ne peut non plus les faire connoître, qu'un Peintre qui voulant nous repréſenter l'air du Roi de Suéde, ſe contenteroit de nous peindre ſon front, ou qui n'ayant vu que le front de ce jeune vainqueur, peindroit de fantaiſie tout le reſte du viſage. Un Hiſtorien ne dit-il que du bien de ſon Héros, c'eſt un lâche flatteur, ou bien il manque de Mémoires: qu'il faſſe de nouvelles perquiſitions avant que de publier ſon Ouvrage. Car enfin, s'il y a une maxime géné-

* Dans ſes *Réflexions Morales.*

générale ſans exception, c'eſt ſans-doute celle-ci, *Nul homme n'eſt ſans défauts, le plus parfait eſt celui qui en a le moins.* Et par conſéquent, un véritable Hiſtorien doit dire du bien & du mal des hommes, pour les repréſenter tels qu'ils ſont effectivement; par où il ſe diſtingue du Satyrique, qui ſe contente de relever ou d'exagérer leurs défauts; & du Panégyriſte, qui s'attache uniquement à faire valoir leurs vertus, ou leur en ſuppoſe. C'eſt ce qu'avoit fort bien compris *Buſſy Rabutin:* car après avoir dit que ce qu'il a écrit du Vicomte *de Turenne* dans ſes *Mémoires*, ſera cru davantage & lui fera plus d'honneur que les Oraiſons Funébres qu'on a faites de lui, parce qu'on ſait que ceux qui en font, ne parlent que pour louer, & que lui n'a écrit que pour dire la vérité, il ajoute: * *Et d'ailleurs, il y a plus d'apparence que mes Portraits ſont reſſemblans que ceux des Panégyriſtes, parce que je dis du bien & du mal des mêmes perſonnes,*

* *Lettres du Comte de Buſſy Rabutin, Tom. IV. pag.* 242. & 243. *Edition de Hollande.*

nes, qu'eux ne disent que du bien, & que nul n'est parfait en ce monde.

Ici nôtre Censeur dira peut-être, que si *La Bruyére* a représenté sincérement les bonnes & les mauvaises qualités de *Santeuil* & de *La Fontaine*, il ne s'ensuit pas qu'il en use ainsi dans les autres Caractéres personnels qu'il lui a plû de nous donner. Cela est vrai. Mais supposé que *La Bruyére* n'eût fait voir d'autres personnes que par ce qu'elles avoient de mauvais, il ne s'ensuivroit pas non plus qu'il en eût toujours usé ainsi: & par conséquent *Vigneul-Marville* a eu tort de proposer son objection en termes aussi généraux qu'il a fait. Mais que dira-t-il, si le Caractére même qu'il cite du Livre de *La Bruyére*, ne sauroit prouver, comme il le prétend, que cet illustre Ecrivain se soit plû à ne faire voir *les gens*, comme il parle, que par leur mauvais côté? Ce Caractére est celui de *Ménalque*, nom emprunté sous lequel *La Bruyére* nous peint un homme à qui une grande distraction d'esprit fait faire des extravagances ridicules, qui, quoiqu'en assez grand nombre, sont

toutes très-divertiſſantes par leur ſingularité.

Y a-t-il dans tout ce récit quelque particularité qui faſſe connoître ſûrement que *La Bruyére* ait voulu déſigner une telle perſonne à l'excluſion de toute autre? Je n'en ſai rien. C'eſt à *Vigneul-Marville* qui le croit, à nous en convaincre par de bonnes preuves, autrement il a tort de nous citer cet exemple. Mais pourquoi ſe tourmenteroit-il à chercher qui eſt déſigné par *Ménalque! La Bruyére* lui a épargné cette peine par une Note qu'il a miſe au commencement de ce Caractére. *Ceci eſt moins un Caractére particulier*, dit-il dans cette Note, *qu'un recueil de faits de diſtraction. Ils ne ſauroient être en trop grand nombre s'ils ſont agréables; car les goûts étant différens, on a à choiſir.* Que prétend après cela *Vigneul-Marville*? Que nous l'en croyions plutôt que *La Bruyére*? Quelle apparence qu'il ſache mieux la penſée d'un Auteur, que l'Auteur même qui l'a produite? Il eſt vrai que cette déclaration de *La Bruyére* ne prouveroit rien, ſi l'on pouvoit trouver dans le Caractére de *Ménalque* des

choſes

choſes qui convinſſent indubitablement à une certaine perſonne, & qui ne puſſent convenir à aucune autre. Mais jusqu'à ce que *Vigneul-Marville* ait fait cette découverte, il n'a aucun droit de contredire *La Bruyére.* Et où en feroient les Ecrivains, ſi le premier qui ſe mettroit en tête de les critiquer, étoit reçu à expliquer leurs intentions ſans avoir aucun égard à leurs paroles, c'eſt-à-dire, à leur prêter toutes les penſées qu'il voudroit, quelque oppoſées qu'elles fuſſent à ce qu'ils ont dit en termes exprès & d'une maniére fort intelligible?

Je ſai bien qu'on a publié dans le *Ménagiana* que par *Ménalque*, dont il eſt parlé dans le Livre de *La Bruyére*, il faut entendre le feu Comte *de Brancas;* mais on ne le donne que comme un bruit de ville, & une ſimple conjecture que *Ménage* laiſſe échapper en converſation pour avoir lieu de débiter à ceux qui l'écoutoient * deux exemples de diſtractions de ce Comte, auſſi bizarres & auſſi extraordi-

* On peut les voir dans le IV. Tome du *Ménagiana*, p. 220. de l'Edition de Paris, 1715.

dinaires qu'aucune de celles que *La Bruyére* attribue à son *Ménalque. On veut que* Ménalque *dans le Livre de Mr.* de la Bruyére *soit le feu Comte de Brancas.* Ce sont les propres termes * du *Ménagiana.* Voyez si c'est-là un témoignage fort autentique, & si *Vigneul-Marville* n'est pas bien fondé à nous dire après cela, que *Ménalque* dont la Maison est illustre, a été deshonoré par *La Bruyére. Le faux Ménalque*, nous † dit ce grave Censeur, *substitué dans l'esprit des gens au véritable Ménalque, deshonore celui-ci, & laisse une tache honteuse dans sa Maison qui est illustre.* Ce raisonnement n'est pas des plus solides, mais laissons-le passer. Voilà donc le vrai *Ménalque* deshonoré, & toute sa postérité avec lui. A qui nous en prendrons-nous? Sera-ce à *La Bruyére*, qui ne nomme nulle part le vrai *Ménalque*, & qui ne dit rien qui lui convienne plutôt qu'à cent autres personnes: ou bien à *Ménage* & aux Compilateurs de ses conversations, qui le désignent par son

nom.

* Tom. IV. pag. 220.
† —— pag. 342.

nom & par sa qualité, & qui nous apprennent par des faits très-bien circonstanciés & qu'ils donnent pour véritables, qu'il peut fort bien être l'original du faux *Ménalque*? Je m'en rapporte à *Vigneul-Marville* lui-même: Mais n'est-il pas plaisant de voir que ce rigide Censeur se scandalise si fort des Portraits satyriques qu'il prétend être répandus dans les *Caractéres de ce siécle*, lui qui, sans épargner ni les vivans ni les morts, critique à tort & à travers toute sorte de personnes, sans se mettre en peine de cacher leurs noms? C'est ce que l'Auteur des *Nouvelles de la République des Lettres* a pris soin de remarquer dans l'Extrait qu'il a fait du Livre de *Vigneul-Marville*. *Peut-être*, * dit-il, *quelques personnes trouveront-elles à redire que Mr.* de Vigneul-Marville *parle si librement, &, s'il est permis de le dire*, D'UNE MANIERE SI PIQUANTE *de diverses personnes, sans distinguer celles qui sont mortes de celles qui sont encore en vie. Mais ce ne sera pas le plus grand nombre des Lecteurs, qui lui fera*

* *Nouvelles de la République des Lettres, Janv.* 1700. *pag.* 92. *&* 93.

fera un procès ſur ce ſujet. La Satyre eſt d'un goût aſſez général ; & pourvu que l'on ne s'y trouve point perſonnellement intéreſſé, on n'eſt pas trop fâché d'en trouver dans un Livre. Voici un exemple d'un de ces endroits où il ſemble que l'Auteur n'ait épargné ni les morts ni les vivans, &c. On peut voir le reſte dans la *République des Lettres*, à l'endroit que je viens de citer. Sur quoi je ne puis m'empêcher de dire avec Madame *Des-Houliéres :*

Foible Raiſon que l'homme vante,
Voilà quel eſt le fond qu'on peut faire ſur vous !
Toujours vains, toujours faux, toujours pleins d'injuſtices,
Nous crions, dans tous nos diſcours,
Contre les paſſions, les foibles, & les vices,
Où nous ſuccombons tous les jours.

Après cette Critique des Portraits de *La Bruyére*, notre Cenſeur fait une remarque générale & deux particuliéres contre les *Caractéres de ce ſiécle.* Et comme les fautes qui regardent les penſées ſont beaucoup plus conſidérables que celles qui ne regardent que les mots, voyons ces remarques avant que

que de retourner ſur nos pas, pour examiner ſes réflexions ſur le ſtyle de cet Ouvrage.

VIII. Mr. *de la Bruyére*, * dit-il, *prie le Lecteur à l'entrée de ſon Livre pag.* 5. (Tom. I. pag. 129. de cette Edition) „ de ne point perdre ſon titre de vue, „ & de penſer toujours que ce ſont „ les Caractéres ou les Mœurs du Siécle „ qu'il décrit". *J'ai ſuivi avec exactitude cet avis de Mr.* de la Bruyére, *mais j'ai trouvé qu'à le ſuivre on ſe trouve ſouvent dans des Païs perdus, & qu'il faudroit retrancher un tiers du Livre de Mr.* de la Bruyére *qui n'appartient point à ſon deſſein. Au-lieu d'augmenter cet Ouvrage, il devoit le reſſerrer, & s'en tenir aux Caractéres de ce ſiécle, ſans extravaguer parmi cent choſes qui ne diſtinguent point notre ſiécle des autres ſiécles, mais qui ſont de tous les tems. En effet, ce qu'il dit de la beauté, de l'agrément & de choſes ſemblables, eſt tout-à-fait hors d'œuvre.* Voilà bien des paroles, mais qui n'emportent autre choſe que cette ſimple déciſion, *Qu'il y a*, ſelon Vigneul-Marville, *quantité de choſes hors d'œu-*

* *Mélanges d'Hiſtoire, &c. p.* 342, 343.

d'œuvre dans les Caractéres de ce siécle: desorte que, si l'on vouloit s'en rapporter à lui, on ne le pourroit mieux faire qu'en proscrivant la troisiéme partie de cet Ouvrage. Mais ce Censeur ne prend pas garde qu'il n'est que partie dans cette affaire, qu'on ne doit compter pour rien son sentiment particulier, & qu'il ne peut espérer de gagner sa cause qu'en prouvant exactement tout ce qu'il avance contre l'Auteur qu'il a entrepris de critiquer. D'ailleurs, s'il y a une objection où il faille descendre dans le détail & parler avec la derniére précision, c'est sans-doute celle qu'il fait présentement. Je ne crois pas *La Bruyére* infaillible, ni son Ouvrage sans défauts: & je suis persuadé que dans ce genre d'écrire par pensées détachées, il est presque impossible qu'il n'ait laissé échapper des choses qui ne sont pas tout-à-fait essentielles à son sujet. Mais d'autre part, il n'est guéres moins difficile de faire voir clairement & d'une maniére indubitable, que telles choses qu'on trouve dans son Livre, sont hors d'œuvre. Comme une pensée peut avoir différens rapports, il faut savoir au juste

juſte celui que l'Auteur a eu dans l'eſprit (ce qui n'eſt pas fort aiſé à deviner) pour pouvoir dire ſûrement qu'elle n'eſt pas en ſon lieu. Cette ſeule réflexion auroit dû empêcher notre Critique de décider trop promptement, & ſans de bonnes raiſons, qu'il y a un tiers à retrancher dans le Livre de *La Bruyére*. Il ſemble qu'une des principales raiſons qu'il ait eu de prononcer ce terrible Arrêt, C'eſt *qu'il a trouvé dans ce Livre quantité de choſes qui ne diſtinguent point notre ſiécle des autres ſiécles*. Mais où eſt-ce que *La Bruyére* s'eſt engagé à n'inſérer dans ſon Livre que ce qui peut diſtinguer notre ſiécle des autres ſiécles? Il nous promet *les Caractéres ou les Mœurs de ce ſiécle*. C'eſt le titre de ſon Ouvrage: & ſon deſſein eſt de peindre les hommes en général, ſans reſtreindre ſes Portraits à une ſeule Cour, ni les renfermer en un ſeul Païs, comme il nous le déclare lui-même * dans ſa Préface. Son affaire eſt donc de repréſenter nos Mœurs telles qu'elles ſont effectivement: & s'il le fait, il a dégagé ſa pro-

* Tom. I. *pag.* 129.

promesse. Mais que par ces peintures notre siécle soit distingué ou non des autres siécles, cela ne le regarde pas. Et je ne sai même (pour le dire en passant) si ce dessein de peindre un siécle par des choses qui ne convinssent à aucun autre siécle, ne seroit point aussi ridicule que celui d'un Peintre qui voudroit peindre les hommes de ce siécle sans nez ou sans menton, pour les mieux distinguer de tous ceux qui ont vécu dans les siécles précédens. Les hommes ont toujours été les mêmes par le cœur, toujours sujets aux mêmes passions & aux mêmes foiblesses, toujours capables des mêmes vertus & des mêmes vices. Les Acteurs changent, mais c'est toujours la même Comédie. D'autres hommes joueront bientôt les mêmes rôles qu'on joue aujourd'hui: *Ils s'évanouïront à leur tour*, comme dit quelque part *La Bruyére*; *& ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus.* Vraie image de ce Monde, qui montre visiblement que ce siécle ne peut être bien peint que par une infinité de traits qui ne conviennent pas moins aux siécles précédens qu'à celui-ci! Si donc

Vi-

Vigneul-Marville a trouvé dans les *Caractéres de ce ſiécle* quantité de traits qui ne diſtinguent point notre ſiécle des autres ſiécles, bien loin de les proſcrire par cette raiſon-là, il en devoit conclure que ces traits étoient apparemment très-conformes à la Nature, qui agit toujours à peu près de-même dans tous les ſiécles. C'eſt-là en effet la concluſion que nous tirons tous les jours en liſant les Livres des Anciens. Nous croyons, par exemple, que *Térence* a bien peint un Débauché, un Fripon, un Jeune-homme amoureux, &c. Pourquoi ? Parce que les portraits qu'il en fait, conviennent exactement aux Débauchés, aux Fripons, aux Jeunes-gens amoureux que nous voyons tous les jours. C'eſt ſur le même fondement que nous admirons la juſteſſe des Caractéres de *Théophraſte*. *Les hommes dont* Théophraſte *nous peint les mœurs*, dit La Bruyére, *étoient Athéniens, & nous ſommes François : & ſi nous joignons à la diverſité des lieux & du climat le long intervalle des tems, & que nous conſidérions que ce Livre a pu étre écrit la derniére année de la* CXV. *Olympiade, trois cens quatorze ans avant l'Ere*

l'Ere Chrétiennne, & qu'ainsi il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce Peuple d'Athènes dont il fait la peinture, nous admirerons de nous y reconnoître nous-mêmes, nos Amis, nos Ennemis, ceux avec qui nous vivons, & que cette ressemblance avec des hommes séparés par tant de siécles soit si entiére. En effet, ajoute La Bruyére, *les hommes n'ont point changé selon le cœur & selon les passions: ils sont encore tels qu'ils étoient alors & qu'ils sont marqués dans* Théophraste; *vains, dissimulés, flatteurs, interessés, effrontés, importuns, défians, médisans, querelleux, superstitieux.*

Encore un mot sur cet article. Je voudrois bien demander à *Vigneul-Marville* s'il croit que *Boileau* ait fait une véritable peinture de ce siécle dans ces beaux vers:

* L'argent, l'argent, dit-on: sans lui tout est stérile:
La Vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile:
L'argent en honnête-homme érige un scélérat:
L'argent seul au Palais peut faire un Magistrat.

Il

* Epitre V. à *Mr. de Guilleragues*, vs. 85.

Il me répondra ſans-doute que c'eſt-là viſiblement un des caractéres de notre ſiécle. Mais eſt-ce un caractére qui diſtingue notre ſiécle des autres ſiécles? C'eſt ce que *Vigneul-Marville* ne dira jamais. Il eſt trop verſé dans la lecture des Anciens, pour ignorer qu'un * fameux Poëte a dit en Latin du ſiécle D'AUGUSTE ce que *Boileau* nous dit-là du ſiécle de LOUIS XIV. Or ſi *Boileau* a pu déſigner le ſiécle préſent par des traits qui conviennent également bien à des ſiécles déjà paſſés, pourquoi *La Bruyére* ne pouvoit-il pas faire la même choſe?

IX. LA premiére remarque particuliére que *Vigneul-Marville* fait après cela contre *La Bruyére*, c'eſt † *que ſouvent il fait le myſtérieux où il n'y a point de myſtére.* J'appelle cette remarque particuliére, parce que notre Critique ne la confirme que par un ſeul exem-

* HORAT. *Epiſtolarum Lib. I. Epiſt.* I. *vſ* 35.

O cives, cives, quærenda pecunia primùm eſt:
Virtus poſt nummos, &c.

† *Mélanges d'Hiſtoire, pag.* 343.

exemple, & qui eſt ſi mal choiſi, comme vous l'allez voir, que je ne penſe pas que perſonne veuille s'en fier pour le reſte à ſon jugement. *Ainſi*, continue notre Cenſeur, *pour nous faire comprendre ce qui ſe comprend aſſez de ſoi-même*, que l'Eſprit de diſcernement eſt la choſe du monde la plus rare, *il exagére & prononce d'un ton de Prophéte cette belle ſentence:* * „ Après l'Eſprit de diſcernement, ce qu'il y a au monde de „ plus rare, ce ſont les Diamans & „ les Perles. " Notre Critique fait ici deux fauſſes ſuppoſitions, ſi je ne me trompe; l'une que *La Bruyére* veut nous faire comprendre que l'Eſprit de diſcernement eſt fort rare. C'eſt à quoi il n'a jamais penſé, à mon avis. Il ſe contente de le propoſer comme une penſée digne de remarque, & ſur laquelle chacun devroit faire de ſérieuſes réflexions, pour s'accoutumer à ſe défier de ſoi-même, & à ne pas croire trop promptement entendre ce qu'il n'entend point: défaut trop commun par-

* Paroles de *La Bruyére*, *T.* II. *Chap.* XII. DES JUGEMENS, *p.* 116.

parmi les hommes, & qui eſt la grande ſource des erreurs où ils tombent à tout moment! La ſeconde ſuppoſition mal fondée que fait ici notre Critique, c'eſt de s'imaginer qu'il ſoit fort aiſé de comprendre *que l'Eſprit de diſcernement eſt très-rare.* Bien loin de-là, c'eſt peut-être la choſe que les hommes comprennent le moins; car il n'y a que ceux qui ont du diſcernement (dont le nombre eſt ſans-doute fort petit) qui comprennent combien le diſcernement eſt une choſe rare dans ce Monde. Et ce qui va ſurprendre *Vigneul-Marville*, la maniére dont il réfute lui-même *La Bruyére*, prouve viſiblement qu'il n'eſt pas facile de comprendre combien le diſcernement eſt rare dans ce Monde; & combien il importe d'être averti que c'eſt une choſe extrêmement rare. C'eſt ce qu'on verra tout-à-l'heure. *Après l'Eſprit de diſcernement*, dit La Bruyére, *ce qu'il y a au monde de plus rare, ce ſont les diamans & les perles.* Ce tour ne plaît pas à Vigneul-Marville. *Les gens de Village, dit-il, admirent cet endroit, comme un de ces beaux tours que Mr.* de la Bruyére *ſait donner à ſes penſées: cependant*

dant ce n'eſt qu'un renverſement de penſée enchaſſée dans un pur galimatias. *Car il n'eſt point vrai que les diamans & les perles ſoient des choſes très-rares, & ſi rares qu'il n'y ait que l'eſprit de diſcernement qui ſoit plus rare; ce qu'il faudroit ſuppoſer pour ſoutenir la penſée de Mr.* de la Bruyére, *& la rendre raiſonnable. Les diamans & les perles à-la-vérité ſont précieuſes; mais pour rares il y a mille choſes en France & ailleurs plus rares que les perles & les diamans; & l'on trouveroit à Paris dix boiſſeaux de diamans & de perles, plutôt que dix ou douze feuilles de papier de la Chine. Ainſi les perles & les diamans étant des choſes aſſez communes, quoique de grand prix, il faut que Mr.* de la Bruyére *conclue, malgré qu'il en ait, à s'en tenir au bon-ſens, que le diſcernement n'eſt pas la choſe du monde la plus rare.* Quand *Vigneul-Marville* auroit été payé pour prouver que *le diſcernement* eſt une choſe très-rare, pouvoit-il s'en mieux acquiter qu'en faiſant ce beau raiſonnement, où il ne *diſcerne* pas Paris du reſte du Monde, *confondant* ainſi deux objets, entre leſquels il y a plus de différence qu'entre une mouche & un éléphant?

On

On trouveroit, dit-il, *à Paris* dix boiſſeaux de diamans & de perles plutôt que dix ou douze feuilles de papier de la Chine: Donc *La Bruyére* a tort de dire qu'après l'Eſprit de diſcernement, ce qu'il y a *au Monde* de plus rare, ce ſont les diamans & les perles. Quoi donc? Parce que le papier de la Chine eſt plus rare à Paris que les perles, eſt-il auſſi plus rare que les perles dans le Royaume même de la Chine, qui eſt ſans-doute *dans le Monde*, puiſqu'il en eſt une des plus belles parties? N'eſt-il pas bien difficile après cela de comprendre que le diſcernement ſoit ſi rare qu'il l'eſt effectivement, puiſque des Ecrivains auſſi pénétrans & auſſi judicieux que *Vigneul-Marville* en manquent quelquefois juſqu'à prendre *Paris* pour *le Monde*, une partie pour le tout?

X. La ſeconde remarque particuliére de notre Critique, c'eſt * *que Mr.* de La Bruyére *a le don de ſe contredire, & de ne s'entendre pas lui-même. Cela paroît*, dit-il, *dès l'entrée de ſon Livre à la page* 11. *Il parle en faveur de l'Anti-*

* *Pag.* 344. & 345.

tiquité, & étale cette pensée communément reçue, que les Anciens ont tout dit, qu'on vient aujourd'hui trop tard pour dire des choses nouvelles. „ Tout eſt „ dit, *s'écrie* † *Mr. de la Bruyére*, & „ l'on vient trop tard depuis plus de „ ſept mille ans qu'il y a des hommes, „ & qui penſent. Sur ce qni concer- „ ne les Mœurs, le plus beau & le „ meilleur eſt enlevé; on ne fait que „ glaner après les Anciens." *Tout eſt bien juſques-là: mais comme ſi Mr.* de la Bruyére *ſe repentoit de ſa propoſition, il joint aux Anciens* (*ce qui gâte tout*) les habiles d'entre les Modernes. *Car par-là il égale les Modernes aux Anciens, & fait voir, puiſqu'il y a des Modernes auſſi-bien que des Anciens après leſquels on peut glaner, que les Anciens n'ont pas tout dit, ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale. Mais le fin de cette judicieuſe contradiction eſt que Mr.* de la Bruyére *a voulu ſe précautionner contre les reproches qu'on auroit pu lui faire, de n'être pas un Auteur tout nouveau. C'eſt donc pour ſe faire honneur*

† *Tom. I. Chap. I.* intitulé DES OUVRAGES D'ESPRIT, p. 135.

neur qu'il introduit contre sa maxime, *des Modernes habiles aussi inventifs dans la Morale que les Anciens*. Autant de mots, autant de fausses suppositions & de conclusions mal fondées. *La Bruyére* ne songe point à égaler en cet endroit les Modernes aux Anciens. Il ne dit pas que les Anciens ayent tout dit, ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale; mais seulement que les Anciens & les habiles d'entre les Modernes ayant enlevé le plus beau sur ce qui concerne les mœurs, il ne reste à présent à ceux qui veulent écrire sur la Morale, que peu de nouvelles réflexions à faire sur cette importante matiére. Et par conséquent *La Bruyére* ne s'est pas contredit, en disant au commencement de son Livre: *Tout est dit, & l'on vient trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, & qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs le plus beau & le meilleur est enlevé; on ne fait que glaner après les Anciens & les habiles d'entre les Modernes.* Il n'y a, dis-je, aucune contradiction dans ces paroles; mais plutôt une grande modestie, que tout homme équitable doit louer &

 ad-

admirer après avoir lu le Livre de *La Bruyére*, où l'on ne peut s'empêcher de voir quantité de belles choſes qu'on chercheroit inutilement dans les Ouvrages des plus habiles d'entre les Anciens & les Modernes. Peut-être que *Vigneul-Marville* joue ſur le mot de *tout*, qu'il prend à la rigueur pour une univerſalité métaphyſique & qui ne reçoit aucune exception; mais il eſt viſible qu'en cet endroit il faut le prendre dans un ſens vague & populaire pour la plus grande partie des choſes dont il s'agit, & cela en nombre indéterminé, comme quand on dit, *Tout Paris eſt allé au-devant du Roi*, &c.

Du reſte, bien loin que la Science des Mœurs ait été entiérement épuiſée par les Anciens, il ſemble au-contraire qu'on peut aſſurer ſans craindre de ſe trop avancer, qu'on y fera de nouvelles découvertes auſſi longtems qu'il y aura des hommes ſur la Terre, tant les deſirs, les vues, les complexions & les paſſions de cette eſpéce de créatures ſont différentes, & capables de combinaiſons à l'infini. C'eſt le ſenti-

ment * d'un grand Maître en ces matiéres: *Quelque découverte que l'on ait faite dans le Païs de l'Amour-propre*, † dit-il, *il y reste encore bien des terres inconnues.*

XI. Allons voir présentement ce que *Vigneul-Marville* trouve à redire dans le style du Livre de *La Bruyére*. Il le condamne sans façon. *J'avoue*, § dit-il, *que si Mr.* de la Bruyére *avoit pris un bon style, qu'il eût écrit avec pureté & fini davantage ses Portraits, on ne pourroit sans injustice mépriser son Livre.* Vous avez déja vu quel fond on peut faire sur ce que ce Critique a jugé à propos de publier contre les *Portraits* de *La Bruyére*; & vous allez voir tout-à-l'heure qu'il ne s'entend guére mieux en Style qu'en Portraits. Car voici comme il continue. *Sa maniére d'écrire (selon Mr.* Ménage) *est toute nouvelle, mais pour cela elle n'en est pas meilleure; il est difficile d'introduire un nouveau style dans les Langues & d'y réussir, principalement quand ces* Lan-

* Le Duc de la Rochefoucault.
† Dans ses *Réflexions Morales*. Refl. 4.
§ Pag 332.

Langues ſont montées à leur perfection, comme la nôtre l'eſt aujourd'hui.

Je ne ſai ce que *Vigneul-Marville* entend par *ſtyle*, mais il me ſemble que ce n'eſt autre choſe qu'un certain enchaînement de penſées, exprimées par des paroles, qui en font voir la liaiſon: deſorte que, ſelon que cette liaiſon eſt nette & raiſonnable, on peut dire que le ſtyle a de la netteté & de la juſteſſe. Je ſuppoſe qu'on entend ſa Langue, ſans quoi le diſcours ne ſauroit avoir cette pureté & cette netteté qui conſiſte dans l'uſage des termes propres, dans leur juſte arrangement, & dans tout ce qui rend l'expreſſion exacte & facile à entendre. Du reſte, ce qui fait le bon ſtyle, c'eſt le bon raiſonnement, & l'ordre naturel des penſées. * Et comme il y a peut-être autant de différence entre les eſprits des hommes qu'entre leurs viſages, il y a peut-être autant de ſtyles que de perſonnes qui ſe mêlent d'écrire, parce qu'il n'y a peut-être pas deux hommes qui conçoivent juſte-

* *Eſt in hoc incredibilis quædam varietas: nec pauciores animorum penè quàm corporum formæ.* QUINTIL. Inſtit. Orat. *Lib.* II. *cap.* 8.

tement les choſes dans le même ordre & avec la même préciſion. C'eſt de quoi l'on peut faire tous les jours des expériences ſenſibles. Que trois ou quatre perſonnes, par exemple, faſſent une Lettre ſur un même ſujet, chacun prendra un tour différent, & liera diverſement ſes penſées, l'un plus agréablement & plus naturellement que l'autre: deſorte que chaque Lettre aura ſon ſtyle particulier, quoique dans le fond les penſées n'en ſoient pas fort différentes. Ainſi l'on ne voit pas trop bien ce que notre Cenſeur a dans l'eſprit, quand il dit *qu'il eſt difficile d'introduire un nouveau ſtyle*; car chaque Ecrivain a ſon ſtyle. *Voiture* manie & conduit autrement ſes penſées que *Balzac*. Son ſtyle eſt plus libre, & paroît moins étudié. *Vigneul-Marville* narre tout autrement que *Pelliſſon*. Il y a pour le moins autant de différence entr'eux qu'entre *Chapelain* & *Virgile*. Et le ſtyle de *Pelliſſon* eſt auſſi fort différent de celui de *Ménage*, ou du P. *Bouhours*, comme celui du P. *Bouhours* différe beaucoup de celui de

* *Cléante*, de *Fontenelle*, ou de l'Abbé *de Vertot*. Bien plus: le même Ecrivain n'a pas toujours le même ſtyle. Quelquefois il n'eſt pas en humeur d'écrire, & dès-là ſon ſtyle n'a plus les mêmes graces qu'il avoit accoutumé d'avoir. Quelquefois il eſt plus diffus qu'à ſon ordinaire, pour n'avoir pas le loiſir ou le courage de châtier ſon ſtyle, de le polir & d'en retrancher les inutilités qui lui échappent dans le feu de la compoſition. Il me ſouvient à ce propos d'un conte qu'on trouve dans la *Vie de Virgile*. On dit, † que lorſque ce Poëte compoſoit ſes *Géorgiques*, il dictoit le matin quantité de vers, & que les retouchant tout le reſte du jour il les réduiſoit à un très-petit nombre, ce qu'il appelloit *lécher l'Ours*. Ces vers que Virgile compoſoit le matin, étoient ſans-dou-

* *Barbier Daucourt.*

† *Cùm Georgica ſcriberet, traditur quotidiè meditatos manè plurimos verſus dictare ſolitum, ac per totum diem retractando ad pauciſſimos redigere; non abſurdè, carmen ſe urſæ more parere dicens, & lambendo demùm effingere.* In Virgilii *Vitâ*.

doute fort différens de ceux qui, pour ainsi dire, en étoient extraits le reste du jour. Et si par hazard quelques-uns de ces premiers vers étoient parvenus jusqu'à nous, il y auroit sans-doute bien des Critiques qui ne voudroient pas croire qu'ils fussent échappés à ce grand Poëte, à cause du peu de rapport qu'ils trouveroient entre ces vers-là & ceux que nous avons de lui.

Puisque nous en sommes sur la différence des styles, il ne sera pas, je pense, tout-à-fait hors de propos d'avertir en passant, qu'une des choses qui contribue le plus à cette différence, c'est le différent usage des Particules qu'on a inventé pour marquer la connexion que l'esprit met entre les idées ou les propositions qui composent le discours: *Car lorsque l'esprit veut faire connoître ses pensées aux autres, il lie non seulement les parties des Propositions, mais des sentences entiéres l'une à l'autre, dans toutes leurs différentes relations & dépendances, afin d'en faire un discours suivi.* Je tire cette remarque d'un excellent Ouvrage, traduit de l'Anglois, intitulé, *Essai Philosophique concernant*

l'Entendement Humain. * L'Auteur eſt viſiblement un génie du premier ordre, Philoſophe exact & profond, qui examine les choſes dans leur ſource, & qui pénétre fort avant dans tous les ſujets qu'il manie. Ce qui ſoit dit ſans garantir ſon Syſtême. Pour ce qui eſt de l'uſage des Particules dans le ſtyle, ce qu'il ajoute ſur cela mérite d'être rapporté. Le voici mot pour mot, comme il l'a exprimé lui même: *Pour qu'un homme penſe bien*, dit † ce Philoſophe, *il ne ſuffit pas qu'il ait des idées claires & diſtinctes en lui-même, ni qu'il obſerve la convenance ou la diſconvenance qu'il y a entre quelques-unes de ces idées; mais il doit encore lier ſes penſées, & remarquer la dépendance que ces raiſonnemens ont l'un avec l'autre. Et pour bien exprimer ces ſortes de penſées, rangées méthodiquement, & enchaînées l'une à l'autre par des raiſonnemens ſuivis, il lui faut des termes qui montrent la* connexion, *la* reſtriction, *la* diſtinction, *l'*oppoſition, *l'*emphaſe, *&c. qu'il met dans chaque partie reſ-*

* *Locke.*

† Liv. III. Ch. 7. §. 2. p. 381. de la quatriéme Edition en François, 1741.

respective de son Discours. Et par conséquent c'est de la juste application qu'on fait de ces termes que dépend principalement la clarté & la beauté du style, comme le remarque * le même Auteur. Au-contraire, le style d'un Discours est obscur, mal formé, sans suite & sans force, si l'on y applique ces Particules au hazard & sans raison. Et à parler exactement d'un homme qui écrit de cette maniére, il faut dire, non qu'il écrit d'un *style nouveau*, mais qu'il n'a point de style.

Vigneul-Marville n'avoit garde de faire ces réflexions, lui qui fait consister *la nouveauté* de style qu'il reproche à *La Bruyére* dans l'usage de quelques mots impropres, ou qui étant joins ensemble composent des expressions peu Françoises. Car après avoir dit qu'il est difficile d'introduire un nouveau style dans les Langues, il continue ainsi: † *Senéque*, *Barclée*, *Juste Lipse*, *& les autres qui s'en sont voulu mêler dans le Latin*, *n'ont point été ap-*

* Ibid.

† Pag. 332. & 333.

approuvés par les plus sages Critiques: & dans la Langue Françoise, Cirano de Bergerac *& le Traducteur de* l'Homme de Cour *de* Gracian, *sont insupportables. Mr.* de la Bruyére *lui-même fait le procès à ces gens-là, & le sien propre, lorsqu'il dit dans ses* Caractéres T. I. *page* 260.*
„ On voit des gens qui dégoûtent
„ par leurs ridicules expressions, par
„ la nouveauté, & j'ose dire par
„ l'impropriété des termes dont ils
„ se servent, comme par l'alliance
„ de certains mots qui ne se ren-
„ contrent ensemble que dans leur
„ Bouche, & à qui ils font signifier
„ des choses que leurs premiers In-
„ venteurs n'ont jamais eu intention
„ de leur faire dire. Ils ne suivent
„ en parlant ni la Raison, ni l'Usa-
„ ge, mais leur bizarre génie." *Voilà Mr.* de la Bruyére *copié au miroir & d'après nature*, ajoute notre subtil Critique.

XII. COMME je lisois cette *Défense de La Bruyére* à un de mes amis, il m'arrêta tout d'un coup dans cet endroit,

* Chap. V. DE LA SOCIETÉ ET DE LA CONVERSATION.

droit, pour apoſtropher notre Cenſeur. Mais vous, dit-il, Monſieur de *Vigneul-Marville*,

* Pour en parler ainſi, vous y connoiſſez-vous?

„ Vous, dont le diſcours n'eſt „ qu'un tiſſu d'expreſſions impropres, „ puériles, & monſtrueuſes; & de „ méchantes phraſes proverbiales „ qu'on devroit à peine pardonner à „ d'honnêtes-gens qui s'en ſerviroient „ en badinant dans une converſation „ libre, ". En effet, notre Critique n'y penſe pas, de s'ériger en Juge dans une affaire où ſon autorité eſt recuſable pour tant de raiſons. Il fait fort le délicat en matiére d'expreſſions. Mais ſur quoi fonde-t-il cette grande délicateſſe? Sur la bonté de ſon goût? D'où vient donc que ſon Livre eſt ſi mal écrit? D'où vient qu'il l'a rempli de tant d'expreſſions baſſes, impropres, obſcures, affectées, & peu Françoiſes? Si vous ne voulez pas m'en croire, liſez ce qui ſuit.

* Lorſ-

* BOILEAU, Sat. III. vſ. 70.

* *Lorſque* Moréri *trouve des Auteurs qui s'épanchent ſur des riens, il s'épanche avec eux.* Quelle façon de parler, *s'épancher avec quelqu'un ſur des riens!* Eſt-elle fondée ſur l'Uſage, ou ſur le bizarre génie de celui qui trouve à propos de s'en ſervir: Je m'en rapporte à lui-même.

† *On lâche un argument captieux à Mr.* Simon: *Il le reçoit de bonne grace, le fend en deux par un ſubtil* diſtinguo, *& ſe ſauve par la bréche.* Je ne ſai ſi *les gens de village*, comme parle ailleurs notre Critique, admireront cette belle période, mais je doute qu'elle ſoit au goût des perſonnes de bon-ſens qui ont quelque politeſſe.

** *Le Maréchal* de Baſſompierre *détenu à la Baſtille employoit le tems à lire de bons Livres & à compoſer des Remarques & des Mémoires qui lui ſont glorieux*, pour dire *qui lui font honneur.*

‡ *Il ſemble que les Muſes s'étoient appliquées à approprier au dehors les Livres de*

* *Mélanges d'Hiſtoire & de Litterature*, p. 292.
† Pag. 233.
** Pag. 186. ‡ Pag. 154.

de la Bibliothéque de Mr. Grollier, *tant il paroiſſoit d'art & d'eſprit dans leurs ornemens.* La penſée n'eſt-elle pas rare, & l'expreſſion noble & Françoiſe? *des Livres appropriés au dehors*, c'eſt-à-dire, *reliés par les Muſes?*

* *A l'âge de douze ans* Le Taſſe *étudia au Droit.* On dit *étudier en Droit, en Philoſophie, en Rhétorique*, mais on n'a jamais dit *étudier à la Philoſophie*, &c. *Vigneul-Marville* eſt apparemment le premier qui ait parlé ainſi. Il ſait pourtant les régles de notre Langue. Il a lu celles de *Vaugelas* & du P. *Bouhours*. Mais bien des gens liſent des régles qu'ils n'obſervent point. C'eſt ainſi que notre Critique donne un régime à *auparavant*, comme ſi c'étoit une prépoſition, quoique *Vaugelas* diſe expreſſément que † le vrai uſage d'*auparavant*, c'eſt de le faire adverbe, & non pas prépoſition. *Bien auparavant cet*

* Pag. 142.

† *Remarques ſur la Langue Françoiſe*, Tom. II. p. 203. Edition d'Hollande. Vous trouverez la même choſe dans les *Doutes* du P. *Bouhours*, p. 152. & dans une Note de *Thomas Corneille* ſur cette remarque de *Vaugelas*.

cet Auteur, dit * Vigneul-Marville, *deux célébres Ecrivains ont donné à leurs expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir.*

† *La Cour jette volontiers les yeux sur les vices de la Ville pour en turlupiner.* On dit *turlupiner quelqu'un*; mais qu'on dise *turlupiner de quelqu'un*, *de ses vices*, c'est *Vigneul-Marville* qui doit prendre la peine de nous en convaincre par quelque témoignage incontestable. Je ne crois pas au reste que le vice puisse jamais être un légitime sujet de turlupinade.

M. Gaudin, dit § encore notre Critique, *mit un clou à la Fortune, qui commençoit à rouler pour lui.* La belle expression, *mettre un clou à la Fortune!* N'est-elle pas bien claire & bien Françoise?

** *Messieurs* Dupuy, *graves comme des* Catons, *prenoient les Sciences du côté de leur plus grand sérieux, & ne souffroient pas aisément ceux qui n'ont, pour ainsi dire,*

* Pag. 335.
† Pag. 332.
§ Pag. 138.
** Pag. 86.

dire, que le polichinel de la Littérature. Et celle-là n'eſt-elle pas noble & du bel uſage, *avoir le Polichinel de la Littérature?* Parleroit-on ainſi * parmi les Chartreux? Si cela eſt, notre Auteur eſt excuſable d'employer une ſi plaiſante expreſſion que tout l'Ordre a conſacrée? *Vigneul-Marville* m'entend, & cela ſuffit.

† *Il n'y a pas encore longtems que les Eugénes & les* Ariſtes *qui penſoient triompher de leurs ennemis par leurs inſultes, tombérent entre les mains d'un Critique ſévére qui leur fit la barbe de ſi près, que les pauvres gens en ſont demeurés tout écorchés.* Voilà donc auſſi *Vigneul-Marville* érigé en *Barbier* qui a *écorché* [illegible] *La* [illegible]

* Dans le tems que je travaillois à cette *Défenſe de la Bruyére*, je vis une Lettre écrite de Rouen, où l'on aſſuroit que le véritable Auteur des *Mêlanges* attribués à *Vigneul-Marville*, étoit *Dom Bonaventure d'Argone*, Prieur de la Chartreuſe de Gaillon. A-préſent la choſe eſt certaine, & généralement reconnue. Voyez dans le *Rabelais* de Mr. *Le Duchat*, (Edit. d'Amſterdam, 1711.) page 223. Tome III & le Tome III p. 1016. des *Lettres de Mr. Bayle*, réimprimées en 1729.

† Pag, 385.

La Bruyére. Ces idées ne sont-elles pas brillantes, & bien assorties?

* *Un fort honnête homme qui pensoit à écrire l'histoire du tems, disoit: Je ne veux point d'héros affecté; la seule Vérité sera mon héroïne.* Vigneul-Marville rapporte trop fidélement les paroles de cet honnête homme. Il pouvoit le faire parler un peu mieux François, sans blesser la Vérité *son héroïne.* On ne dit point, *je ne veux point d'héros*, mais *de héros.* C'est la premiére remarque de *Vaugelas.*

Dispensez-moi de pousser plus loin cette Critique. Je ne l'ai faite que pour faire sentir à *Vigneul-Marville* qu'il devroit se défier de lui-même, & ne pas prendre trop promptement ses décisions pour des preuves.

XIII. MAIS c'est un défaut dont il n'est pas facile de se corriger. Notre Censeur y est tombé plusieurs fois, & voici qu'il y retombe encore dans ce qu'il ajoute immédiatement aprés. *Il est vrai*, dit-il, *qu'avant cela ce Monsieur*

* Pag. 57.

sieur avoit dit pag. 50. „ * Que l'on „ peut en une sorte d'Ecrits (*il entend* „ *parler des siens*) hazarder de certai- „ nes expressions, user de termes „ transposés & qui peignent vivement, „ & plaindre ceux qui ne sentent pas „ le plaisir qu'il y a à s'en servir ou „ à les entendre". Il seroit fort difficile de deviner d'où ce Critique a pu savoir qu'en cet endroit *La Bruyére* veut parler de ses Ouvrages plutôt que de bien d'autres, où l'on doit prendre ces libertés, comme nous le verrons bientôt. Passe pour cela, voyons ce qu'il trouve à redire dans ces paroles: *Mr. de la Bruyére*, † dit-il, *se chatouille ici pour se faire rire. Certes, il faut être bien bon pour s'imaginer du plaisir où il n'y a que des duretés à essuyer. Car qu'y a-t-il de plus dur dans la Langue Françoise, qui étant toute unie suit exactement l'ordre naturel dans ses constructions, que de transposer ses termes & de former de l'embarras où il n'y en doit point avoir.*

* *Dans les* Caractéres de ce Siécle, *au Chap.* II. intitulé, DES OUVRAGES DE L'ESPRIT, p. 157.

† Pag. 333. & 334.

avoir. Mais plutôt, ne faut-il pas être *bien bon* pour croire prouver une chose qu'on ne fait que suppofer? *Vigneul-Marville* condamne absolument les tranfpofitions dans la Langue Françoife, & *La Bruyére* les croit permifes dans une forte d'Ecrits, c'eft-à-dire, fi nous en croyons ce Cenfeur, dans les *Caractéres de ce Siécle.* Qui ne voit que ce hardi Critique ne devoit fe donner la liberté de conclure que les tranfpofitions font contraires au génie de notre Langue, qu'après avoir montré par dix ou douze exemples de tranfpofitions tirées du Livre de *La Bruyére*, qu'elles ne fervent qu'à embarraffer le difcours? Ce n'eft pas qu'après tout, la conclufion eût été fort fûre; car d'autres Ecrivains pourroient avoir bien fait ce que *La Bruyére* n'auroit fu faire. Quoi qu'il en foit, *Vigneul-Marville* a trouvé cette difcuffion trop embarraffante. Il a mieux aimé profcrire en général toutes les tranfpofitions, que de prendre la peine d'examiner fi l'on a raifon de s'en fervir en certaines rencontres. *Nos Poëtes mêmes*, continue-t-il, *à qui les tranfpofitions font d'un grand fecours dans la ver-*

fi-

ſification, les ont abandonnées, & ne s'en ſervent que dans la dernière extrémité, & quand ils ne peuvent autrement former leurs vers. C'eſt-là une des graces de notre Langue, de ne rien tranſporter, ni dans la Proſe ni dans la Poëſie; ce qui ayant été découvert au commencement de ce ſiécle par Mr. de Malherbe *& par le Préſident* Maynard, *ſe pratique de jour en jour par les plus grands Maîtres, avec encore plus d'exactitude qu'auparavant.* Cela veut dire que, ſelon notre Critique, les tranſpoſitions doivent être entiérement bannies de la Proſe, & n'être reçues dans la Poëſie que par néceſſité. Mais cette déciſion eſt un peu trop vague & trop générale, comme vous l'allez voir. Il eſt certain que depuis l'établiſſement de l'Académie Françoiſe, on s'eſt fort appliqué à polir notre Langue, & qu'on a tâché ſur-tout d'en rendre le tour ſimple, aiſé, clair, & dégagé de tout embarras. On a condamné pour cet effet toutes les conſtructions obſcures ou équivoques; & l'on a ſuivi dans l'arrangement des paroles l'ordre le plus naturel, comme le moins ſuſceptible d'ambiguïté. Cet or-

ordre consiste à mettre le nominatif à la tête d'une proposition, & après cela le verbe & son régime, l'adverbe tantôt devant ou après le verbe. Et faut-il suivre cet ordre en toute rencontre ? Oui, lorsque tout autre arrangement se trouve contraire à la clarté du discours, à laquelle il faut tout sacrifier, car on ne parle que pour se faire entendre. Mais bien loin qu'on ne puisse jamais s'éloigner de cet ordre sans obscurcir le discours, on est quelquefois indispensablement obligé de l'abandonner, ou pour se conformer à l'Usage, qui a comme consacré certains tours irréguliers; ou pour dégager une période, qui sans cela seroit languissante, obscure & embarrassée: outre que dans un Discours Oratoire les transpositions ont une grace & une vivacité toute particuliére. Et tout cela, nous l'allons prouver par des exemples.

1. Je dis premiérement qu'il y a des transpositions si fort autorisées par l'Usage, que la construction naturelle seroit non seulement rude, mais entiérement barbare. *Car voyez-vous*, dit

dit * le P. Tarteron, *ainsi va le monde, nous déchirons notre prochain, il nous déchire aussi.* Un François qui sait sa Langue, peut-il parler autrement? Et n'auroit-on pas droit de traiter d'Ostrogot un homme, qui voulant suivre l'ordre naturel en cette occasion, diroit, *Ainsi le monde va, nous déchirons notre prochain, il nous déchire aussi? C'est par cette maxime,* † dit le nouveau Traducteur de Démosthéne, *vous le savez peut-être comme moi, que se conduisoient dans l'administration de la République les anciens & fameux Orateurs, que ceux d'aujourd'hui louent toujours sans jamais les imiter; un* Aristide, *un* Nicias, *un* Périclès, *& ce grand-homme dont je porte le nom.* Voilà encore une transposition, *que se conduisoient dans l'administration de la République les anciens Orateurs,* mais qui est d'une absolue néceffité. Je ne saurois croire que *Vigneul-Marville* lui-même pût se résoudre à dire, *C'est par cette maxime que*

les

* Dans la Traduction de Perse, *Sat.* IV. p. 67. *Edition de Paris.*

† *Tourreil*, Philippiques de Démosthéne, *Edit. de Paris*, *in* 4. 1701. pag. 54.

les anciens & fameux Orateurs, que ceux d'aujourd'hui louent toujours sans jamais les imiter; un Ariſtide, *&c. ſe conduiſoient dans l'adminiſtration de la République.* En effet, quelque déclaré qu'il ſoit contre les tranſpoſitions, juſqu'à dire que *c'eſt une grace de notre Langue de ne rien tranſpoſer ni dans la Proſe, ni dans la Poëſie*, il lui échappe quelquefois de mettre le nominatif après le verbe. Ainſi, parlant des *Epîtres de Cicéron à Atticus*, il dit, * *Ces Epîtres vous inſtruiront de la guerre civile, & des ſentimens qu'en avoit Cicéron.* Il auroit pu dire *que Cicéron en avoit*, ſans que ſon diſcours en eût été moins embarraſſé; mais ce tour lui a paru plus agréable, ou peut-être lui eſt tombé de la plume ſans qu'il s'en ſoit apperçu lui-même.

2. En ſecond lieu, rien n'eſt plus propre à dégager le diſcours que des tranſpoſitions faites à propos, comme l'éprouvera infailliblement tout Ecrivain qui a du goût pour la netteté du ſtyle, & qui ſe trouve chargé d'un Ouvrage de longue haleine. *Delà vient*, dit

* Pag. 567.

dit * un fameux Orateur, *que le Prince* DE CONDE' *valoit ſeul à la France des Armées entiéres: que devant lui les forces ennemies les plus redoutables, s'affoibliſſoient viſiblement par la terreur de ſon nom: que ſous lui nos plus foibles troupes devenoient intrépides & invincibles: que par lui nos Frontiéres étoient à couvert & nos Provinces en ſûreté: que ſous lui ſe formoient & s'élevoient ces* Soldats *aguerris, ces Officiers expérimentés, ces Braves dans tous les ordres de la Milice, qui ſe ſont depuis ſignalés dans nos derniéres guerres, & qui n'ont acquis tant d'honneur au Nom François, que parce qu'ils avoient eu ce Prince pour Maître & pour Chef.* Qui ne voit que cette derniére période auroit été fort languiſſante & embarraſſée, ſi l'Orateur eût ſuivi l'ordre naturel, comme il avoit fait juſques-là, & qu'il eût dit, que *ces Soldats aguerris, ces Officiers expérimentés, ces Braves dans tous les ordres de la Milice, qui ſe ſont depuis ſignalés dans nos derniéres guerres, & qui n'ont acquis tant d'honneur au Nom François, que parce qu'ils*

* Le P. *Bourdaloue*, dans l'Oraiſon funébre du Prince DE CONDE'.

qu'ils avoient eu ce Prince pour Maître & pour Chef, se formoient & s'élevoient sous lui?

Voici un autre exemple où la construction naturelle est tout-à-fait ridicule. *C'est un Livre que cette personne qui me vint voir hier sur les six heures du soir, lorsque vous étiez avec moi dans ma Bibliothéque, m'a donné.* „ Cette maniére de parler, *ajoute* * *l'Auteur* „ *de qui j'emprunte cet exemple*, toute „ réguliére qu'elle est, est ridicule; „ & il n'est pas difficile de voir qu'il „ est mieux de prendre le tour irré- „ gulier en disant: *C'est un Livre que* „ *m'a donné cette personne, qui me vint* „ *voir hier sur les six heures du soir,* „ *lorsque vous étiez avec moi dans ma Bi-* „ *bliothéque.* C'est une chose si con- „ nue, *poursuit ce judicieux Ecrivain*, „ que nous n'avons point d'Auteurs „ qui y manquent: il n'est pas même „ jusqu'aux moins exacts & aux moins „ soigneux de la politesse, qui ne „ prennent ce tour irrégulier, plutôt „ que

* *Andry* dans ses *Réflexions sur l'Usage présent de la Langue Françoise*, pag. 485. Edition d'Hollande.

„ que d'embarraſſer mal-à-propos une „ phraſe ", Je ne crois pas que *Vigneul-Marville* ſoit d'un autre ſentiment.

3. Il me reſte à faire voir que dans des Diſcours d'un ſtyle vif & ſoutenu, les tranſpoſitions ont une grace toute particuliére. Nos plus célébres Ecrivains m'en fourniront des preuves, que je ne penſe pas que notre Critique oſe contredire. Je tirerai la premiére des Oeuvres de St. Evremond, *cet Auteur célébre qui a donné à ſes expreſſions toute la force qu'elles pouvoient ſouffrir en gardant la raiſon*, comme l'a très-bien * remarqué Vigneul-Marville. *J'eſtime le Précepteur de Néron*, † dit-il, *l'Amant d'Agrippine, l'Ambitieux qui prétendoit à l'Empire: du Philoſophe & de l'Ecrivain, je n'en fais pas grand cas.* Il auroit pu dire, *je ne fais pas grand cas du Philoſophe & de l'Ecrivain.* Mais outre que le tour irrégulier eſt plus vif & plus harmonieux, *St. Evremond* trou-

* Pag. 335.

† *Jugement ſur Senéque, Plutarque & Pétrone*, Tom. II. pag. 149. Ed. d'Amſterdam. 1726.

trouve par-là le moyen de varier son ſtyle; ſecret ſi important, que quiconque l'ignore, ne ſera jamais, quoi qu'il faſſe, qu'un très-mauvais Ecrivain.

* Un ſtyle trop égal & toujours uniforme
Envain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces Auteurs nés pour nous ennuyer,
Qui toujours ſur un ton ſemblent pſalmodier.

Si *St. Evremond* a eu droit d'employer des tranſpoſitions dans un diſcours familier, à plus forte raiſon peut-on s'en ſervir dans des Diſcours publics, qui étant animés de la voix, doivent être écrits d'un ſtyle plus vif & plus ſoutenu. Auſſi rien n'eſt plus ordinaire dans ces ſortes de compoſitions que ces tours irréguliers.

Ce cœur plus grand que l'Univers, dit le P. *Bourdaloue* dans l'Oraiſon funébre du Prince DE CONDE', *ce cœur que toute la France auroit aujourd'hui droit de nous envier, ce cœur ſi digne de Dieu, il*

* BOILEAU *Art Poëtique*, Chant. I. vſ. 71.

il a voulu que nous le possédassions, & que nous en fussions les dépositaires.

Changeant de scène, vous l'admireriez hors du tumulte de la guerre & dans une vie plus tranquille, dit le même Orateur en parlant de ce grand Prince.

* *Cet échec, quand vous voudriez concourir avec les Dieux & sortir de l'inaction, à quoi leur toute-puissance ne supplée jamais*, dit le Traducteur de Démosthéne que nous avons déjà cité, *cet échec, dis-je, cette révolution, nous n'aurons pas longtems à les attendre.*

† *Ce que vous desiriez tant*, dit ailleurs le même Traducteur, *de susciter les Olynthiens contre* PHILIPPE; *ce que la voix publique vouloit ici qu'on tentât à quelque prix que ce fût, le sort lui seul l'a fait pour vous, & de la maniére qui vous convient davantage.*

Déjà, dit un autre fameux § Orateur, *frémissoit dans son camp l'ennemi con-*

* *Tourreil*, Philippiques de Démosthéne, pag. 35.

† Pag. 65.

§ *Fléchier*, Evêque de Nîmes, dans l'*Oraison funébre de Mr. de Turenne.*

confus & déconcerté, *déjà prenoit l'effor pour se sauver dans les montagnes cet Aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces.*

Il eſt viſible que dans tous ces endroits une conſtruction plus réguliére feroit languir le diſcours, & lui ôteroit cette douce harmonie qui plaît ſi fort à l'oreille dans une action publique.

Enfin, puiſque *Vigneul-Marville* * ſemble eſtimer les régles du P. *Bouhours*, je ne ſaurois mieux faire que de confirmer ce que je viens de dire, par une remarque judicieuſe de ce fameux Grammairien ſur les tranſpoſitions qui ont bonne grace en certaines rencontres. *Il y a*, ſelon † le P. Bouhours, *des tours irréguliers qui ſont élégans.* „ Les exemples, *ajoute-t-il*, feront entendre ce que je veux dire.
„ Mr. *de Maucroix* dit dans la ſeconde Homélie de Saint Jean Chryſoſtôme au Peuple d'Antioche: *Ce lieu*
„ *qui*

* *Mêlanges d'Hiſtoire*, &c. pag. 347.
† Remarques nouvelles ſur la Langue Françoiſe, *Tom. I. p.* 303. III. *Edition de Paris*, 1682.

„ *qui nous a donné la naissance, nous*
„ *l'évitons comme une embuche;* & Mr.
„ *Patru* dit dans le Plaidoyer pour Ma-
„ dame de Guenegaud, *Cependant cet-*
„ *te Souveraine, les nouvelles Constitu-*
„ *tions la dégradent; toute son autorité*
„ *est anéantie, & pour toute marque de*
„ *sa dignité, on ne lui laisse que des ré-*
„ *vérences. La Supérieure ne fait rien*
„ *qu'on ne condamne; ses plus innocentes*
„ *actions, on les noircit.*

„ Il semble, continue le P. *Bou-*
„ *hours*, qu'il faudroit dire réguliè-
„ rement, *nous évitons comme une em-*
„ *buche ce lieu qui nous a donné la nais-*
„ *sance. Cependant les nouvelles Consti-*
„ *tutions dégradent cette Souveraine: on*
„ *noircit ses plus innocentes actions.* On
„ parle ainsi dans la conversation &
„ dans un Livre tout simple: mais
„ dans une action publique qui est a-
„ nimée de la voix & qui demande
„ une éloquence plus vive, le tour
„ irrégulier a meilleure grace. C'est
„ en ces rencontres qu'il est permis
„ quelquefois aux Orateurs aussi-bien
„ qu'aux Poëtes, de se dispenser des
„ régles scrupuleuses de la construc-
„ tion ordinaire; & on peut presque

 dire

„ dire du Sermon & du Plaidoyer ce
„ que l'Auteur de l'Art Poëtique dit
„ de l'Ode:

„ Son ſtyle impétueux ſouvent marche au hazard:
„ Chez elle un beau déſordre eſt un effet de l'art.

„ Mais ſi ces ſortes d'irrégularités
„ ſont élégantes dans la Proſe, *ajoute*
„ *le P. Bouhours*, elles le ſont encore
„ plus dans la Poëſie, qui eſt d'elle-
„ même un peu impétueuſe, & qui
„ n'aime pas tant un langage tout
„ uni. Il y en a un exemple dans *
„ l'Ode à Achante:

„ Je jouïs d'une paix profonde;
„ Et pour m'aſſurer le ſeul bien
„ Que l'on doit eſtimer au monde,
„ Tout ce que je n'ai pas, je le compte pour rien.

„ On diroit réguliérement, *je compte*
„ *pour rien tout ce que je n'ai pas*: mais
„ *tout ce que je n'ai pas, je le compte*
„ *pour rien*, eſt plus poëtique & plus
„ beau.

* Compoſée par l'Abbé *Regnier*.

„ beau. Auſſi nos excellens Poëtes „ prennent ce tour-là dans les endroits „ animés:

„ * Ces moiſſons de Lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
„ Ma main, en vous ſervant, les trouve toutes prêtes.

Qu'on juge après cela, ſi *La Bruyére* n'a pas eu raiſon de dire *qu'on peut en une ſorte d'Ecrits uſer de termes tranſpoſés, & qui peignent vivement*; & ſi au-contraire *Vigneul-Marville* n'a pas eu tort de décider que *c'eſt une des graces de notre Langue de ne rien tranſpoſer ni dans la Proſe, ni dans la Poëſie.* Il y a ſans-doute des tranſpoſitions forcées, & contraires à la douceur & à la netteté du Langage: mais il y en a auſſi qui ont fort bonne grace, & qu'on ne peut proſcrire ſans priver notre Langue de cet air vif, libre & naturel qui en fait une des plus grandes beautés. C'eſt ce qu'avoit fort bien compris *Vaugelas*, cet Auteur ſi judicieux, dont l'autorité ſera toujours d'un

* *Racine* dans ſon IPHIGENIE, Act. V. Sc. II.

d'un grand poids dans cette matiére. Car après avoir condamné certaines transpositions trop rudes, il ajoute, * *Plusieurs attribuent aux vers la cause de ces transpositions, qui sont des ornemens dans la Poësie, quand elles sont faites, comme celles de Mr.* de Malherbe, *dont le tour des vers est incomparable ; mais pour l'ordinaire elles sont des vices en prose: je dis* pour l'ordinaire, *parce qu'il y en a quelques-unes de fort bonne grace.* Voyez comment ce sage Ecrivain sait éviter ces décisions générales & absolües, qui presque toujours sont démenties par quelques exceptions incontestables.

XIV. CONTINUONS d'examiner ce que *Vigneul - Marville* trouve à reprendre dans le style de *La Bruyére*, „ *Personne avant Mr. de La Bruyé„ re, *dit Mr. Ménage*, n'avoit trouvé la „ force & la justesse d'expression qui „ se rencontrent dans son Livre." *En vérité*, s'écrie sur cela notre Censeur, *Mr.* Ménage *nous auroit fait plaisir de nous*

* Dans l'article intitulé *Arrangement des mots*. Tom. II. p. 210. *Edit. d'Hollande*.
† *Mélanges d'Histoire &c.* p. 335.

nous marquer les endroits du Livre de Mr. de La Bruyére *où cela ſe trouve: en récompenſe on lui en montreroit au double, où cela ne ſe trouve point.* Que ne les montroit-il donc ces endroits, ſans perdre le tems en paroles inutiles? Pourquoi abuſer de ſon loiſir & de celui du Public, à faire imprimer de tels Dialogues? On ne peut pas déſeſpérer après cela de voir mettre au jour les Entretiens des Porteurs d'eau & des Vendeuſes d'herbes. *Il pleuvra aujourd'hui*, dites-vous, *& moi je n'en crois rien; & je ſuis prêt à parier contre vous double contre ſimple.* Imaginez quelque choſe de plus frivole, ſi vous voulez, il ne le ſera pas davantage que cet endroit des *Mêlanges d'Hiſtoire & de Littérature.* Car que nous importe de ſavoir que *Ménage* auroit fait plaiſir à *Vigneul-Marville* de lui citer des endroits des *Caractéres de ce ſiécle*, où parut de la force & de la juſteſſe d'expreſſion; & que s'il l'eût fait Vigneul-Marville *lui en auroit montré au double où cela ne ſe trouve point?* Après ce beau Dialogue, en ſommes-nous plus ſavans, & plus

capables de juger du Livre de *La Bruyére*?

XV. * C'EST *bien gratuitement*, & *sans y penser*, ajoute Vigneul-Marville, *que Mr.* Ménage *vient nous dire qu'avant Mr.* de la Bruyére *personne n'a trouvé la force & la justesse d'expression qu'il s'imagine dans ses Caractéres. Bien auparavant cet Auteur, deux célébres Ecrivains (sans compter les autres) ont donné à leurs expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant la raison: Ce sont Messieurs Nicole & de St. Evremont.* Oh! pour le coup *Vigneul-Marville* a raison. La France a produit plusieurs excellens Ecrivains qui ont leur mérite aussi bien que *La Bruyére. Nicole* & *St. Evremond* sont de ce nombre, tout le monde en convient. Le Censeur des *Caractéres de ce siécle*, qui avance tant de choses sans les prouver, a fort bien fait de s'en dispenser en cette occasion. C'est sans doute une trop grande hardiesse à *Ménage* de préférer *La Bruyére* à tant de fameux Ecrivains qui ont paru dans ce

* Pag. 335 & 336.

ce dernier siécle. Ces sortes de comparaisons sont toujours odieuses & téméraires. Mais, à mon avis, ce n'est pas tant à *Ménage* qu'il faudroit s'en prendre qu'aux compilateurs de ses conversations. Car où est l'homme à qui il n'échappe, dans une conversation libre, des pensées outrées qu'il n'auroit garde de soûtenir dans un Ouvrage public?

XVI. Mr. *Ménage*, continue * notre Critique, *ajoute que Mr.* de la Bruyére *dit en un mot ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six. C'est ordinairement tout le contraire. Mr.* de la Bruyére *affectant d'entasser paroles sur paroles, & pensées sur pensées sans nulle nécessité. En voici un exemple qui me tombe sous les yeux, c'est à la page 90, où il dit que* la Pruderie est une imitation de la Sagesse. *Cette pensée est si claire, qu'elle ne demande point d'être éclaircie par des comparaisons tirées de je ne sai où. Cependant voyons quels tours & quels détours Mr.* de la Bruyére *prend pour nous faire comprendre ce qui n'a pas la moindre ombre de difficulté.* „ Un „ Co-

* Pag. 336.

„ Comique, * *dit-il*, outre ſur la ſcé-
„ ne ſes Perſonnages : un Poëte char-
„ ge ſes deſcriptions : un Peintre qui
„ fait d'après nature, force & exagé-
„ re une paſſion, un contraſte, des
„ attitudes : & celui qui copie, s'il
„ ne meſure au compas les grandeurs
„ & les proportions, groſſit ſes figu-
„ res, donne à toutes les piéces qui
„ entrent dans l'ordonnance de ſon
„ Tableau, plus de volume que n'en
„ ont celles de l'original : de-même la
„ Pruderie eſt une imitation de la Sa-
„ geſſe." *Outre que tout ce diſcours ſent fort ſon galimathias, qui, je vous prie, après cet exemple, peut dire de bonne foi (à moins que ce ne ſoit Mr.* Ménage) *que Mr.* de la Bruyére *dit en un mot ce qu'un autre ne dit pas auſſi parfaitement en ſix ?*

Voilà ce que *Vigneul-Marville* trouve à cenſurer dans cette réflexion de *La Bruyére*, que *la Pruderie eſt une imitation de la Sageſſe.* Ce ſont, comme vous voyez, autant d'arrêts définitifs, indépendans de toute raiſon. Mais

* Tom. I. Chap. III. intitulé, DES FEMMES pag. 221.

Mais que faire? chacun a ſa méthode. Celle de notre Critique n'eſt pas de prouver ce qu'il avance. Il pourroit pourtant avoir raiſon dans le fond. Voyons ce qui en eſt.

La Bruyére veut nous faire voir comment la Pruderie eſt une imitation de la Sageſſe, & il emploie pour cela pluſieurs comparaiſons. Sa penſée étoit aſſez claire ſans toutes ces comparaiſons, replique *Vigneul-Marville*. Mais ce Critique ſe trompe; car ſans ces Comparaiſons la penſée de *La Bruyére* auroit été fort imparfaite. Il ne ſuffit pas de dire que la Pruderie imite la Sageſſe, ſi l'on ne fait ſentir comment & juſqu'à quel point elle le fait. La plupart des vertus conſiſtent en un certain milieu, dont les deux extrémités ſont également défectueuſes. Demeurez en-deçà, ou paſſez au-delà des juſtes bornes, vous voilà hors du bon chemin. Et rien n'eſt plus facile que de s'y méprendre. On le voit tous les jours. L'Avare croit être bon ménager, & le Prodigue qui le traite de fou, croit être le ſeul qui ſache faire un bon uſage des richeſſes. Les Lâches donnent

nent à leur foibleſſe le beau nom de Prudence, & les Téméraires penſent être de vrais Braves. Tous ces gens-là ignorent les juſtes bornes des vertus qu'ils croyent pratiquer. Ils vont au-delà du but, ou demeurent en-deçà, faute de connoître ce juſte milieu dont les deux extrémités ſont également vicieuſes. Et par conſéquent, lorſqu'on veut donner une juſte idée d'un de ces vices, il faut marquer comment & juſqu'à quel point il imite une certaine vertu. Car de dire en général que c'eſt une imitation d'une telle vertu, c'eſt en donner une idée qui peut tout auſſi-bien convenir à un autre vice qui lui eſt directement oppoſé. L'Avarice, par exemple, eſt une imitation de la Frugalité, mais qui dans le fond en eſt autant éloignée que la Prodigalité même. *La Bruyére* avoit l'eſprit trop juſte pour faire de pareilles définitions. Il nous veut apprendre que la Pruderie eſt une imitation de la Sageſſe, mais il a ſoin de marquer en quoi conſiſte cette imitation. Ce qu'il fait par un paralléle ingénieux, qui amuſant agréablement l'eſprit, fait voir net-

nettement que c'eſt une imitation outrée qui paſſe les bornes de la raiſon. *Un Comique outre ſur la ſcéne ſes Perſonnages : Un Poëte charge ſes deſcriptions, &c. . . . . . . de-même la Pruderie eſt une imitation de la Sageſſe.* Qu'y a-t-il là d'obſcur, & qui ſente le galimathias? La Pruderie imite mal la Sageſſe, en portant les choſes dans l'excès, comme un Comique qui outre ſes perſonnages, comme un Poëte qui charge ſes deſcriptions, comme un Peintre qui travaillant d'après nature, force & exaggére les paſſions & les attitudes qu'il tâche de repréſenter, ou qui voulant copier un tableau en groſſit les figures. Notre Critique ne trouve aucune juſteſſe en tout cela. Je ne ſaurois qu'y faire. Mais il me ſemble que des comparaiſons ſont juſtes, lorſque les choſes comparées conviennent dans le point ſur lequel roule la comparaiſon, ce qu'on ne peut trouver à dire dans ce Paralléle. Car le Comique, le Poëte, le Peintre y conviennent tous en ceci, qu'ils vont au-delà de certaines bornes qu'ils ne devroient pas paſſer, auſſi-bien que la Pruderie qui va au-delà des bor-

bornes de la Sageſſe en prétendant l'imiter.

Une autre choſe que *Vigneul-Marville* blâme dans ce Parallele, c'eſt que l'Auteur y emploie trop de paroles, d'où il conclut que *Ménage* a tort de dire, que Mr. de la Bruyére *dit en un mot, ce qu'un autre ne dit pas auſſi parfaitement en ſix.* Cette concluſion eſt un peu trop précipitée, ne lui en déplaiſe. Car de ce qu'un Auteur ſeroit un peu plus diffus qu'à ſon ordinaire dans un certain endroit de ſon Livre, il ne s'enſuivroit nullement qu'il le fût par-tout ailleurs. Et où en ſeroient les meilleurs Ecrivains, *Vigneul-Marville* lui-même, ſi cette maniére de raiſonner étoit reçue? *Virgile* eſt obſcur dans un tel endroit: Donc c'eſt un méchant Ecrivain qui ne s'entend pas lui-même. Il y a dans *Cicéron* une période embarraſſée & d'une longueur accablante: Donc *Cicéron* ne ſait pas écrire. *Vigneul-Marville* raiſonne mal dans un tel endroit de ſon Livre, il conclut du particulier au général: Donc c'eſt un méchant Logicien, qui parle au hazard & ſans réflexion. Qui ne voit que tou-

toutes ces conclusions sont impertinentes, & que notre Censeur auroit droit de se plaindre de la derniére? Qu'il fasse donc aux autres la même justice qu'il exige pour lui-même. Bien plus: non seulement ce Critique a tort de conclure d'un seul passage des *Caractéres de ce siécle*, que l'Auteur de ce Livre affecte ordinairement d'entasser paroles sur paroles sans nécessité, mais ce passage même qu'il cite pour le prouver, est, à mon avis, très-mal choisi. *Vigneul-Marville* pourroit peut-être dire, que l'Auteur parle trop en cet endroit, qu'il y entasse quatre comparaisons sans nécessité, puisqu'une ou deux auroient pu suffire. Mais la question n'est pas de savoir si *La Bruyére* parle trop, mais s'il dit en peu de mots ce qu'il veut dire; & si l'on pourroit le dire aussi nettement en moins de paroles. Ce sont deux choses fort différentes. On peut être concis & grand parleur * en même tems, surtout en écrivant: car dans la conversation *grand parleur*

* Témoin *Senéque*, qui d'un style fort concis, dit plusieurs fois la même chose.

leur & *diſeur de rien* ne ſignifient ordinairement qu'une ſeule & même choſe.

XVII. APRE'S tant de fauſſes attaques, en voici une enfin qui peut-être portera coup. C'eſt la critique de quelques expreſſions que *La Bruyére* a employées dans le paſſage que nous venons d'examiner, & qui ne paroiſſent pas Françoiſes à *Vigneul-Marville*. Il y en a quatre, ſavoir, (1) *un Peintre qui fait d'après nature*, pour dire *qui travaille*, *qui peint d'après nature*: (2) *forcer une paſſion*, *un contraſte*, *des attitudes*, expreſſions barbares en langage de Peinture, ſi l'on en croit notre Cenſeur: (3) le terme de *volume* appliqué aux figures d'un Tableau, quoiqu'il ne ſe diſe, ſelon *Vigneul-Marville*, que des choſes qui ſe meſurent & ſe péſent: & (4) enfin les *piéces d'un Tableau*, au-lieu de dire les figures d'un Tableau, le mot de *piéces* étant réſervé pour le Blazon, *comme Mr.* de la Bruyére *le ſait ou ne le ſait pas*, ajoute poliment notre Critique.

Je ne ſai ſi l'on ne pourroit point douter de la ſolidité de quelques-unes

de

de ces décisions: mais je suis fort tenté de ne pas disputer cette petite victoire à *Vigneul-Marville*, quand ce ne seroit que pour l'encourager à nous faire part d'une plus ample Critique des *Caractéres de ce siécle.* Car afin que vous le sachiez, tout ce que vous avez vu jusqu'ici, n'est que le prélude d'un combat à toute outrance. *Vigneul-Marville* avoit composé un plus gros Ouvrage*, *qu'il a supprimé* après avoir appris la mort de *La Bruyére.* Ce n'est ici qu'un petit échantillon par où l'on pourra juger de toute la piéce. Mais si j'accorde à *Vigneul-Marville* qu'il a eu raison de censurer ces quatre expressions dans les *Caractéres de ce siécle*, c'est à condition qu'il n'abusera pas de ce petit avantage, comme s'il lui donnoit droit de conclure que l'Auteur de ce Livre ne sait pas écrire en François †, *qu'il n'a point de style formé, qu'il écrit au hazard; & § que la plupart de ses expressions sont forcées, impropres & peu naturelles.* Ce seroit imiter

* Pag. 345.
† *Mêlanges d'Histoire, &c.* pag. 336.
§ Pag. 339.

ter ces Critiques dont parle Madame *Deshouliéres*, qui pour un mot bien ou mal placé, approuvent ou condamnent tout un Ouvrage.

Quelques faux brillans bien placés,
Toute la piéce eſt admirable:
Un mot leur déplaît, c'eſt aſſez,
Toute la piéce eſt déteſtable.

Je crois *Vigneul-Marville* trop raiſonnable pour donner dans cet excès. Il ſait qu'*Homére* s'endort quelquefois, & qu'on trouve des fautes dans les plus excellens Ecrivains. Il eſt Auteur lui-même, & par conſéquent ſujet à ſe méprendre auſſi-bien que *Pindare*, *Virgile*, *Horace*, & tous les plus fameux Ecrivains anciens & modernes.

Du reſte, quoique je ne veuille pas diſputer à *Vigneul-Marville* la gloire d'avoir cenſuré avec raiſon les expreſſions qu'on vient de voir, * celle-ci ſur-

* Voici pourtant une expreſſion tirée *des Entretiens ſur les Ouvrages des Peintres* qui pourroit ſervir à juſtifier celle dont ſe ſert ici *La Bruyére*: „ Si ce beau *faire*, & cette belle „ union de couleurs que l'on voit dans leurs „ Ou-

ſurtout, *un Peintre qui fait d'après nature*, je ſuis obligé d'avertir le Public que ce Cenſeur ne donnant pour preuve de la ſolidité de cette cenſure, que ſa propre autorité, & la connoiſſance qu'il prétend avoir du langage des Peintres, on fera bien de ne s'y fier que ſous bonne caution : puiſqu'on trouve, dans ſon Livre même, des expreſſions tirées de la Peinture qui peuvent faire douter qu'il entende auſſi-bien les termes de cet Art, qu'il ſemble ſe le perſuader, comme quand il dit, * que La Bruyére *travaille plus en détrempe qu'à l'huile*. On dit, *peindre en huile*, j'en ſuis ſûr, & je puis le prouver par des autorités inconteſtables ; mais je doute qu'on puiſſe dire, *travailler*, *peindre à l'huile*. Je m'en rapporte aux Experts.

XVIII. Je ne ſai pourquoi j'ai cru ſi légérement que *Vigneul-Marville* uſeroit modérément du petit avantage que je viens de lui céder. Bien loin de-là, ce Critique en eſt devenu ſi fier

„ Ouvrages non conteſtés, &c. Tom. III. „ page 217.

* Pag. 340.

fier qu'il commence à s'oublier lui-même, tant c'eſt une choſe difficile de ſe modérer dans la victoire. *Ce ne ſeroit jamais fait*, dit-il, *ſi l'on vouloit critiquer toutes les expreſſions forcées, impropres, & peu naturelles qu'on veut faire paſſer pour des beautés & des rafinemens de Langage.* Voilà de terribles menaces, mais qui, par bonheur pour *La Bruyére*, ne feront pas miſes en exécution. *Vigneul-Marville* veut lui épargner la honte d'une entiére défaite. Il ſe contentera de lui porter deux ou trois coups pour faire voir au monde ce qu'il ſeroit capable de faire s'il vouloit déployer toutes ſes forces contre lui. Il ſemble pourtant, à en juger par ces deux ou trois attaques, que ce Critique n'eſt pas dans le fond ſi redoutable qu'il voudroit nous le faire accroire. Vous en jugerez.

1. *Eſt-ce parler naturellement, & proprement*, * dit-il d'abord, *comme le ſouhaite Mr.* de la Bruyére *en pluſieurs endroits de ſon Livre, de dire*, † que la véri-

* Pag. 339.

† Tom. I. Chap. II. DU MERITE PERSONNEL, pag. 198.

véritable grandeur ſe laiſſe toucher & manier. *Cela en bon François & ſelon la raiſon*, pourſuit notre Critique, *ne ſe peut dire que des choſes corporelles qui ſe manient & ſe touchent.* Je connois pourtant un habile homme qui ſe mêle de faire des Livres, & qui croit entendre les régles & les beautés de la Langue Françoiſe, qui ſe ſert du terme de *manier* en parlant de choſes qui ne ſont pas corporelles. Et cet homme (qui le croiroit ?) c'eſt *Vigneul-Marville* lui-même qui s'en ſert ainſi deux fois, & cela dans le même Ouvrage où il cenſure ſi fiérement *La Bruyére* pour avoir employé ce terme une ſeule fois. *Un homme*, dit *Vigneul-Marville*, page 251. de ſes Mêlanges, *un homme a compoſé un Sermon, un Plaidoyer, ou une Harangue avec bien du ſoin. Il en a* MANIE', *tourné, agencé les penſées.* Si ce rigide Cenſeur croit qu'on ne peut *manier* que des choſes corporelles, comment a-t-il pu *manier* des penſées ? Qu'il nous explique cette énigme. *Les bons Ecrivains*, dit-il * ailleurs,

* Pag. 139. de ſes *Mêlanges.*

leurs, *s'approchent du ſtyle Laconique, qui n'eſt pas moins difficile à* MANIER.

2. Paſſons à ſa ſeconde remarque. *Dit-on en bons termes*, jetter de la profondeur dans ſes Ecrits? Mr. de la Bruyére *le dit*, * *page* 45. *Mais le bon-ſens & l'uſage ne le diſent point.* Après cela il n'y a plus rien à dire. Le moyen de réſiſter à des déciſions ſi formelles! Mais pourtant d'où vient que *La Bruyére* n'auroit pas pu ſe ſervir de cette expreſſion, puiſque St. Evremond, *qui*, comme le dit très-bien notre Critique, *revêt ſes penſées qui ſont nobles, d'expreſſions hardies, mais toujours juſtes, toujours propres à ſon ſujet*, n'a pas fait difficulté de dire: † *Lorſque le choix du ſujet dépend de l'Orateur, il le doit prendre ſuſceptible de force & d'ornement: Il doit* jetter de l'ordre *dans ſon deſſein*, & de la liaiſon *dans ſes penſées.* Pourquoi ne pourroit-on pas *jetter de la profondeur dans un Ecrit*, auſſi-bien *que de l'ordre dans un deſſein & de la liaiſon dans ſes*

* Tom. I. Chap. I. DES OUVRAGES DE L'ESPRIT p. 170.

† Oeuvres mêlées. *De l'Eloquence*, Tom. I. p. 293.

ses pensées? Autre énigme que notre Critique est prié d'expliquer, si tel est son bon-plaisir.

3. Il ajoute une troisiéme remarque, qu'il exprime en ces termes: *dire comme Mr.* de la Bruyére, pag. 173. *en parlant des gens qui ne sauroient garder leur secret*, * qu'on voit au travers de leur poitrine qu'ils sont transparens? *N'est-ce pas-là outrer ses expressions? Ne suffisoit-il pas d'avoir dit:* Ils ne remuent pas les lévres, & on les entend: on lit leur secret sur leur front & dans leurs yeux.

Ce seroit ici le lieu de parler de l'usage qu'on doit faire des *termes figurés.* Je dirois volontiers à cet égard ce que Mr. *de Fontenelle* a dit quelque part du style sublime, *qu'il ne faudroit y donner qu'à son corps défendant.* Il est pourtant certain que les termes figurés trouvent fort bien leur place en quelques rencontres; & sans prétendre traiter cette matiére à fond, il me semble qu'on peut s'en servir pour deux raisons. L'une, lorsqu'on manque de termes

* Tom. I. Chap. V. De la Societe', p. 302.

termes propres pour exprimer ce qu'on veut dire, ce qui arrive fort ſouvent, & dont il ne faut pas tant attribuer la cauſe à la pauvreté des Langues, qu'à l'ignorance des hommes, qui ne connoiſſant pas les choſes en elles-mêmes, ne peuvent parler que par voie de comparaiſon. L'autre raiſon pourquoi l'on peut employer des termes figurés dans le diſcours, c'eſt pour divertir l'eſprit, en lui repréſentant par des images corporelles ce qu'on lui a déjà expliqué ou qu'on lui explique immédiatement après en termes propres, & qui peignent la choſe telle qu'elle eſt en elle-même. Car en ce cas-là les expreſſions figurées n'ayant rien d'obſcur amuſent agréablement l'eſprit, en lui traçant d'une maniére ſenſible ce qu'une expreſſion propre lui fait comprendre avec une entiére exactitude. Et c'eſt-là, ſi je ne me trompe, le ſeul uſage qu'on devroit faire des termes figurés lorſqu'on n'eſt pas indiſpenſablement obligé de s'en ſervir. C'eſt comme une débauche d'eſprit, qui ne peut que plaîre lorſqu'elle vient à propos, mais qui ſans

cela choque, déplaît, & embarraſſe infailliblement.

Je laiſſe à d'autres le ſoin d'appliquer ceci à l'endroit des *Caractéres* qui n'a pu échapper à la cenſure de *Vigneul-Marville*. Ce ſont des choſes de goût & de ſentiment, qu'on ne peut guéres faire comprendre à des gens qui ne s'en apperçoivent pas d'eux-mêmes.

XIX. NOTRE Critique ne peut ſouffrir que *Ménage* doute que la maniére d'écrire de *La Bruyére* ſoit ſuivie. *Pourquoi non?* * dit-il. *Combien de pauvres Peintres copient tous les jours de méchans originaux? Néanmoins*, ajoute-t-il, *j'accorde à Mr.* Ménage *que jamais perſonne de bon goût n'imitera le méchant ſtyle de Mr.* de la Bruyére.

Belle concluſion, & digne de l'exorde!

Non ſeulement *La Bruyére* a pu avoir quelques imitateurs, mais il en a eu effectivement un très-grand nombre. Son Cenſeur ne peut l'ignorer, tant la choſe a éclaté dans la Répu-bli-

* Pag. 340.

blique des Lettres. Les uns ont pillé ſes mots & ſes expreſſions, les autres ſes penſées ; & tous ſe ſont parés du *titre* de ſon Ouvrage, comme s'il ſuffiſoit, pour avoir part à la gloire d'un excellent Ecrivain, de faire des Livres ſous le même titre que lui. On n'a imprimé pendant quelque tems que des Ouvrages qui portoient le nom de *Caractéres*, ou quelque autre qui ſignifioit à peu près la même choſe. *Ouvrage dans le goût des Caractéres. Les différens Caractéres des Femmes du Siécle. Caractéres & Portraits critiques ſur les défauts ordinaires des Hommes. Portraits ſérieux & critiques. Caractéres tirés de l'Ecriture Sainte, & appliqués aux Mœurs de ce ſiécle. Caractéres naturels des Hommes, en forme de dialogue. Caractéres des Vertus & des Vices. Suite des Caractéres de* Théophraſte *& des Mœurs de ce ſiécle*, &c. On ne voyoit que *Caractéres*. Les boutiques des Libraires en étoient inondées. Mais, je vous prie, le Cenſeur de *La Bruyére* pouvoit-il mieux faire valoir le mérite des *Caractéres de ce ſiécle*, qu'en nous faiſant reſſouvenir de ce grand nombre d'Ouvrages qu'a produit le deſir d'imiter.

ter cet excellent Original : fades Copies, la plupart méprisées du Public, & toutes fort inférieures à leur modéle?

Si *Vigneul-Marville* a cru, comme il le semble, que parmi tous ces Copistes il s'en trouve quelques-uns qu'on peut comparer à *La Bruyére*, d'où vient qu'il ne les a pas nommés? Pourquoi perdre une si belle occasion de nous convaincre de l'étendue de ses lumiéres, & de la solidité de son jugement? Car infailliblement on lui auroit fait honneur de cette belle découverte, puisqu'il ne paroit pas que le Public ait encore préféré ou égalé aucun de ces Imitateurs à celui qu'ils ont tâché de copier.

Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus sage,

a pris le titre orgueilleux de *Théophraste moderne* : & c'est, dit-on, celui qui approche le plus de *La Bruyére*. Mais s'il le suit, ce n'est qu'à la trace, & de bien loin, comme l'a montré depuis peu * un Ecrivain, qui après avoir

* Dans un Livre intitulé, *Sentimens Criti-ques*

avoir aſſez bien découvert les défauts du *Théophraſte moderne*, n'a pas toujours rendu juſtice à l'Auteur des *Caractéres de ce ſiécle.* Ce qui ſoit dit ſans conſéquence. Car outre qu'on a déjà * repouſſé les attaques de ce nouveau Critique, je ne voudrois pas me brouiller encore avec lui aprés m'être attiré ſur les bras un adverſaire auſſi redoutable que *Vigneul-Marville.*

XX. Enfin, je vois terre, comme diſoit † *Diogéne.* Il ne me reſte plus qu'à examiner quelques réflexions de notre Critique ſur les perſonnes qui ont approuvé le Livre de La Bruyére. *Si ce ne ſont pas des eſprits ſuperficiels*, dit-il § d'abord, *je puis bien aſſurer que ce ſont, ou des gens qui liſent les Livres ſuperficiellement & ſans examen, ou des perſonnes qui ſe trouvent dans l'obligation de louer Mr. de la Bruyére.* Je vous laiſſe

ques ſur les Caractéres de Mr. de la Bruyere.

* Dans un Livre intitulé, *Apologie de Mr.* de la Bruyére, *ou Réponſe à la Critique des Caractéres de* Théophraſte.

† *Le Cynique.* Voyez ſa *Vie* compoſée par *Diogéne-Laërce*, Liv. VI. §. 38. Edition d'Amſterdam de 1692.

§ Pag. 346.

ſe à penſer, après ce que nous venons de voir, s'il lui ſied bien de parler ainſi.

Il nomme enſuite quelques-uns de ces approbateurs, dont il tâche de diminuer l'autorité.

XXI. Le premier eſt le P. *Bouhours*, qui, * dit-il, *a élevé Mr.* de la Bruyére *juſqu'aux nues, le rangeant entre les Auteurs célèbres qui ont fourni à ſon Recueil de Penſées choiſies. Cela*, ajoute-t-il, *s'eſt fait, je crois, autant par politique qu'autrement.* Il le croit, à la bonne heure ; mais que nous importe de ſavoir ce qu'il *croit*, s'il ne nous apprend le fondement de ſa croyance ? Un autre n'a qu'à faire imprimer qu'il *croit* le contraire, & les voilà à deux de jeu, lui & *Vigneul-Marville*, tout auſſi avancés l'un que l'autre. Et qui des deux croirons-nous après cela? *Mais à tout prendre*, continue notre Cenſeur, toujours ſur le ton d'un homme qui veut en étre cru ſur ſa parole, *je ne penſe pas que jamais le P.* Bouhours *ait loué abſolument Mr.* de la Bruyére, *&*

* Pag. 347.

& sans restriction mentale. Il est trop habile Jésuite pour avoir fait ce coup-là purement & simplement. Voilà ce qu'on appelle offenser les gens sans raison, & sans aucune nécessité. *D'ailleurs*, ajoute-t-il, *si Mr.* de la Bruyére *est un excellent Ecrivain, il faut dire que toutes les régles du P.* Bouhours *sont fausses; ce que ce Pére ne croit pas, ni moi non plus.* Si ce n'est-là *perdre impunément de l'encre & du papier*; qu'on me dise ce que ce peut être; car pour moi je n'y vois autre chose que des paroles qui ne signifient rien. Quelles sont donc ces Régles que *La Bruyére* a violées? Sont-ce toutes les Régles du P. *Bouhours*, ou quelques-unes seulement? Et puis, ces Régles sont-elles fondées sur un usage incontestable, ou sur l'autorité de celui qui les a publiées? Peut-on condamner un homme sans instruire son procès? & le moyen d'instruire un procès sans en voir les piéces! *Vigneul-Marville* néglige un peu trop les formes pour un homme qui a étudié * en Droit Civil.

D'ailleurs, à voir la maniére dont il parle

* Voyez la Note ci-dessus, p. 380.

parle de l'eſtime que le P. *Bouhours* a fait paroître publiquement pour le Livre de *La Bruyére*, ne diroit-on pas que le P. *Bouhours* ne l'a loué qu'en termes vagues, & ſans donner aucune raiſon de ſon eſtime ? C'eſt pourtant tout le contraire. Car non content de dire que *La Bruyére* penſe d'une maniére ſolide & agréable, il tire des *Caractéres de ce ſiécle* des penſées qui ſont effectivement pleines de ſolidité, d'agrémens, & de délicateſſe. Par exemple, après avoir dit * que la penſée d'un Ancien ſur l'avantage qu'ont les Grands de faire du bien aux Petits, lui ſemble très-belle & très-noble, il ajoute : *Un Auteur moderne*, c'eſt-à-dire, La Bruyére, *tourne agréablement la même penſée en Satyre*: „ Les
„ Grands ſe piquent, † *dit-il*, d'ou-
„ vrir une allée dans une forêt, de
„ ſoutenir des terres par de longues
„ murailles, de dorer des platfonds,
„ de faire venir dix pouces d'eau, de
„ meubler une galerie : mais de ren-
„ dre

* *Penſées ingénieuſes*, *p.* 194. *Edit. de Holl.*
† Tom. I. *Chap.* IX. intitulé DES GRANDS, p. 414.

„ dre un cœur content, de combler „ une ame de joie, de prévenir „ d'extrémes befoins, ou d'y remé- „ dier, leur curiofité ne s'étend pas „ jufques-là." *Vigneul-Marville* croyoit-il cet endroit mal penfé & plus mal exprimé? Pourquoi ne le faifoit-il pas voir en corrigeant ce qu'il y voyoit de faux, & en l'exprimant d'une maniére plus fine & plus agréable? C'étoit-là le vrai moyen de plaîre au Public en cenfurant le Livre de *La Bruyére*: c'eft par-là qu'il pouvoit donner de l'autorité à fa Critique, affoiblir le témoignage du P. *Bouhours*, & plaîre à fes Lecteurs en les inftruifant.

„ Il y a, dit * ailleurs *La Bruyére*, „ un Païs où les joies font vifibles, „ mais fauffes, & les chagrins cachés, „ mais réels.

„ La Vie de la Cour, *dit-il* † *encore*, eft un jeu férieux, mélanco- „ lique, qui applique. Il faut arran- „ ger fes piéces & fes batteries; a- „ voir un deffein, le fuivre, parer „ ce-

* Tom. I. Chap. VIII. DE LA COUR. p. 397.
† *Ibid.*

„ celui de ſon adverſaire, hazarder
„ quelquefois, & jouer de caprice:
„ & après toutes ces rêveries & tou-
„ tes ces meſures on eſt échec, quel-
„ quefois mat: le plus fou l'emporte
„ & le plus heureux.

Le P. *Bouhours* a trouvé à propos d'inſérer ces deux paſſages dans ſon Recueil de *Penſées ingénieuſes*; & ſelon lui * *ces ſortes de définitions ou de deſcriptions où l'antithéſe joue un peu, ont quelque choſe de bien agréable. Vigneul-Marville* eſt-il d'un autre avis? Croit-il que le P. *Bouhours* n'a pas parlé de bonne foi en cette occaſion, ou qu'il a eu tort de louer ces penſées, qui, ſelon lui, ſont fauſſes & groſſiérement exprimées? Que ne faiſoit-il donc voir ce qu'elles avoient de faux? Ou s'il ne les croit pas fauſſes, mais ſeulement aſſez mal tournées, pourquoi ne leur donnoit-il pas un tour plus vif & plus agréable, pour nous convaincre tout d'un coup de la beauté de ſon eſprit, du peu d'adreſſe de *La Bruyére*, & du mauvais goût du P. *Bouhours*? Mais il eſt encore tems d'en venir

* Pag. 217.

venir à cette épreuve. Qu'il nous fasse voir cette rare merveille, & nous le regarderons comme le *Phénix* des Ecrivains de ce siécle.

XXII. APRE'S le P. *Bouhours*, notre Critique met en jeu l'Abbé *Fleury*, qui dans son Remerciment à l'Académie Françoise fit l'éloge de *La Bruyére* dont il prenoit la place, en ces termes: „ Le Public fait tôt ou tard justice aux Auteurs; & un Livre lu de „ tout le monde, & souvent redemandé, ne peut être sans mérite. „ Tel est * l'Ouvrage de cet Ami „ dont nous regrettons la perte, si „ prompte, si surprenante, & dont „ vous avez bien voulu que j'eusse „ l'honneur de tenir la place: Ouvrage singulier en son genre; &, au „ jugement de quelques-uns, au-dessus du grand Original que l'Auteur „ s'étoit d'abord proposé. En faisant le caractére des autres, il a „ parfaitement exprimé le sien: on y „ voit une forte méditation & de profondes

* *Les Caractéres de ce siécle*, dont la huitiéme Edition est la derniére que *La Bruyére* a revue & augmentée.

„ fondes réflexions ſur les eſprits & „ ſur les mœurs : on y entrevoit cette „ érudition qui ſe remarquoit aux oc- „ caſions dans ſes converſations parti- „ culiéres, car il n'étoit étranger en „ aucun genre de doctrine : il ſavoit „ les Langues mortes & vivantes. On „ trouve dans ſes *Caractéres* une ſévé- „ re critique, des expreſſions vives, „ des tours ingénieux, des peintures „ quelquefois chargées exprès pour „ ne les pas faire trop reſſemblantes. „ La hardieſſe & la force n'en ex- „ cluent ni le jeu ni la délicateſſe : „ par-tout y régne une haine impla- „ cable du vice, & un amour décla- „ ré de la vertu : enfin ce qui cou- „ ronne l'Ouvrage, & dont nous „ qui avons connu l'Auteur de plus „ près, pouvons rendre un témoi- „ gnage, on y voit une Religion ſin- „ cére, ..." Toutes ces louanges ont un air de vérité qui les rend reſpectables. Qu'en juge *Vigneul-Marville* ? Il les compte pour rien. Selon lui, ces louanges ne ſauroient être d'un grand poids, *parce que l'honnêteté dont Mr. l'Abbé* Fleury *fait profeſſion, l'a obligé de louer avec excès Mr.* de la Bruyére ;

yére ; *outre que l'Académie exige de ſes Candidats cet encens, comme une eſpéce de tribut qu'ils doivent à la mémoire de ceux qui leur ont frayé le chemin à l'immortalité.* C'eſt tout ce qu'on pourroit dire de cet Eloge, ſi ce n'étoit qu'un amas d'épithétes vagues & générales qui ne puſſent pas plutôt convenir à *La Bruyére* qu'à toute autre perſonne. Mais ſi l'Abbé *Fleury* a prétendu peindre au naturel *La Bruyére*, nous donner le vrai caractére de ſon eſprit & de ſes Ouvrages, comme on a tout ſujet de le croire, *Vigneul-Marville* a tort de décrier cet Eloge, ſans faire voir en détail qu'il ne ſauroit convenir à la perſonne qui en eſt le ſujet. Ce n'eſt pas tant *La Bruyére* qui eſt intéreſſé dans cette cenſure, que l'Auteur de ſon Panégyrique. Ce ſont les Ouvrages d'un Auteur qui font ſon véritable éloge, & non des Diſcours étudiés qu'on publie à ſa louange après ſa mort. *La Bruyére* avoit remporté l'eſtime du Public avant qu'il eût été loué par l'Abbé *Fleury*, ou par le * Secretaire de l'Académie, qui dans la Ré-

* L'Abbé *Régnier*.

Réponse qu'il fit à cet illustre Abbé, prit soin d'exprimer le caractére de *La Bruyére* par des traits si justes & si délicats, que je me crois obligé d'en orner ce Discours. *L'excellent Académicien à qui vous succédez*, dit-il à l'Abbé Fleury, *étoit un génie extraordinaire. Il sembloit que la Nature eût pris plaisir à lui révéler les plus secrets mystéres de l'intérieur des hommes, & qu'elle exposât continuellement à ses yeux ce qu'ils affectoient le plus de cacher à ceux de tout le monde. Avec quelles expressions, avec quelles couleurs ne les a-t-il point dépeints! Ecrivain plein de traits & de feu, qui par un tour fin & singulier donnoit aux paroles plus de force qu'elles n'en avoient par elles-mêmes : Peintre hardi & heureux, qui dans tout ce qu'il peignoit, en faisoit toujours plus entendre qu'il n'en faisoit voir.* Si ce Portrait a paru chimérique à *Vigneul-Marville*, il est étonnant qu'il n'ait pas daigné dire un mot pour desabuser tant de bons esprits qui en France & dans tout le reste de l'Europe sont persuadés qu'il représente fidélement l'Original d'après lequel il a été tiré.

XXIII. Le troisiéme Approbateur de

de *La Bruyére*, que notre Critique a jugé à propos de citer, c'eſt *Ménage*, *qui a donné*, * dit-il, *un grand relief aux Caractéres de Mr.* de la Bruyére. *Mais*, ajoute Vigneul-Marville, *ce Mr.* Ménage *diſoit bien des choſes ſans réflexion: ſes* Ménagiana *le témoignent aſſez. Il loue & blâme d'ordinaire, plutôt, ce ſemble, pour parler & ne pas demeurer court, que pour blâmer & louer avec jugement & la balance à la main.* Sans prétendre défendre ici *Ménage* ou ſes *Ménagiana*, je vous laiſſerai le ſoin de conclure, après tout ce que je viens de dire, qui de *Ménage* ou de *Vigneul-Marville* eſt plus coupable du défaut de parler pour parler, de louer & blâmer ſans connoiſſance de cauſe. Mais d'où vient que notre Critique n'a rien dit de l'Eloge que *Ménage* a fait de la Traduction des CARACTERES DE THEOPHRASTE? *Elle eſt* †, dit-il, *bien belle*, *& bien Françoiſe*, *& montre que ſon Auteur entend parfaitement le Grec. Je puis dire que*

* *Pag.* 348.

† *Ménagiana*, Tom. IV. p. 219. *Edit. de Paris*, 1715.

que j'y ai vu bien des choses, que peut-être, faute d'attention, je n'avois pas vues dans le Grec. Voilà qui est bien exprès, & qui doit être compté pour quelque chose, venant d'un homme qui, de l'aveu de toute l'Europe, entendoit fort bien la Langue Grecque. Peut-être que *Vigneul-Marville* se prépare à nous donner une nouvelle Traduction des *Caractéres* de Theophraste plus exacte, & sur-tout plus Françoise que celle qu'en a donné *La Bruyére*. Il ne sauroit mieux faire; car outre qu'il rendroit par ce moyen un assez grand service à sa Patrie en lui procurant une meilleure Traduction d'un Ouvrage qui mérite d'être entre les mains de tout le monde, il feroit enfin revenir le Public de ce prodigieux entêtement où il est pour *ce Mr. de la Bruyére*, s'il m'est permis de parler le langage de *Vigneul-Marville*, qui aura sans-doute le crédit d'introduire cette belle expression parmi les honnêtes gens, où je ne crois pas qu'elle soit encore fort en usage.

XXIV. Pour conclusion, notre Critique suppose je ne sai quels défenseurs de *La Bruyére* qui se retranchent sur

l'es-

l'eſtime que Mrs. de l'Académie Françoiſe ont fait paroître pour ſa perſonne & pour ſes Ouvrages en le recevant dans leur Corps. A quoi *Vigneul - Marville*, répond, *que* * *ces Meſſieurs ne l'ont choiſi qu'à la recommandation du Prince, qui s'étant déclaré, a fait déclarer les autres, comme il l'avoue lui - même dans ſes* CARACTERES, *quoiqu'il déclare expreſſément dans ſon* Diſcours *à l'Académie* „ qu'il n'a employé aucune médiation pour y être reçu que la ſingularité de ſon „ Livre." Mais cette recommandation du Prince, & cet aveu qu'en a fait *La Bruyére*, ſont de pures chiméres. C'eſt ce que nous avons † déja montré, & avec tant d'évidence, que ce ſeroit perdre le tems, & abuſer de la patience de ceux qui liront ce Diſcours, que d'y inſiſter davantage.

Cependant ſi *La Bruyére* avoit été reçu dans l'Académie Françoiſe à la recommandation du Prince, pourquoi ne pourroit-on pas regarder cette faveur comme une preuve du mérite de

* Pag. 348.
† Ci-deſſus, p. 400. 401. *& ſuiv.*

de celui qui en auroit été honoré? *Il ſemble que* Vigneul-Marville *voudroit conclure que le Prince ne fait jamais de bons choix, & que ſa faveur n'eſt pas plus judicieuſe que celle du Peuple*, comme * on a accuſé injuſtement *La Bruyére* de l'avoir penſé. *Boileau* fut admis dans l'Académie † à la recommandation du Roi, & n'y ſeroit apparemment jamais entré ſans cela: eſt-ce à dire qu'il ne méritoit pas d'être reçu dans cette illuſtre Compagnie? On pourroit me repliquer, que, *ſi la faveur des Princes n'exclut pas le mérite, elle ne le ſuppoſe pas auſſi*, comme l'a fort bien remarqué *La Bruyére*.

Pour grands que ſoient les Rois, ils ſont ce
que nous ſommes:
Ils ſe trompent en vers comme les autres
hommes.

Cela eſt vrai, j'en tombe d'accord. Mais

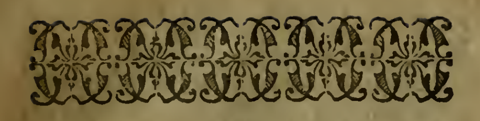
* Dans un Livre intitulé, *Sentimens Critiques ſur les Caractéres de Mr.* DE LA BRUYERE, pag. 405. Edit. de Paris. Et c'eſt, croit-on communément, *Vigneul-Marville* lui-même, qui a compoſé ce Livre. *Riſum teneatis, amici.*

† Voyez *l'Hiſtoire de l'Academie Françoiſe*, pag. 260. Edit. de Holl. 1688.

Mais il n'eſt pas moins certain, ce me ſemble, qu'on devroit faire beaucoup plus de fond ſur l'eſtime qu'un Prince auroit témoigné pour un Auteur généralement eſtimé tel que *La Bruyére*, que ſur les dégoûts d'un Critique chagrin qui auroit diffamé ſa *Perſonne* ſans raiſon, & cenſuré ſes *Ecrits* ſans les entendre, comme a fait *Vigneul Marville*, ainſi que chacun peut s'en convaincre par la lecture de ce petit Ouvrage.

FIN.





TABLE

DES

PRINCIPALES MATIERES

Contenues dans la DEFENSE DE LA BRUYERE.

PREMIERE PARTIE.

De la Personne de La Bruyére.

ARTICLE I.

Au-

SECONDE PARTIE

Du Livre de La Bruyere, *intitulé* les Caractéres de ce Siécle.

Art. I.

FIN DE LA TABLE, ET DU TOME II. ET DERNIER.



